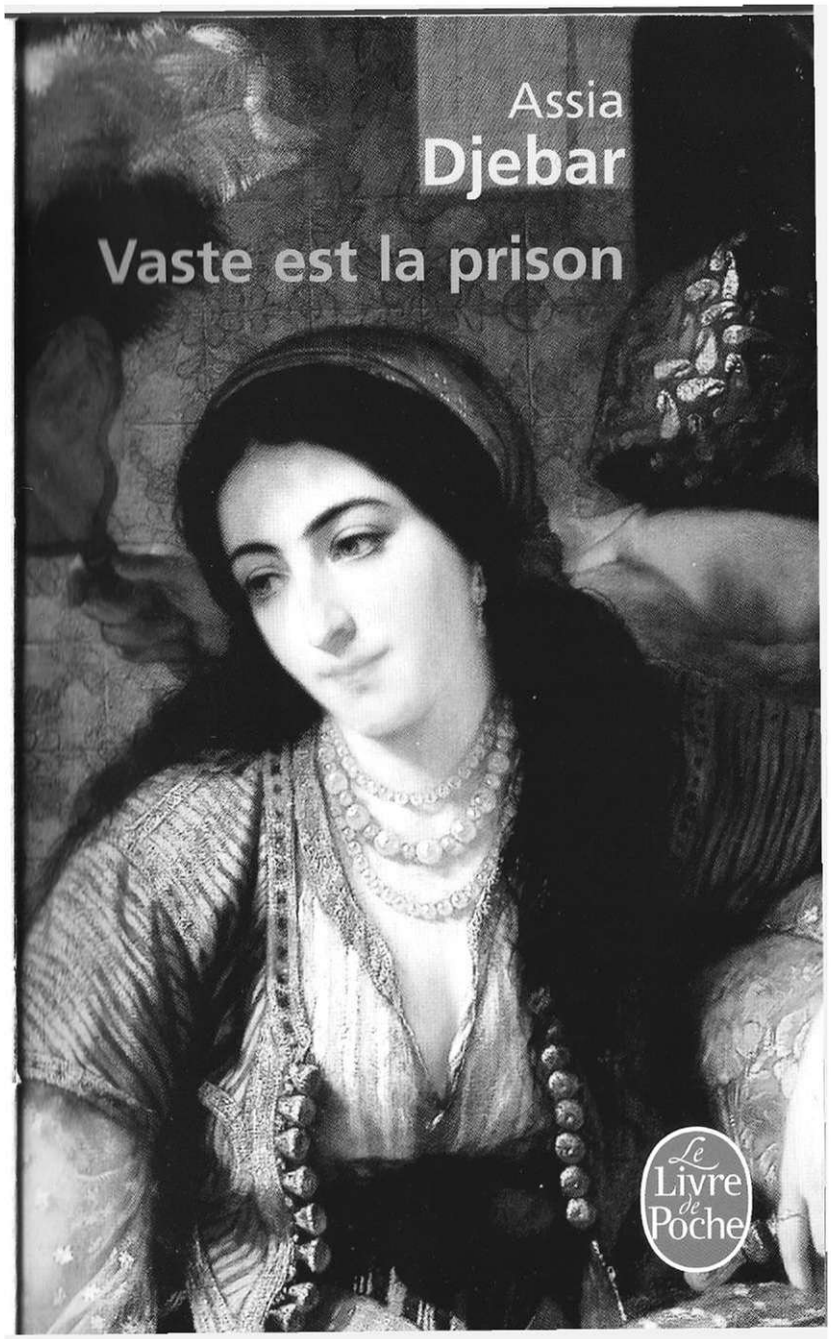
Assia
Djebar
Vaste est la prison
Le Livre de Poche

« Vaste est la prison qui m'écrase, D'où me viendras-tu, délivrance ?»

Chanson berbère.

Le silence de l'écriture

Longtemps, j'ai cru qu'écrire c'était mourir, mourir lentement. Déplier à tâtons un linceul de sable ou de soie sur ce que l'on a connu piaffant, palpitant. L'éclat de rire -gelé. Le début de sanglot - pétrifié.

Oui, longtemps, parce que, écrivant, je me remémorais, j'ai voulu m'appuyer contre la digue de la mémoire, ou contre son envers de pénombre, pénétrée peu à peu de son froid. Et la vie s'émiette; et la trace vive se dilue. Ecrire sur le passé, les pieds empêtrés dans un tapis de prière, qui ne serait pas même une natte de jute ou de crin, jetée au hasard sur la poussière d'un chemin à l'aurore, ou au pied d'une dune friable, sous le ciel immense d'un soleil couchant. Silence de l'écriture, vent du désert qui tourne sa meule inexorable, alors que ma main court, que la langue du père (langue d'ailleurs muée en langue paternelle) dénoue peu à peu, sûrement, les langes de l'amour mort; et le murmure affaibli des aïeules loin derrière, la plainte hululante des ombres voilées flottant à l'horizon, tant de voix s'éclaboussent dans un lent vertige de deuil- alors que ma main court...

Longtemps, j'ai cru qu'écrire c'était s'enfuir, ou tout au moins se précipiter sous ce ciel immense, dans la poussière du chemin, au pied de la dune friable ... Longtemps. A cette époque, il y a presque quinze ans de cela, je fréquentais, chaque samedi après-midi, un hammam qui se trouvait dans le cœur ancien d'une petite ville algérienne, au pied de l'Atlas.

J'y allais avec ma belle-mère qui y rencontrait, au milieu des vapeurs d'étuve et des criailleries d'enfants dans la chambre chaude, ses amies, certaines, des matrones paradant dans leurs tuniques rayées, faisaient de la cérémonie du bain un rituel interminable dont la liturgie grave se chargeait de quelques langueurs.

On y rencontrait aussi des mères de famille humbles et usées, entourées de leur marmaille; parfois aussi des jeunes femmes à la beauté violente (et dont les bourgeoises méfiantes suspectaient la vertu) : elles s'épilaient tout le corps avec une impudeur ostentatoire, mais gardaient à leur cou et sur leurs bras nus et mouillés, des bijoux lourds d'un or étincelant... Je me retrouvais alors seule à échanger avec ces dernières, dans la salle froide, des dialogues conventionnels.

Le plaisir pour moi, comme pour beaucoup de femmes, s'avivait à la sortie du bain. L'antichambre, tapissée de matelas, de nattes, où l'on vous servait à satiété oranges épluchées, grenades ouvertes et du sirop d'orgeat, devenait havre des délices. Les parfums se mêlaient au-dessus des corps des dormeuses, ou autour de celles qui, frémissantes, s'habillaient lentement tout en dévidant de menus commérages.

Je m'allongeais, je somnolais, j'écoutais. Ma belle-mère déployait son linge de satin et ses robes de taffetas. Elle veillait maternellement sur moi, tout en saluant telle voisine qui passait, telle belle qui entrait. Elle m'informait ensuite à voix basse du détail de leur généalogie. Je m'abandonnais au brouhaha et à cette tiédeur murmurante. Quand enfin ma parente commençait à déplier son voile de laine blanc écru pour s'en emmitoufler, je m'apprêtais à mon tour. Il nous fallait partir. J'allais jouer alors la suivante muette. Dévoilée certes, mais taciturne. A l'écoute, tandis que la lourde porte du fond, en s'entrouvrant par intermittence, laissait échapper le halo des vapeurs, et la rumeur lointaine, exhalée comme d'un antre magique ... Un jour, une dame opulente, la cinquantaine épanouie, les pommettes rosies de chaleur et le front auréolé d'une coiffe de taffetas blanc aux franges violacées, débita les longues formules des adieux.Ma belle-mère, qui aimait sa compagnie, voulut la retenir,

-Encore un quart d'heure, ô lumière de mon cœur! insista-t-elle.

L'autre fit la moue, sincèrement ennuyée, puis sur un ton dédaigneux, elle se justifia: elle qui semblait experte dans l'allusion et sa préciosité, elle lâcha, pour conclure tout son déroulé de justifications, un mot dru :

-Hélas pour moi, fit-elle dans un soupir théâtral, je suis... entravée.'

-Toi, entravée? s'exclama son amie, admirative comme devant une reine.

-Certes, rétorqua la dame enveloppée de son voile immaculé et qui, pour finir, masqua tout à fait son visage dans un geste non dénué de hauteur, impossible de m'attarder aujourd'hui. L'ennemi est à la maison! Elle sortit.

-« L'ennemi»? Demandai-je, et je me tournai lentement vers ma belle-mère. Ce mot, dans sa sonorité arabe, *l'e'dou,* avait écorché l'atmosphère environnante.

Ma compagne contempla, désemparée, le total étonnement qui emplissait mes yeux. Elle esquissa un sourire contraint; peut-être aussi ressentit-elle seulement en cet instant une sorte de honte.

-Oui, « l'ennemi », murmura-t-elle. Ne sais-tu pas comment, dans notre ville, les femmes parlent entre elles? .. (Mon silence durait, chargé d'interrogation.) L'ennemi, eh bien, ne comprends-tu pas: elle a ainsi évoqué son mari !

-Son mari l'ennemi? Elle ne semble pas si malheureuse! Mon interlocutrice, sur le coup, parut agacée par ma candeur: - Son mari, mais il est comme un autre mari! ... L'« ennemi », c'est une façon de dire! Je le répète: les femmes parlent ainsi entre elles depuis bien longtemps ... Sans qu'ils le sachent, eux!. .. Moi, bien sûr. Je l'arrêtai d'un geste, tandis que nous nous levions. Ma belle-mère était une sainte: même si elle avait eu un véritable ennemi, elle l'aurait appelé « mon seigneur»! Quant à son époux, homme dur quoique équitable, elle le servait avec une dignité inlassable. Ce mot, *e'dou,* que je reçus ainsi dans la moiteur de ce vestibule d'où, y débouchant presque nues, les femmes sortaient enveloppées de pied en cap, ce mot d'« ennemi »,proféré dans cette chaleur émolliente, entra en moi, torpille étrange; telle une flèche de silence qui transperça le fond de mon cœur trop tendre alors. En vérité, ce simple vocable, acerbe dans sa chair arabe, vrilla indéfiniment le fond de mon âme, et donc la source de mon écriture ... Comme si, parce qu'une langue soudain en moi cognait l'autre, parce que la voix d'une femme, qui aurait pu être ma tante maternelle, venait secouer l'arbre de mon espérance obscure, ma quête muette de lumière et d'ombre basculait, exilée du rivage nourricier, orpheline. Ce mot de la matrone voilée, souriant peu auparavant, certainement pas victime, à l'aise dans son rôle de citadine précieuse et paisible, cette parole non de la haine, non, plutôt de la désespérance depuis longtemps gelée entre les sexes, ce mot donc installa en moi, dans son sillage, une pulsion dangereuse d'effacement... Elle sortit dignement, la dame du bain. Nous la suivîmes peu après, ma belle-mère et moi. Moi, sans voix, et durant les quelques années qui s'écoulèrent ensuite, dépouillée, noyée dans un deuil de l'inconnu et de l'espoir.Fut-ce pourquoi je me mis à me défier d'une écriture sans ombre? Elle séchait si vite! Je lajetai.

Je vécus alors des années non vraiment de silence, ni de marasme: l'écorchure dans l'oreille et le cœur, ce fut là le don de l'inconnue dont la voix me tarauda. Par elle, la langue maternelle m'exhibait ses crocs, inscrivait en moi une fatale amertume... Dès lors, où trouver mes halliers, comment frayer un étroit corridor dans la tendresse noire et chaude, dont les secrets luisent, et les mots rutilants s'amoncellent ?
Ne me faudrait-il pas mendier, plongée dans la nuit de la langue perdue et de son cœur durci, comme en ce jour de hammam?

L'effacement dans le cœur

« - Mais de moi, maintenant, qu'advient-il que je songe à toi? Comme des ruisseaux m'emportent, la fin de quelque chose, là, et qui se déploie comme J'Asie. »

HOIDERLIN, *En bleu adorable.*

« Est-ce donc cela votre trésor caché? Cette clarté au cœur,

Virginia Woolf,

Une maison hantée.

1.La sieste

Une sieste, une longue sieste, un jour de début novembre. Comme si ce repos venait après six, neuf mois, non, un an ou plus exactement treize mois, treize mois d'imbibition -flux insidieux avec des latences, la montée intérieure enfle, houle en vibrations imperceptibles, en picotements, des répits interviennent, des éclaircies de langueur, un soudain soleil d'hiver gicle dans le cœur, à nouveau la fièvre reprend, son grignotement qui n'en peut mais, son relâchement des muscles qui ahanent... et les refus farouches de je ne sais quoi, les frémissements réprimés, un labour obscur en moi, ce durcissement ne triomphe en rien de la marée impérieuse, doucement violente, obstinée, dessin en creux d'une passion infiltrée, anonyme: un masque, c'est cela, j'ai maintenu héroïquement le masque, mes mots sont voilés, mes rires, s'ils ne sont pas faux, s'ils ne craignent pas de zigzaguer, je les fais fuser plus haut, sur un rai de lumière lointaine, contre les brisants de dialogues éparpillés... Oui, après l'ensevelissement de tout ce qui s'exhume profond en moi, ténèbre d'un tumulte englouti derrière la civilité, derrière l'activité quotidienne et les allées et venues de mon corps absent, après ces longs, ces lents treize mois ainsi traversés, après cela, une sieste, une seule sieste, un jour de novembre dans la maison familiale - la radio émet un chant andalou, un rebec rauque soutient la voix tremblée du baryton, me parviennent, de la cuisine, des heurts de vaisselle, un choc sourd de bidons, puis un ruissellement continu, on doit lessiver le carrelage, une sonnerie vibre à la porte, des arrivants stationnent dans le vestibule, un enfant geint, des voix polies de parentes entrecroisent leurs saluts; un moment après, dans la chambre à côté, murmure d'une adolescente qui plie un linge soyeux, son rire léger est coupé net, elle referme prudemment la porte tout près, pendant ce temps je somnole, le corps émietté par une soudaine lassitude, tel l'épuisement d'une course qui se serait étirée des jours entiers, sans halte, telle la scansion d'un essoufflement arrivé à son terme, et je m'enfonce irrépressiblement dans un somme boueux, vorace. Je gis sur un étroit divan dans la bibliothèque de mon père; son tapis de prière est jeté à demi sur une chaise proche, les volets face à moi sont fermés; derrière, l'escalier du jardinet, avec son jasmin et ses roses trémières, me reste présent, écrasé sans doute par le soleil pas encore pâli. J'entends le chien dehors qui traîne, qui chasse les

mouches - et je me noie, je m'endors dans la maison-vaisseau. Sieste de deux heures, ou de trois. Un jour ensoleillé de novembre. Un jour frileux.

Je me suis réveillée dans le silence étale de la demeure qui semble soudain désertée. Quelqu'un a dû jeter sur moi une couverture de laine rêche. Je me redresse sur mon séant, étonnée. Que se passe-t-il? Une seconde d'incertitude; la lumière qui traverse la fenêtre est différente: non pas affaiblie, autre. Je fais effort pour comprendre peu à peu, malaisément, puis avec certitude, que quelque chose de neuf et de vulnérable à la fois, un commencement de je ne sais quoi d'étrange - en couleur, en son, en parfum, comment isoler la sensation' -, que « cela» est en moi et cependant m'enveloppe. Je porte en moi un changement et j'en suis inondée. Tout, autour de moi, les meubles, la bibliothèque rustique, la chambre blanche, tout apparaît irisé d'un éclairage vierge. Justement parce que en cet instant, je me sens nouvelle. Je découvre en moi une surprenante, une brusque reviviscence.

Réveillée, heureuse à cinq heures de l'après-midi. Réveillée, lavée, surgie comme d'une longue maladie. Un creux de l'azur m'enveloppe, un suspens de l'air. La fenêtre en face reste immuable; derrière, l'escalier de pierre et son jasmin, et ses roses. Le chien revient, je l'entends à nouveau ... La vie continue, distante, le monde s'immobilise, frémit comme un être invisible et géant avant de se statufier: j'écarquille les yeux. Une béance de l'atmosphère se creuse autour de moi; je suis toujours assise, encore étourdie. La strie d'une poussière dorée scintille en biais devant les volets baissés. S'installe un gel concerté des choses.
Puis la vie repart en flux; glissando. Il me semble saisir sa trame, la palpitation d'un cœur secret, gorgé d'ombre ... Il y a eu cet arrêt bref pour revivre! Réveillée, me voici ressuscitée, corps intact, sereine, à cinq heures de l'après-midi.
Je me dresse hors du divan. Je contemple le jour blanc. Je ne fais pas de projet, je vais et je viens pour le plaisir de me mouvoir; je m'habille pour sentir, sous l'étoffe froide, mes jambes, mes bras, mes épaules, ma peau. Inutile de me mirer dans un miroir en pied. Je circule dans les autres chambres, je salue les parentes, j'écoute les propos ouatés de politesse, de convenance. Je réponds lointaine, nullement distraite, un peu cérémonieuse à mon tour mais vraiment là, satisfaire de ce présent conventionnel, j'en constate en même temps la précarité. Apparence des autres: ils pourraient être des simulacres, projections funambulesques, mouvantes, se complaisant dans l'éphémère, je me prête toutefois au protocole habituel, je me sens amusée par ce dérisoire, envahie d'une bienveillance gratuite. Peut-être que tout va être soudain pris dans un vertige, saisi d'une dissolution instantanée, ne vivons-nous pas en fait au bord d'un effondrement imprévisible, sous la menace d'un séisme imminent?

Tout ce temps, je ne peux oublier l'étrangeté, le miracle de mon réveil, dans la bibliothèque, j'apprends peu à peu à m'habiter, dans un début de stabilité paisible: l'épaisseur rassurante des autres réafflue, ainsi que le poids des choses que je vérifie lentement, comme si leur volume jusque-là faisait obstacle.
Une seconde encore, j'aurais pu me croire prisonnière d'un immense, d'un étrange tableau échafaudé contre le néant. Et si j'expérimentais une révolte des apparences?

Un soulagement m'a envahie: je ne vis plus « avant», je ne suis plus malade, je suis sortie du songe. D'un songe de treize mois. Comme c'est réconfortant simplement d'exister: une chambre vide, les voix au loin des femmes de la famille, l'adieu d'une visiteuse, le soleil qui décline d'un coup au-dehors, un premier abat-jour qui s'éclaire. Je m'habille; je choisis un corsage neuf, je vais sortir ce soir Un dîner chez des amis; il Y aura probablement des inconnus: le banal de la vie sociale, ses surprises anodines!

La soirée se déroula dans les bavardages et les fumées, au creux des propos épars et des rires, dans les flambées d'une musique incitant à danser: me revenait par instants l'éclat de ma vision précédente au sortir de la sieste. Dans ce salon, au milieu de visages indifférents ou polis, je constate: depuis ce réveil de l'après-midi, je ne suis plus sous influence, je suis moi-même, pleine de vide, disponible et tranquille, affamée du dehors et sereine... Pas comme avant! « Avant», c'était comment, j'étais quoi, quel être et dans quel inachèvement, taraudée par quelle hantise? Qu'était-ce (par secondes répétées au moins une fois par jour, ou dix fois au cours du même jour), qu'était-ce que ce tremblement inextinguible de la peau, de la bouche, les doigts d'une main que l'on cache, le châle trop serré au cou pour ne plus respirer ... C'était cela « avant », l'opacité en soi à ravaler au tréfonds, pour l'asphyxier. Avant c'était la lutte sans ennemi ni objet, avant c'était la passion farouchement refusée, l'ardeur vous laboure et le cœur vacille.

« Comme il fera bon vivre désormais », me dis-je, ce tout premier soir - je me souviens qu'un homme qui me plut, qui me rassura et me plut, s'inclina, commença, dès cet instant sa cour, une cour précautionneuse. Il parlait lentement, me semblait-il; il parlait lentement et je ne l'entendais pas. « Il fait bon exister!» me répétais-je, et je souriais de tout mon visage.

Il va être si délectable de marcher, d'aimer marcher pour marcher, d'admirer le blanc violacé de la chaux des façades à la première aube, d'écouter l'éclaboussure des rires d'enfants, ils perleront hors des balcons, leur gerbe fusera à ma face ...

Entendre et se laisser porter par les écharpes de couleurs, les sursauts de voix proches, l'impétuosité dans le désordre et son jaillissement! Comme il va être enivrant de redevenir simple spectatrice, sans attache ni désir particulier! Toute en improvisations, en élans ou en

attente, comme il sera bon de se préparer vraiment à vivre, puisque vivre c'est à la fois bondir et s'immobiliser.

La soirée a fini dans du rêve froissé, avec une gaieté diffuse et sa fatigue. La soirée s'épuisa. Le lendemain matin, je connus derechef la pure, l'ineffable alacrité du réveil, et une lumière intacte m'enveloppa, exactement comme la veille à l'issue de la sieste. Les jours suivants, dès l'aurore ou, au contraire tard en pleine matinée, me revenait l'impression fugace et sûre, de m'approcher au plus près d'une palpitation secrète, d'un égouttement des formes. Tempo de la vie, source s'écoulant dans un clair-obscur et le plein du silence. Le rythme de ces jours se brouilla ensuite; se déposa en moi comme un tenace battement.

Treize mois donc s'étaient usés dans une lutte étirée, dans le harcèlement d'une passion à la face aveugle, à la vie séchée. Treize mois s'effacèrent dans mon sommeil de ce jour de novembre.

2. Le visage

Non, l'image de l'autre ne s'altéra pas. Seul son pouvoir sur moi, que je n'avouai ni à lui ni à moi, son charme, au sens magique, se dissipa inopinément cet après-midi de novembre, dans les eaux grises de la sieste.

Comme si le sommeil était une navigation. Comme si, à travers les muscles des membres détendus - corps reposant, nerveux et arc-bouté, sursautant ou se crispant sous l'effet de quelque rêve, ou corps étale et respirant à peine, quasiment cadavre chaud -, comme si les fibres et les nerfs de l'organisme entier étaient hantés par une mémoire inversée, bête lovée qui serait allongée sur le dos, dans la pénombre, ventre offert, gueule ouverte et yeux crevés, grimaçante et obscène ... Corps maîtrisé par le somme et le maîtrisant à la fois, dans une clarté que filtrent les volets à demi fermés, sur les franges d'un soleil veillant au-dehors.

Et la sieste déroule sa dentelle suspecte, sa trame incertaine, sa durée d'organza. Ainsi mon corps de dormeuse, livré et libéré, évacua inexorablement le poison instillé en lui durant treize mois.

La chimie de cet effacement dois-je l'éclairer à rebours, risquer de faire réapparaître, de la mémoire pas encore putréfiée, quelque toile d'araignée friable, un enchevêtrement de soie ou de poussière, à effet mélancolique?

Dans ce déblayage de ruines, le visage de l'autre, pendant treize mois, me parut irremplaçable. Il se ranime devant moi à l'instant où j'écris, probablement parce que j'écris. Face inentamée dans sa pureté, dépouillée désormais de son pouvoir sur mes sens.

En ce temps-là, quand il s'agissait d'inventer la parade contre son emprise et ne pas laisser s'installer en moi la moindre faille, lorsque je me trouvais confrontée inopinément à la présence de cet homme, je faisais en sorte de le regarder sans le voir.

Le regarder comme s'il était n'importe qui. Décider en un éclair de le percevoir dans un brouillard. Toutefois, par pitié soudaine envers moi (et je devenais en vérité une mendiante de moi-même), tandis que, par spasmes, mon cœur quémandait, si je me trouvais dans un groupe ou dans une salle encombrée, vite, je me retirais dans un coin, puis me retournais: surgissait, comme d'un cadre pictural placé là par nécessité, le visage de l'Aimé qui bavardait, qui écoutait, qui s'absentait: de loin, livrée à ma solitude volontaire, je lui jetais un regard brûlant, le plus concentré possible. Un seul regard pour pouvoir tout me remémorer plus tard - (ce « plus tard» commencerait sitôt la séparation opérée, mais elle semblait ne devoir intervenir que dans un siècle!).

Ainsi éloignée, ainsi abritée, je tendais mon attention: noter exactement le dessin des sourcils, l'ourlet de l'oreille, la légère pomme d'Adam, la lèvre supérieure un peu en avant, et je remarquais comment le reflet du vert, ou du bleu-vert de la veste, de la chemise, de quoi... peu importait, comment ce reflet pouvait jouer sur la peau du visage épié. J'osais approcher d'un pas, de deux, je baissais les yeux, je paraissais absorbée et je l'étais, puis je levais vivement le regard: tâcher de saisir avec précision le grain de la peau, la courte cicatrice à un coin des lèvres, vérifier en un éclair ce que j'avais cru percevoir dans un flou premier, à savoir la ligne du nez rectiligne mais décrochée par rapport au front, aux yeux en creux, aux méplats du profil osseux, cette tombée du nez qui rendait la physionomie distante, orgueilleuse, avec l'imperceptible déséquilibre d'une face d'oiseau - impression vivace à la toute première entrevue, ce détail du regard distant m'avait donné envie d'entendre la voix qui y correspondait, sa vibration, son timbre, cela m'avait fait éviter la compagnie de cet homme de multiples fois, tant se vérifie la prudence rétive des corps, sourds-aveugles à leur manière, mais percevant, avant tout contact, l'électricité dangereuse qui les rapprochera, ou les éloignera l'un de l'autre.

Homme « peu sympathique », avais-je hâtivement décrété, il fallut des semaines, une fête, des circonstances exceptionnelles, en somme un désordre du décor et des autres, pour que je prenne conscience de ce que je pressentais et qui allait me rendre prisonnière des mois durant: cette face recelait une paix étrange, ce physique de jeune homme frêle, ce regard clair avec des lueurs d'acier le traversant quand il parlait de sa voix hachée de drogué (drogué de musique, ou de nostalgie, ou de haschisch), cet homme - pas encore la trentaine, l'ombre de son adolescence fêlée, de sa jeunesse froissée l'enrobant encore - portait au-devant de moi son secret. Me le proposait. Seule, je le déchiffrerais; je le partagerais avec lui, sans lui avouer

que mon cœur fléchirait pour cela même, et j'espérais que ma lucidité, ordinairement si froide, s'exercerait: le saccage en cet homme, et l'absence, et le rêve de l'absence... Il me parla plus tard, bien que j'assumasse mal ce rôle ambigu de confidente; il parla, comme si, au moment où il éprouvait le besoin de se livrer, je m'étais trouvée là de passage, par pur hasard.

Dans les bribes de cette confession, je compris que cet air tranquille, si ouvertement vulnérable, mais fier, que cette volonté aiguisée dans ces traits trop fins, dans cette maigreur du corps, dans ce dédain de l'apparence et de la mise, tous ces signes aisément décelables pour moi cachaient l'autre fêlure, une précédente blessure, une souffrance pas tout à fait disparue. Habitait en cette face la poésie, la jeunesse aussi qui trop souvent est étrangère à la poésie ...

Je me rappelle à nouveau comment, mise brusquement en présence de l'Aimé (est-ce que je me trahis moi-même, pensant ce dernier mot en langue arabe?), je concentrais toutes mes forces à ne pas le dévisager. Longtemps avant que le fléchissement de ma volonté ne me fasse céder: le contempler l'ultime seconde au moins dans une violence d'affamée! Saisir en un éclair ces traits déjà en mon cœur (un jour ou deux sans le rencontrer, comme je me mettais à souffrir non pas tant de l'absence, mais du brouillard insidieux que son image subissait en mon souvenir!). L'éclat d'une jeunesse impalpable auréolait la fragilité de son apparence ... Aussi, quelle que fût la durée de nos face-à-face, mon attention se jetait sur sa vision, pour moi miraculeuse; ma mémoire emmagasinait, par de multiples détails, sa nourriture, pour assurer la précision de l'empreinte du futur souvenir, dès l'instant de la séparation imminente ... Il semblait même que, dans la mesure où toute rencontre mettait aussitôt en branle en moi ce mécanisme ardent de mnémotechnie, la joie elle-même, la pure, la merveilleuse joie de goûter la présence chérie n'intervenait qu'à retardement, dans les toutes premières secondes de la séparation, lorsque 'image-souvenir, ainsi réalimentée, ainsi rééclairée, s'illuminait dans une exactitude enfin apaisante. Jours perdus où ce visage d'homme semblait devoir rester ineffaçable!

Inoublié, demeure le temps premier de la découverte ... Je prenais un taxi: quinze kilomètres de la capitale jusqu'à ce village au bord de la mer. La maison de campagne; son jardin ensablé ... Chambres ouvertes, terrasse avec des nattes, des chaises de paille; un jeu de ping-pong, des boules tramant au sol; les rires d'un groupe d'amis au fond, sous le figuier.

-Vous êtes venue?

-Puisque vous m'avez invitée! ... et je faisais comme si j'étais une voisine de passage.

Il répétait, en grommelant à demi: « Vous êtes venue! » Sa voix, je l'entends encore, avec un léger poids de somnolence, un rien de nostalgie. Comme s'il reconnaissait en ma façon d'apparaître, quoi donc, un élan fou que, sitôt le portail franchi, je dissimulais sous de la nonchalance. Cette pulsion qu'il avait perçue malgré ma dissimulation, ou reconnue parce qu'il

l'aurait lui-même expérimentée auparavant dans une histoire perdue ... La vibration attristée, presque désabusée, de sa voix basse de malade (certes il se saoulait probablement seulement de jazz, durant ses nuits blanches). Voix d'insomnie ou de fièvre ...

Lors d'une de mes arrivées impromptues, il m'avait souri d'un coup. Un sourire large qui enlevait de son visage tout en angles les contractions, les scories anciennes. Un sourire enfantin qu'ostensiblement il m'adressait. J'oubliais tout; je buvais littéralement sa joie; je l'inscrivais en moi pour en illuminer l'instant. C'était l'offrande royale: j'avais fait quinze kilomètres en taxi, j'en aurais fait cent pour recevoir ce don.

Je ne disais rien; je ne bougeais pas. Nous restions un moment face à face sur le seuil : avec des salues gauches, sans nous toucher la main, sans à plus forte raison un baiser de cordialité (j'avais gardé, à cette époque, ma raideur de jeune fille, mais ce n'était pas pour cela que devant lui je dédaignais les gestes de familiarité). Enfin quelqu'un -puisque la maison était le plus souvent pleine - venait se joindre à nous, parler, nous bousculer. L'après-midi se déroulait enjeux de groupes, en bavardages, en promenades sur la plage proche.

Je repartais avec l'un ou l'autre des convives qui me raccompagnait en voiture. Sur le retour, quelqu'un prononçait le nom de notre hôte, lui qui m'avait dit adieu, debout près du portail, qui m'avait souri doucement comme si j'étais la seule à partir - une fois, dans un coin du jardin, il me taquina d'un ton protecteur et il sembla avoir plusieurs années de plus que moi, alors que c'était tout le contraire:

- En somme, vous venez, vous trouvez des gens et vous repartez toujours avec eux!... Ce sont mes amis que vous venez voir, pas moi!

Je ne répondis pas. J'éprouvais une paresse à entretenir le jeu de marivaudage. « Vous et vos amis!» me serais-je exclamée.

En fait, je savais qu'il savait: comment peu avant me harcelait l'urgence de le voir, le besoin de le savoir bien réel. Une violence me saisissait de devoir contrôler son existence, par mes yeux, en primitive et quasiment sur-le-champ. (Je ne pensais alors ni au possible plaisir que me donnerait sa vue; à plus forte raison ne m'habitait aucun sentiment, seulement l'angoisse étrange qui, si elle durait, deviendrait torture insupportable: « Existe-t-il vraiment? Ne l'ai-je pas rêvé? ») Sitôt mise en sa présence, ma fièvre tombait, mon inquiétude se dissipait («j'existe, tout existe, puisqu'il est réel! ») - Je redevenais civilisée, rusée, hypocrite et je me disais: « Je suis arrivée essoufflée; maintenant, plutôt mourir, pour tout l'or du monde, je n'avouerai pas que c'est pour toi! »

Deux ou trois fois au moins, lors de mes apparitions (dans le taxi, je me retenais pour ne pas dire: « Vite, plus vite! »), je surpris l'Aimé seul dans sa maison d'été.

Une maison qu'il habitait toute l'année. Qui s'emplissait le plus souvent d'amis, de visiteurs étrangers, de provinciaux de passage, et ce, de juin à fin octobre. Les jours où je le trouvais seul, était-ce déjà la fin de l'automne, ou même le début de l'hiver - avec un soleil vif, le froid givrant et une sécheresse de l'air translucide avant le crépuscule? J'ai oublié; à dire vrai, à cette époque, ma distraction était devenue si générale en tant de domaines : ces treize mois, je crois ne pas avoir pris garde aux saisons, sinon pour me couvrir soudain sur un seuil, sinon pour revenir machinalement prendre un châle, un ciré, un parapluie, sans même à partir de ces réactions du corps frileux, chercher à me situer dans le cycle annuel - comme si l'histoire ayant commencé l'été, je restais immobilisée, malgré tous les démentis extérieurs, à cette saison.

Ma mémoire, engourdie, enregistrait vaguement quelques soupirs de mes voix d'ailleurs: «J'ai froid! j'ai chaud! je suis trop légèrement habillée! pourquoi cette humidité? »

Je me souviens d'une visite juste avant l'hiver; sans doute m'imaginais-je être encore fin septembre, ou tout au plus en octobre. Or cette fois, à peine débarquée, le village estival, par la multitude de ses bungalows fermés, de l'air figé et abandonné des ruelles, me rappela que l'été était bien loin. « Déjà décembre», murmurai-je en payant le taxi; pointa en moi un embarras à trouver le prétexte: i Comment me présenter? Je n'ai même pas l'excuse de prétendre que, venue me baigner, je passe dire bonjour! »

Certes, en septembre, je n'avais utilisé aucun de ces faux-semblants. Même quand la plage voisine regorgeait de baigneurs en famille, je n'avais même pas pensé dire: « Je viens me baigner!» ou: « Après mon bain, je passe vous dire bonjour, me reposer, repartir! » Au contraire, il m'était arrivé plus d'une fois de déclarer avec désinvolture :

- J'ai pensé à vous, j'ai pris un taxi, et me voici parmi vos amis!

A présent je me dis que je trouvai d'emblée la ruse suprême: faire semblant d'avouer le vrai, éclairer sans la moindre atténuation la motivation réelle, l'élan qui me poussait dans l'instant à prendre un taxi, à arriver au plus vite - et, précisément puisque la vérité est livrée nue, à plat pour ainsi dire, se rendre compte que la passion est alors dissimulée au plus profond: l'autre ne pourrait croire qu'il y avait aveu, car cet aveu aurait été celui même de l'indécence! Proclamer sur un ton léger (fragilité de la voix, nervosité du menton, cous signes de la vibration secrète de mon être) : « J'ai désiré vous voir! J'ai pris un taxi. Quinze kilomètres et me voici! i

Comme cela passait aisément pour de la fantaisie, pour une lubie de femme gâtée, affichant une envie qui s'avouait caprice! En fait, cout en disant cour, ou plutôt la forme extérieure de ce cout, je me cherchais; je semblais ne pas en revenir moi-même: «Comment est-ce possible? Seulement pour voir con visage, pour me convaincre que tu es vivant, que je ne suis pas hantée par un rêve, j'oublie tout, je prends un taxi et j'arrive! Qu'est-ce en moi que cet

ébranlement, et seulement pour vérifier con existence! Sitôt mise en ta présence, je constate que cout retrouve son ordre, ma fièvre sous-jacente, je la domine; simplement je ne souffre plus, cout est liquide, cout... »

Ainsi je me dévoilais. Ainsi je me cherchais. Ainsi, à moi-même, je tentais de me masquer.

Il y eut donc ces deux ou trois journées où, descendant de voiture, je trouvai cet homme seul.

Je me rappelle la dernière visite avec précision: le portail était fermé. Je dus descendre vers la plage, marcher dans le sable lourdement. Reconnaître malaisément le sentier qui séparait cette villa de celle, tous volets clos à présent, des voisins (« Un ambassadeur! avait-il lancé précédemment, le coin des yeux frémissant d'ironie. Nous habitons, voyez-vous, au sein de la nomenklatura! »). De là, je pus pénétrer directement sur la terrasse. La baie avait ses scores à demi baissés. Je tapai contre le bois, intimidée soudain... Il apparut peu après, les yeux ensommeillés, en short et les pieds nus.

-Je vous dérange! Je repars!. .. bafouillai-je.

-Pas du tout! Entrez, je dormais!

Me voici auprès de lui dans ce salon aux fenêtres closes. Sur le divan, des cendriers pleins, une odeur de renfermé douceâtre; le pick-up à même le carrelage et des disques, sans pochette, étalés en cercle.

Il s'absenta un moment pour s'habiller. Il continua à parler du couloir pour expliquer:

-Vous tombez bien! Je n'avais envie de rien, et même plus de musique! (Il réapparut, fit un geste vers les disques qui jonchaient le sol, vers le magnétophone encombrant et resté allumé.) Je dormais parce que je m'ennuyais!

Je l'ai contemplé habillé d'un pantalon blanc, plus maigre que d'habitude, le visage encore hâlé, comme si l'été persistait dans sa maison ensevelie, ses cheveux en désordre (mon cœur bondit de joie de voir combien sa beauté gardait le laisser-aller de l'adolescence). Je crois que je lui souris, saisie d'un intense bonheur. Je m'approchai de lui. Pour la première fois, prenant l'initiative:

-Vous savez ce que l'on va faire? Dans le jardin derrière, commencer avec moi une partie de ping-pong!... Je vous avais annoncé l'autre fois que je vous battrais!

Il eut une moue de paresse. Oublieuse tout à fait, j'allai le prendre par la main pour le tirer dehors.

-Vous êtes sûre, rétorqua-t-il, que c'est cela qu'il faut faire? Ne voulez-vous pas que je vous prépare un café? Je vous l'apporte, je vous sers ... courtoisement (il sourit). Je vous mets de la musique, celle que vous choisirez! Nous ne bougerons pas]. .

J'insistai; le bousculai. Finalement je le pris par la main (pensant, ce même instant: « C'est t'enlacer que je voudrais! c'est... »).

-La partie de ping-pong d'abord]. .. (Je persévérais, satisfaire de mon autorité.) Celui qui perd préparera le café pour l'autre ensuite!

Nous sortîmes dans le jardin, du côté des platanes; le figuier au bout d'une allée semblait rabougri. La table de ping-pong, poussiéreuse, était à peine stable. Nous trouvâmes les raquettes jetées dans un coin, contre un massif de fleurs sauvages. Nous commençâmes la partie.

Encore à présent, me parvient l'éclat de nos rires, de ma joie bondissante, de ma vivacité ... Certes, dans la pénombre de la chambre, quelle opacité nous attendrait, des étreintes, des silences, deux corps se rapprochant, une tension de plus en plus nouée qui se délierait, qui céderait au fléchissement du cou, aux lèvres qui se cherchent, aux morsures qui s'esquissent, peut-être aux pleurs de délivrance s'il y a jouissance, y aura-t-il jouissance ... Tout à l'heure, un peu plus tard, dans la chambre.

Dehors toutefois, nulle effervescence ne régnait en moi, seulement la durée du présent intact, durci d'innocence. Qu'est-ce qui, en moi, et distinctement de moi pourtant, s'accumulait insidieusement?

Dans ce jardin que le soleil pâle éclairait de biais, au milieu de ces villas presque toutes désertées parce que leurs occupants, là-bas, dans la capitale, avaient retrouvé leurs bureaux, leur vie sociale, leur protocole, nous étions deux survivants de l'été ... Mon rire s'élève, mon partenaire laisse fuser un juron de déconvenue, car je gagne, je triomphe, il va chercher la balle, je chantonne, nous reprenons la partie. Nous sommes de valeur presque égale, je rattrape un coup, je maintiens ma défense, puis je perds du terrain, je m'esclaffe, je m'essouffle, je risque d'être battue, je ne le veux pas! ... Il se moque, me devance, son jeu s'avère plus régulier, la partie semble trop longue pour moi, je m'impatiente, Je...

« Comme c'est bon, l'enfance à deux! » me suis-je soudain avoué, interloquée de ma découverte (du coup j'oublie de parer, je perds, fais semblant de le regretter, je suis si loin en arrière!). Ma surprise grandit: Vais-je revivre un passé englouti? Me trouver dans l'enfance avec toi? Est-ce cela tout le mystère?

J'éclaire cette vérité au creux du corps, insinuée le long de mes membres (je cours, je gambade, mon bras se lève haut). Désinvolture, insouciance, et l'absolu de la tranquillité, de te regarder dans cette légèreté être mon partenaire - partenaire docile, bondissant aussi - je me crois âgée de six ans, de dix, tu es mon compagnon de jeu, ce jardin devient celui du village où

j'ai vécu fillette... Où j'aurais pu te rencontrer. Personne, autour de nous, n'aurait trouvé à redire. Aurait-il fallu que tu sois un cousin, mieux, un cousin germain paternel? Il aurait fallu ...

Je découvre combien les instants de ce jour de décembre ancrent mon trouble loin; je me surprends à vivre, comme si c'était la première fois, et avec une fraîcheur inattendue, mon enfance!

Je ne remarquais même pas que la différence d'âge (presque dix ans) aurait dû m'empêcher d'entretenir mon fantasme: cet homme n'avait pu être enfant au même moment que moi! A présent seulement nous nous rejoignions! Peu importait: tout amour n'est-il pas retour au royaume premier, cet éden, puisque je n'avais pu autrefois le connaître (les interdits de mon éducation musulmane ayant fonctionné doublement), je le goûtais au cours de ces jeux, en ce début d'hiver.

A quelle heure sommes-nous revenus dans le salon? Je me souviens que nous avons eu une heure ou deux d'immobilité conjuguée: écouter ensemble plusieurs disques que je choisissais, mais je refusais de me lancer dans des commentaires, dans les explications à retardement de mon choix. Éviter que quelque stratégie d'affreuse banalité se mette à agir: la musique et son écoute, préambule aux abandons!

J'écoutais. Assise à l'autre bout de la pièce, la tête tournée vers la baie ouvrant sur l'immense plage. Un long moment après, je me dressai tout de go; j'annonçai que je voulais partir. Le soir, gris et rose, s'assombrissait au-dehors.

L'Aimé sortit sa voiture pour me raccompagner. Retour dans le début de la nuit. Je gardai, durant le trajet, un silence continu: nous allions, me semblait-il, rouler toute la nuit, jusqu'à des contrées lointaines.

A l'arrivée, il arrêta le moteur, se tourna vers moi: se doutait-il de mon bien-être, le partageait-il? Son visage, ses yeux si proches, dans cette intimité de la voiture. Le regard brillant, il dit

doucement :

-Je ne vous ai pas déçue? .. et il héla à peine mon prénom.

-De quoi donc? Pourquoi donc? répliquai-je sans comprendre et d'un coup je l'enlaçai: Je vous embrasse, dis-je, et je l'embrassai sur le front, sur les yeux, je m'arrêtai, je m'écartai, j'entrouvris la portière.

Il m'appela à nouveau; à demi sortie, j'ajoutai, presque calmée:

-Je vous embrasse parce que je prends l'avion demain matin. Pour dix jours ou pour vingt. Vous allez me manquer!

-Vous partez! Pour où?

-Au Canada. Au revoir!

Je m'enfuis. Alors seulement mon cœur se mit à battre, incontrôlé. La voiture partie, je restai figée, engloutie dans la pénombre du parc; j'attendis que ma respiration retrouvât son rythme.

Dans l'ascenseur, tout le long des dix étages, je tremblai.

Tout me revient; rien, vraiment, n'est oublié; pourtant l'effacement fait agir inexorablement son acide. J'avais trente-sept ans alors; depuis l'âge de vingt ans, j'avais connu un amour tranquille, enrichissant, sans doute plein d'ambiguïtés qui ne m'apparaissaient pas encore; l'histoire, à sa manière, pouvait continuer. Que signifiait cette houle, pourquoi, me demandais-je, ce désir fou d'enfance à revivre, ou plutôt à vivre enfin et pleinement?

Dans l'ascenseur donc, je crus que je tremblais de froid, mais je me dis éplorée, durcie: «Ne plus revenir du Canada, aller plus loin encore, fuir, me perdre, ne plus revenir! Je ne veux pas, au retour, glisser dans un roman misérable!

Je ne prononçai pas le mot « passion ». Je n'habitais ni le mot ni l'idée. Je ne devinais même pas que j'en étais à une première phase de l'étrange maladie et que cet état cherchait, tant bien que mal, sa nécessaire transition.

3. L'espace, le noir

Au retour de ce voyage - qui m'extirpa de ce désarroi, me faisant considérer celui-ci comme une incidence dérisoire, une faiblesse passagère -, à mon retour donc, je dus travailler dans le même lieu que l'Aimé.

Par hasard le plus souvent, quelquefois par contrainte professionnelle, nous nous retrouvions parmi d'autres au moins une fois par jour - rencontres qui duraient cinq minutes ou une heure, que j'aurais pu faire prolonger sous quelque prétexte, je n'y pensais pas. Ce labeur sous le même toit que lui! Lui au sixième étage, moi au neuvième, nous occupions des bureaux disposés presque pareillement et cela me frappa comme si l'espace de travail, par ce parallélisme, maintenait entre nous une complicité (ainsi, dans les rets de l'attirance mutuelle, les moindres détails s'enflent d'une importance exagérée).

Je me souviens que, pouvant utiliser une ligne de téléphone intérieure, j'étais désireuse de lui parler à n'importe quel moment, à voix basse comme s'il se trouvait tout près, puisqu'il se trouvait tout près :

« Vous êtes seul? aurais-je demandé.

-Oui!

- Bavardons!)}

Cette tentation, je l'avais au moins une fois par jour, dans une pause de mon activité; cette lancée me vrillait le cœur. J'écartais le plus souvent l'envie de ce dialogue; au fond de moi,

veillait l'aventure captieuse aux yeux aveuglés de soleil, mais une inexplicable gravité se coagulait en moi et prenait le dessus.

D'autres fois, ce danger, alors même que je savais que je n'y céderais pas, subsistait, poignant; je souffrais de longues minutes. Je finissais par me lever, par traverser la largeur de mon bureau: ouvrir la fenêtre, m'imaginer que je pouvais me transformer en sirène nageant dans l'azur, quelques brasses, me voici devant sa fenêtre à lui, invisible qui l'espionne, ou plutôt qui m'emplis les yeux de son image ... Je retournais à ma chaise, reprenais ma rédaction avec une ardeur sèche.

Quelquefois livrée à cette distraction incoercible, abruptement j'arrêtais tout, je sortais, prenais l'ascenseur; je m'en allais. Fuir! Vite marcher le plus loin, me perdre à n'en plus finir puisque là-bas, dans mon lieu de réflexion, je me retrouvais vraiment égarée.

Cette poussée se transformait en colère contre moi-même, contre ce que je jugeais, tout en avançant avec hâte sur un boulevard bruyant, comme une faiblesse inacceptable, et mon esprit, au rythme de mon pas de marcheuse nerveuse, se mettait en branle: qu'est-ce qui justifiait mon trouble, qu'est-ce qui alimentait mon attirance? Où gisait l'admiration? Qu'avait de si extraordinaire ce jeune homme, après tout banal? Ce monde, ce pays étaient pleins d'aventuriers secoués de délire, de héros méconnus mais enveloppés d'une humilité rare, cette ville elle-même, quinze ans auparavant en pleine effusion sanglante et lyrique, abritait au moins une dizaine, peut-être une vingtaine d'hommes engloutis dans l'anonymat, eux qui s'étaient révélés exceptionnels par leur courage, leur altruisme, leur vertu romaine, par ...

Je revenais, peu à peu calmée, vers mon travail; je n'oubliais pas qu'au sixième étage, travaillait un jeune homme sans doute ordinaire, lui dont le timbre de voix ne me quittait pas, lui dont le regard venu de l'enfance me poursuivait, cet homme avait pouvoir sur moi, même si j'étais résolue à ne pas y céder. Ce même jour, une ou deux heures après, rencontrant l'Aimé dans l'ascenseur, je lui souriais innocemment, heureuse de le voir sans l'avoir cherché, mais rassurée de ma précédente victoire sur moi-même -cela, il ne le saurait jamais.

Néanmoins, deux ou trois fois au cours de ces cinq ou six mois (j'entamais une recherche en musicologie dans cette bâtisse qui recelait des trésors d'archives sonores), je n'avais pu résister à composer le numéro de sa ligne de téléphone intérieure .. Une désinvolture feinte transparaissait dans la gaieté de mon intonation. Je lui proposais:

-Bavardons! Prenons une récréation, comme à l'école!

-Descendez donc!

-Je ne peux pas! Parlons au téléphone. Le premier qui sera dérangé par un collègue ou par une secrétaire raccrochera aussitôt, sans dire au revoir! L'autre comprendra.

Il acceptait. Nous échangions des banalités, des souvenirs de lecture, des bribes de passé qui affleuraient au hasard. Le plus souvent, c'était lui qui se mettait à évoquer telle ou telle scène ancienne (éclat d'adolescence, promenade, voyage) : j'écoutais, je me taisais, je sentais que la qualité de mon écoute l'encourageait. Un soir, il me sembla que sa réminiscence devenait tellement personnelle que je me mis à craindre pour lui; je l'interrompis, je l'appelai par son prénom:

-Voyons, s'il y a écoute sur notre ligne? hasardai-je.

-Vous avez raison! admit-il; la conversation repartit dans une autre direction.

Une fois, nous avons dû parler plus de deux heures continûment; à la fin, l'illusion m'avait prise de nous trouver dans la même chambre, chacun à un bout, installés dans -le noir, et, de fait, nous nous étions tellement oubliés que

Je n'avais pas allumé dans le bureau, la nuit s'était insinuée, m'avait engloutie; lui-même convint de la même négligence.

Je remarquai que si l'un ou l'autre de nos collègues entrait dans chacun de nos lieux enténébrés, nous entendait parler doucement au téléphone, quel complot suspecterait-il! Nous avons ri, comme deux gamins lors de ces longues siestes des vacances ...

-Vous en avez connu comme moi? Dans un village? Le sirocco au-dehors et l'obligation faite aux enfants de rester allongés... Il me semblait tout à l'heure que, dans mon coin de la pièce assombrie, je chuchotais à l'adresse de mon cousin germain, à l'autre bout!

Il murmura, amusé:

-Ainsi, je suis votre cousin germain! Bien content de cette alliance!

Je continuai en langue arabe; je sentis, de l'autre côté du fil, un suspens ou un flottement. Je repris en français:

-Vous seriez le fils de mon oncle paternel? (Ce que j'avais préalablement dit en arabe.) Non, ce n'est pas possible, je viens de me rappeler que mon père est le seul fils, qu'il a perdu son frère adolescent, dans un accident d'autocar, il y a longtemps de cela! Vous seriez plutôt le fils de mon oncle maternel! Vous savez bien, la branche paternelle compte pour l'héritage, et donc pour les mariages d'intérêts, tandis que la lignée maternelle, par contre, est celle de la tendresse, des sentiments, de ...

J'allais ajouter « de l'amour »; ce mot français, dans cette conversation à bâtons rompus, m'aurait semblé obscène. - Vous m'apprenez des choses, professeur! Plaisanta-t-il. Interloquée par son ignorance, j'osai la première question personnelle :

-Vraiment? Vous n'avez pas eu une enfance arabe? (J'ajoutai, sans réfléchir:) Votre mère serait-elle française ou ...

J'eus honte de mon indiscrétion.

-Non, pas française, répondit-il. Berbère, en tout cas berbérophone. Mais elle m'a toujours parlé en français, uniquement! (Il rit, il ajouta avec une note d'agressivité :) N'avez-vous pas remarqué que je n'utilise que le français! Sans le moindre terme arabo-berbère pour ponctuer mes phrases! Rien, aucune concession, aucune parenthèse! (Il ricana.) Disons que je parle comme un « pied-noir »] Je parle très bien anglais, si vous voulez changer de registre. (Un silence; il rêva.) J'avais douze ans à l'indépendance ... L'arabe « langue nationale», comme l'on dit ici, j'y suis totalement fermé! Et je ne crois pas que je me découvrirai le goût de me mettre à la langue officielle! Je ne pense pas faire carrière!

Je l'écoutais. Je ne rétorquai pas, alors que j'aurais dû: « Ces huit ou neuf ans que j'ai de plus que vous coïncident avec un changement d'époque. A quinze ans, moi, je vivais dans un pays en guerre! L'arabe était la langue du feu, pas comme à présent celle du pouvoir! On n'apprenait pas l'arabe, hors des écoles, pour faire carrière, mais pour désirer mourir! Ah, comme j'ai désiré aller dans les montagnes alors! »

J'ajoutai après un silence et une tristesse dans la voix:

-Je vous quitte! J'allume. Au revoir!

Nos deux bureaux s'éclairèrent d'une façon concomitante. Une heure après, nous nous disions au revoir parmi d'autres collègues, sur le parvis de l'entrée principale.

Je rentrai virevoltante, l'âme éclaboussée: « Qu'est-ce que le temps? Pensais-je. Ne suis-je pas retournée à l'époque sinon de l'enfance, du moins de la préadolescence? N'ai-je pas retrouvé mon cousin germain, le vrai, celui que j'aime vraiment, l'autre était déluré, insolent, celui-ci aurait été tendre et complice.

Nous aurions partagé, les yeux brillants, toutes nos joies d'alors! »

Je revenais à la maison enrichie, double. Pleine d'une infinie patience pour l'autre vie de famille qui m'attendait là: les enfants avec leurs devoirs de classe à contrôler, le dîner à servir, leur père absorbé dans quelque lecture, moi, pour finir restant yeux ouverts devant l'écran de télévision sans voir ni écouter. Je m'attardais à border la fillette, à caresser le garçon. Je me mettais la première au lit, heureuse de m'y lover d'abord seule. Un livre tombait de ma main: les livres, seulement des livres et non la vie secrète, un pas de cigogne invisible semblait approcher doucement, me frôler les paupières tandis que je me noyais dans une mare d'oubli.

D'autres fois, mon travail me retenait tard. J'avais prévenu à la maison qu'on ne m'attende pas. Heureuse de travailler si bien, au sommet de cette bâtisse, à l'heure où presque tous les employés étaient partis. A peine me demandais-je si lui, au sixième, s'oubliait comme moi. Je

m'absorbais intensément. La tentation de prendre le téléphone ne me venait pas; elle m'aurait paru malséante, à cause de cette solitude même.

Un chauffeur, avec une voiture de service, m'attendait. J'aurais certes pu chercher à libérer celui-ci (encore qu'il s'agissait de son horaire habituel de nuit) : j'aurais pu vérifier si l'Aimé, mon collègue après tout, lui dont je connaissais les habitudes tardives, pouvait m'accompagner. Mais le souvenir de cette soirée de décembre où, dans sa voiture, j'avais baisé son front, ses yeux ... (Suis-je folle, me dis-je à cette évocation, y aurait-il en moi une folle qui, d'un moment à l'autre, peut s'engouffrer dans ma vie étale, me posséder, tout emporter? Oui, suis-je une possédée? »

Par trois fois, je prononçai le nom d'Allah. Le soir même, descendant l'escalier et parvenant au sixième étage, je constatai, presque malgré moi, que le bureau de l'Aimé restait allumé dans ce hall déserté. Je me fige face au mur, plongée soudain dans le noir. Je pose mon front contre le mur froid, je récite de bout en bout la *fatiha,* cette fois, scrupuleusement: me prémunir contre un élan inconsidéré! De ma main tâtonnante, je retrouve l'interrupteur, je rallume; je soupire: « Enfin» et je pense, le cœur vidé: « Le danger est parti ! » Descendre à pied le reste des étages lentement, laisser une lourdeur là-haut, dans l'ombre. Le chauffeur m'attendait.

-Lalla, donnez-moi un conseil!

Il me rapportait, en arabe, ses soucis de famille - sa fille de dix ans à l'école, qui semblait si intelligente, la maîtresse en tout cas l'affirmait. Mais la mère, sa femme, lui demandait avec insistance d'arrêter la scolarité de cette fille aimée: « Il faut qu'elle m'aide pour les petits! »

-Elle n'en peut plus, la mère! ajoutait-il après un moment de réflexion, et il hésitait à trancher, en faveur de l'épouse, ou, comme son cœur penchait, en préservant, pour un an ou deux encore, sa fillette!

-Laissez-lui sa chance! insistais-je.

Nous reprendrions notre dialogue un autre soir. Mon logement ne se trouvait pas loin. Il fallait tout de même me raccompagner car, quinze ans après la guerre - « après les événements », disait-on encore avec un surprenant laconisme -, la nuit opaque installait dans les rues de la capitale un couvre-feu de fait. Un sillage de peur, sans vraiment la peur; un relent d'insécurité où les habitants semblaient se complaire, pouvait-on se dire. Ainsi, parce que femme et ne sachant pas conduire un véhicule, je ne pouvais marcher seule, même sur cent mètres, dehors, après dix-neuf heures.

Peu après, stationnant sur le balcon de la cuisine, je devinais quelle fenêtre restait allumée, là-bas, au sixième étage du haut bâtiment. Celui vers lequel, dix minutes auparavant, j'aurais pu aller, au-devant de qui, apparaissant si tard, j'aurais eu, cette fois, envie de m'abandonner.

Je lui aurais proposé: « Restons ensemble la nuit entière! » Et cette passivité voilée que je lisais quelquefois dans ses yeux, quand il me regardait, moi, distraite, cette sorte d'attente aurait déclenché, j'imaginais, mon entraînement joyeux:

-Allons n'importe où dans la ville: dans un bar, dans une salle de danse, dans un lieu mal famé, ou chez vous, là-bas sur la plage, rouvrez pour moi cette maison si vous l'avez fermée! N'importe où, mais restons ensemble, et toute la nuit!

J'aurais certes téléphoné à la maison, annoncé au mari : « Ne m'attends pas cette nuit! Demain, à l'aube, je t'expliquerai! » J'aurais, le lendemain, révélé tout de l'état de mon cœur. Quel amour n'a pas besoin de justicier et moi, ayant enfin décidé de mon juge, je n'aurais plus eu de raison, cette nuit-là, cette longue nuit, de nourrir ma réticence, mes résistances. Oui, j'aurais cédé cette nuit à l'attirance violente, patiente, dont je me rendais jusque-là maîtresse, mais que j'aurais, une seule nuit, laissée m'emporter!

J'inventais cette dérive, tel un barrage ouvert. Je la vivais tandis que je stationnais dans l'obscurité,' sur le balcon.

Tout à l'heure j'avais prononcé *lafatiha,* sans doute pour la première fois de ma vie (je néglige les circonstances de mon enfance, ou même l'année de mes vingt ans, secouée d'un mysticisme éphémère), comme si seul Allah, dans le noir de ce corridor du sixième étage, m'avait protégée, ou emprisonnée, je ne savais, j'avais agi en amoureuse qui n'a recours qu'à la magie de la religiosité comme remède ultime. La *fatiha* énoncée de bout en bout, le front contre le mur, ma main tâtonnant pour trouver l'interrupteur. J'avais allumé; j'étais descendue.

J'ai travaillé sans relâche les mois suivants. Je rentrais chez moi quelquefois à dix heures du soir. Je m'asseyais en silence dans la chambre d'enfants pour les regarder dormir, pour les contempler: le garçon qui serait plus tard un si beau jeune homme, au corps svelte et bien fait, la fillette dont j'entendais la voix cristalline malgré son sommeil. Elle m'avait laissé un mot sur le piano: « Maman, ru ne m'as pas joué l'allégretto de Dussek. »

Je m'excusais en silence. Dans ma chambre, l'époux dormait, l'abat-jour allumé, le journal tombé au pied du lit, près du cendrier. Une hâte de rangement tardif me prenait. Puis je m'allongeais, épuisée.

Les levers, avant sept heures, gardaient pour nous quatre la même saveur. Mes divagations, sur le balcon, me semblaient faire partie des rêves mal dissipés de la nuit. Par la fenêtre, je voyais la ville entière émerger dans une aube rougeoyante.

Les enfants partis, je traînais dans la maison livrée à moi seule. Mon esprit s'enveloppait d'écharpes de bruits, de mélodies recueillies la veille; je me recroquevillais devant mon magnétophone : le flux de mon écoute reprenait. Si j'avais, en ce temps-là, utilisé le mot «

passion », cela n'aurait été que pour ce fleuve en moi, qui chaque matin, puis là-bas, des heures durant, m'entraînait loin, dans un passé de sons engloutis. .

J'attendais l'arrivée de la gouvernante; ou bien je lui laissais des instructions, à elle qui devait s'occuper des enfants après seize heures. Peu après midi, je sortais Le travail ailleurs reprenait. Le jour, pour moi, s'allongeait.

J'ai rompu ce rythme. Je quittai - décision prise un matin d'un coup - ce lieu de recherche qui avait été le mien durant six mois. Des enquêtes, des visages, des paroles une interrogation de sociologue me sollicitait. Engranger une moisson de bruits et de sons; en chercher ensuite l'adéquate utilisation - reportages de radio, tournages de documentaires, récits à publier en deux langues, etc. - après.

Faire la quête d'abord. S'oublier dans les autres; les autres qui attendent. Les autres souvent muets. Je voulais découvrir des villes et des villages: Oran, Mascara, Sidi-bel-Abbès. Cités populeuses, HLM encombrées de ruraux déracinés; parfois, dans des quartiers anciens, maisons mauresques avec un citronnier ou un oranger au milieu du patio - un havre.

A Bejaia en particulier, m'accueillent des rires, s'esquisse une évasion. Le port est un ventre au creux de la vaste baie, béante. Dans une maison d'un quartier vieilli, en surplomb, j'entre par hasard, précédée d'une femme qui me guide, une ancienne militante. Je salue deux très jeunes femmes en sarouel et runique brodée; elles sont assises en tailleur sur des nattes étendues à même le carrelage aux couleurs passées. Je m'accroupis à mon tour; je leur fais face. Nous bavardons en arabe, bientôt en français. Je les ai prises pour des citadines traditionnelles; « deux jeunes filles à marier», les taquine mon accompagnatrice, mais je découvre qu'elles finissent leurs études de médecine à la capitale.

-Vacances d'été et de printemps, c'est pour nous le retour forcé au harem! ironise la première, dans un éclat de la voix, presque un hoquet.

Dehors, je quitte celle qui me sert de guide.

-Je retrouverai seule mon chemin, jusqu'à l'hôtel! dis-je, et je la remerciai.

J'ai dégringolé une rue en escalier. Heureuse d'être seule, et libre, dans cette ville gorgée de lumière. En bas de la pente, deux jeunes gens stationnaient: l'un m'aborda presque gravement, pour me dire, le regard scrutateur, qu'il venait de parier, et donc de perdre à mon sujet! Il avait affirmé, m'apercevant de loin, que j'étais un jeune homme (mes cheveux très courts, mon pantalon blanc droit).

A trente-sept ans, j'en paraissais sans doute moins de trente: hanches minces, cheveux à la garçonne, fesses plates, si fière ce jour-là de ma silhouette androgyne. Le jeune homme avait

perdu. Je n'y pouvais rien, mais, en le dépassant, je lui fis une grimace drôle. « Désolée! » Je me savais, à cet instant, provocante.

Celui dont la pensée ne me quittait pas, s'il avait été témoin de cette scène, aurait-il ri de me savoir ainsi confondue avec un garçon et de m'en sentir flattée? Je lui aurais sauté au cou, c'était sûr: « J'ai vraiment votre âge! Ne nous quittons plus dans votre maison aux baies ouvertes, au jardin abandonné. Passons chaque nuit sur le sable, si personne ne vient, peut-être surviendra-t-il un orage, en quelle saison nous trouvons-nous . . . »

J'aurais été prête, à cause même de cet incident futile, et si l'Aimé en avait été le témoin privilégié, à céder à toutes les tentations. Je n'aurais pas jugé cela acte de déraison, plutôt une course vers l'oasis où nous aboutirions enfin, à bout de Souffle. Il y avait eu ces deux jeunes filles, temporairement séquestrées, qui allaient, un jour, travailler comme médecins, l'une et l'autre ... Vierges sans doute, vingt-cinq ans ou vingt-six ans tout au plus. Visages pâlis, beauté diaphane, comme si elles sortaient de leur jeunesse et qu'elles l'attendaient pourtant.

Et moi qui, ces temps-ci, replongeais presque dans mon enfance ressuscitée. Si, avec un frère, ou avec un cousin, j'avais, autrefois, une seule fois, joué sur les chemins ou dans la forêt, peut-être que cette nostalgie ne me reviendrait pas ainsi, en ressac amplifiant mon penchant vers cet homme!

Était-ce une fièvre que je quêtais en lui, que je savais en moi? Fièvre qui, ce jour de soleil à Béjaia, se serait muée en ruissellement d'un bonheur enfin consentant.

4. La danse

En arrière de ce début d'hiver et de cet automne vagabond, se lève une scène, peut-être deux, de l'été qui a précédé. Peut-être que ma mémoire, pour lutter contre l'insidieuse, la fatale corrosion, tente de faire surgir en stèle quelque chose comme « la première fois». Quand, pour la première fois, ai-je vu cet homme, ou plutôt quelle première image a déclenchée mon premier émoi? Quels faits, quelle lumière, quelles paroles ont présidé à ce dérangement - comme si une passion dérangeait, comme si au contraire elle ne venait pas, ex abrupto, remettre en ordre, en quelque sorte faire le ménage de l'âme, redonner aux impulsions leur mouvement premier, leur pureté. Comme si tout amour, aussi aveuglément vécu, tout emmailloté d'interdits qu'il paraisse à certains, et donc gratuit, et donc superflu ou puéril, comme si l'amour, survenant tel un séisme de silence ou d'effroi, ne ramenait pas, dans l'effondrement de l'ordre apparent qui se délite, une géologie originelle ... Ces considérations de psychologie approximative ne sont que digression certes de mon récit qui s'extrait des ruines, plus de dix ans après.

Malgré mon effort de réminiscence, se brouille l'exact premier jour de la première rencontre, anodine ou importante, pour ces deux personnages que j'esquisse (il n'y a en moi nul désir de fiction, nulle poussée d'une arabesque inépuisable déployant un récit amoureux) - non, ne m'enserre que la peur paralysante ou l'effroi véritable de voir cette fracture de ma vie disparaître irrémédiablement: si **i** par hasard je deviens soudain amnésique, si demain je suis renversée par une voiture, si j'agonise sans préparation un prochain matin! Vite tout transcrire, me rappeler le dérisoire ' et l'essentiel, dans l'ordre et le désordre, mais laisser trace pour dix ans encore ... dix ans après mon propre oubli.

La seule vraie question dès lors qui m'habite surgit: quelle première fixation en moi ou en dehors de moi, je ne sais, de cette histoire? L'été. Un été flamboyant aux aubes fraîches, aux crépuscules de douceur et aux nuits, surtout aux nuits populeuses d'échos: spectacles et danses, de groupes multiples qui déambulent sur les plages infinies et souvent désertes d'une station balnéaire nouvellement à la mode, à une heure de la capitale.

Chaque soir étaient programmés des concerts - variétés, jazz, folklore de troupes successives venant de plusieurs pays africains ou des pays de l'Est - dans un grand théâtre de pierre récemment ouvert Ensuite, dans des discothèques de divers styles, se retrouvaient, pour terminer la nuit, des groupes de journalistes, d'artistes, de couples amis, estivants des plages voisines, jeunes femmes plus occidentalisées que les Occidentales, tandis que moi, j'accompagnais un époux directeur de ce « complexe culturel ».

Témoin donc durant ces mois de juillet et d'août, je me laissais être enveloppée de musiques, de rires, de propos badins des autres; je m'enfonçais dans cette dissipation indolente ou bien je dormais, je lisais la journée dans un appartement tranquille dont les baies donnaient sur des rochers escarpés.

Je passais ainsi mes vacances, prenant conscience insidieusement, combien, malgré ma sveltesse et mon inépuisable faim de marches, de rêves, ma jeunesse allait finir - cet été peut-être ou l'hiver prochain... Non, me disais-je dans une perception ensommeillée; ce qu'on appelle «jeunesse» peut se vivre indéfiniment, comme un bloc d'années immobiles.

Je regardais l'époux diriger, décider; je n'avais plus envie, bien avant cette agitation d'ailleurs, de dialoguer. Nous n'étions plus un couple; seulement deux anciens amis qui ne savent plus se parler. J'étais heureuse que, dans cette distance nouvelle (non pas un désert pour moi, mais un champ disponible), tant de passagers, tant d'invités d'un soir nous sollicitent, tant de musiques étrangères surtout nous entourent. Me voici donc spectatrice, et je me croyais prête à partir, peut-être. Pour la première fois aussi, sans doute pour la première fois de ma vie, je me sentais « visible », pas comme durant mon adolescence, ni depuis mes vingt ans

lorsque, devant quelque compliment, quelque flatterie d'un homme ami ou étranger, je souriais distraitement, pensant alors: « C'est mon apparence, mon fantôme que vous voyez, pas moi-même, pas moi pour de vrai... Moi, je suis masquée, je suis voilée, vous ne pouvez me voir! »

Pourquoi soudain, à un sourire, à un éloge (« Quelle belle robe », disait quelqu'un, tendant les doigts comme pour toucher le tissu; je me contractais mais le dissimulais - « Cette coiffure vous va bien », disait un autre importun, je mettais cette familiarité incongrue sur le compte de l'atmosphère effervescente du théâtre) j'évitais certes le moindre contact, mais me saisissait un trouble nouveau: « Ainsi c'est vraiment de moi qu'ils parlent! J'ai honte; je souris, pour ne pas sembler prude, mais j'ai honte! Ils iraient jusqu'à me toucher avec leurs doigts! ... Je peux m'en préserver, paraître' civilisée" et demeurer impalpable. Non, ce qui me désoriente, ou m'attriste, je ne sais, c'est qu'ils puissent me voir vraiment! »Mais cela, ce rapport avec mon apparence exposée aux autres, cela est une autre histoire.

Je reviens à ce jeune homme. A son regard intense posé sur moi. Et quand je tente de me remémorer « la première fois, quelle première fois ce regard sur moi a compté », je ne sais quoi dire. Se lève une scène, un jour d'été, non, plutôt une nuit. Je l'appellerai : la nuit de la danse.

Je ne sus pas tout de suite que ce jeune homme, dans son apparence somme toute presque ordinaire, dans ses paroles (qui restaient suspendues parfois comme fumées dans l'éther), dans sa nonchalance et son apparente désinvolture, allait tant compter.

Ils apparurent en un groupe de trois, que je crus tous journalistes, d'âges différents, de silhouettes dissemblables, mais ayant en commun une sorte d'élégance inaccoutumée en ces lieux, une réserve de maintien, une distance aussi; nulle familiarité en outre, ce qui d'emblée me reposait, atténuait mon habitude de rester sur la défensive... La camaraderie instaurée d'emblée entre ce trio et moi paraissait hors saison, un jeu entre adolescents prolongés.

Parmi ces trois nouveaux amis, deux d'entre eux m'amusaient : l'un qui semblait le plus âgé, l'autre presque un gamin de vingt ans. Ces deux-là buvaient beaucoup, plaisantaient sans cesse, m'interpellaient quand je leur souriais, les abordant quelquefois sur une terrasse, ou près de la piscine dès le matin. Je riais avec ces deux complices, pour un rien ou pour une pointe d'humour inattendue; je me croyais parfois revenue dans une cour de lycée. Le plus âgé avait une culture encyclopédique; il en jouait avec snobisme.

Je lui reprochais sa « pédanterie ». Or, dans ce groupe, le silencieux, le plus racé aussi, gardait sur sa face un sourire taquin, ne parlait que lorsque la discussion abordait la musique des prochains programmes.

Je les écoutais donc. Nous avions décidé à brûle-pourpoint de rester ensemble, mes trois compagnons et moi; nous suivions le spectacle de la soirée, assis sur le plus haut gradin. Je ne

sais comment, après quelques jours, je me retrouvais avec ceux-ci comme avec une famille. Autrefois, au lycée, nous appelions les groupes aussi obscurément soudés « des bandes »; or, justement, j'avais traversé l'adolescence dans des cours de pensionnat en solitaire, méprisant l'instinct grégaire qui poussait chacune à s'agglomérer ainsi.

Ce n'était pas maintenant un besoin de groupe; plutôt une nostalgie, pour moi, de cet âge perdu : de n'avoir pas eu de camarades garçons, des connivences légères, gratuites, avec l'autre sexe...

Vingt ans après, je supprimais enfin le tabou, la ségrégation; mieux valait tard que jamais. Et sur les gradins où les familles s'installaient, arrivant de la capitale, souvent endimanchées et toujours par couples avec enfants, quelquefois nourrissons (éventuellement avec une grand-mère enturbannée, une tante voilée...), nous seuls, mes « trois mousquetaires », disais-je, moi, le quatrième, nous quittions notre rangée quand elle s'encombrait, nous allions à la tribune réservée à la presse. Nous nous sentions malignement des invités à part, des spectateurs privilégiés!

Il est vrai que l'après-midi, quand le soleil dorait la pierre du théâtre faussement antique, nous avions, tous les quatre, suivi les répétitions de la vedette, le plus souvent venue de France, qui se produisait... A peine si nous échangions quelque jugement, laudatif ou restrictif, ou tout au moins un semblant de présomption sur le niveau qualitatif du chanteur, sur l'accueil du public au goût parfois peu dégrossi.

Ce ne fut que quelques semaines plus tard, me semble- t-il, que je me suis mise à considérer l'Aimé brusquement à part... Peut-être que ces soirées (vingt à trente sans doute en six à sept semaines), où cette cordialité si limpide du groupe s'était affermie progressivement, me furent un leurre; peut- être que déjà mon attirance s'éveillait et que je n'en étais pas consciente... Je me sentais en vérité si pleinement heureuse d'avoir « trois amis d'un coup ». «Journalistes et artistes », les appelais-je quand, l'après-midi, nous prenions des consommations en observant les familles, en guettant quelque comédie anodine autour des piscines, autre spectacle.

Lui, le jeune homme secret, avait dû remarquer un jour :

-A la rentrée, je veux dire à la rentrée universitaire, vous allez nous snober! Ne plus nous reconnaître! Ne plus nous dire bonjour... madame!

Il était le seul à me taquiner ainsi, à terminer soudain une phrase par un « madame » faussement cérémonieux, alors que ses amis, le très jeune qui aurait pu être un étudiant, et le plus âgé, mon condisciple, m'appelaient tout naturellement par mon prénom... Une sorte de familiarité confiante resserrait notre groupe; il est vrai que nous ne parlions qu'en français, que tout naturellement je ne m'imaginais que les vouvoyant, comme si cela restait un privilège de

mon âge... Etais-je la plus âgée? Je ne savais trop. Le journaliste dont je moquais l'érudition et la préciosité semblait, à considérer son visage ridé, son cou tanné, de plusieurs années mon aîné. Encore n'était-ce pas sûr. Il était le seul à boire beaucoup; trop. Les quelques fois où je retrouvais le groupe en fin de matinée, j'avais dû faire la remarque, teintée d'un tendre reproche, à cet « aîné » attablé :

-A midi, et déjà un whisky sec!

-Ce n'est pas le premier, rétorquait vivement son ami, celui que je fixais soudain comme si en vérité l'écho de ses mots tardait à résonner en moi, comme si une nuance rare, étrange, se perdait en route...

Est-ce donc cette première fois que je notai sur ce visage - par la suite si incrusté en moi - une palpitation nerveuse en travers des pommettes? Certes, la remarque décelait une inquiétude amicale, un reproche qui se voulait discret... Je croyais saisir malaisément ce qui liait ces deux camarades, celui qui buvait tant et son cadet de la trentaine. Or, je venais de buter sur autre chose : comme si derrière l'ombre de l'inquiétude, se dévoilait une autre face d'homme, avec ce regard au vert indéfini, tant par sa dureté brève que par une mélancolie perdue, déjà disparue... Je reportai mon attention sur le verre de whisky; je proposai à celui qui se laissait morigéner :

-Pour mes beaux yeux, s'il vous plaît, avec moitié d'eau!

- Pour vos beaux yeux, madame! s'exclama avec grandiloquence le journaliste, les yeux rougis, un haussement des épaules narquois. Un vendredi, et à l'heure presque de la prière, me voici déjà ivre! Je vous laisse vous autres, je vais faire une sieste pour pouvoir vous retrouver ce soir, frais comme une rose!

Il partit. L'accompagna l'étudiant de vingt ans (j'avais une fois pour toutes baptisé celui-ci « l'étudiant ») et j'ajoutai doucement au troisième : « Étudiant certes, mais beau comme un ange! »

Nous restâmes seuls, tous deux, sans trop le goût de parler, considérant à loisir la foule assez banale...

Et je reviens décidément à la « première scène ». A ce qui aurait pu ouvrir le récit logique et bien ordonnancé du déroulement de cette passion. Mais celle-ci aussi aveuglément vécue, pourquoi serait-elle aujourd'hui exposée sans détours, sans dérobades, sans désir de labyrinthe?

La première fois donc... Non pas la première fois son visage, mais disons la première fois la réalité de sa présence pour moi, quand il se mit à « compter ». Peut-être aussi quand je le

sentis me regarder; quand s'éveilla en moi le désir de son regard. Revenons aux faits. Ils vont risquer de se dissoudre, ne devenir que lacis misérable.

La vedette tant attendue cet été-là - ce chanteur-poète qui allait ensuite revenir trois saisons successives - arriva un matin. Les affiches de son spectacle couvraient déjà quelques murs de la capitale.

A quatre heures de l'après-midi, je m'installai, seule cette fois, pour observer la répétition. J'étais perchée tout là-haut, et par exception seule spectatrice dans ce théâtre de deux mille places. Ainsi, en un regard de surplomb, je vis pour la première fois Léo, la soixantaine robuste, un visage ridé de singe éclairé par le soleil, Léo sur la vaste scène réglant le micro, discutant tout bas avec les machinistes, puis à brûle- pourpoint essayant l'acoustique en interpellant les gradins vides, le village entier derrière et, me sembla-t-il soudain, le pays dans son ensemble, jeune et lourd de treize ans d'indépendance.

« Ces yeux qui te regardent et la nuit et le jour
Et que l'on dit braqués sur les chiffres et la haine
Les choses défendues vers lesquelles tu te traînes
Et qui seront à toi
Lorsque tu fermeras
les yeux de l'oppression! »

Sa voix de diseur, de pamphlétaire s'éleva en volutes de plus en plus hautes, déroulant le texte a cappella. J'écoutais, assise : je sus que ce serait, ce soir, l'événement de l'été.
Mes trois « mousquetaires », exceptionnellement, stationnaient dans les coulisses. J'appris ensuite qu'ils étaient allés accueillir le chanteur très tôt, à l'aéroport; qu'ils avaient déjeuné ensemble. Ainsi Léo était le quatrième mousquetaire que j'attendais, dis-je en riant, en les retrouvant après les répétitions.

La soirée fut étrange, du moins pour moi. J'avais accepté, par une soudaine bienveillance amusée, de présenter « Léo qu'on ne présente pas » aux deux mille spectateurs (ils devaient être trois mille ce soir) venus de la capitale... Je me tordis la cheville, après avoir improvisé une ou deux phrases de gaieté chaleureuse. Léo, devant tous, me planta un baiser sur la joue; je me tordis donc la cheville en reculant à demi. J'enlevai d'un geste mes escarpins et sortis de la trop vaste scène pour rejoindre mes trois amis dans les coulisses. Le plus âgé d'entre eux me soutenant par les épaules, les deux autres me souriant tendrement, nous restâmes debout, témoins soudés dans l'ombre, toute la première partie du concert.

Moi, pour la première fois, je voyais un poète français s'adresser à trois mille de mes compatriotes, cela trois heures durant. A l'entracte, j'allai me percher au plus haut de l'amphithéâtre pour contempler intensément ces spectateurs. Ils se ressemblaient ce soir; ils semblaient avoir tous trente ans ce soir - tous avaient eu vingt ans, ou à peine quinze ans pendant la guerre, tous avaient alors fredonné les mêmes chansons françaises (Brassens, Brel, et Mouloudji, et Montand, etc.), ils les avaient fredonnées tout en surveillant le bilan journalier des maquisards tués, tout en s'inquiétant pour un cousin arrêté et torturé, tout en tombant amoureux, il est vrai, d'une « Française de gauche » qui croyait en l'avenir des peuples décolonisés, mais aussi à la beauté des yeux noirs de son Roméo, à sa voix ardente!
Ils étaient tous unis ce soir pour reprendre avec Léo les refrains, lui souffler un vers quand il feignait l'hésitation, quand il piaffait, quand il hurlait, quand... « Est-il cabot, est-il poète populaire, ou simplement un véritable interprète? » demandai-je, revenue dans les coulisses, au jeune homme, à celui des trois qui, soudain seul, ne me quittait plus.

Il me confia qu'il connaissait Léo depuis un an ou deux, que, pour les besoins de son métier, il était allé jusqu'en Italie chez Léo, « pour une interview-fleuve de deux jours », que, depuis, ils s'envoyaient de brèves missives régulières.

J'eus un mouvement de la tête en direction du public de cette nuit :

-Tous les intellos, ex-soixante-huitards du pays, sont là!... Nous le saurons à partir de ce soir : notre « rive gauche » compte trois mille personnes, sexe mâle pour la majorité, et avec « petite amie » souvent française. Certes ils présentent quelques variantes : la peau claire ou foncée, le poil raide ou frisé, tous francophiles ce soir.

- « Léophiles » plutôt, corrigea mon compagnon et je ne sais s'il continua le dialogue.

Les applaudissements se prolongeaient; les demandes de « bis » se faisaient exigeantes, la vedette se voulait prodigue, rajeunissant soudain parce que portée par cette jeunesse d'un été nostalgique. (Du moins, fut-ce moi seule qui perçus cette nostalgie-là.)

Il y eut deux, quatre, dix rappels. Léo avait le triomphe impérial. Il déclama un autre texte, il chanta une chanson nouvelle, « courte », prévint-il. Il fallut éteindre la majorité des projecteurs pour que l'amphithéâtre se vidât peu à peu.

Une heure, deux heures du matin. Nous sommes vingt à dîner dans une auberge proche, Léo préside, boit, écoute... A trois heures du matin, l'époux et Léo, puis moi, puis l'Aimé (je n'utilisais pas encore ce terme à cet instant-là, de cela je suis sûre), quatre étions-nous, et à notre suite, je crois, un assistant, une secrétaire, ainsi que le chauffeur, nous décidions de ne pas rentrer dormir.

Des discothèques demeuraient ouvertes jusqu'à l'aube, l'une, non loin, était installée sous une vaste tente touareg, avec un orchestre de quatre jeunes amateurs qui se sentirent transportés de joie d'avoir, en Léo, un invité si prestigieux... Quelques noctambules restèrent une heure encore. Trois hommes (Léo, l'époux et le jeune homme en petit frère de Léo) s'étaient installés à une table de coin; leur conversation s'annonçait d'ordre professionnel, en prévision des deux autres concerts du week-end. Avec la secrétaire, une jeune femme de vingt-cinq ans qui m'avait déjà raconté son mariage, son divorce, sa vie au jour le jour en dépit de ses lourdes charges familiales (une mère veuve, deux ou trois sœurs plus jeunes qui espéraient étudier à l'université), nous décidâmes d'aller de l'un à l'autre des convives. Avaient- ils assisté au concert? Y retourneraient-ils le lendemain?... On nous invitait à danser : je déclinai l'offre. Je me sentais flotter dans une surprenante allégresse, une gaieté toute gratuite; le jour se lèverait bientôt, nous n'allions plus jamais dormir, cette soirée au théâtre s'était déroulée pour moi hors territoire, ni en France ni en mon pays, dans un entredeux que je découvrais soudain, ces trois mille, peut-être ces quatre mille fans de Léo habités d'un romantisme à demi anar si français, malgré sept ans de luttes sanglantes pas encore avalées par le passé — j'appréciais cela comme une étrange fin d'époque.

Moi, je n'étais ni là-bas ni ici; je ne cherchais pas ma place, je ne m'en souciais même pas, toutefois je ne pouvais m'empêcher de sentir approcher les nuages, s'annoncer les tempêtes. Le pays, me semblait-il, devenait un cargo ayant déjà amorcé le début d'une dérive en mer inconnue...

Ce succès si chaud de Léo me paraissait un cadeau déjà du passé, et c'étaient pourtant tous des jeunes hommes, de vieux jeunes hommes qui s'étaient déplacés pour se rassurer ensemble. Que pouvait-on demander de plus à un vrai barde, à un troubadour, à un dérangeur : l'espace de dix minutes ou d'une heure, se sentir une famille avec souvenirs partagés, avec ironie et nostalgie communes!

J'aurais voulu développer ces impressions avec l'Aimé, le seul du trio qui était resté. Qui, face à Léo et à mon époux, se taisait, les écoutait. La jeune secrétaire annonça qu'elle rentrait; elle se fit conduire par le chauffeur. Quelques noceurs partirent; trois ou quatre restèrent, accompagnés de touristes étrangères; ils demandèrent des rythmes lents pour danser.

-Non, pas un tango, dis-je soudain près des musiciens : une pavane, si vous voulez!

-Une pavane? Qu'est-ce que c'est? s'exclama un petit gros qui ne perçut pas mon ironie désinvolte et se mit à me regarder par en dessous.

-N'importe quelle danse, repris-je, pas un tango!

Lorsque le saxophoniste attaqua une mélodie sud-américaine, je me retrouvai sur la piste. J'évitai le petit gros qui voulait m'inviter. « Je danse toujours seule », affirmai- je.

J'ai dû danser plus d'une heure sans discontinuer... Une pénombre enveloppait le reste du public : un ou deux autres danseurs, un couple également qui accaparait avec moi la piste rougie par un éclairage pâli. Ils retournèrent ensuite s'asseoir ou ils partirent, je ne sais. Quand je m'arrêtais un moment sur le bord du cercle de lumière, l'un des quatre musiciens me faisait un signe complice, reprenait sur un nouveau rythme dont il semblait deviner à l'avance qu'il serait celui de mon corps... Je repartais, je virevoltais, le temps d'un sourire aux musiciens, mes ombres accompagnatrices, mes guides nocturnes. Je me croyais en même temps seule, surgie d'une longue nuit, et abordant enfin, sous ces projecteurs rougis, le rivage. Le saxophoniste, le batteur, le flûtiste et le guitariste se dressaient en quatuor de la nuit, seuls fantômes solidaires face à moi sur ces franges.

Je dansais. J'ai dansé. Je danse encore depuis cet instant, me semble-t-il. Dix ans après, je danse encore dans ma tête, en moi-même, en dormant, en travaillant, et toujours lorsque je me trouve seule.

La danse, en moi, s'interrompt quand quelqu'un, ou quelqu'une, se met à parler, à parler vraiment, à relater une joie, une souffrance, une écorchure entrevue. Alors le rythme s'arrête en moi : j'écoute, surprise ou secouée, j'écoute pour me rappeler, pour sentir soudain ce frôlement du réel. J'écoute aussi parfois la façon de se taire... J'écoute et je tente de faire sentir à l'autre - mais je ne sais pas, je n'ose jamais -, à celui qui a parlé, qui s'est oublié, ou à celui dont le silence parlait, que cette commotion, imperceptible, est passée à mes yeux, à mes mains, à ma mémoire. L'instant d'après, la danse reprend : sous ma peau, dans mes jambes, le long de mes bras, contre mon visage immobilisé. Oui, la danse a commencé cet instant-là, cette nuit-là, sous la tente, Léo et l'époux bavardant dans un coin, et lui, le jeune homme soudain approchant progressivement, happé par les lumières affaiblies, encore rougeâtres, attiré peut- être par mon corps dansant (je sus alors, mais confusément, que mon pouvoir sur cet homme commençait, qu'il planerait longtemps, que je le laisserais planer, puis s'effilocher, se dissiper). Le jeune homme donc s'avança jusqu'à la lisière de la pénombre; s'assit, regarda dans ma direction sans me fixer vraiment, ne bougea plus.

Je dansais. J'ai dansé. Je danse encore depuis cette nuit.

Vingt ans auparavant, disons âgée de seize à trente-six ans, j'avais certes tenu mon rôle dans des cercles de femmes, invitées, voisines et cousines, jeunes filles ou dames mûres. Se déroulait le protocole : danser tour à tour chacune, lentement, à la manière concertée de la cité

d'origine, cérémonieusement quand le corps s'alourdissait de bijoux, de ceintures, de tuniques brodées d'or, de moire raidie et

scintillante, danser spasmodiquement, avec j'allais dire lubricité quand, par exception ou par défi ou par goût ostentatoire, les rythmes devenaient de village, ou des hauts plateaux, ou d'Afrique profonde - souvent lorsque ce n'était plus tel orchestre de musiciennes consacrées, mais de simples amatrices, qui, avec deux derboukas et un tambour, se lançaient, voix éraillées et regards brillants, dans quelque refrain ancestral.

Le rite citadin se désorganisait, six à dix femmes se présentaient ensemble; c'était à laquelle exposerait ses formes, ses hanches rebondies, ses seins débordants, son arrière-train volumineux, pour les faire tressauter frénétiquement jusqu'à la souffrance, jusqu'au spasme de la voix solo qui hulule, qui fuse, qui...

J'avais donc participé à chacune de ces cérémonies lentes et compassées, même si je n'avais pu m'empêcher, lorsque c'était mon tour, d'en faire une danse nerveuse, hybride, bondissant ou circulant, mes pieds seuls dessinant une chorégraphie de hasard, qui secouait mes mollets, entrelaçait mes bras nus, je transformais ainsi cette contrainte en une danse solitaire, fugitive, « moderne », disaient les dames déçues par ma fantaisie qui semblait trahir... Trahir quoi? L'essentiel était, me semble-t-il sans analyser, ce défi de mon corps englouti qui prétendait improviser le mouvement, l'essentiel était de m'écarter le plus possible de la frénésie collective de ces femmes, mes parentes —je sentais que la joie quasi funèbre de leurs corps, frôlant un désespoir entravé, ne me convenait pas.

J'avais dansé souvent et longtemps, adolescente, jeune fille, toujours dans ces réunions féminines et dans des patios encombrés, durant des fêtes traditionnelles attendues.

Quand, au cours d'une noce précédente, une cousine 1 était allée chercher mon époux pour le faire assister, caché I à une fenêtre, à « mon style personnel de danse », selon : elle, mon cœur avait battu de timidité, ou d'un trouble • ambigu, comme si cet homme avec lequel je partageais quasiment tout depuis une décennie acceptait lui aussi d'être un voyeur, puisque, homme, il surprenait ma danse parmi les femmes.

L'étrange théâtre, l'emmaillotement des yeux et de l'âme auquel aboutissaient les rites de mon enfance!

Certes, avant cet été dans la station balnéaire, j'avais fini, aussi traditionnelle que je fusse, par paraître me plier aux danses occidentales - deux ou trois fois, enlacée par l'époux, devant tous - une valse, ou un slow peut-être, notre couple perdu parmi d'autres, moi, les yeux baissés, me prêtant au jeu conventionnel, évitant d'être étreinte (« les yeux des autres »), n'acceptant

que le frôlement, et finalement, obéissant au rythme en solitaire, refusant le « cavalier », comme disait « leur » vocabulaire.

Non, décidément, se soustraire malgré les modes, éviter d'être « touchée » par un homme, quel que fût l'homme, ainsi, dans la foule... Le secret du corps et son rythme autonome, le velours intérieur du corps et, clans le noir, dans le vide, la musique pour aiguillon.

Or, ce soir je ne pouvais m'arrêter, je bondissais, je préférais soudain évoluer avec lenteur, mes pieds sans frein, marquant le rythme quasi sèchement, mes hanches ou mon torse appliqués à soustraire, de celui-ci, l'excès, à atténuer les entrelacs, à transmuer le caractère oriental en des figures sobres, fidèles certes, mais ni lyriques ni surabondantes. Seuls mes bras devenaient lianes, dessinaient l'arabesque, seuls mes bras nus, ce soir, évoluaient, dans la pénombre, tantôt en serpents, tantôt en calligraphie...

Longtemps, le saxophoniste tenant à me soutenir, quelquefois à avancer d'un pas ou de deux pour me suivre ou pour me ramener vers lui, longtemps je dansai; je danse encore.

J'ai oublié si ce fut le musicien qui décida du terme, ou si ce fut moi, la première d'emblée, qui ai quitté la piste. Je me souviens avoir pris la direction opposée au seul témoin assis, les yeux vers la lumière, les yeux vers la mouvance éphémère de mes figures, l'Aimé. Je pris la direction opposée à son silence.

Les projecteurs s'éteignant sous la tente, nous partîmes, moi près de Léo qui me prenait avec camaraderie le bras (Léo, l'homme que, cette nuit, je sentais si disponible; il était venu de si loin non pour donner, pour recevoir... recevoir quel secret de mon pays opaque qui amorçait sa mue). L'époux vint à mes côtés; c'est alors que le témoin, le jeune homme, partit, grommelant vers nous trois un « Au revoir; mon logis est à deux pas! ».

L'aube se leva.

Lorsqu'il s'éloigna (je tournai irrésistiblement la tête de son côté... il rejoignait par la plage sa maison qu'il m'avait un jour montrée non loin!), je perçus enfin la concentration passée de sa présence, au cours de la dernière étape de cette nuit.

Mon corps, auparavant porté par le saxo, semblait avoir libéré quel influx en moi, et en dehors de moi? De quel mystère sourd et liquide avait-il été, malgré lui, l'intercesseur? Plus prosaïquement, et pour l'anecdote, je compris que je devenais attentive à quelqu'un d'autre. Ainsi un homme m'avait regardée danser et j'avais été « vue ».

Bien plus, je me sentais avec une conscience aiguisée, heureuse (rien à voir avec l'amour-propre, ou la vanité narcissique, ou la coquetterie dérisoire...) d'être vraiment « visible » pour ce jeune homme, lui presque un adolescent au regard meurtri.

Visible pour lui seul? Pour moi donc, par là même. Je m'attardai sur le chemin derrière Léo et l'époux. Ils bavardaient encore; leurs voix, épuisées de fatigue... Moi, prête à aborder allègrement le nouveau jour, à ne jamais dormir, à avancer le long de la plage, indéfiniment. J'ai souri aux premières lueurs du ciel. J'embrassai Léo qui soupira :

- Comment arriver dans votre beau pays et dormir tout seul, sans une femme!

Léo protestait sincèrement. Ne pas assurer à nos invités, outre le gîte et le couvert, une belle odalisque!

-Tu la trouveras bien tout seul demain! lui assura l'époux. N'oublie pas que dans trois ou quatre heures je viens te chercher!

Le soir qui suivit, je m'assis docilement aux côtés du jeune homme à notre dernier gradin. J'assistai au second concert de Léo. Avec de nouveau, deux mille autres fans, ou les deux mille de la veille... Le jeune homme, attentif à côté de moi. A la fin, quand nous nous levâmes pour rejoindre Léo dans les coulisses, mon compagnon me dit doucement :

-Ce soir, vous danserez comme hier? Ce n'était pas tout à fait une demande.

-Vous savez, répondis-je d'un ton faussement badin, même quand cela ne se voit pas, je danse. Je danse tout le temps! Je danse dans ma tête!

Naturellement, au cours de ma chorégraphie improvisée de la veille, c'était ma passion qui fermentait. Je n'y mettais pas encore ce nom. Que pouvais-je dire d'autre à l'Aimé, que pouvais-je même me dire?

-Je rentre bien sagement au bercail, murmurai-je sans mélancolie.

Je lui souris avec un début inexpliqué de bonheur en moi, comme une source soudain jaillissante qui me surprenait.

Faisant face ainsi au jeune homme, j'eus conscience, en cet instant-dans une fulgurance mais qui coula, mais qui dura treize mois -, qu'il devenait pour moi, depuis la nuit précédente, l'Aimé, intensément l'Aimé.

5. L'absence

Après ce voyage dans l'intérieur du pays, deux mois s'écoulèrent; j'aurais pu reprendre mon précédent travail (écoute d'archives sonores, réflexion sur ces matériaux accumulés...) dans ce bureau du neuvième étage. Je ne le voulus pas. Venait le temps des ruptures, de l'amputation sur moi par moi-même. Une poussée en avant, que je vécus en nécessité douloureuse. Je repris une charge d'enseignement (descendre trois matinées au centre-ville,

lorsque l'aube est nettoyée par l'hiver ensoleillé), cela me serait un autre voyage, un dépaysement qui me consolerait.

Ce fut comme si une autre moi-même se hâtait dans le trafic des rues étroites, bruyantes, parlait dans un amphithéâtre, interrogeait les étudiants. Je ne remontais pas après au logis; travailler sur ma lancée, sinon, la défaillance surviendrait proche.

A la Bibliothèque nationale je m'absorbais trois heures, quatre heures de suite : je vivais littéralement des siècles en arrière, l'installation par étapes des Almohades dans l'Est et le Centre maghrébins, chevauchées, déplacements de tribus, un basculement par régions entières... Étrange et fascinant xir siècle, tandis qu'en son milieu naissait Ibn 'Arabi à Murcie, que, vers sa fin, Averroès persécuté était appelé à Marrakech, et y mourait.

Ces tempêtes dans ma tête, je remontais à pied; le long d'un boulevard élevé dont les méandres cernaient l'amphithéâtre de la ville, son port séculaire resserré tout en bas tel un sexe de femme au-dessous, ample paysage. Il me fallait hâter le pas, le crépuscule allait répandre sa blancheur grise ou mordorée. Les balcons et les terrasses de la ville irradiaient une dernière fois. Le long et bruyant défilé de voitures, de bus surencombrés, me devenait décor d'un rêve grisâtre; moi la marcheuse, dont les yeux ne retenaient que les nuages, l'architecture suspendue au-devant du ciel, il me semblait longer une autre humanité parallèle à la mienne, si étrangère, de par sa proximité même.

Durant ce retour, tandis qu'en moi, peu à peu, le siècle almohade se dissipait comme se dissipaient les nuées sanguinolentes à l'horizon du couchant, je me sentais revenue à ma vraie vie, à ma seule vie, c'est-à-dire à ma blessure d'alors.

Je pensais «blessure»; quelquefois «séparation» (et je me disais que je côtoyais, au propre comme au figuré, un interminable précipice...) car n'avais-je pas imprimé une fin brutale à l'histoire d'amour, alors que celle-ci, figée à ses préambules, ne s'était même pas déroulée.

J'ai oublié quand exactement commença la longue, la lente, l'inexorable morsure de l'absence qui, seconde après seconde, ne se laissait pas oublier. L'Aimé s'était-il évanoui, et dans quel néant? N'était-ce pas plutôt moi qui me retrouvais déplacée dans une autre réalité? J'errais, le cœur griffé, cherchant sur les pentes de ce boulevard, dans les brouillards de cette ville en espaliers, quel fantôme... Cette cité elle-même, n'était-elle pas devenue double, par une évidente métamorphose que tous constataient, dont je ne me rendais compte qu'à peine? Ainsi l'Aimé vivait sur un bord, moi sur un autre, plus jamais n'interviendrait la rencontre! Je le chercherais indéfiniment; c'était même pour cela que mon corps n'aspirait qu'à marcher; il finirait peut- être par traverser la secrète frontière, se retrouver sur l'autre versant, dans l'autre ville, réelle ou irréelle, celle au moins où l'Aimé existait!

Je me demandais si, en cet instant, il travaillait là-bas, s'il conservait ses habitudes journalières. Le temps ne s'était- il pas gelé pour lui, comme pour moi? Fallait-il plutôt admettre qu'il riait, qu'il plaisantait, qu'il allait et venait dans une légèreté insouciante? A peine avait-il dû constater la disparition, sans un signe de courtoisie, sans un adieu, de sa voisine de travail. Oui, c'était évident, il riait, il vivait; il retrouvait son amie chaque soir.

Et c'est le moment de parler de sa concubine : une jeune femme que j'avais aperçue deux ou trois fois avec lui; puis seule, assez souvent ensuite. Était-elle actrice, ou musicienne, ou rédactrice dans un hebdomadaire connu de rubriques artistiques, je l'ignorais. Je n'avais jamais posé de questions. Personne ne nous avait présentées l'une à l'autre; au cours de l'été et des spectacles de la saison passée, elle n'avait pas été là : elle avait dû partir en vacances en France. Plus tard, je ne sais qui me précisa qu'elle « vivait avec » l'Aimé depuis deux ou trois ans. Je la contemplai longuement, le cœur oppressé.

Avant même cette information, m'avait frappée l'air endolori, souffreteux, de ce visage osseux, peu gracieux, comme si un mal-être ancien l'avait fripé, rétréci. Voici que je réagissais à cette disgrâce physique (une sorte d'ombre, de voile gris enveloppant la femme) en en souffrant moi- même.

Je revois cette scène où, la première fois, j'aperçus le couple ensemble, à quelques mètres seulement de moi : lui, de dos, lancé dans un discours vif, avec un geste nerveux du bras, elle pétrifiée, le fixant les yeux élargis. Je reçus d'un coup ce regard; elle l'aimait, elle l'aimait et, en cet instant, en était dévastée. Je détournai les yeux, j'avais mal pour elle, ou pour moi, comme si je voyais à l'autre bout d'une chaîne invisible ce que donnait une passion entièrement livrée à l'autre... Me fouaillait un malaise : cet homme n'était-il pas comme n'importe quel autre, tentant de secouer maladroitement quelque entrave?

Je rencontrai par la suite deux ou trois fois cette femme; Leïla, je sus assez vite son prénom. Nous nous regardions; je baissais les yeux, sans l'aborder.

-Était-elle belle? ai-je demandé une fois, sans réfléchir, à l'ami journaliste, mon complice un peu snob que je rencontrais, cet automne, toujours seul.

Nous ne parlions, lui et moi, ni de l'été précédent ni de notre ami commun. Il était gai; il m'invitait au même bar confortable dont la terrasse donnait sur un jardin superbe, lieu propice aux bavardages. A lui donc, mon camarade — qui me faisait certes un tantinet de cour, mais avec une si revigorante désinvolture que le jeu me paraissait sans équivoque, simple passe-temps -, je m'entendis demander, car Leïla passait au loin :

-Etait-elle belle?

-Vous êtes donc cruelle, quoique sans perfidie, commenta le journaliste, cruelle puisque vous êtes la reine.

-S'il vous plaît, m'excusai-je piteusement. Je ne voulais pas être méchante... Leïla m'émeut; je vois qu'elle n'est pas bien; peut-être est-ce récent?

-Je l'ai toujours connue ainsi! rétorqua-t-il. Il y a des êtres qui aiment souffrir.

Leïla s'éloigna. Une autre fois, l'Aimé s'était arrêté, s'était détourné et (je me trouvais, moi aussi, sur le parvis de cette énorme bâtisse) je l'entendis dire à quelqu'un : « Non, c'est fini, je ne viendrai pas! » L'autre insistait à voix basse : nous étions sortis tout un groupe, ensemble, de l'ascenseur, nous allions nous quitter, fort protocolairement.

Il revint dans ma direction, je fixai ses traits : un spasme nerveux les traversait lentement - était-ce simple colère, ou trace de douleur? Je détournai mon regard. Je me sentis inopportune; désirant être loin. Pourquoi n'allait-il point la consoler, pourquoi...

J'avais dû tourner le dos, m'apprêtant à partir. C'est alors que je l'entendis m'appeler assez bas par mon prénom. Il me hélait. Pour la première fois, ainsi. Il fit un pas. Je me retournai, la voix chaleureuse :

-Enfin, je ne suis plus « madame » !

Il bafouilla. Je vis à nouveau comme une ride imperceptible froisser ses traits. Une seconde, il me sembla être vraiment dans son regard, dans sa pensée. Il m'avait appelée comme au secours... Être avec moi lui ferait oublier je ne sais quoi, quel devoir, quelle obligation auprès de cette amante qui quémandait.

Il redit mon prénom plus bas. Distinctement. Je crois que je m'emplis d'une lampée de joie étourdissante; je m'illuminai, j'allais presque lui prendre la main : « Partons, allons-nous-en! » Son visage fin levé vers moi allait s'apaiser.

Soudain, en moi, un rideau noir tomba. « Elle ». Je ne l'apercevais pas, je la suis aussitôt en arrière. La tristesse sur toute sa personne. D'autres circonstances interviendraient pour nous, un autre moment; tout, entre l'Aimé et moi, devait rester clair, et lavé. Un autre jour, un autre siècle!

-Excusez-moi, finis-je par murmurer, et je me détournai lentement.

Une seconde je le sentis immobile, constatant mon retrait, en comprenant la cause.

L'ami journaliste, un mois plus tard, tint à me dire que Leïla n'était plus, depuis au moins une année, la concubine, « elle qui, après une tentative de suicide, demeurait, disait- il, toujours aussi désespérée»; j'interrompis les explications. Qu'avais-je besoin de savoir, laissons les douleurs et les joies des autres dans leur antre... Je persistais à être pleine de la pensée de l'Aimé. Pas une seule fois, je ne m'étais demandé comment il était attaché à Leila, s'il l'aimait.

Une gêne me prenait plutôt de comprendre qu'il avait un tel pouvoir sur elle. Comme si je me sentais responsable, quoique indirectement, pour une part, du tourment de cette femme.

L'image de l'amante malheureuse s'estompa : cette histoire, d'un cours si ancien, qui avait précédé mon été de musique, de danse et d'effervescence, s'était asphyxiée lentement, bien avant ma souffrance actuelle, au cours aride.

Un autre mois s'écoula dans la même incertitude et son épuisement. Le printemps s'amorçait frileux sur la ville; les averses, brutales, laissaient ensuite le paysage étinceler d'une lumière translucide, telle une aurore infinie.

Dans mes marches continuelles, je croyais parcourir les étapes d'une insomnie sans fin. Quelques remarques d'une amie, d'un parent lacéraient par instants ma vacuité :

-Tes yeux brillent!

-Tu es triste, amaigrie!

-Tu sembles toujours ailleurs!

Avec ma petite fille, je m'entendais rire longuement, comme auparavant. Nous gardions nos connivences : celles de nos soirées, d'autres dans de courtes promenades au parc voisin.

Mais, au cœur de la nuit, je me réveillais brusquement, un rêve noir et noué, dont pourtant je ne me souvenais pas, persistait à me faire verser dans la houle... Pour me réendormir plus calme, je me forçais à me répéter, comme si j'étais à la fois et la conteuse et l'enfant à devoir assagir : « Demain, c'est sûr, je le rencontrerai!...

Arrêtant brusquement sa voiture, interrompant ma marche dans la foule, il m'abordera avec courtoisie : - Vous êtes si lasse, je vous accompagne! Demain, c'est sûr », et je me rendormais, m'apitoyant sur moi-même, sur ma déambulation continuelle dans la ville, sur ma désespérance. « Demain, c'est sûr! » Je me croyais, peu à peu réendormie, devenir la fillette de moi-même!

Je repris mes séances à la Bibliothèque nationale. J'y allais parfois en fredonnant les complaintes populaires d'Abou Madyan, le saint de Béjaia : des airs à la tendresse mélancolique que, dans mon enfance, ma tante maternelle, douce et triste, m'apprenait par bribes... Du coup, j'abandonnais les investigations pour lesquelles j'étais venue, comme à la recherche d'un endolorissement. La voix de ma tante dans l'oreille, je me plongeais à la quête de quel secret pâle, de quelle eau apaisante; ardemment, je parcourais les chroniques de ce lumineux XIIe siècle maghrébo-andalou :

« Ce jour-là, lisais-je, le shaykh monta à cheval et m'ordonna, ainsi qu'à l'un de mes compagnons, de le suivre à Almontaler, une montagne aux environs de Séville... Après la prière de l'après-midi, le shaykh suggéra que nous retournions en ville. Il monta sur son cheval et se

mit en route, tandis que je marchais à ses côtés en me tenant à l'étrier. Sur le chemin, il me parla des vertus et des miracles d'Abou Madyan.

« Quant à moi, qui ne le quittais pas des yeux, j'étais si absorbé par ce qu'il disait que j'oubliais complètement ce qui m'entourait. Soudain, il me regarda et sourit; puis, éperonnant son cheval, il pressa l'allure et je hâtai le pas pour me maintenir à sa hauteur. Finalement il s'arrêta et me dit : " Regarde ce que tu as laissé derrière toi! " En me retournant, je vis que tout le chemin parcouru n'était que ronces qui arrivaient à mi-corps. »

Sous l'emprise du récit d'Ibn 'Arabi évoquant ainsi son adolescence et ses années de formation mystique en Andalousie, je voyais avec précision sa route - éclairée de passion - qui menait vers Séville; j'imaginais le shaykh Abou Yacoub Youssef à cheval, lui, un des disciples les plus proches d'Abou Madyan, et Mahieddine Ibn 'Arabi, jeune homme courant en se tenant à l'étrier, qui ne voyait rien des ronces du chemin, enivré qu'il était par le récit des grâces du saint.

C'était ce poète mystique de Béjaia que des générations de femmes maghrébines - au dernier chaînon, ma tante et ma mère - perpétuaient de leurs voix attristées, tel un dernier parfum si vivace ce jour-là, sur la route vers Séville, le maître soufi à cheval initiant, malgré les épines du chemin, un jeune homme déjà prédestiné.

Je quittais la bibliothèque, me retrouvais sur le boulevard circulaire des hauteurs de la ville. Tout en amorçant ma marche, je ne gardais présentes, de cette métropole d'aujourd'hui, que ses rumeurs, que l'écho affaibli de son vacarme. Je devenais, moi la marcheuse, spectatrice d'un jour de 1198, jour de printemps sans doute, à la sortie de Béjaia... Sidi Abou Madyan, presque octogénaire, s'apprête à quitter sa ville; les milliers de fidèles sont là, tentant en vain de le retenir : le reverront-ils un jour, il est si malade. Il se résigne à aller jusqu'à Marrakech, jusqu'au sultan almohade, à la réputation terrible, qui l'a mandé.

Les gardes du sultan l'encadrent; ils attendent le vieil homme qui s'arrache à ses disciples : prêt à partir, il paraît serein. Soudain il prédit :

« En lui obéissant, commence-t-il, j'obéis à Dieu, gloire à Lui! Mais je n'arriverai pas jusqu'au sultan; je mourrai en chemin, au-devant de Tlemcen! »

« Puis il murmura, dit-on, mystérieusement, à l'intention du maître de Marrakech? telle une évidence : " Il me suivra d'ailleurs de peu! " »

Je n'étais allée qu'une seule fois, à Tlemcen. Marchant à grandes enjambées, le long du flux des voitures klaxonnantes et des bus encombrés, je gardais le visage tourné vers les pentes en espaliers - petites villas du début du siècle entrecoupées d'immeubles trop hauts et populeux, de temps à autre une chapelle vaguement byzantine ou une mosquée ancienne avoisinant un

terrain vague encombré de détritus mais aussi de grappes d'enfants torturant un chat, ou jouant au football. Je frôlais à peine ce présent heurté, j'avançais, je vivais loin en arrière, cette fois à l'arrivée du saint aux alentours de Tlemcen. A l'entrée d'un modeste bourg, Abou Madyan s'affaisse, les gens accourent de partout : « Le grand Abou Madyan va mourir!... Il meurt! Que le salut de Dieu... »; des décennies ensuite, des siècles plus tard, les fidèles afflueront à ce lieu de pèlerinage, affluent encore! Et je me sens lasse, je cherche un square, un banc, je finis par m'asseoir cinq minutes dans un café d'hommes, le temps d'un thé à la menthe, attristée de devoir suspendre ma rêverie puisque je ne marche plus, puisque je renâcle : je retrouve, aussitôt alors, le lancinement de ma douleur, comme un abcès à demi anesthésié et qui s'est réveillé.

Je repars. Le soleil pâlit, il me faut arriver là-haut, à la maison, avant la nuit. Je quête en vain un taxi.

J'ai donc perdu en route l'ombre du saint de Bejaia, mort à l'entrée de Tlemcen et, comme il l'avait prédit, suivi de peu par le sultan décédant en pleine maturité... Je ne suis plus protégée par mes fantômes; je retrouve aussi acérée la pointe rêche d'une perte en moi, de cette amputation que je porte depuis des semaines : à la fois un durcissement qui me redresse et un risque latent de chute; comment seulement « le » retrouver, même de loin, même furtivement? Non, je n'irai pas où il travaille : les prétextes, il y en aurait cent; non, je n'en choisirai pas un seul! Il me faudrait le hasard, et celui-ci n'est pas avec moi. Et lui, comment peut-il ainsi vivre, comment s'est-il accoutumé à ne plus me voir, comment... Déjà je m'invente une querelle imaginaire, une brouille d'amoureux, négligeant soudain que rien n'a eu lieu, que l'attirance est restée sous-entendue, à peine amorcée, que ma froideur apparente a finalement paru être un contrôle de moi sans faille. Mes yeux cherchent dans la foule; je me mets à surveiller chaque voiture - des cubes pour moi ordinairement. Je ne quête qu'une couleur - un bleu sali particulier et une forme de carrosserie assez rare ici. Même si je ne retiens aucune marque de voiture, la sienne, je la reconnaîtrais aussitôt : j'en suis sûre.

Dans un dialogue anodin de cet été, par deux fois, l'Aimé, ou son ami, avait dit la marque de la voiture que je cherchais à présent, dont je tentais de me remémorer au moins le nom; cette auto qui m'avait ramenée deux ou trois fois chez moi, la nuit, si elle passait je la reconnaîtrais... Or lui, dans la cohue des passants où j'avançais, me verrait- il seulement?

Dans ma demeure le lendemain, allongée et inactive, tant la souffrance de l'absence me rongeait - comme j'aurais souhaité, à la place, subir un mal de dents sournois ou me paralysant la face de son intensité, au moins bénéficierais- je d'une anesthésie -, je ne me sentais plus assez forte pour me tenir simplement debout. Pourrais-je aller le lendemain à mes cours?

Descendre travailler au centre-ville, pour mon propre plaisir, me paraîtrait gratuit, une triste comédie déroulée à moi-même. Je finissais par me traîner dans l'appartement vide : le temps se suspendait comme au théâtre, au nom d'une fatalité a priori décrétée.

Je réalisais que c'était moi, d'emblée, qui avais arrêté le rythme d'hier. Reprendre le travail là-bas, là où l'Aimé existait; envisager peut-être un nécessaire répit à moi-même : j'étais « en manque » de sa vue. Quel censeur pourrait me reprocher un peu d'indulgence que je m'accorderais? J'afficherais, comme par le passé, une froideur distraite, une réserve atténuée de quelque indolence; il ne se douterait même pas que je pouvais revenir pour lui, pour sa simple vue, sa silhouette au sortir de l'ascenseur, et, je me le promettais gravement : « Plus de dialogues complices au téléphone et dans le noir! » Ma respiration, à cette éventualité, débattue en moi comme un marchandage avec ma conscience, redevenait plus ample; mais je renversais d'un coup cet avenir, je tuais en moi la tentation, par un secret instinct j'avais voulu couper mon enfiévrement intérieur. Ce grignotement douloureux, mais excitant, de la cohabitation d'hier au travail, n'avais-je pas pressenti qu'il versait vers une pente imperceptible où je m'enfoncerais? N'avais-je pas craint la chute imminente?

Non. Je ne retournerais plus là-bas. Non, je ne forgerais aucun prétexte si facile à trouver! Tous les tourments que, par cette séparation, je m'infligeais ne pouvaient entamer ma lucidité. La maladie qui me possédait depuis au moins la fin de l'été avait opéré sa maturation; je n'étais pas dupe de moi-même, il me fallait éviter de glisser dans un état imprévisible. Non, décidément, concluais-je avec une gravité qui me revigorait par brefs accès, la précaution était salvatrice, l'absence ainsi imposée le seul remède. Je ne retournerais pas là-bas!

J'errais dans la maison. Si seulement, me disais-je, tâtonnant dans les couloirs, buvant de multiples verres d'eau, livrée à d'étranges nausées, je pouvais trouver un baume de courte durée! Qu'est-ce qui me consolerait, en dehors de mes marches dans la ville, de mes fuites au soleil? Quelle trace?

Je m'habillai. Je voulais au moins voir la voiture, « sa » voiture; savoir ainsi s'il était là-bas, au travail. Je me souvenais du parking extérieur, réservé aux techniciens, tout près d'un bosquet de pins. Que j'aille au moins contrôler l'ombre d'une ombre : je me calmerais. Je saurais qu'il existe, que j'existe donc, seulement atteinte de langueur.

Par deux fois, je crois, ainsi habitée, je descendis. J'arrivais, un quart d'heure après, à la rampe au-dessus du parking. Je m'accoude à la balustrade, fais semblant d'admirer le célèbre panorama : la baie au soleil, orgueilleuse comme un amour partagé; au loin, les multiples bateaux et cargos attendent à cause de l'encombrement du port. A mes pieds, cent mètres plus

bas, s'étend, en un petit triangle, le parking pour quelques dizaines de voitures banales. Mon œil, vivement, repère la forme caractéristique et le bleu sali de l'auto que je connais.

Un soulagement m'envahit, une détente quasi musculaire. « Il est bien là! » A dix minutes de moi. Je pourrais aller à la réception, le faire appeler. Lui proposer ensuite de nous installer à l'hôtel de luxe en face, au bar. « Prenons un café ensemble! Je passais par hasard, j'ai eu envie d'avoir de vos nouvelles! », et, tout en débitant ces banalités d'un ton enjoué, mes yeux, oh oui, mes yeux dévoreraient, et dans une faim dont je tamiserais l'ardeur, sa face, ses traits, la couleur de ses yeux, jusqu'à ses défauts que je retrouverais. Peut-être avait-il, lui aussi, maigri, peut-être au contraire...

Je rêve à ce que je devrais faire. Je fixe la voiture bleue; la sienne. Je ne connais plus la tension acérée de la souffrance; ne reste que le vide plat de la séparation, que je pourrais annihiler à l'instant, à si peu de distance de mon logis... Avec humilité, après ce désert traversé, je jouis de cet endolorissement. Je respire profondément : l'éternité de ce paysage me sourit presque.

Il est seize heures. Soudain je pense aux enfants. « Rentrons! » me dis-je. Je marche avec légèreté. Les distractions de la maternité m'attendent. Faire du piano avec ma fille.

Le soir, tard dans mon lit, yeux ouverts dans le noir, je me reconfronte avec la douleur qui revient, même pas affaiblie : « J'ai mal physiquement! » Je dormirai, malgré les cauchemars. Demain, il me faudra inventer d'autres consolations que je sais transitoires.

Peu après ces jours de désarroi, je me mis à rêver à une rencontre étrange, mais possible : parler à la mère de l'Aimé.

J'aurais pu aisément, par une stratégie sociale facile, rencontrer des cousines, des parentes par alliance de cette dame - m'astreindre, quelques jours, à des sorties conventionnelles, à des politesses auprès d'anciennes amies ou parentes, finir par demander à être présentée à cette inconnue. Elle devait être encore jeune, certainement belle, et avec une réserve timide. Oui, provoquer une conversation avec elle : je surgirais par hasard dans un salon ou à une fête, des paroles même banales avec elle m'apporteraient un plaisir d'ambiguïté, une gêne ou au moins une nouvelle nostalgie. Je pourrais aspirer à une halte dans mes jours arides, grâce à la proximité de celle qui aurait pu être, qui ne serait pourtant jamais ma belle-mère - comme si d'avoir actuellement une belle-mère bien réelle, si tendrement maternelle pour moi, que j'aimais au point qu'à cause d'elle je ne pouvais m'imaginer devoir quitter un jour son fils, comme si d'avoir ainsi cet amour « coupable » - oui, coupable est cet amour pour un jeune homme qui ne peut se poser en rival de 1 époux - cela engendrait une rivalité plus dangereuse, celle de dresser cette mère invisible que je désirais rencontrer (une mère berbère encore jeune,

élégante, bourgeoise des beaux quartiers) face à ma véritable belle- mère, elle si traditionnelle, si aristocratique à sa manière, pleine de bonté un peu austère et de douceur islamiques. Elle l'amie des mendiantes de sa ville, elle la consolatrice des répudiées, des épouses stériles et des bais souffre- douleur, elle qui, à chacune de mes visites (je passais au moins une nuit chez elle par semaine, sur un matelas par terre, la regardant, absorbée dans sa prière, réconfortée par sa piété qui, j'en étais sûre, nous protégerait longtemps, moi et mes deux enfants), me racontait par le menu les misères quotidiennes des dames de cette cité de luxure et de répression invisibles. Comment devoir quitter une telle amie, si un jour j'allais ne plus pouvoir rien celer à l'époux, lui qui, fort opportunément ces temps-ci, s'était mis à voyager en Europe, en Egypte, plus loin encore.

D'autres tentations familiales se présentèrent à moi : je me souvenais que l'Aimé avait un père médecin; il avait cité par hasard le quartier où se trouvait son cabinet. Or j'y avais une tante lointaine à laquelle je rendais visite de temps à autre.

Par indolence ou fatigue, j'abandonnai le projet de me faire présenter la mère; outre que la présence très forte de ma propre belle-mère faisait barrage à cette scène que j'avais désirée confusément, je vivais depuis des mois une vie de solitaire qu'il me coûtait de quitter pour des mondanités un peu hasardeuses. Je décidai, un matin, d'aller chez ma tante.

Tout le long de la visite, en lui posant des questions minutieuses sur sa santé, je m'interrogeais moi-même : vais- je oser prendre rendez-vous chez ce médecin au bout de ce boulevard? Lui dire quoi? Quel était mon mal? Mon amaigrissement : ma tante l'avait remarqué à mon entrée. Certes, j'avais, ces derniers temps, des débuts de syncopes : mon habituelle hypotension, ce n'était que cela. Toutefois, je racontai à ma parente (comme si je m'exerçais d'avance à l'interrogatoire de la visite médicale) ma dernière défaillance ;

-Seule, à la maison, avant-hier, je m'étais levée d'un coup, pour aller, je crois, à la cuisine... Soudain, le noir. Je ne me souviens de rien. Il m'a semblé que, longtemps après, je me retrouvais par terre allongée. Ma main tâtait le carrelage : j'ai mis du temps pour comprendre : qu'est- ce que je fais là, par terre? étendue? En fait, si tôt debout, je m'étais évanouie brusquement. Je n'ai même pas eu mal! Même pas une bosse à la tête. Rien!

La tante s'inquiéta, puis sur un ton attendri :

-N'es-tu pas enceinte?

Je pouffai :

-Certainement pas!

Cela me parut grotesque.

-Non, ces syncopes, je les ai eues parfois, mais progressivement. En me sentant faible, en m'appuyant quelque part, en entendant soudain des cloches tandis que quelqu'un me parle et que je continue à lui sourire, mais que sa voix s'éloigne. Je m'assois alors, je mange du sucre, ou du chocolat.

-Va chez le médecin, celui de mon boulevard, insistait la tante. C'est lui qui me soigne!

Je la questionnai :

-Ton médecin, en quelle langue lui parles-tu?

Elle s'exclama :

-En quel parler m'adresser à lui? Voyons, ma fille, dans la langue du Prophète, naturellement... Ne sommes-nous donc pas désormais indépendants pour que je puisse au moins dans ma langue parler à un médecin de chez moi!... Celui-là d'ailleurs, il avait ouvert son cabinet du temps des Français, pendant la guerre.

Je quittai ma parente. J'allai droit au cabinet. Je m'installai dans la salle d'attente déjà encombrée, dans le coin des femmes et des enfants. Dans le couloir, circule un moment le médecin. Une patiente murmure : « C'est lui! »

A peine ai-je eu le temps de l'entrevoir, un quinquagénaire trapu et aux cheveux roux. Il jeta un coup d'œil absorbé en raccompagnant une dame voilée. Quand ce fut le tour de la patiente qui me précédait, je m'éclipsai : que faisais-je là? Je n'avais nulle envie d'être questionnée sur ma personne, sur mes syncopes; les avoir décrites à ma tante en avait épuisé l'intérêt. Surtout, je prenais conscience que, dans le tête-à-tête avec le médecin - qui devenait d'abord « le père » — j'aurais eu à défaire mon corsage, à le laisser écouter ma respiration et à m'ausculter. L'indécence! Il était « le père », pas un homme de science anonyme.

Je m'enfuis comme une voleuse. Dehors, le cœur battant. Sortie de chez ma tante et venue stupidement perdre mon temps dans cette salle pleine de femmes malades et d'enfants gémissants, j'avais, au moins un long moment, été délivrée de ma hantise; j'avais totalement oublié, alors, l'image du jeune homme... Dans la cohue de ce quartier pour moi inhabituel, je me dis ensuite que ce médecin trapu et roux semblait un homme ordinaire, aux occupations prosaïques. Son fils était un jeune homme également ordinaire, le fils unique d'un couple de bourgeois bien tranquilles de cette ville. Seule cette séparation que je m'étais imposée cruellement maintenait l'aura autour du personnage! Bien plus, me disais-je en marchant, quand les mois précédents, au cours de l'été et de l'automne, je recherchais sa compagnie, tout en jouant à la désinvolte, quand je jugulais mon émoi, ce prestige que j'accordais à ce jeune homme ne signifiait- il pas simplement que je m'éloignais irréversiblement de l'époux, lui qui, si longtemps, m'avait paru un autre moi- même?

Je pris un taxi pour rejoindre au plus vite l'appartement. J'avais besoin des enfants. J'avais passé une demi-journée entière occupée par ma parente, puis par la tentation de la visite médicale. Je rentrais allégée de mon obsession. J'ouvris ma porte; je préparai le café.

Or, au milieu des rires, en passant d'une chambre à l'autre, en stationnant une minute sur le balcon pour retrouver le gris perlé du ciel, d'un coup la voix basse, le regard de silence et de légère ironie de l'Aimé revinrent, hantise retrouvée. Cela me poursuivit à nouveau dans la soirée, et pourtant, les enfants, le lendemain matin, se préparaient à fêter le retour du père; ils m'interrogeaient sur les cadeaux possibles que celui-ci apporterait d'Egypte, ils proposaient de me lire l'un et l'autre les poèmes qu'ils avaient écrits en son honneur :

-Dimanche, ce sera la fête des pères! s'exclamait la fillette.

-Nouvelle mode! remarquait la gouvernante qui partait.

La journée se déroula dans les chansons, les devinettes, et pour finir, quelques criailleries.

Dans mon lit, moi, je ne lisais plus; j'éteignis la lampe. Dans le noir, je revivais l'été précédent, nos bavardages du matin, mes trois amis et moi, ou moi dansant sur une piste infinie dans laquelle, peu à peu, ma silhouette s'effaçait.

Fut-ce au retour de l'époux que, dès la première soirée, je décidai, abruptement, de parler?

A présent, je le sais : si j'avais eu une confidente, un vieil ami, une camarade de collège retrouvée, peut-être n'aurais-je raconté qu'une seule fois, pour le plaisir ou la tentation de m'entendre, à haute voix, dévider mon aventure intérieure, cette possession lente et à laquelle je m'étais abandonnée d'abord délicieusement, puis douloureusement. Je sais désormais que le besoin de parler - à un ami et donc, à défaut, à l'époux que je crus tout autant un ami, s'il n'était plus un amant - avivait le plaisir acre de m'entendre, par là de me convaincre de la réalité de ce qui m'habitait, de lui donner du poids et de la chair. Celle des mots donc, sinon celle des caresses; en effet, avant et pendant ces mots du dire, le désir de cet homme, servitude nouvelle, me tenaillait.

Il y avait en outre, plus en arrière sans doute, et je ne m'en doutais qu'à peine (j'eus tout le temps ensuite, quand il fut, en un sens trop tard, de m'interroger sur cet amont!), cette interrogation-là, inopportune : est-ce que je suis bien réelle, est-ce que ne serait réelle, finalement, que ma souffrance, ma non-habitude de cette séparation?

Décidément, je me comportai en hallucinée, ce soir-là. Je l'invitai à m'écouter, à vouloir, en une nuit, « tout », dire... Le « tout» devenait un poids de mes rêves, de mes interdits, surtout de mon silencieux désir et par-dessus tout de mon besoin compulsionnel de le dire. Charge de rêves et de mots, à la suite d'un flirt à peine prolongé au-delà des jeux de l'été.

Il faudrait aller au bout de ces souvenirs... L'époux rentre; ma mémoire veut avaler la première soirée : moi et lui dans la chambre, moi auparavant m'enfermant dans la salle de bains, m'endormant presque dans mon bain trop chaud. Il m'attendait, décidément. Il était minuit; la chambre des enfants était éteinte. Le silence s'épaississait dans la maison. Et je n'étais pas seule, et je ne pouvais me réfugier dans mes rêves, et...

Tout en moi disait non. Mon visage à la moue entêtée; mon silence. Je n'éteignais pas l'abat-jour. Je me forçais à la conversation oiseuse, pour meubler le vide, pour tenter d'oublier mes gestes : voici que j'ôtais mon peignoir, que j'entrais au lit dans cette chemise de nuit trop moulante, voici que le regard de celui qui était revenu me suivait dans mes moindres mouvements. Je n'éteignais pas l'abat- jour.

Une panique me saisit. Un durcissement du visage de la dormeuse. «Laisse-moi! Abandonne-moi! Éloigne-toi! » Comment dire tout haut ces appels, comment... Une hantise sauvage, et mon raidissement entre les draps; un désir violent d'aller chez les enfants, de m'allonger au pied de leur lit, de trouver là-bas, au moins, ce seul coin où dormir préservée, abandonnée... Un affolement: «S'il me touche, s'il me caresse, si même je fais la morte, le prénom de l'Aimé, comme une fleur vénéneuse incrustée dans le gouffre de mon attente, va surgir, s'épanouir, malgré moi, sur mes lèvres - malgré moi et à cause de l'instant inévitable de jouissance au cas où, par lâcheté, je céderais! »

Je sors du lit dans le noir; je me réfugie au salon, dans le noir. Mon corps tremble; ainsi, j'allais céder à l'habitude, non, à quoi donc, à la quête muette de l'époux, de ses mains, de son désir, et moi, quelle compassion odieuse allait me saisir, quelle indulgence languide jusqu'à couler dans ses bras à lui, lui, l'autre... Je tremble : dans le noir, au salon, une fureur me saisit : contre moi (y aurait-il donc une partie « femelle », anonyme et femelle, en moi?). Ah, si seulement les enfants n'étaient pas là, ne dormaient pas tranquillement (ce n'est pas vrai, le garçon fait des cauchemars de plus en plus souvent), ah, si j'étais seule avec cet homme qui m'attend, qui me croit « sa » femme, son amante, qui... Une rage me secoue : tout briser, tout casser, ici dans cette demeure - les lampes, les livres, les verres, tout mélanger en débris, en ruines, en pierres, en miettes, mais les enfants dorment, mais le garçon soupire dans ses rêves.

J'allume dans le salon. L'époux, soudain tout habillé, me rejoint. Il ouvre une bouteille d'alcool; il se sert un verre et il décide :

- Malgré les somnifères que j'ai pris je boirai ce whisky apporté de l'aéroport jusqu'à la fin de la bouteille... Je boirai, mais tu parleras!

-Je parlerai, dis-je doucement, avec un sourire de soulagement. Je ne demande que cela!

Inutile de décrire les lambeaux du théâtre — théâtre de « boulevard », pensais-je - qui se déroula presque jusqu'à l'aube...

Que dire d'autre de mes aveux de jeune fille attardée (il est vrai qu'une exaltation blanche me tenaillait : enfin parler de « lui », même devant les yeux luisants, le regard exorbité de cet écouteur, de cet intrus)?

Il finit tout le whisky. Il se dressa. Il frappa. La large baie béante derrière nous (était-ce lui auparavant, je ne sais, qui l'ouvrit?) introduisait comme l'imminence d'un dangereux courant d'air qui, pensais-je, allait risquer de me précipiter, pour un rien, dans le puits de ces dix étages... Il frappa etje ne pouvais me réfugier vers le fond, comme si la baie ouverte faisait immédiatement appel; de ses bras d'homme grand et athlétique, il me saisirait aveuglément, il me lancerait pour que j'explose au-dehors. Il frappa et je glissai au sol, une prudence extraordinairement affûtée veillant en moi pour mesurer le risque moindre...

Il insulta auparavant. Il frappa ensuite. Protéger mes yeux. Car sa folie se révélait étrange : il prétendait m'aveugler.

« Femme adultère », gronda-t-il, la bouteille de whisky cassée en deux à la main; je ne pensais qu'à mes yeux, et au risque que représentait la baie trop ouverte.

Ensuite je l'entendis, comme en écho d'une prison où il se trouvait, où il se débattait, où il tentait de me maintenir. Ainsi, dans cet espace de cauchemar et d'effroi de mon corps, mes yeux fermés sous mes bras, sous mes coudes levés, sous mes mains déjà ensanglantées, j'entendis et j'aurais presque répondu par un rire, non de folle ni d'éplorée, mais de femme allégée, s'efforçant de se libérer :

— Femme adultère, répéta-t-il, ailleurs que dans cette ville de perdition, tu mériterais d'être lapidée!

« Les yeux, la lumière, soupirai-je deux ou trois jours après, le visage tuméfié, les mains dans les pansements, le corps rompu tandis que je reposais chez mes parents.

« L'image de l'homme a des yeux, mais la lune, elle, de la lumière. » J'aurais voulu pouvoir redire ce vers de Hôlderlin en son allemand originel.

Pour ma convalescence, pendant sept jours, je ne me savais plus à Alger, non. Retrouvant, dans cette maison, mes anciens livres de chevet, je m'engloutis dans *Sylvie* de Gérard de Nerval : j'ai imaginé ensuite vagabonder avec celui-ci dans toute l'Europe; j'ai fui en Orient, au Caire où j'ai rêvé soudain de devenir la captive esclave achetée au marché par le poète et dont il se trouva fort embarrassé!

6. Avant, après

Avant l'effacement, mais aussi avant les tourments de l'absence, il y eut les confidences de l'Aimé, une fois. Une fois où je le trouvai seul, où nous choisîmes de nous asseoir sur la plage, dans le sable.

Lui parlait, moi je contemplais le ciel vaste; j'observais ses moutonnements poudreux, striés de rose, qui deviendraient sanguinolents, avant la pourpre du crépuscule. Quelques piaillements brefs dans l'air; une mouette traversait l'azur avant de disparaître; et pas un seul promeneur sur la plage. En tournant à demi la tête, à peine si je surprenais deux ou trois voiles colorés de villageoises, quittant leur travail à l'hôtel de tourisme pour se hâter vers leur hameau, derrière les collines. Le silence flottait autour de nous qui serions bientôt submergés par la nuit.

L'Aimé parlait, par coulées régulières. Puis il s'arrêtait. Je n'intervenais pas; je ne le regardais pas. Le crépuscule; rougeoyait davantage. La voix de celui qui se confiait à moi reprenait. J'ai dû poser une ou deux questions vers la fin, en me tournant avec précaution. Je me souviens de son profil; d'un tic qui lui disloqua, d'un éclair, la joue. Plus tard seulement, je me dis, avec un étonnement froid, qu'il me parlait et qu'en même temps il revivait. Il racontait une histoire d'amour ancienne - « il y a cinq ans de cela », avait-il précisé dès le début - et il s'était mis à en souffrir, au présent. Plus tard, je me sentis à mon tour affectée, non par contagion, ni même par compassion, non. Mon malaise naissait de constater qu'ainsi, face à moi, mais plongé, de par ses remémorations, dans un ailleurs totalement étranger à nous deux, cet ailleurs-là à nouveau l'aspirait : il était donc là, devant moi, sans être là; je n'existais plus pour lui. Il s'absentait dans l'ombre de cette étrangère qu'il évoquait sans la nommer, il vivait à nouveau avec elle, moi présente, moi vivante également et je souffris - non pas lorsque je l'écoutai sur la plage, mais plus tard, dans une sorte de stupéfaction.

Passa alors non loin de nous un groupe de trois ou quatre promeneuses, des dames européennes. L'une sembla me reconnaître et me salua. Je lui répondis distraitement, sans me lever. Elle dit quelques mots à ses voisines, dont l'une se retourna une ou deux fois. Le groupe s'éloigna.

-Des épouses de coopérants belges, vivant toute l'année près de chez vous, autour de ce port de plaisance, dis-je.

J'expliquai brièvement que, la semaine précédente, je m'étais trouvée avec l'époux et quelques-uns de ses collègues dans une soirée où j'avais rencontré cette dame.

-Elle vit là depuis deux ans, a-t-elle dit. Elle me posa bien des questions sur ma personne, sur mon travail. Je me demandais pourquoi. A la fin, elle avoua : « Depuis que je vis là, toujours à l'hôtel, je n'ai rencontré, comme femmes du pays, que les villageoises qui ici font le ménage! Elles ne parlent pas français... »

Après un silence où mon ironie, à l'évocation de cette soirée, se réveilla, j'ajoutai, un peu lasse :

-Elle ne se rendait même pas compte qu'à quinze kilomètres de là, des milliers de femmes en ville vont et viennent, travaillent au-dehors, enseignent, soignent... « Vous donnez des cours à l'université? » m'a-t-elle demandé, dubitative.

Et je haussai les épaules, résignée devant tant d'ignorance; les passantes avaient disparu.

L'Aimé se remit, après cette parenthèse, à la conclusion de son histoire trois ans auparavant. Comme s'il me savait gré de ne pas poser de questions sur cet « avant », de le laisser s'écouler au gré de son débit à lui, du rythme de ses souvenirs... Comme si, après tout, me dis-je, la promeneuse belge avait été un fantôme du présent, et qu'en réalité passait vraiment devant lui, sur la plage, également en ombre souriante ou mélancolique, l'étrangère que, depuis une heure au moins, il faisait revivre.

Oui, au souvenir de ses confessions, me revient le malaise d'avoir pu supporter qu'en ma présence (alors qu'en vérité, pour ma part, à peine me trouvais-je face à lui que tout disparaissait pour moi, ma vie habituelle, mes attaches familiales, mon agitation du quotidien) parlant d'elle - « elle », cette inconnue d'il y a cinq ans, d'il y a trois ans — aussitôt il se replongeait dans des jours d'inquiétude, d'émoi ou d'espoir, et il les décrivait si bien, ces moments houleux et tourmentés, que, l'écoutant, j'étais tout à fait dans cette durée-là, dans ces émotions-là : j'étais « elle », j'étais lui.

Puis il se tut. Les lueurs du couchant s'étaient éteintes aussi brusquement, peu avant. Nous nous sommes levés dans la nuit. Quelques mètres derrière nous, la porte de sa maison restée ouverte, les lumières de l'intérieur semblaient nous appeler.

Je me souviens qu'une fois debout j'avais senti comme du plomb sur mes épaules. Lasse; infiniment lasse : de la passion des autres et qu'elle fût justement celle des autres! Je me baissai rapidement, ramassai d'une seule main ma paire d'espadrilles jetées dans le sable humide. Il se pencha d'un même mouvement vers moi.

-J'ai froid! remarquai-je brièvement. Il me faut rentrer en ville!

Il garda son visage levé vers moi, ainsi un moment penchée. Comme si, malgré la pénombre diffuse, avec le reflet de l'eau derrière nous, il me découvrait enfin présente; sa face si proche

me parut-elle, en dehors de tous ces souvenirs qui, enfin, se dissipaient. Un sourire juvénile illumina ses traits : il me fixait.

Je lui tendis la main. J'arrêtai de justesse les mots qui me venaient sur les lèvres : « Accompagne-moi, sinon, je ne pourrai plus jamais partir! »

J'ai pensé cela tendrement, comme s'il me devenait un proche parent, ou même un frère presque incestueux. Je fus sur le point de l'appeler « mon chéri » en arabe, enfin, dans le dialecte de ma tribu maternelle - il ne l'aurait pas compris, il n'en aurait pas soupçonné la charge émotionnelle.

Tout contre moi, il me prit le bras (mon corps, flancs et torse, s'arqua, devint prudent dans une immobilité rétive) :

-Je vous raccompagne naturellement! décida-t-il. Le temps pour nous de boire quelque chose, puis je sortirai la voiture du garage.

Il frôla de ses doigts ma main chargée de la paire d'espadrilles.

-Réchauffez-vous! Vous avez froid!

-C'est ça! dis-je d'un ton à demi léger. Réchauffez-moi avec un bol de lait chaud, occupez-vous de moi! Après, nous rentrerons lentement!

En vérité, auprès de lui dans la cuisine en désordre, moi assise sur un tabouret et me chaussant, acceptant sur mes épaules un de ses gros pulls de laine, en vérité, dans cette intimité nocturne, je m'amollissais - je n'oubliais pourtant pas sa plongée, peu auparavant dans son passé, et je me laissais servir, comme si, indirectement, je lui reprochais la distance installée par ses confidences.

Il me servait, il souriait; il devenait un hôte plus qu'attentionné : sans doute s'attendait-il qu'après ces moments ambigus de la plage, après son discours qui m'éloignait de lui, mais également m'en rapprochait plus étrangement, sans doute espérait-il de moi quelque élan enfin libéré. Il est vrai que mes gestes, que peut-être ma voix, ce soir, semblaient autres; oui, je le crois, maintenant que je l'écris pour moi, après l'effacement et ces méandres de la séparation, je crois qu'il me devinait mieux que moi-même, qu'il pressentait l'imminente effusion, qu'il s'y préparait.

Cette cuisine à demi éclairée; un chien dehors qui jappe par petits coups; un enfant des voisins qui chantonne. Lui et moi, dans des occupations presque ordinaires, cette odeur du lait chaud qui a risqué de déborder : il me regarde intensément boire avec délices. Il avance la main pour me tendre une serviette; je m'essuie les lèvres en riant. Il se tient si proche. Je soulève le pull lourd - de la bonne laine angora rouge - je veux le lui rendre. Il insiste pour que je le garde dans la voiture. Il me le remet sur les épaules. Il devient protecteur; il me semble tendre. En un éclair, je le vois précisément avec « l'autre », l'étrangère qu'il a tant aimée : la vision ne me gêne

pas. Ses attentions me sont'; plus chaudes encore que cette laine angora.

-Allons-y! chuchoté-je, dans un dernier instinct de prudence.

Je le suis au garage, je m'assois près de lui, et je croisa à nouveau que le voyage durera toute la nuit; que nous partons, c'est tout. Que rien ne finira.

Le retour à deux se fait dans un silence qui enveloppe jusqu'au ronronnement doux du moteur. Au milieu du trajet, j'appuie sur un bouton pour avoir de la musique. I

- *Naïma,* de John Coltrane! dis-je au cours du morceau! qui devient, avec nous, la seule réalité.

La voiture s'arrête devant la deuxième porte de ma résidence, près du palmier haut et des frênes. Le concierge et ses deux grands garçons, accroupis sur une marche : leurs regards me dévisagent, moi la dame qui, à dix heures du soir, se fait raccompagner tranquillement au logis où attendent là-haut l'époux et les enfants, déjà au lit. « L'ordre, aujourd'hui renversé! » dira le cerbère derrière mon dos, et l'un de ses gaillards crachera sur le côté. Pour l'instant, le concierge se dresse, cérémonieux, attend que la voiture s'éloigne.

Moi, consciente de l'hostilité de ces gardiens de la suspicion, je ne reste absorbée, jusqu'aux dernières secondes, que par la présence de celui qui, au volant, me sourit. Ses yeux brillent. Nos doigts se frôlent dans la voiture; pas un mot murmuré avant de nous quitter. Je sais qu'il s'étonne, en ce moment, que, au cours de toute la soirée, ainsi que durant notre station devant le crépuscule sur la plage, « rien, finalement, ne se soit passé entre nous! ».

Se dit-il vraiment ces mots ordinaires? Ou simplement en a-t-il la pensée abstraite, je le sens confusément à son regard quelque peu amusé posé sur moi avec indulgence, et une tendresse diffuse - celle-ci n'ayant rien à voir avec la moire de mon trouble que je parviens à dissimuler.

Je lui souris donc, au dernier instant, heureuse d'affermir notre lien secret, notre attirance mutuelle mais au rythme si différent

chez chacun - moi effrayée de la vague qui m'emporterait et donc occupée à lui faire barrage, lui, je le comprends en cet instant de l'au revoir, envahi avec nonchalance par ce qui s'esquisse entre nous, allées et venues de ma danse fantasque autour de lui, de sa maison, de ses jours de halte et de paresse - lui, en somme, avec passivité, se mettant à m'attendre : « Quand finiras-tu par t'approcher vraiment? J'ai voulu évacuer la houle d'autrefois, te dévoiler l'histoire qui est mienne, c'était pour te dire : l'ivresse, la passion, chacun les vit à son tour, chacun en est broyé malgré soi - chacun et donc toi! Laisse-toi aller! Viens, viens doucement! Je ne t'appelle pas je ne te presse pas; seulement, je t'attends! »

Était-ce ce discours qu'il s'apprêtait à me débiter à la fin de ses confidences, sur la plage? J'ai reconstitué cela - ou je l'ai inventé - après l'avoir quitté, que sa voiture a démarré, que les regards du concierge et de ses deux fils m'ont suivi, eux les veilleurs de la respectabilité bourgeoise.

Dans l'ascenseur, les yeux fermés, je me suis dit : il a posé ce regard un peu surpris sur moi, comme si j'étais la cadette, toujours en retard, encore paralysée par les tabous. Regard tendre cependant et j'ai reçu son message: «Je t'attends! Tu prendras le temps qu'il faut. Je t'attends! »

Or je ne pris pas le temps. Non.

Son amour pour cette Française, cinq ans auparavant.

-Je me réinstallais au pays, après des études en Angleterre que mon père m'avait payées (l'avantage d'être fils unique! s'excusa-t-il à demi). J'étais encore oisif; j'avais vingt-cinq ans; pas de petite amie, ni même de fiancée en réserve parmi les cousines de la tribu... Je me souviens de ma faim de voyages à travers le pays : en décembre au Mzab, les mois suivants au Sahara, l'été sur les plages de l'Ouest de préférence... De nouveau, les oasis, celles de l'Est : fuir la nouvelle société - et il rit. Là, fit-il en indiquant d'un mouvement de la tête sa maison derrière nous, je les ai retrouvés, ceux que je fuyais! Je n'ai pu faire autrement! Ah, reprit-il, ces belles années où je vivais en célibataire; nomade!

Il s'arrêta. Il évoqua ensuite la rencontre. Une femme i de quelques années plus âgée que lui. Avec un enfant de dix ans, et un mari.

-Un commandant, ricana-t-il, puis avec un sourire d'indulgence : certes elle l'avait connu étudiant en mathématiques ou en physique, en stage dans sa ville de province à elle, en Alsace, je crois! Je rêvais aux couples nombreux que je connaissais : le romantisme pas encore dissipé du combat nationaliste d'hier auréolait les amours algéro-françaises. L'ancien « combattant » devenait assez vite un « cadre », un directeur de ministère ou un diplomate - dans ce cas, un militaire haut gradé.

- Elle s'ennuyait à la maison. Nous nous sommes aimés... Et puis, ce fut la catastrophe : un long été de catastrophe! Auparavant le bonheur : elle a quitté son époux et son fils. Nous nous sommes isolés dans un village de montagne dans les Aurès. Nous habitions un chalet qu'un ami m'avait prêté... (il hésita, se durcit). Nous aurions dû, dès le début, fuir en Europe! Mais elle craignait de perdre définitivement la garde de son enfant!

« Elle avait peur, pensais-je : vivre ainsi le bonheur zébré par la peur! »

Il poursuivit :

-Le commandant a fait jouer ses relations, pour nous retrouver : le chef de la police, un directeur de l'Intérieur, que sais-je... Quoi qu'il en soit, ils ont débarqué un marin très tôt, avec des gendarmes. On m'a emmené, menottes aux poignets, comme un malfaiteur! Auparavant, devant moi ainsi entravé, ce mari sûr de son bon droit l'a giflée!

Son évocation s'était interrompue. Fut-ce alors que je fis des commentaires sur les dames belges passant devant nous sur la plage? Permettre au présent de dissiper les miasmes du cauchemar passé.

Il en vint ensuite non pas au drame, plutôt aux jours qui suivirent.

-Presque une année! disait-il. Pour finir, la jeune femme finalement expulsée, déchue de ses droits « pour inconduite ».

Actuellement, me dis-je, le commandant a dû se remarier avec une jeune autochtone « de bonne famille », c'est sûr!

-Quant à moi, continua-t-il, j'ai passé trois jours en prison.

Il s'esclaffa soudain :

-Il fallait entendre ma mère quand elle a débarqué avec un avocat de la famille; sa diatribe enflammée contre la tyrannie, disait-elle. Elle a ajouté : Le délit de « voleur de mariée » n'est pas prévu dans la Constitution!

Il me demanda comment on disait « voleur de mariée » en arabe. Je le lui dis et, parenthèse joyeuse, je rappelai les fantasmes qui nous excitaient autrefois, nous les enfants, j quand nous assistions aux noces, quand on calfeutrait la mariée, qu'on la dissimulait à tous les regards, que, même sur le seuil de la chambre, une vieille gardienne veillait à ne pas la laisser une seconde seule avant que l'époux n'entre, avant que, tout tremblant, il ne soulève le voile de soie sur son précieux visage : car « le voleur » demeure là, il se cache, doué de tous les pouvoirs maléfiques, il va la tirer à lui, l'emmener dans la forêt! Certaines de ces mariées, je le savais, attendaient, le cœur battant, ce *khettaf el-arais.* Beaucoup d'entre elles préféraient celui qui aurait toute la beauté du diable au marié désigné!

Il m'écoutait, lui qui ne serait pas mon « voleur », et nous revenions à son passé : on le priva presque une année de son passeport. Finalement, il put retrouver en France Geneviève - il dit seulement vers la fin ce prénom :

-Alors, plus d'un an après, et là-bas, non loin de ses parents, je dus constater que nous ne pouvions plus être heureux!... Plus comme avant! Elle se culpabilisait continuellement d'avoir été dépossédée de son fils. A l'heure qu'il est, je sais qu'elle a rejoint un groupe actif de mères étrangères qui, comme elle, entreprennent un combat juridique. Pour nous deux, c'était fini.

J'aurais désiré l'interpeller : « Pourquoi? Est-ce qu'il te suffit d'un an pour oublier? Est-ce qu'au contraire tu t'étais acharné à la garder si proche pendant la séparation, mais que, face à elle, tu la retrouvais différente, mûrie, douloureuse? Dépouillée de l'enfant, expulsée de la terre de soleil où votre amour avait fleuri? La magie s'était-elle dissipée de part et d'autre? Est-ce qu'il ne fallait pas persévérer,!
rester ensemble, pour narguer le commandant - ancien maquisard, ancien mari, ancien je ne sais quoi? »

Je ne me souviens plus comment ses confidences se sont terminées... Geneviève, image de sacrifiée que je ne connaîtrais jamais, que j'imaginais déjà en parente nouvelle, lointaine.

Je me rappelle par contre qu'il répéta qu'il ne pouvait vivre « plus d'un mois » en France, qu'il était revenu bien vite au pays, que sa mère lui avait cédé leur villa d'été et qu'il se plaisait là, sans bouger, en ermite, surtout durant l'hiver et le printemps; les gens de la capitale n'affluant pas encore, il avait pris ses habitudes avec les villageois du hameau proche.

« Après », me dis-je - je ne sais plus si j'entends par là « après la séparation définitive d'avec l'Aimé », ou simplement après la scène que je vécus ensuite avec l'époux, la nuit de mes aveux dérisoires, ce scandale dont j'imposai les conséquences, certes, dans un mutisme hautain, à mes parents désorientés - la brutalité et le désordre conjugal leur paraissaient naïvement relever de mœurs d'un passé révolu, ou d'un modernisme corrompu. Or ils faisaient confiance à ma « droiture » -, une cousine me rapportait leur commentaire tandis que je ne pouvais que me taire.

Après... L'invraisemblable, je ne m'en explique pas tout à fait la raison! En effet, deux ou trois semaines après cette rupture, j'acceptai, oui, j'acceptai de reprendre ma vie d'épouse - pas dans l'appartement habituel, comme si ce lieu avait conservé, seul, les poisons de la confusion récente; je retournai au bord de mer, près du théâtre ouvert, maintenant déserté, dans le logement dont disposait l'époux et qui donnait sur des rochers dont la rudesse me conviendrait.

J'acceptai, oui, je revois le déroulé du retour - qui semble s'effriter, maintenant que tout est fini, que tous les liens sont à terre et ma passion évaporée.

En somme, à peine avais-je pansé les blessures de mon corps, que je retournais aussi vite dans ma prison - pourquoi, comment? Je tente maintenant de déceler la tentation qui me faisait dire intérieurement :« Tu reviens vers les lieux du danger, pour comprendre, ou plutôt être sûre : y a-t-il vraiment là-bas danger? - là-bas, c'est-à-dire le lieu du délire, alors que l'époux, avait voulu, au cours de cette nuit de violence, t'aveugler? »

Il est vrai que j'avais décrété, à peine délivrée de sa fureur : « C'est de ma faute! Je ne l'ai pas voulu, mais c'est de ma faute, de n'avoir pas prévu sa jalousie! » Comme si la confession

déroulée pour apaiser mes tourments avait déclenché presque légitimement la fureur de l'époux. « De ma faute! » avais-je répété, après.

Or je voulais être sûre : mon obsession entretenue autour de l'image de l'Aimé était-elle une folie intérieure qui faisait le vide autour de moi, ou s'agissait-il plutôt d'autre chose, d'une complexité équivoque - la violence de l'époux lui enlevant toute présence pour moi, alors qu'il revenait ainsi au premier plan, dans des gesticulations, une ardeur hyperbolique dont le véritable sens m'échappait? Oui, je retournai à la prison.

Auparavant, une soirée passée au restaurant d'un grand hôtel - mon garçon qui, ces dernières semaines, avait tenu à rester avec son père était venu me chercher, puis me convaincre, en messager attendrissant, de me rendre à ce dîner. Nous voici donc tous les trois, l'enfant s'éclipsant au dessert, et moi, écoutant un long plaidoyer - en fait ne l'écoutant pas vraiment, constatant avec étonnement que cet homme qui me suppliait, qui, une fois seul avec moi, demandait mon retour, cet homme dont je ne fixais même pas le visage me parlait d'une autre rive.

Est-ce vraiment avec lui que j'ai vécu d'un trait treize, quatorze années avec d'innombrables nuits d'amour que je croyais porter en moi, richesses invisibles et qui, m'imaginais-je si longtemps, m'éclairaient secrètement? Avec cet homme vraiment?

Je tentais de l'écouter. Je gardais les yeux baissés : préoccupée par l'accueil prochain de ma mère qui, inquiète, m'avait vue partir. Comment dire à cet homme : « Il ne s'agit ni de pardon ni d'oubli... Peut-être est-ce vraiment de ma faute! » Je fus tentée de parler ainsi.

En fait, en moins de trois semaines de convalescence, je me découvrais soulagée de n'affronter dorénavant qu'un seul combat : celui de ma possession par l'autre, je veux dire, par l'Aimé. Ainsi, ma passion veillait encore pour tenter de s'emparer vite du vide installé dans ma vie : serait- ce donc l'ultime combat ou, au contraire, des préambules à un probable et licite abandon? Cette seule interrogation m'importait. Face aux autres, je n'étais que distraction.

Or, de l'autre côté de la table, un mari dont je me séparais (j'envisageais les formalités du divorce - je lui disais même : « Puisque la loi est pour toi, et pour que cela aille plus vite, eh bien répudie-moi donc! L'important, tout mettre au clair au plus vite! »), cet homme qui plaidait, me parlait de l'autre côté d'une faille béante.

Tout au plus, devrais-je, dernière défaillance, considérer ce gouffre entre nous avec nostalgie : le « destin », dirais-je plus tard, le « temps », en est la seule cause!

Et soudain...

Soudain je l'ai écouté : cet homme, qui une minute auparavant me semblait tout à fait étranger quasi irréversiblement.

Il racontait sa journée d'aujourd'hui : dans la petite ville de ses vieux parents. Le matin, son père, un imam d'un rite rare au pays, hanéfite, avait développé un long discours moral : recommandations de justice, d'équité. Il avait, à brûle-pourpoint, évoqué devant son fils « les qualités de femme » de sa bru, la confiance qu'il avait dans sa généalogie féminine, « l'essentiel, disait-il - c'était un de ses leitmotiv - était ce qui concernait l'éducation des enfants et l'avenir du couple », etc. Sa bru, c'était moi, bien sûr, et « ma généalogie féminine », il l'avait étudiée soigneusement, au début de notre union, ce qui nous avait autrefois amusés. Il revenait donc à un ancien discours : rien d'autre; ni conseils ni intervention directe dans le présent de son fils. Il était ensuite retourné à sa petite mosquée ancienne de la vieille ville. C'était un jour de vendredi.

- Sur quoi, rapportait le fils de cet imam austère, l'envie m'a pris d'aller à une séance de hammam!

Il avait demandé à sa mère de lui préparer le linge. Il était allé en hâte au bain, « comme avant une fête », ajouta- t-il, la voix ardente. Je me mis non pas à le regarder, mais à l'écouter, attentive.

Il raconta son entrée dans la salle chaude, ses soins, la séance la plus longue qu'il commanda au masseur le plus expérimenté. Il ajouta même - je le répète, notre enfant était parti, nous nous trouvions seuls - qu'il avait désiré s'épiler tout le corps entièrement, méticuleusement, qu'il s'était parfumé, de musc et de jasmin, qu'il avait reposé une demi-heure, le temps de suer abondamment, qu'il s'était habillé dans la chambre froide.

Il était rentré en taxi. Sa mère, comme à l'habitude, lui avait préparé les beignets sucrés qu'il aimait; des grenades; certaines égrenées, d'autres seulement entrouvertes, attendaient sur la table basse. Il était cinq heures de l'après- midi. L'une de ses sœurs, mariée en ville, venait d'arriver; elle enlevait ses voiles pour s'installer auprès de lui.

A peine s'il prit le temps de boire debout le café préparé de s'informer des enfants et du mari de sa sœur. Il laissa sa mère en prière dans la pièce du fond.

Il ne pouvait attendre, disait-il. Il décidait de revenir dans la capitale : il ordonna à son garçon qui jouait, dans la cour, avec les enfants des voisins de l'accompagner.

La voiture, en une heure, très vite, trop vite, avait englouti les distances.

En sortant du bain, terminait-il, il se sentait sûr de me convaincre : reprendre la vie commune; ne plus parler du passé. Redémarrer, comme un jeune couple!... Cette séance île hammam, ne l'avait-il pas vécue en préparation à notre nuit prochaine, une nouvelle nuit de noces?

Je l'ai enfin regardé : j'ai fait face à son ardeur, à ses yeux du désir, au tremblement de ses doigts.

Ainsi donc il m'aimait, ou simplement il me désirait. Ainsi donc il redevenait vivant, devant moi.

Mais moi?... J'avais écouté son récit, comme sur le bord d'un respect un peu craintif. Je l'enviais presque d'avoir vécu cette fièvre, et d'espérer ainsi. J'aurais voulu être à sa place : comme lui, décider d'aller au bain, de me plonger dans les vapeurs d'étuve, de me brûler au chaud et au froid, de grelotter, de m'épiler le corps entier, le corps nu maculé de boue verdâtre, puis rendu à son ivoire translucide, j'aurais voulu me parfumer ensuite tous les creux et jointures, avant de recevoir les bénédictions des baigneuses à la première porte, j'aurais voulu m'emmitoufler de multiples serviettes à la deuxième porte, m'envelopper les cheveux de guirlandes de jasmin et de roses à la troisième porte, m'habiller et me coiffer, les pommettes rougies, la tête enturbannée de taffetas avec paillettes, et franchir le dernier seuil! J'aurais voulu être accueillie, moi aussi, à la maison avec, sur une table basse, des oranges, des grenades entrouvertes et le thé fumant pour tous. J'aurais voulu, après ces longues heures de détente pour le corps et les muscles, m'endormir, sans parler, avec des caresses, entre les bras de l'Aimé.

De l'Aimé, bien sûr! Et je baissai les yeux devant l'époux. Je m'entendis dire alors : « Oui; je reviens! » Il ne bougea pas. Je ne le fixais toujours pas; je repris :

- Pas ce soir, toutefois! Je dois l'annoncer à mes parents! Le leur faire comprendre. Je te rejoindrai demain avec ma fille : une seule condition, ne plus retourner, avant longtemps, dans l'appartement. Résider dans ton logement du bord de mer!

Devant la maison de mes parents, en me raccompagnant, il voulut m'étreindre, le visage éclairé. Je lui ai abandonné mes mains, mes épaules, mes yeux fermés.

En silence, sans rien lui dire, et parce que, encore une fois, je ne comprenais rien à ma décision (quelle contagion de sa fièvre étais-je en train de rechercher?), je lui ai demandé pardon.

Ainsi retournai-je à la prison.

Longues semaines d'hiver, ou d'un début de printemps trop froid. Les enfants partis très tôt avec le chauffeur jusqu'à la ville lointaine, je demeurais oisive dans le logis : le plus souvent, étendue sur un matelas, à même le sol, dans la chambre de ma fillette (comme si en vérité je redevenais passagère!). La contemplation du ciel gris me fascinait; je me rendis compte tardivement que j'étais redevenue, sans le vouloir, la voisine de l'Aimé, que ce ciel je le partageais avec lui dans une troublante proximité, qu'il n'en savait rien, lui, mais que moi, je le savais pour deux. Que je me retrouvais dans une nasse mais que j'en éprouvais comme une ivresse... Je vaincrais le temps ainsi, et l'absurde de la situation où j'étais retombée, attendant

quoi, quel passage à gué et vers quel inconnu? L'immobilité de mes jours paraissait fallacieuse; pour l'accentuer, je me fis porter malade à mes cours universitaires. D'ailleurs, ne l'étais-je pas vraiment? « Suspendue » plutôt, je me découvrais « femme suspendue » comme autrefois les répudiées, non libérées pour autant, dans les villages kabyles!

De cette époque se détache une scène nocturne, immobilisée dans une lumière onirique, dont j'aurais sans raison coupé le son - laissant les masques des protagonistes ouvrir grande la bouche, amplifier leurs gestes lyriques, accentuer de densité muette leur regard de colère.

La colère gicle d'abord. Celle du mari, lui avec qui j'avais finalement accepté de sortir un soir, d'aller à l'un des dancings où se produisaient, dans la morte-saison, quelques étudiants musiciens amateurs.

J'avais accepté, mais j'avais maugréé :

- S'il y a de la musique qui me plaît, un orchestre pas trop bruyant, je danserai! Je danserai à ma guise!... et tant pis, déclarai-je, devant le regard de contrariété impuissante qu'il me lança, tant pis si, pour les autres, étant « femme du directeur », je ne devrais pas m'afficher ni danser. Toi, allais-je ajouter, tu sais désormais le désespoir et le feu qui m'habitent, que je terre, que je tais! Si la musique me plaît, comment ne pas chercher au moins soulagement du corps?

Je m'habillai. Je gardai le jean du matin; je mis un chemisier flottant, de soie ou de gaze, et je pris une écharpe large, en cas de froid nocturne.

Je sortis avec l'époux. La seule fois dans cet « après ». La seule nuit.

Scène de mauvais rêve, figée dans un éclairage blafard.

Scène de mélodrame, dont, délibérément, j'ai coupé le son.

Or lui, l'Aimé, quasiment le ressuscité, réapparaissait dans cet espace nocturne, au cœur du désespoir infini que je m'acharnais à porter, croyant que ce serait mon lot, cette souffrance crue, cette attente ouverte vers rien, vers l'impasse de cette vie que je m'étais choisie.

Il apparaissait dans ce cabaret.

Je dansais seule sur la piste plutôt petite; l'orchestre, un quintette d'étudiants. Je souriais au trompettiste.

Au fond, peu de clients, ce jour de semaine. L'époux est entouré très vite du directeur du cabaret, de deux ou trois de ses adjoints. Autant pour éviter cette compagnie qu'heureuse de constater l'allure quasi déserte du lieu, je décide de danser. N'existent que les musiciens, que le solo de la trompette dont le flux me portera.

Je n'ai pris garde ni à un premier groupe ni à un second quand ils entrèrent par-derrière. Je dansais encore quand j'entendis une rumeur diffuse, qui enfla. L'un des musiciens me fit un signe discret; je tournai la tête vers le fond.

L'époux dressé, entre ses quatre collègues : face à eux, le trio de mes trois amis de l'été. J'arrêtais une figure quand lentement je pris conscience que l'Aimé - que je n'avais pas revu depuis trois ou quatre mois - était là, bien présent! Sans doute avait-il jeté un regard sur la piste, s'était-il attardé une seconde à me voir évoluer (comme au cœur de l'été, cette première nuit, à l'arrivée de Léo). Sans doute.

Des éclats au fond. Arrêtée, je fis un, deux pas. Incapable de me souvenir de la suite. Sauf du cœur du drame. Sauf de l'instant de rupture.

L'époux : son masque de colère. Il semblait avoir parlé haut... Masque pour moi muet. Il avait eu un geste. Le masque : yeux élargis et presque en sang, puis une lancée du bras, de la main : pour frapper ou maudire. Le masque est debout, très haut. Les faces autour sont stupéfiées, aspirées ou gelées par une sorte de vertige, bourrasque survenant du fond.

Mon regard se pose sur « lui » : sa silhouette, son corps, un ensemble de lignes verticales mais en biais, un peuplier sur le point de plier sous l'orage, juste avant de ployer, de se briser, juste avant. Ensuite j'ai fixé son dos. Je veux dire : le dos de celui qui m'occupait l'âme, qui me griffait le cœur depuis des mois et des mois. Le dos fuyant.

Moi, pétrifiée, vaincue mais par quelle honte... « Comment puis-je avoir été ainsi attirée par quelqu'un dont, à présent, je vois le dos? Car il fuit, est-ce possible? Car il s'en va, il a peur, est-ce vraisemblable? »

J'ai regardé le dos. Ensuite, j'ai tourné la tête vers l'autre. Seulement alors, derrière moi, le trompettiste arrêta d'un coup son thrène. Le seul à m'avoir accompagnée dans ce désert, le seul à me signifier tacitement : « Quand auras-tu le cœur, désormais, à danser? »

Ainsi continuai-je à voir ce dos, après qu'il eut disparu. Une voix en moi, blanche: «J'ai aimé un enfant, un adolescent, un jeune frère, un cousin, pas un homme. Je ne le savais pas encore. » La voix se dévide nette et dure; elle ne s'exprime ni en français, ni en arabe, ni en berbère, une langue d'au-delà, celle des femmes évanouies avant moi et en moi. Celle de ma grand-mère morte huit jours après l'indépendance et qui s'adresse à moi, véhémente, du fond de mes colères ou de ma stupeur :

- Il n'a pas affronté - reprend la voix - même pas pour moi! Il aurait pu se tourner vers moi. Devant l'époux qui recherchait le duel dérisoire, j'aurais tranché en un éclair : je serais allée vers toi, toi, l'Aimé de mon cœur, je serais allée vers ton hésitation et même ton effroi, devant tous je t'aurais tendu la main. « Sortons! Partons! » aurais-je décidé.

Lui, le jeune homme pas tout à fait homme, aurait trouvé le courage. Nous serions partis devant les criailleries, les insultes, le silence des autres.

Certes, le mari et sa face de haine se serait avancé. Il aurait voulu frapper. Il aurait frappé : lui, plus grand, plus athlétique, plus menaçant que toi, frêle, nerveux, aigu, toi à côté de moi, moi ferme et tremblante, l'époux plus menaçant que nous deux ensemble - mais nous ensemble!...

Il aurait atteint le jeune homme; il m'aurait épargnée, tentant de me tirer par la main, pour me réencager.

Moi avec le vaincu. Résolue. Moi partant avec celui qui recevrait les horions. De l'époux et des autres.

Une heure après, je m'écroulais dans la chambre de ma fille; seule. Sur le matelas, à même le sol. Je ne quittais plus cette place. Une journée; peut-être deux. Je gisais. Je fixais devant moi le dos de l'Aimé - et je me disais « autrefois l'Aimé », puisque j'avais vu son dos.

A l'époque, je restais encore la petite-fille de ma grand- mère - morte alors depuis une quinzaine d'années.

« Qu'est-ce qu'un homme? » s'exclamait sa voix rude, un peu caverneuse vers la fin et qu'enrouaient, par intermittence, des quintes de toux. Les dames de la ville, les jeunes filles, les fillettes attendaient qu'elle retrouvât respiration et débit réguliers. Allongée sur ce qui fut dès lors sa couche de maladie, puis d'agonie, elle respirait - un râle qui vers la fin se libérait -, elle nous dévisageait l'une après l'autre et, avec une amertume indicible mais aussi une fierté indéniable, comme si, sur tout son parcours mouvementé, elle avait eu, elle, ce rare privilège, elle seule de notre cité ancienne, elle seule n'ayant après tout rencontré « que des hommes » - « Qu'est-ce qu'un homme? » répétait-elle, puis, après un souffle rauque qui la déchirait plus que ses toux spasmodiques, elle déclarait : « Quelqu'un dont on ne voit pas le dos! » - puis elle reprenait, dévisageant surtout les petites-filles dont elle ne verrait jamais le jour des noces - « Quelqu'un, continuait-elle plus explicite, dont l'ennemi ne voit jamais le dos! »

Ainsi, gisant à presque quarante ans, comme une adolescente vulnérable et honteusement énamourée, je n'arrêtais pas d'entendre ma grand-mère ainsi haleter devant moi, avec entêtement me harceler, quinze ans après : « Peut-être est-ce la fatalité, peut-être que sur cette terre, nous les femmes qui savons " ce que doit être un homme ", peut- être est-ce cela notre malédiction présente : ne plus rencontrer d'hommes! »

Elle me parlait. Elle disait « nous », puisqu'elle se continuait en moi. Puisqu'elle vivait ma défaite. Or moi, je tentais de me dépêtrer d'elle, de me libérer non plus de l'époux au masque de mélodrame, mais au moins de l'aïeule virile, amère et virile, et je voulais lui rétorquer :

« Tu dis : " notre lot présent, ne plus rencontrer d'hommes! ne plus avoir affaire à des hommes! "... Moi, ce n'est pas là mon affaire : moi, j'aime. J'aime et je me suis crue, non pas coupable, mais malade. Non point parce qu'il y avait l'époux dont il me fallait m'écarter, dont en fait je découvrais que je m'étais depuis longtemps écartée! Non; j'ai cru aimer et que ce fut une étrange maladie! Il était si jeune, enfin plus jeune que moi, une sorte de jeune frère, ou de cousin de ma lignée maternelle que je découvrais trop tard... Or c'est celui-ci, l'Aimé (l'Aimé en silence) dont j'ai vu, en plein drame, le dos!

«J'essaie, à cause de toi et grâce à toi, de m'extraire de la scène, peut-être aussi de me libérer du charme. Aide- moi, grand-mère, mais pas par ton amertume ni ta sévérité. Non! Parle-moi, avoue-moi tes passions de jeune fille, tes émois : fut-ce le deuxième époux, ou le troisième, mon grand-père, que tu as aimé chaque nuit?... Mon grand- père, je le sais depuis toujours, personne n'a vu son dos, ni dans le combat ni dans quelque affrontement - sinon le meurtrier qui le fusilla par-derrière ce jour où l'aïeul l'invitait dans son verger, lui servait de ses mains chaque plat du repas d'hôte qu'il offrait. Le dos de mon grand-père de quarante ans, dans le verger : le meurtrier visant droit, puis disparaissant à jamais.

« Qui est, pour moi, le meurtrier? Tirant dans le dos de mon espoir, de ma passion muette? Est-ce aujourd'hui mon regard qui n'en finit pas de voir la fuite du jeune homme, pas tout à fait homme?

« Est-ce de cette langueur-là, sinon de ton amertume, que je dois guérir, ô aïeule, toi dont le visage est couché au fond de la terre, là où un jour j'espère te rejoindre... (alors qu'en fait, je cherche désespérément l'amant auprès de qui, certes faire l'amour des nuits et des nuits, mais surtout, mais en fin de compte, mourir auprès de lui, avant ou après lui, le rejoindre en terre, gésir en lui éternellement), ô aïeule au visage enfoui en terre et que, plus probablement, je rejoindrai faute de cet amour final, de cette passion jusqu'à la mort que je quête - car il n'y a pas d'Iseut en Islam, car il n'y a que jouissance dans l'instant, dans le présent éphémère, car la mort musulmane est, quoi qu'on dise, masculine. Car mourir, comme l'aïeule, comme tant d'autres femmes qui, d'instinct, à travers leurs combats et leurs misères, savent reconnaître l'homme, les hommes " dont on ne voit jamais le dos toutes ces femmes, les seules vivantes jusqu'à l'instant de la mort, deviennent, en Islam - transmutation monotone que je me mets à regretter douloureusement -, deviennent, mortes, des hommes!

« En ce sens, la mort, en Islam, est masculine. En ce sens, l'amour, parce que célébré seulement en jouissance sensuelle, disparaît dès les premiers pas dansés de la mort annoncée. Féminine d'ailleurs est cette approche première, à la *sakina,* c'est-à-dire à la sérénité pleine et pure. Mais après cette introduction légère tel un souffle de femme, la mort se

saisit des vifs, des vifs et des vivantes pour les plonger, égaux et soudain tous masculins dans les abysses des âmes " soumises à Dieu ".

« Certes oui, la mort musulmane, ô aïeule, est masculine. Or moi, je veux aimer encore au dernier soupir, or moi, je veux, même emportée sur la planche au-dessus des épaules des porteurs funéraires, je veux me sentir aller vers l'autre, aimer encore l'autre dans ma pourriture et mes cendres. Je veux dormir, je veux mourir entre les bras de l'autre, l'autre cadavre qui me précédera ou qui me suivra, qui m'accueillera. Je veux. »

Pourquoi, après la scène du cabaret, continuer si longtemps à dialoguer avec la grand-mère?... Le film de la scène nocturne revient maintes fois, moi allongée en plein jour : j'essaie d'oublier le halètement de la vieille agonisante redoutable - elle qui ne m'aimait pas, qui préférait la fille de son fils unique. Je vois, je revois aussi la face tordue de haine de l'époux - soudain je me rappelle que celui-ci est issu de la ville où les femmes mariées, même mariées dans l'harmonie, ou en tout cas sans heurt apparent, appellent secrètement tout époux « l'ennemi ». Elles entre elles.

L'époux, dans cette ultime scène, rejoignait ainsi le rôle que, depuis des générations, la mémoire de la ville lui assignait. Lui, dans sa fureur renouvelée : comme je coupais volontairement le son, il jouait plus aisément encore son rôle d'ennemi. « Mon ennemi », soupirais-je, parce que ennemi de l'Aimé.

Le jeune homme, l'autrefois aimé, avait eu un geste d'angoisse devant l'ennemi dressé; un geste qui signifiait « allez-vous faire foutre! ». (Bien sûr, je le saisis maintenant : ce mari menaçant rejoignait alors pour lui le commandant du village de montagne qui avait giflé Geneviève.) Il se retourna un instant vers son ami journaliste; puis il sortit.

Le troisième jour je me levai : aube froide d'une fin de printemps.

La résolution qui me hantait au cours de mes nuits agitées imposa ses mots - mots français, enrobés étrangement de l'ardeur rauque de l'aïeule, la terrible morte :

-Entre l'époux et moi, dorénavant mettre une porte! A jamais. Je me surpris à conclure par un serment solennel : « Au nom de Dieu et de son Prophète! » Ces mots, en arabe, étaient à la fois les miens et ceux de ma grand-mère (je me dis que je retrouvais spontanément la première tradition coranique selon laquelle les femmes elles aussi répudient leurs hommes!).

A ma fillette qui n'était pas allée ce matin à l'école, je proposai doucement :

-Habillons-nous et allons marcher sur la plage, veux- tu?

Je la précédai. Dehors, je constatai que je m'étais vêtue trop légèrement. A l'enfant qui me rejoignit, je murmurai :

-Ma chérie, j'ai froid! Et... je ne peux retourner à la maison. (Je pensais ardemment : « Le serment est déjà énoncé! »)

-Je vais te chercher un manteau, proposa-t-elle.

-Le manteau blanc! Prends également tes affaires pour la journée!

Nous avons avancé longtemps sur la plage ensoleillée, le long d'une mer limpide. Est-ce que je fuyais, est-ce que je me libérais?

Après une heure, ou deux, presque lasse, j'aperçus un hôtel de tourisme juché non loin sur une colline. Dans le hall, à un garçon qui me reconnut, je demandai qu'on nous appelât un taxi.

La fillette, la face rosie, souriait déjà de cette escapade. J'ai donné l'adresse de ma vieille tante, dans son quartier populaire si bruissant; je pensais surtout à son balcon au- dessus de la ville et au vieux jasmin qui, dès le matin, embaumait.

-Je viens rester chez toi plusieurs jours! murmurai-je à ma parente, au milieu de ses embrassades.

7. L'adieu

Il y a toujours un adieu, quand l'histoire, quand les histoires ont connu un trop-plein, se sont tissées de plusieurs trames, se sont gorgées de trop de rêves, d'un excès. Il y a toujours un adieu dans la véritable histoire d'amour. Qui la laisse suspendue entre les airs, sous le ciel ample de la mémoire.

Oui, il y a toujours un adieu - mais jamais dans l'intrigue à la face tordue et défigurée, au déroulement brouillé, dans l'hyperbole de la jalousie faussement lyrique, de la haine enflée, dans l'envie mortifère de l'autre, et de son rire, et de sa vie. Trop souvent, dans ce qui est communément appelé « histoire d'amour », qui n'est souvent qu'histoire de rapt - sans déterminer vraiment qui est le voleur, qui est le dévoré -, la fin s'installe alors par épuisement, ou par asphyxie, jamais dans l'élégance gratuite de l'adieu explicite, de l'adieu envoyé comme un baiser, comme une grâce ou un don.

Il y eut dans mon cas, et naturellement longtemps après ce jour de la sieste qui me fut réparation salvatrice, retour à ma légèreté habituelle, il y eut l'adieu. L'adieu de ma part. Et j'ai souri tendrement à l'Aimé.

Je me souviens, à Paris, au sortir d'un concert de musique berbère. Moi, debout dans un groupe, avec des amis. « Où aller danser maintenant? » C'est toujours ainsi, à minuit :

chercher vainement un lieu pour la fête, un appartement vide, une terrasse au-dessus du fleuve!

Dans la bousculade de la sortie, un visage d'homme tout près. L'inconnu s'arrête, malgré le flux. Il fait barrage. Je m'impatiente : ses yeux sourient.

-Ne me reconnaissez-vous plus?

Je reçus sa voix d'abord. L'autrefois « aimé », un an après, me dis-je, un siècle. Qu'a-t-il de changé, en dehors de la voix? Je le heurtai aux épaules, à cause de la foule. Nous sortîmes ensemble.

-La vedette de la soirée, mais c'est votre meilleur ami!... J'aurais dû me le rappeler.

Je continuai sur des banalités :

-Vivez-vous là... ou êtes-vous de passage?

Il ne répondait pas. Il souriait du même sourire, me considérant presque malicieusement. Je parlais encore, et encore :

-Je vis là maintenant, savez-vous! Notre lot, ou notre condamnation à quelques-uns, être rivés à deux villes, toute sa vie : entre Alger et Paris...

La vedette de la soirée, accompagnée de quelques musiciens, arriva. Il y eut foule, à nouveau. Je considérai l'aimé : plus tellement un jeune homme. Quelque chose de changé, ai-je remarqué à nouveau, sans mélancolie.

Le chanteur vedette insistait pour que je les rejoigne à la brasserie d'en face. L'Aimé, avec son air d'ami de passage, me faisait face sans rien dire. Attendait.

-Adieu! lui fis-je presque gaiement.

Et je rentrai sereinement chez moi, enfin, chez nous, auprès d'un poète qui m'aimait.

Par la suite, dans d'autres histoires plus courtes, plus denses peut-être - des relations sinon de passion, tout au moins d'attirance, de jeu cahoté, ou d'amitié versant à demi dans l'attendrissement, se reprenant, se sauvegardant - plus tard, il y eut d'autres adieux. Points d'orgue d'une musique à porter en soi, à ne plus oublier.

Et je pense à julien. Autrefois, dans la capitale du Sud, quand on me le présenta la première fois et qu'il s'inclina, de sa haute silhouette de Viking expatrié :

-Julien! m'exclamai-je en reprenant le prénom. Vos parents étaient-ils stendhaliens?

Il fut un camarade des plus attentionnés au cours de mes mois de travail auprès des paysannes de ma tribu maternelle. Julien se voulut photographe, pour nous accompagner, moi et la dizaine de techniciens, dans notre quête et mes vagabondages. Si souvent, j'aimais partir avec lui dès l'aube, lui me conduisant, toujours silencieux, et nous aimions « regarder ensemble » : « A la recherche, disais-je aux autres, des cadrages! »

Julien et moi, nous faisions, du même rythme, les repérages les plus féconds. Nous revenions, complices, des gerbes d'images entre nous.

Les jours de repos, dans l'auberge où nous logions, à quelques-uns seulement, loin des hôtels touristiques, Julien se levait juste avant l'aurore pour accompagner la cuisinière et ses enfants au sanctuaire proche : c'était le vendredi.

Julien donc et sa compagnie affectueuse, discrète pour moi autant que pour deux ou trois personnes de mes proches!... Un jour où je désespérais - cette fois, c'était à Paris - dans un heurt ou une équivoque avec autrui (une maladresse de mâle, une invite dont la hâte vulgaire me laissait d'abord muette), un jour où dans sa voiture, une fois seule, j'éclatai en sanglots - assise à l'arrière et hoquetant : «Julien, conduisez tout droit! Je vais me calmer! », il conduisit tout le long du fleuve noir luisant. Puis, en me déposant à l'hôtel et en ouvrant la portière, en silence il m'embrassa les deux mains. Je ne pleurais plus; je rentrai.

Il revint tôt le lendemain et décida de m'emmener déjeuner. Il faisait soleil.

A la place des Vosges, nous parlâmes longuement du sanctuaire où il avait conduit, chaque vendredi, la cuisinière. Là-bas!

Julien qui, peu après, souffrit d'amour pour mon amie la plus proche... Julien qui, six mois après, entreprit son troisième voyage au Tibet. Une piste nouvelle s'était ouverte sur les sommets de l'Himalaya. Il y allait avec deux amis alpinistes.

-Fais attention à toi! lui recommandai-je soudain, le tutoyant enfin.

Habituée que j'étais à sa vigueur, à son invulnérabilité, je me laissais saisir d'une appréhension vague.

-Je te confie, répondit-il, toutes les photos de nos repérages de l'été dernier.

Je l'embrassai.

Ce n'était pas encore l'adieu.

Deux ou trois semaines plus tard, je reçus une carte de lui : une photographie qu'il avait prise d'une jeune femme, assise sur la pente d'une colline, devant sa masure et jouant avec son bébé, dans une lumière irisée... Quelques lignes de Julien, derrière : là, dans ce village où il avait contemplé des scènes analogues toute la journée, il pensait à moi, au printemps précédent où nous avions si bien travaillé, « regardé », écrivait-il - et il terminait :

« Demain, ce sera l'Himalaya, et la nouvelle piste. Je suis heureux. Au revoir, patron ! »

C'était un adieu. Pour la première fois dans notre amitié, il empruntait avec moi ce ton de gentillesse ironique : « patron ».

Je ne sus pas tout de suite que, tandis que je le lisais, que j'admirais la jeune mère tibétaine qu'il avait observée un après-midi de soleil, Julien était déjà couché dans une immensité de neige où, trois jours après m'avoir écrit, une soudaine avalanche les avait précipités, lui et ses compagnons.

Son adieu? Mais il n'est pas mort, l'ami. Il dort sous des épaisseurs de neige éternelle. Un jour, je le sais, quelqu'un ira chercher son corps, le ramènera. Qu'on m'appelle pour contempler enfin sa beauté inaltérée de Viking expatrié, et que, seulement alors, je le pleure.

Je me remariai.

Dans les rues de Paris retrouvé, je promenais une seconde jeunesse, en tout cas ma vacance.

Je rêvais chaque jour, je vagabondais deux ou trois heures quotidiennement : seule ou à deux. L'austérité de ma vie matérielle accentuait cet allégement : je me remis soudain à écrire, à la recherche de quelle ombre, ou tanguant dans quel entre-deux?

Trois ans, peut-être quatre d'une vie insouciante de couple; à près de quarante ans, j'avais à nouveau vingt ans : jours tantôt étirés d'une disponibilité purificatrice, tantôt écrasés de labeur... Puis le rythme conjugué s'effilocha. Heurts et malheur, ou plutôt malaise. Au sortir du marasme, au seuil d'une nuit et retrouvant sans doute l'équilibre de mon âge, je décidai, visage durci :

— Je ne t'accepte plus dans ma chambre!

Mais je me dis avec véhémence, pour moi seule : « Toi qui aimes tant partager, toi qui désires tellement découvrir, rire, dormir et mourir à deux, est-ce qu'au contraire tu ne porterais pas, avec toi, ta propre prison? »

Quelques mois passèrent. Le désert à Paris ; heureusement aussi, les errances avec leurs moissons. Et le travail, qui rend sourd, muet et sourd, dans une richesse de l'absence.

En pleine nuit, une fois, le mari ouvrit ma porte; laissa la lumière filtrer à partir du couloir. Il entra doucement chercher un livre face à mon lit, sur des rayonnages.

J'ai gardé les yeux fermés. Je ne feignais pas le sommeil : je me sentais à la fois endormie et lucide. Je l'ai entendu entrer, prendre un livre, un guide, un dictionnaire, puis aller pour sortir, et refermer la porte. Il s'arrête. Il revient; je le sens tout près de moi : mon lit alors était installé très bas, à même un tapis des Aurès.

Il se baisse, me frôle le front d'un baiser léger. S'éloigne. Referme avec précaution la porte.

Dans le noir total, j'ouvris les yeux. S'imposa à moi l'évidence : « Son dernier baiser. C'est vraiment un adieu! »

Je me rendormis assez vite. Quelque temps plus tard, il quitta la maison. Il l'avait quittée quasi tendrement à l'instant de ce baiser de nuit, qu'il crut caché.

Avec l'Aimé - enfin, « l'autrefois aimé » -, une autre rencontre eut lieu. Sur une scène vaste : comme si notre face-à-face avait été l'objet de préparations secrètes ordonnancées par un magicien.

C'était le plein été, me semble-t-il, après le départ massif des vacanciers. Je revois l'esplanade de la nouvelle gare Montparnasse, au début d'un après-midi assez chaud. Peu de badauds; de rares touristes : un ou deux groupes de jeunes assis sur des bancs ou par terre.

Moi, débouchant dans cet espace. Je ne me pressais pas. Je devais me rendre chez ma sœur qui habitait non loin : en somme, j'avais un pas d'habituée rentrant presque au logis. Bien que je fusse à Paris, sans doute parce que je me hâtais alors pour l'anniversaire de mon neveu, je me sentais « chez moi ».

Au fond, sortant de la gare, une silhouette de voyageur; un sac à la main ou sur l'épaule. Je me dirigeais moi-même en diagonale vers cette ombre isolée qui se détachait au soleil.

Lumière presque aveuglante de cet après-midi. Pas de bruit : ni celui de quelque bus derrière moi, ni de la foule si dispersée.

Je m'avançais donc, ce jour d'été, d'un pas tranquille et le cœur, je me souviens, empli de paix, ou, comme il m'arrive souvent, submergé doucement de la simple joie d'exister. A mi-chemin de ce trajet, je le reconnus : lui, l'Aimé avec passion, « l'Aimé », pensai-je, et non « l'autre- fois aimé ». Alors que celui qui m'aimait, vers qui je rentrais chaque soir allègrement, m'attendait ailleurs dans cette ville.

Je le reconnus donc; et lui, d'un pas qui changea d'allure, vint rapidement à ma rencontre. Aucune surprise manifestée, ni de sa part ni de la mienne.

Je lui serrai la main; une hésitation pour l'embrasser amicalement. Il garda ma main un moment. Nous nous sommes contemplés.

Moi, habitée d'une tendresse nouvelle. Je l'examinai calmement : son visage avait grossi; ses joues étaient hâlées. Il avait forci : ses épaules semblaient plus larges.

« Est-ce que deux ans vraiment se sont écoulés? me dis- je. En tout cas, il est devenu un bel homme! »

Il me raconta qu'il arrivait le jour même d'un pays lointain :

- Un an, disait-il, de coopération en Nouvelle-Zélande!

Comme j'étais distraite, je me demande, maintenant, mais je n'en suis pas sûre, s'il ne parla pas plutôt de l'Australie!

Je souriais, le cœur revigoré : « En somme - je me repris à dialoguer intérieurement comme auparavant, le tutoyant dans mon silence -, tu es allé jusqu'au bout de la terre, et le jour de ton retour, à la sortie de cette gare parisienne, je me présente là pour saluer ton retour! »

Je ne m'étonnai pas. Je crus au miracle d'un ordonnateur invisible, pour nous deux, une ultime fois, convoqué.

Je contemplai l'autrefois aimé, cette fois, sans nulle réticence. Mais je le sentis soudain - à moins que je ne le comprisse plutôt en le quittant-, mon cœur s'emplissait d'un attendrissement véritablement maternel : il était devenu un homme vigoureux et séduisant! Je le sentais heureux, prêt, en cet instant, à prendre le temps de me raconter sa vie australienne... «Je l'aime, me dis-je, comme une jeune mère! Comme si, bien qu'il fût loin de moi, j'avais contribué à le transformer, à l'amener à cet état de maturité! »

Ainsi, mon amour silencieux, auparavant si difficilement maîtrisé, changeait de nature; il subsistait en moi, toujours secret, dépouillé de sa fragilité qui m'avait si longtemps troublée : le jeune homme se dressait rayonnant face à moi, dans sa nouvelle beauté.

Il me demanda mon téléphone. Je le lui inscrivis. J'ajoutai quelques mots aimables.

- Nous nous reverrons! dis-je simplement.

Il s'agissait d'un adieu. Je le sus aussitôt, en m'éloignant.

Je reviens à ces jours d'avant la sieste, à ces treize mois : je ne sais pourquoi avec tant de circonvolutions, en désordre volontairement non chronologique, j'ai fait égoutter ces fontaines de moi-même, alors qu'il fallait les tarir, ou tout au moins les endiguer.

Et cet homme, ni étranger ni en moi, comme soudain enfanté, quoique adulte, de moi; soudain moi tremblant contre sa poitrine, moi pelotonnée entre sa chemise et sa peau, moi tout entière contre le profil de son visage tanné par le soleil, moi sa voix vibrante dans mon cou, moi ses doigts contre ma joue, moi regardée par lui et aussitôt après, allant me contempler pour me voir par ses yeux dans le miroir, tenter de surprendre le visage qu'il venait de voir, comment il le voyait, ce « moi » étranger et autre, devenant pour la première fois moi à cet instant même, précisément grâce à cette translation de la vision de l'autre. Lui, ni étranger ni en moi, mais si près, le plus près possible de moi, sans me frôler, voulant pourtant m'atteindre et risquant de me toucher, l'homme me devenait le plus proche parent, il s'installait dans la vacance originelle, celle que les femmes de la tribu avaient saccagée autour de moi, dès mon enfance et avant ma nubilité, tandis que s'esquissait le premier pas de ma vacillante liberté.

Lui, mon plus proche; l'Aimé.

II L'effacement sur la pierre

«J'avais peut-être enterré l'alphabet.Je ne sais pas au fond de qi gravier crissait sous mes pas. Un alphabet que je n'employais ni pour penser pi pour écrire, mais pour passer des frontières... »

Ch. DOBZYNSKI, *Prologue à Alphabase.*

1. L'esclave à Tunis

Ce brave Thomas d'Arcos! Il a soixante ans passés, il a mené jusque-là plutôt bonne vie : né à La Ciotat, près de Marseille, en une époque plutôt tourmentée - en 1565 -, il monte à Paris très jeune, devient secrétaire du cardinal, de Joyeuse, frère du favori du roi Henri III.

Il quitte d'un coup ce beau monde, on ne sait pourquoi; retourne à sa Provence de soleil, voyage, apprend des langues, est saisi d'ambitions littéraires ou d'érudition - recherches sur l'histoire de l'Afrique, projet d'une chronique des mœurs ottomanes, mais écrite en espagnol, ainsi que des commentaires sur la musique des Turcs et des Maures... Il est plein d'une curiosité brouillonne, mais inlassable. Il séduit les femmes, dans sa jeunesse certes : puis il se range, se marie en Sardaigne avec une beauté locale. Prévoit-il de s'installer là-bas, ou à Marseille, ou à Carpentras?

Ce brave Thomas d'Arcos! Ne voilà-t-il pas qu'à plus de soixante ans, il est capturé, sur une tartane, par des corsaires de Tunis! En 1628, il se retrouve esclave des Turcs, dans cette ville.

Son allant, malgré l'adversité, ne faiblit pas. N'a-t-il pas le goût des langues orientales, des médailles et des monnaies antiques, des objets rares, des livres anciens?... Il réussit - on ne sait comment, sans doute en monnayant sa science et ses dons d'interprète -, oui, il réussit, en seulement deux ou trois ans, à amasser assez pour sa rançon. Le voilà libre : va-t-il retourner à Marseille, ou en Sardaigne chez son épouse? Non; il s'installe à Tunis; il y mourra.

C'est alors - après 1630 - que, pour nous, l'histoire commence. Car, de Tunis, il écrit à un magistrat, haute figure locale, du nom de Peiresc, conseiller du Roi au Parlement de Provence, à Aix (le célèbre Gassendi écrira plus tard une biographie de ce notable, son ami); il correspond aussi avec M. Aycard, écuyer, ami également de Peiresc, surtout érudit installé à Toulon et recevant, grâce au trafic avec Smyme ou Constantinople, avec tout le Levant et la Barbarie, des manuscrits, des médailles antiques, mais aussi des camées, des provisions de bouche, des objets exotiques.

Thomas d'Arcos va et vient dans la Régence; il semble heureux. Il doit faire du commerce, ou du troc, pour vivre bien; sans doute se plaît-il à cette vie au soleil, probablement plus facile et moins chère!... Est-ce que son épouse de Sardaigne ne l'a pas oublié, comme autrefois ses amis de la cour de France, les Joyeuse?

Il doit se dire qu'il ferait mieux de rester chez « les Turcs », les mécréants : pour sa paix, ou son plaisir. Finir cette *Relation de l'Afrique* à laquelle il travaille en priorité, ensuite son ouvrage en espagnol : il apprend beaucoup ici, il vagabonde, il écrit aussi, bien qu'il souffre de sa mauvaise vue. Il s'initie à d'autres parlers... Il est un savant à Tunis : parmi, certes, le petit peuple, peut-être parmi les notables, les commerçants étrangers, les drogmans, les célébrités de passage : Thomas, ce brave Thomas d'Arcos, jouit ici de considération, de quelques honneurs.

A travers sa correspondance à Peiresc et à Aycard, nous cernons ses jours tunisiens : ses calculs, ses ambitions, son confort, ses joies de lettré, quelquefois ses peurs.

Or, peu à peu, un vrai drame se joue pour lui, en sourdine. Il se persuade qu'il restera définitivement là : il se plaint à Peiresc de sa mauvaise vue; il ne trouve toujours pas les lunettes qui lui conviendraient, il paierait celles-ci « au poids de l'or » et il ajoute tristement : « Il y a plus de cinq ans que je ne puis lire à la chandelle avec les ordinaires! » Il envoie à son correspondant, en contrepartie, des pantoufles bien chaudes, pour le magistrat et pour sa femme, et du couscous, et des peaux de vautour!

Mais il y a toujours ce drame qui couve, qu'on devine, qui occasionne une interruption de la double correspondance : un drame? - disons un passage, un glissement - non, pas une passion nouvelle pour les femmes, ni pour les garçons, pas pour d'autres champs du savoir qui lui seraient ouverts... Disons « une expérience».

Thomas, ce brave Thomas d'Arcos, à soixante-deux ou soixante-trois ans, avec la vue qui baisse, mais toujours allant et gambadant, sortant de Tunis jusque dans ses villages proches,

puis s'aventurant à l'est, loin à l'intérieur, Thomas, l'ancien captif, depuis quelque temps libéré, se sentant adopté par tous et résigné à mourir à Tunis, Thomas décide : il se fera musulman!

Une conversion en bonne et due forme : avec la circoncision préalable, avec la formule de *chahadda,* avec l'emprunt d'un prénom islamique : Thomas devient Osmann.

Cela se passe vers 1631, semble-t-il, ou début 1632. Sitôt « tourné », sitôt « renié » (il n'est pas le seul dans ce retournement, disons cet accommodement : plusieurs de ses amis, plus jeunes et d'horizons différents, accomplissent la mutation, un Provençal comme lui qui s'appellera Chaa- bane, un jeune Flamand qui se prénommera Soliman, un tout jeune garçon grec, Mami), sitôt donc se sentant « renégat », il se met à douter, à souffrir, à penser à ses amis de là-bas.

Justement, Peiresc reste plus d'une année sans lui donner signe de vie. Thomas se plaint auprès d'Aycard : « Le premier caractère de salut que l'Église m'a donné ne s'effacera jamais de mon âme bien que l'habit soit transformé! », et il conclut philosophiquement : « Dieu permet quelquefois le mal pour en tirer un plus grand bien. »

Le voilà bourgeois ancré à Tunis (pour un peu, il pourrait aspirer à trouver une dame tunisoise un peu mûre, mais au cœur et à la fortune accueillants pour le cajoler sur ses vieux jours!); le voilà musulman d'emprunt - du moins comme il l'écrit à ses amis provençaux car, finalement, c'est la double foi qu'il invoque : celle de nécessité et celle, assure-t-ii, qu'il n'a pas vraiment reniée, celle de fidélité. Mais Peiresc, à Aix, le boude, le juge, ne lui écrit pas.

Thomas-Osmann lui a envoyé son ouvrage sur l'Afrique terminé. Il attend critiques et observations : ainsi, sur les rivages définitivement quittés, il existera certes, mais par ses écrits. Pour peu que Peiresc juge son livre sérieux et valable, il aura ainsi, lui Thomas-Osmann, une chance de ne pas être oublié là-bas... Il reste au soleil de la banlieue tunisoise : toutefois son cœur, son esprit voyagent avec ce livre qu'il a envoyé à Peiresc.

Pour que celui-ci lui pardonne sa foi nouvelle, lui, le « renié », se tourne vers Aycard, le second ami; il lui parle des nouveaux cadeaux qu'il se croit obligé d'envoyer à l'un, à l'autre.

C'est alors qu'intervient - joliment, il est vrai - son don d'une gazelle : *l'alzaron,* dit-il. Nous sommes fin 1633; en janvier 1634, il écrit que cette gazelle a été prise en Nubie, que « sa course est merveilleuse », qu'il l'a rachetée à un grand marabout de la ville et qu'un autre personnage la voulait pour le duc de Toscane.

Peiresc ne lui répondra que plusieurs mois après. Thomas qui comptait en outre lui envoyer des petits caméléons, mais qui a reçu ceux-ci trop tard, s'inquiète pour sa *Relation de l'Afrique.* Il finit par lui avouer : « Je confesse avoir senti une extrême douleur de votre long silence, et justement j'en ai attribué la cause à mes péchés... »

La gazelle de Nubie envoyée par Thomas, Gassendi, en écrivant plus tard sur Peiresc, en parle et la décrit : par lui, on saura qu'elle aboutira à Rome, chez le cardinal Barberini.

La correspondance de Thomas-Osmann et de ses deux amis se termine en 1636. Peiresc meurt l'année d'après; Aycard le suit d'assez près. De Thomas d'Arcos, le rénégat de Tunis, plus de trace.

Pourtant, ce n'est ni la gazelle vivant dès lors chez le fameux cardinal Barberini à Rome, ni le travail d'érudit envoyé à Peiresc qui fait de cette ombre - un captif libéré devenu musulman - une silhouette inséparable de « notre » histoire des rives de l'Atlantique au rivage des Syrtes ou jusqu'au désert du Fezzan.

Présence de Thomas qui, seul, dans cette première moitié du XVIIe siècle, va et vient, le regard véritablement dévorateur, autour de Tunis ou plus loin à l'est! Juste avant sa conversion (sincère ou stratégique), il effectue un voyage jusqu'à la frontière des deux Régences, celle de Tunis et celle d'Alger. Il signale, dans une lettre à Aycard, que Sanson Napollon, chevalier de l'ordre du Roi et gouverneur du Bastion de France, arrive devant Tabarka, qu'il veut prendre le cap Nègre, en abandonnant pour cela le Bastion : les affaires décidément seraient plus aisées avec le pouvoir de Tunis qu'avec les maîtres d'Alger.

Dans cette atmosphère, Thomas a effectué une expédition d'archéologue, non loin, aux ruines de Dougga - qu'il appelle Thugga. C'est l'automne 1631.

Il a dû s'émerveiller, ne pas se lasser de noter, de dessiner les champs de colonnes dressées ou couchées, le désordre des marbres au milieu de la végétation luxuriante. Deux ou trois villages pauvres s'étendent à proximité. Soudain, c'est la trouvaille.

Au milieu de cette plaine, un imposant monument, non pas un simple arc de triomphe, mais un mausolée majestueux, harmonieux, étrange même. Thomas considère les sculptures, les inscriptions. Il ne s'éloignera pas de là, de la journée.

Dans ce soleil qui lentement décline - quelques enfants du village viennent lui apporter une galette, des œufs, un fromage de brebis -, il prend la décision qui s'impose : de tout ce mausolée, l'insolite, l'inattendu est bien cette inscription en deux faces parallèles, non semblables : la recopier scrupuleusement. Il étudie longuement les caractères, il rectifie : « les deux écritures », car la magnifique stèle se compose, il le comprend enfin, d'un texte bilingue.

Il n'est pas sûr de revenir ici avant longtemps; un an auparavant, dans sa première lettre à Aycard, il avait rapporté qu'à la suite de « son patron » d'alors, il s'était retrouvé à quatre lieues de Tunis, à La Calle, « où s'étendait l'ancienne Utique ». La curiosité des lieux glorieux du passé romain l'a ramené là.

Des deux faces de la stèle, même s'il ne sait lire aucun des signes, il se doute que l'une des écritures est punique. Il rêve un moment aux derniers instants de la présence carthaginoise : les larmes aux yeux il se dit que ce qu'il recopie la date d'au moins le IP siècle avant Jésus-Christ! Ainsi cet espace, ces pierres, ces signes, pour lui incompréhensibles, sont demeurés inviolés depuis plus de dix-huit siècles!

« Si une parole, une déclaration solennelle est inscrite là en langage phénicien, avant (ou après?) Carthage livrée aux flammes, l'autre face comporterait la même déclaration, mais en quelle langue? Celle des Vandales? Non... Celle d'un autre peuple disparu?... »

Il ne se pose plus de questions. Il s'assoit. Malgré ses yeux qui, après cette tension, pleurent de fatigue, il s'acharne : recopier les signes mystérieux!

Trois jours après, revenu à Tunis, il garde l'esprit comme brûlé par ce nouvel enthousiasme : il n'a eu aucun témoin, pas le moindre confident dans son entourage; il se sent Irustré. Qui prendra le relais et saura déchiffrer les étranges caractères?

Des jours durant, il recopie plusieurs fois la double inscription. Il décide d'en envoyer une copie à Peiresc. Sa curiosité, ou son instinct devant le mystère, privé d'écho, retombe lentement. Ni Peiresc ni Aycard ne semblent trouver précieuse sa découverte...

Or, au cours des mois suivants, interviendra, chez Thomas, son désir d'apostasie : comme si son être, attiré par un appel obscur de l'inconnu, loin en arrière, aussi loin que l'âge de ces pierres de Dougga, retrouvait une sorte d'équilibre grâce à cette conversion : elle a été appelée « glissement ».

En juin 1633, passe à Tunis un docte personnage, un maronite, savant en langues orientales, et pour cela « fort estimé, écrit Thomas, à Rome », auprès du Pape. Il s'appelle Abraham Echellen; son séjour à Tunis est motivé par des pourparlers pour des rachats d'esclaves chrétiens.

Thomas, désormais Osmann, se présente à lui, tout ému, le texte de Dougga entre les mains. « Lui, se dit-il avidement, il saura lire! » et il attend, respectueux, les yeux baissés.

Le Levantin considère un moment, à la loupe, les caractères recopiés :

-Ce n'est, affirme-t-il, ni du syriaque ni du chaldéen! Peut-être certains caractères présentent-ils une sorte de ressemblance avec un antique égyptien!... Il me faudra les étudier longuement, une fois à Rome. Je travaillerai à les reconnaître : laissez-moi cette copie!

Il promet d'envoyer à Osmann à Tunis le résultat de ce qu'il aura découvert.

Ainsi, bien avant la gazelle parvenant chez le cardinal Barberini, ce papier à la double inscription, recopié par l'ancien esclave, aboutira à la Cité vaticane. Sera rangé dans des papiers d'archives. Y dormira...

Quant à Peiresc, il ne saura quoi faire de ces « hiéroglyphes ». Gassendi, plus tard, décrira longuement la gazelle de Nubie mais négligera ces dessins envoyés par« le renégat provençal ».

Thomas, ce brave Thomas d'Arcos, dont on ne saura malheureusement pas où il mourra ni comment il mourra : en chrétien ou en musulman, Thomas, entre deux rives, entre deux croyances, sera le premier transmetteur d'une inscription bilingue dont le mystère dormira encore deux siècles.

2. Le comte transfuge

L'année 1815 est celle de la chute de Napoléon; celui qui a fait peur à tous les trônes de l'Europe est définitivement encagé. L'Ancien Régime, avec ses monarchies ressorties du placard, ses émigrés retrouvant leurs châteaux et leurs terres, est remis en place, après Waterloo.

1815 ou le retour au siècle passé : à Paris d'abord, mais aussi à Naples où Joachim Murât, roi d'Italie et beau-frère de « l'Ogre », vient d'être fusillé.

A Naples justement, la comtesse Adélaïde connaît la solitude : Adélaïde, épouse du comte Borgia. Elle ne quitte pas sa demeure, le palais de la famille Borgia, véritable musée : son époux, Camille Borgia, quarante et un ans, fils du général Giovanni Paolo Borgia et neveu du cardinal Stefano Borgia, a dû, par précaution, choisir l'exil puisque, dans son ardeur juvénile de sympathisant des « révolutionnaires », des années auparavant il s'était enrôlé dans l'armée de Murât comme officier; il y avait été promu assez vite général.

Camille Borgia écrira que, « étant né dans un musée », il avait pour ainsi dire « sucé la passion des antiquités avec le lait ». Il décide, dans ces circonstances troubles, de traverser la Méditerranée pour explorer, dans les environs de Tunis, les ruines de Carthage - réfléchir, parmi les pierres de l'Antiquité, sur la destruction des empires de ce monde... Devenir enfin ce qu'il croit être sa véritable vocation : un archéologue.

La comtesse Adélaïde, cette fin 1815 et l'année 1816, va aménager au mieux sa solitude forcée : dans le palais ancestral, elle réunit régulièrement son cercle d'amis pour leur lire les

relations des « voyages scientifiques » que lui envoie le comte, étape après étape. Une « fuite » de Borgia chez les Maures? Non; plutôt une déambulation, un crayon à dessin à la main et l'esprit enclin aux envolées philosophiques, au milieu des ruines, à la recherche des monuments restés debout, intacts ou presque, quelquefois plus de vingt siècles durant...

C'est ainsi que le comte napolitain transfuge se retrouvera dans les pas de l'esclave provençal d'autrefois, Thomas- Osmann d'Arcos!

Le comte arrive à Tunis le 19 août 1815, muni d'un passeport danois : il avait en effet le titre de chambellan du roi du Danemark. Accueilli par le consul danois à Tunis, il est présenté aux ministres du bey et introduit dans le cercle diplomatique... Il s'installe au seul hôtel de la capitale aménagé à l'européenne, l'« Impérial »; tout en entreprenant aussitôt ses premières promenades archéologiques dans les environs de Tunis, il se lie d'amitié avec un ingénieur hollandais, J.E. Humbert, un officier du génie arrivé longtemps auparavant et familier de plusieurs dignitaires du souverain tunisien.

Le comte Borgia et Humbert décident, en décembre 1815, d'une excursion pour étudier les sources de l'aqueduc de Carthage, dans le massif du Zaghouan. Ils font, à deux, des découvertes qui ont échappé aux quelques voyageurs et explorateurs du siècle passé (Peysonnel, Shaw, Bruce, etc.). Peu après, l'ami hollandais s'étant fait accepter dans l'escorte de Mohammed Khodja, ministre du bey, le comte Borgia entreprend avec eux un voyage au Kef. Au retour, il s'arrête quatre jours à Dougga.

Fut-il, comme autrefois l'esclave provençal, ébloui au point de tout dessiner et de s'interroger avec passion au cours de ces jours? Sitôt revenu à Tunis, il rédige une longue lettre, décrit tout ce qu'il a vu, notamment l'étrange mausolée à trois étages. Sur place, il a fait de multiples esquisses au crayon, retouche à l'encre certaines. Il a reproduit méthodiquement chacune des façades du monument, ainsi que de multiples plans des chambres intérieures, sur les trois niveaux. Enfin, il a recopié l'inscription bilingue - sur ses notes en italien qui accompagnent la reproduction, il parle des deux types de caractères, *«punico e punico-ispanico »,* dit-il avec erreur.

Ainsi, le mystère de l'écriture inconnue ne le frappe pas : il est sensible à l'étrange du cénotaphe, qu'il attribue à son style architectural, un mélange d'inspiration hellénique et d'archaïsme oriental. Il reproduit les colonnes ioniques avec leurs chapiteaux à volutes en fleurs de lotus, les assises avec architrave et gorge égyptienne de chacun des étages. Il se pose des questions sur la fonction funéraire de l'ensemble : y aurait-il eu de petits vases cinéraires dans les niches vides des chambres intérieures?

Toute l'année 1816, Borgia la passe à d'autres explorations du littoral et du nord tunisiens; ses relations régulièrement envoyées à la comtesse sont lues devant le cercle d erudits et d'amateurs. A Naples, Borgia archéologue fait peu à peu oublier le militaire. Il finit par rentrer au pays en janvier 1817, projette de publier au plus vite le récit de ce voyage si riche qui l'enthousiasme. Un graveur connu se met déjà à exécuter une série de planches, d'après des lavis de Borgia : y figure une gravure du mausolée libyco- punique de Dougga.

Hélas, Borgia meurt brusquement à la fin de 1817. Sa veuve, réunissant l'ensemble des papiers, les *Borgiana* (moisson des voyages de son mari), les vend à un amateur français qui s'engage à les publier rapidement; mais celui- ci les vend à son tour au musée national de Leyde, qui acquiert également les papiers de Humbert. Tout ce corpus inédit va dormir, non publié, jusqu'en... 1959.

Entre-temps, en 1867, le fils du voyageur déplorera dans une revue savante que le gouvernement hollandais n'ait pas tenu sa promesse de faire connaître le travail de son père. Entre-temps heureusement, quelques savants seront allés recopier, dans ce volumineux dossier, au moins l'écriture mystérieuse de l'inscription bilingue de Dougga.

Après Borgia, les années s'écoulent : l'alphabet étrange garde son mystère et le mausolée se dresse, jusqu'à quand inentamé, dans l'espace et les ruines de l'ex-Thugga.

3. Le lord archéologue

Au début de l'été 1832 à Alger, le peintre Delacroix, à l'occasion d'une escale au retour de son séjour au Maroc, passe trois jours à peindre dans la demeure d'un ex-raïs. Le 28 juin il réembarque, emportant dans ses cartons à dessins et dans sa mémoire les éléments de la composition qui deviendra, quelques années plus tard, le chef-d'œuvre *Femmes d'Alger dans leur appartement,* phare aux avant- postes du noir colonial que sera l'histoire algérienne... Ainsi, trônant d'un coup devant les regards, dans son cœur d'ombre et d'irisation immobilisée, l'Algérie au féminin se fera désormais invisible, au cours des générations suivantes.

Delacroix parti fin juin, le 5 juillet débarque à Alger un lord passionné d'archéologie, sir Granville Temple. Accompagné de sa femme, de sa sœur, d'un couple d'amis anglais et d'un jeune artiste français chargé de dessiner vues et paysages, lord Temple loge chez le consul anglais, St. John, qui fut témoin de la prise d'Alger par les Français.

On se lance dans des mondanités « avec les charmantes filles de la duchesse de Rovigo », on va au bal très brillant que donne le gouverneur le 29 juillet (où paraît l'ex-bey de Médéa qui éblouit ces étrangers par son élégance orientale). Tout en s'extasiant sur la beauté de la campagne d'Alger jusqu'à Bouzaréah, sir Temple rend visite au consul américain, découvre aussi la ville, note les prix des marchandises au marché d'Alger, le nombre d'écoles (vingt-six coraniques, trois chrétiennes et huit juives).

Il quitte Alger pour rejoindre Bône, conquise le 28 mars précédent par le colonel Yousouf. De là, il se réembarque et se fait annoncer au consul anglais à Tunis, où il arrive le 19 août.

Le consul, sir Thomas Reade, accueille lord Granville Temple et les siens au bateau, les accompagne à La Goulette, puis de là à sa propriété de La Marsa. Mais Granville n'a qu'une hâte.

« Le matin suivant, j'allai marcher sur le site de la grande Carthage », écrit-il. C'est le but ultime de ces *Excursions en Méditerranée,* recueil qu'il publiera peu après son retour à Londres.

Il y raconte comment, après avoir visité Monastir, Mah- dia, el Jem, il désire s'enfoncer dans l'intérieur. Mais il est retenu à Tunis par les pluies qui, en janvier 1833, sont incessantes. Enfin, le premier jour du ramadan, il entreprend sa chevauchée vers l'est qui, en quatre jours, va l'amener, à son tour, jusqu'au site de Dougga.

Dès le lendemain, à l'aube, Granville Temple fait le tour des lieux; il remarque que le docteur Shaw qui, au milieu du siècle précédent, a laissé une description de ses voyages dans cette région ainsi qu'en Algérie, n'a jamais visité cette ville qui dut être « considérable et florissante avec beaucoup de beaux édifices » - dont un temple de Jupiter, qu'il admire en premier et que la dédicace permet de dater du règne d'Hadrien.

Surtout, lord Temple est attiré par la beauté et la bonne conservation d'un mausolée dressé au centre d'une oliveraie. Il en note les dimensions, il en décrit les deux étages et ce qui reste du troisième, une base en escalier de la pyramide où subsistent une belle statue et d'autres ornements - dont un quadrige avec un guerrier et un conducteur de char -, il note également une statue de femme drapée, déjà abîmée par les intempéries.

Sur la face est, une double inscription l'arrête et le fascine : l'une des écritures est punique, il le reconnaît vite, l'autre présente des caractères inconnus, probablement, se dit-il, « un vieil africain ». Il suppose donc que ce mausolée date des dernières années de la Carthage punique - peu avant sa disparition, en 146 avant J.-C. - ou après?

Recopiant à son tour la double inscription, il se croit, en toute bonne foi, le premier copiste étranger. En tout cas, lorsque son récit des *Excursions en Méditerranée* paraît à Londres, en 1835, cette version de l'inscription bilingue sera reproduite par le savant Gésénius. A la suite de

ce dernier, de doctes chercheurs vont se lancer dans une tentative de déchiffrement de l'écriture mystérieuse : Honegger, Etienne Quatremère (qui a déjà publié sur des inscriptions puniques), mais aussi M. de Saulcy et A.C. Judas qui, lui, se spécialisera dans l'étude de la langue libyque.

Notre lord continue son voyage dans la régence de Tunis, prend des notes autant sur le passé antique et ses pierres que sur le quotidien au présent. Avant de quitter le pays, il se lie d'amitié avec un Danois, Falbe, qui vit près de Tunis depuis onze ans, et qui vient de publier un plan topographique des ruines de Carthage.

Ces deux amateurs se retrouveront à Paris en 1837, au sein d'une association archéologique qui sera fondée par dix-huit membres de la haute société (dont un prince, un duc, deux comtes, mais aussi le peintre Chassériau) pour entreprendre des « fouilles sur le sol de Carthage et autres villes anciennes dans les régences barbaresques ». Sir Temple et Falbe, du fait de leur passion commune et de leur connaissance de la région, acceptent de se rendre eux-mêmes sur les lieux, de se charger bénévolement de la direction des premiers travaux.

C'est l'été 1837. Pour réparer l'échec cuisant du siège de Constantine l'automne précédent, le gouvernement français prépare activement sa revanche contre les Algériens ; le fils du roi, le duc de Nemours, sera associé à l'état-major. Un débarquement militaire à partir de Bône est décidé : de nouveau tenter de prendre Constantine où règne encore le bey Ahmed.

Sir Temple et M. Falbe se retrouvent en septembre à Bône, à la suite de l'armée française. Le général Valée a promis de créer une commission scientifique pour aider les deux archéologues; ceux-ci profitent de l'occasion pour reconnaître les ruines d'Hippone, et, espèrent-ils, bientôt celles de Cirta, une fois la ville prise.

C'est ainsi que nos deux amis deviennent témoins, dans une perspective inattendue, puisque apparemment « savante », du siège de Constantine, puis de sa prise, combien dramatique et meurtrière! Cirta, nid d'aigle dont la soumission ne put se faire que de rares fois à travers les siècles!

Le siège débute le 6 octobre 1837; il sera éprouvant pour les deux armées : la pluie torrentielle durera sans discontinuer jusqu'au 12 octobre - lord Temple ne rêve déjà plus aussi ardemment de la découverte du tombeau de Masinissa! Six nuits successives, les travaux du génie se passent en déplacements des pièces d'artillerie, qui versent quelquefois dans les ravins malgré les efforts des sapeurs et des zouaves pataugeant dans la boue et la terre gluante attachée aux pieds des chevaux et des hommes.

Tout est raconté du côté des assiégeants, avec parfois des détails d'un vif réalisme : pour se reposer, « heureux ceux qui avaient des tentes! » soupire le narrateur. Dans les cimetières de

Koudiet Aly, les soldats, cassant les tombes par le côté, « sortaient les restes du mort pour se coucher à sa place ».

Le 12 au matin, le beau temps revient; le chef d'état- major Damremont, en tournée d'inspection pour observer la place avec sa lunette, est fauché par un coup de canon, sur son cheval. Il meurt sur-le-champ, suivi par le général Perrégaux, atteint à son tour mortellement.

La ville, ce même jour, est cernée : le bey Ahmed, qui la croyait imprenable (« la nature, écrit lord Temple, en a fait un second Gibraltar »), n'avait prévu que de faibles fortifications. Le soir de la mort des deux généraux français, une brèche est ouverte. Le 13 octobre, à quatre heures du matin, la colonne de Lamoricière en tête, c'est l'assaut.

Combats au corps à corps, maison après maison, ruelle après ruelle; l'acharnement est aggravé par l'explosion d'un dépôt de munitions des résistants, où ceux-ci sont tués en nombre. Les défenseurs commencent à se retirer dans la Casbah ; lord Temple rapporte un épisode assez brièvement : la mort, par centaines, de gens de la ville tentant de fuir par le ravin d'el-Medjerdah - « ils descendent le précipice à l'aide de cordes » qui lâchent sous le poids, « ils sont entraînés les uns sur les autres dans leur chute ». Le lendemain, on décomptera des centaines de corps non emportés.

A la fin de la matinée du 14 (« la nuit du 13 au 14, intervient encore le témoin, il y eut éclipse de lune totale entre 9 heures du soir et 2 heures du matin »), la Casbah est prise : le drapeau tricolore flotte sur la ville.

Dans la nuit, peut-être grâce à cette éclipse, le bey Ahmed et le gros de sa cavalerie ont pu rejoindre les montagnes proches. Quant aux survivants, la population civile qui n'a pu ou n'a pas voulu fuir, ils sont environ seize mille, terrés dans leurs maisons aux toits de tuiles. Us commencent l'expérience de l'occupation française : de chaque foyer, les provisions de froment et d'orge pour l'hiver sont réquisitionnées pour les besoins de l'armée victorieuse... Les bourgeois se recroquevillent sur leur mémoire, sur leurs patios, sur l'invisibilité de leurs dames.

Gustave Flaubert qui visitera la ville près de vingt ans après - avant d'aller, comme nos archéologues, vers l'est, à Carthage - aura comme guide le petit-fils du grand Salah Bey (figure légendaire du début du siècle, héros de la résistance et martyr du pouvoir turc) : or ce descendant est devenu simple secrétaire d'un officier français! En allant au fond du Rummel, le grand écrivain se rappelle la chute, au bout des cordes, de centaines de malheureux fuyards : la scène d'autrefois fut matière d'une peinture à la mode... Au pont d'el-Kantara, le grand romancier rêve sur ces lieux sauvages : « C'est un endroit féerique et satanique. » Et Flaubert conclut superbement : « Je pense à Jugurtha, ça lui ressemble. Constantine, du reste, est une vraie ville, au sens antique. »

Revenons à octobre 1837 et à nos deux amis, sir Temple et Falbe, installés dans la ville prise. Le récit anglais du docteur Shaw à la main, ils répertorient les monuments antiques encore en état - beaucoup ont été démolis - vingt ans auparavant; mais les citernes souterraines sont là, la fontaine de Ain el-Safsaf (« la source du peuplier ») dont parlait Léon l'Africain au début du xvf siècle demeure, sans les caractères hiéroglyphiques dont il ne reste plus trace.

Dans la Casbah, une ancienne église d'architecture byzantine est presque intacte. Quant au fameux pont, quand on entre par Bab el-Kantara, il s'expose avec ses deux rangées de voûtes, avec sa « structure remarquable », s'exclamait déjà Edrisi. Nos deux touristes reprennent leurs calculs, leurs repérages, puis sir Temple admire une statue de femme aux deux éléphants qu'avait dessinée Shaw : des deux mains, elle relève jusqu'à la ceinture une cape dont elle est drapée; la robe d'en dessous la moule. Elle incline la tête - le visage a les traits effacés - sur le côté : ses cheveux nattés descendent sur les épaules. A ses pieds, les petits éléphants ont perdu leur trompe.

La belle inconnue de pierre apparaît : immuable idole païenne, préservée, parce que installée en bas, tout en bas contre le ravin. Au-dessus de sa tête, en ces jours d'octobre où les deux étrangers, l'Anglais et le Danois, ne sont venus que pour le passé, la fureur et la mort en marche se déploient devant eux mais ils ne s'inquiètent que d'elle, l'inconnue au visage érodé par les siècles, qui leur annonce quoi, désormais, sinon la destruction?

4. La destruction

Destruction de la liberté de Cirta; avec elle, sonne le glas de l'indépendance algérienne, de ses ultimes sursauts après 1830.

Le bey Ahmed transportant la résistance dans les montagnes des Aurès, se mue, lui, en chef maquisard ; il tiendra dix ans encore. A l'ouest, l'émir Abd el-Kader qui guerroie toujours; il ne sera vaincu que neuf ans plus tard.

Cette année de la chute de Constantine, le fils de Hamdane Khodja, un haut dignitaire algérois, se trouve à Paris; par réaction à cette nouvelle du désastre, il rédige une relation d'un voyage qu'il fit auparavant avec son père qui devait traverser la Kabylie - toujours insoumise - pour rencontrer le bey Ahmed. Le jeune Ali Effendi servait d'interprète en berbère à son père dans les nécessaires tractations avec les chefs de tribus afin de bénéficier de *Xanaïa,* c'est-à-dire de la protection d'hôte.

Ali ben Hamdane Khodja a fait traduire - et imprimer - son texte en français par l'orientaliste M. de Saulcy. Ce dernier a connu Hamdane Khodja, qui correspondait avec plusieurs capitales d'Europe (parlant couramment, outre l'arabe et le turc, l'anglais et le français). Qui a tenté en vain, après la reddition du dey d'Alger, de sauver ce qui pouvait l'être; très vite, Hamdane Khodja devint alors le chef d'une opposition pacifique : position peu tenable. On s'attaqua à ses biens; on le poussa à bout.

Il vint à Paris, où il ne manqua pas d'amis, des tenants d'une présence française dans le respect des libertés algériennes individuelles... Il rédigea un ouvrage *Le Miroir* où il dénonça les empiétements des militaires français à Alger, devenant ainsi le premier essayiste sur cette servitude qui commence.

En 1836, il abandonne la partie. Laissant son fils à Paris, escorté d'une soixantaine des siens il rejoint par la route Constantinople où le sultan lui délivre une pension. Là, il espère fléchir la politique maghrébine du pouvoir ottoman : ne pas abandonner Ahmed Bey à ses seules forces. Il correspond avec celui-ci, au nom du Sultan et en langage chiffré.

Après sa défaite et la prise de sa ville, Ahmed Bey, dans une lettre au Sultan, a demandé l'envoi de quatre mille soldats et de canons. Voici qu'à Constantinople, devant les troubles qui éclatent en Tripolitaine, on envisage de nommer Ahmed Bey pacha de Libye. Mais les tergiversations du pouvoir turc se prolongent, malgré les interventions de Hamdane Khodja qui avait averti :

-Les Français... vont occuper Constantine; ensuite, ils s'infiltreront à Tunis et à Tripoli, ils porteront leurs ambitions en Egypte, je ne doute pas de cela. Demain, il sera trop tard!

La statue de la Constantinoise a préfiguré une autre destruction pour lord Temple et Falbe - si pressés étaient- ils de rejoindre les ruines de Carthage : il y a tant à faire en cette année 1837!

Certes, depuis l'expédition d'Egypte de Napoléon, les trésors sont là-bas, inépuisables; sources de trafics, de vols, de pertes irréparables : l'antique (y compris les momies et les papyrus) se négocie aisément, enrichit les intermédiaires. Les rivalités entre États, entre agents consulaires s'avivent au Caire.

Le consul général d'Angleterre à Tunis, Thomas Reade - celui-là même qui accueillit lord Temple et ses amis en 1833 -, voit, au deuxième voyage de celui-ci, l'intérêt croître pour l'archéologie carthaginoise. Sachant combien ses collègues de toutes nations en Egypte rivalisent dans ce lucratif commerce, il jette son dévolu sur la stèle bilingue de Dougga. Il décide de s'en emparer, pour la vendre au British Muséum. Il en escompte au moins mille cinq cents livres.

En 1842, il se rend à Dougga, engage sur place une équipe d'ouvriers pour mettre à bas le monument et revenir avec la stèle! Sans doute a-t-il obtenu une autorisation de quelque dignitaire de l'autorité beylicale. C'est bien connu, l'administration des pays musulmans est le plus souvent indifférente à cette mémoire de l'Antiquité... Reade fait démolir toute la façade qui porte la stèle; celle-ci est sciée en deux pour être plus facilement transportable.

Les ouvriers improvisés de la région sont dépourvus de moyens pour détacher avec méthode cette stèle : il aurait fallu retirer tous les autres blocs superposés pour arriver au bloc où s'encastre l'inscription. Ils précipitent de haut en bas les blocs supérieurs en les soulevant avec de forts leviers. C'est ainsi que la stèle bilingue emportée à Tunis laisse derrière elle un champ de ruines!

Un visiteur français, Victor Guérin, venu plus de dix ans après, raconte :

« Dans le tas pêle-mêle, j'ai aperçu le tronc d'une statue de femme ailée (mais sans tête, sans bras et sans jambes). Sur un bloc subsistant, on peut voir un char traîné par quatre chevaux; le conducteur, lui, est mutilé, ainsi qu'une deuxième statue de femme ailée... »

L'Anglais Nathan Davis, auparavant, avait dénoncé encore plus violemment « la démolition éhontée » due à « l'avarice d'Européens poussés seulement par des considérations pécuniaires ». Il décrivit aussi ce mausolée mis en pièces « d'une façon barbare »; il qualifie le pillage de son compatriote de « crime ».

Tristement ironique, il nous rapporte que le consul vendit la stèle au British Muséum certes, mais pas pour les mille cinq cents livres escomptées : pour cinq livres seulement!

Le temps passe et la Tunisie se retrouve sous protectorat français.

Le champ de ruines, aussi bien puniques que romaines, devient terrain réservé pour les archéologues français. L'un d'entre eux, L. Poinsot, entreprend la reconstruction du cénotaphe de Dougga : il utilisera les croquis du voyageur J. Bruce de 1765.

Peu après 1900, le travail de reconstruction du monument, en utilisant d'abord les pierres sur place, en reconstituant les sculptures des femmes ailées, du quadrige, du conducteur de char, est soigneusement entrepris. En 1910, exception faite de l'inscription bilingue, restée à Londres, le mausolée se dresse à nouveau, quasiment intact, mais dépouillé de sa double écriture.

Cinquante ans après, C.L. Poinsot s'attachera, lui, à étudier les papiers du comte Borgia, oubliés à Leyde; restituant une partie du secret de la stèle, il prouvera qu'il y avait à Dougga, en fait, deux stèles - la seconde, sans doute la plus importante, ayant été en partie effacée.

Ainsi, autour de Dougga, même si le monument funéraire a retrouvé son élégance hybride - mi-grecque, mi-orientale-, un mystère semble encore planer autour de l'écriture lapidaire, celle qui fut violée et emportée, mais aussi celle qui, victime de l'érosion, s'est presque totalement évanouie.

5. Le secret

L'interrogation sur l'écriture de Dougga a commencé avec le savant Gésénius qui en prit connaissance grâce à la copie publiée en 1835 par lord Temple : il esquisse quelques propositions. A Paris, M. de Saulcy précise la recherche, puis Honegger va sur le terrain, mais c'est surtout Célestin Judas qui, en 1846 et jusqu'aux années 1860, explicitant le sens des sept lignes libyques, réussit à établir la liste exacte de vingt-trois caractères de cet alphabet.

Venait d'être publié un travail entrepris à la fin du siècle précédent par Venture de Paradis. Celui-ci avait mis au point un dictionnaire français-berbère qui, précédé d'une préface de Champollion, parut en 1838. Célestin Judas s'appuie sur nombre de remarques faites par Venture de Paradis, qui n'avait cessé d'interroger les Kabyles d'Alger sur la structure de leur parler.

Tout au long de ce xix* siècle, le questionnement sur la stèle de Dougga a été interrogation sur un alphabet disparu et une langue perdue - aussi ancienne que les figures élégantes de princes africains qui rendaient visite aux pharaons, et que les fresques égyptiennes restituent mélancoliquement.

A l'instar de Champollion, les paléographes se sentent pénétrer dans une caverne d'images et d'écritures palpitantes certes, mais du passé.

Or le doute pointe : et si ce « vieil africain » que, dans le nord de l'Afrique, les autochtones eux-mêmes tiennent pour un dialecte, seulement oral, si ce parler « barbare », avant d'être reconnu « berbère », s'écrivait, s'était écrit, ne faisait qu'un avec le libyque dont les ombres se profilent durant les sept siècles de la puissance carthaginoise, oui, si cet alphabet archaïque avait précédé la culture phénicienne et s'était maintenu longtemps après elle?

Si cette écriture étrange s'animait, se chargeait d'une voix au présent, s'épelait à voix haute, se chantait? Si ce supposé « dialecte » d'hommes qui parlèrent tour à tour punique avec Carthage, latin avec les Romains et les romanisés jusqu'à Augustin, et grec puis arabe treize siècles durant, et qu'ils continuèrent, génération après génération, à garder vivace pour un usage endogamique (avec leurs mères, leurs épouses et leurs filles essentiellement), si ce

parler remontait jusqu'à plus loin encore? Cette langue, celle de Jugurtha exprimant son énergie indomptable à combattre et à mourir, celle-là même de Masinissa tout au long de ses soixante ans de règne! Si, plus en arrière encore, les Barbares/ Berbères, hôtes et quelquefois amis ou rivaux des grands Pharaons - eux qu'évoque Hérodote d'Halicarnasse -, si ces ancêtres-là, ayant paru tantôt se soumettre aux peuples d'Orient ou du Nord, tantôt se dresser et lutter jusqu'à l'asphyxie — oui, si ces premiers, ces premières avaient inscrit sur des peaux, sur des tessons, sur des pierres, sur les flancs de leurs chevaux ou de leurs chameaux, mêmes signes et mêmes symboles, cet alphabet devenu ensuite indéchiffrable jusqu'au milieu du XIXe siècle, en somme jusqu'à ce qu'une stèle de sept lignes ait été transportée au British Muséum, laissant dans son sillage un champ de statues brisées et de colonnes abattues?

Et les savants, dans leurs cabinets, de chercher, d'étudier, d'ausculter, de supposer... , croyant toujours aller à la quête d'un sens perdu, d'échos souterrains.

Or l'écriture vivait; or ses sonorités, sa musique, son rythme se dévidaient autour d'eux, autour des voyageurs, leurs émules, circulant entre Dougga et Cirta, et jusque dans Constantine prise, et sur les montagnes kabyles insoumises quinze ans après Constantine puis, au-delà des dunes et des sables sahariens, jusqu'au cœur du désert même! Car là, depuis le Fezzan jusqu'en Mauritanie, parmi les nomades ayant cru oublier les Numides, les lettres libyques d'antan se sont glissées subrepticement dès l'époque peut-être des Garamantes - qui perdaient leurs chevaux pour des chameaux nouvellement introduits, qui laissaient disparaître de leur terre les troupes d'autruches dont ne resteraient, en foule dansante et mobile, que les silhouettes gravées sur les parois des cavernes millénaires.

Les lettres libyques, par quelle fuite concertée, se recroquevillaient au plus loin des dunes rousses, comme propulsées par quelque dieu immobile : elles s'en allaient se réfugier au creux des paumes de nobles dames - les reines, les épouses, les amantes des Hommes voilés.

Ecriture du soleil, secret fertile du passé!

Étapes de cette résurrection de l'écriture perdue : elles se déroulent sur quelques décennies, là encore, sur fond de rivalité anglo-française.

En 1822, ayant voyagé d'Alexandrie vers la Tripolitaine, un certain Scholz fait connaître divers caractères inconnus, relevés sur d'anciens monuments antiques ainsi que sur des édifices arabes : les uns lui paraissent avoir été gravés plusieurs siècles auparavant, d'autres au contraire seraient d'origine assez récente.

En 1827, un autre voyageur, du nom de Pacho, venant de Cyrénaïque, remarque d'autres étranges signes sur des édifices et des rochers, mais inscrits également par les nomades sur

les flancs de leurs chameaux : il en conclut hâtivement que ce n'est pas l'alphabet d'une langue perdue, mais des signes utilitaires à usage pastoral.

Or, avant Pacho, dans les années 1822 et 1823, le médecin Walter Oudney, revenant d'expédition, rapportait dix-neuf caractères qu'il avait vus tracés sur un monument romain à Germa, puis sur des roches dans les déserts entre Tripoli et le Fezzan, lieux fréquentés par les Touaregs. Il constate que certains signes ont plusieurs siècles, que d'autres sont de facture plus récente. Oudney, publiant sa relation, est formel : à Germa, les habitants ne peuvent lire la plupart des inscriptions. Mais poussant plus avant leur marche, le voyageur rencontre des Touaregs et apprend à connaître leur écriture :

« Nous découvrîmes pour la première fois que les caractères tracés sur les roches étaient touaregs! »

Cette relation anglaise est disponible à Paris en 1836 : M. de Saulcy, puis Célestin Judas en prennent connaissance. Le mystère commence à se déchirer : et si cette écriture tellement ancienne continuait, se disent-ils enfin, à s'écrire?

Au même moment, à Paris, Ali Effendi ben Hamdane Khodja raconte donc à M. de Saulcy son séjour chez les Kabyles, lorsqu'il accompagna son père. De Saulcy traduit en français cette relation. En remerciement, Ali Effendi accepte de prêter une, deux lettres qu'il conservait de la correspondance du bey Ahmed avec son père.

Le savant parisien est confronté à l'énigme suivante : le texte principal est en arabe; mais, latéralement, le bey Ahmed a tracé plusieurs lignes d'une écriture secrète : un simple code, se dit de Saulcy. Dans la nuit, harcelé par la curiosité, il a l'idée de confronter ces signes avec ceux du docteur Oudney, recopiés en Cyrénaïque. Puis de Saulcy se rappelle, pour déchiffrer la première ligne, que toute lettre écrite entre musulmans commence par la formule sacrée : « Au nom de Dieu le Clément, le Miséricordieux!... »

Soudain, le Français comprend : et si le bey Ahmed, parlant évidemment le berbère chaoui, ayant appris à Constantine, grâce à des nomades sahariens de passage, cette écriture du secret, l'utilisait comme code : considérant que cet alphabet, devenu si rare, peut seul parer au danger de l'interception?

En somme, conclut de Saulcy bouleversé, contrairement à ce que croyait Venture de Paradis qui avait pris soin d'apprendre le berbère, mais croyait naturel de l'écrire en caractères arabes, en somme si le berbère, depuis toujours, s'écrivait? S'était toujours écrit? Depuis la nuit des temps?

Le bey Ahmed, d'abord à Constantine, puis chassé de sa ville, entretient, dans cette écriture, une correspondance politique et militaire, alors que cet alphabet ancien est presque totalement

perdu, en ce milieu du XIXe siècle, par la majorité de la population. Le chef résistant l'utilise comme écriture du danger, justement pour conjurer le danger!

Il se soumettra en 1847, un an après l'émir Abd el- Kader. Nul ne dit en quelle langue il signa sa reddition; et d'ailleurs a-t-il, en cette occasion, signé quoi que ce soit? En 1830, lorsque le dey d'Alger, sans vraiment combattre, écrit sa capitulation, c'est en langue turque - la langue officielle d'alors - qu'il se livre à l'envahisseur.

Après la défaite du bey Ahmed, les Touaregs resteront libres soixante-dix ans encore. Comme si l'écriture ancestrale conservée hors de la soumission allait de pair avec l'irré-ductibilité, la mobilité d'un peuple qui, suprême élégance, laisse ses femmes conserver l'écriture, tandis que leurs hommes guerroient au soleil ou dansent devant les brasiers de la nuit...

Enfin Célestin Judas, reprenant les inscriptions du Fezzan et de la Cyrénaïque, rapportées par les voyageurs anglais, puis rendant compte des intuitions de De Saulcy, entrevoit la solution claire comme eau de source : libyque ou berbère, il s'agit, sur des millénaires, de la même écriture, avec quelques variantes : ancien et néo-libyque.

Nous sommes dans les années cinquante du siècle dernier : Gustave Flaubert a visité Constantine alors; a évoqué le petit-fils de Salah Bey, mais aussi son supérieur français, le capitaine Boissonnet, qui correspond avec M. de Saulcy. Boissonnet a un informateur précieux, el Hadj Abd el- Kader, secrétaire du cheikh de Touggourt, qui voyageait autrefois avec les caravaniers nomades. Boissonnet reçoit de celui-ci et envoie à l'orientaliste parisien « un petit bout d'écriture tifinagh » et il conclut : « J'ai été frappé de l'identité de ces caractères tracés avec ceux de l'inscription libyque de Dougga. »

Certes, cet informateur n'est pas retourné dans son pays depuis six ou sept ans; sa mémoire ne doit pas être tout à fait fidèle. Le capitaine Boissonnet arrive à le convaincre de reprendre contact avec les nomades; peut-être même d'entreprendre lui-même un autre voyage au Touat : ce serait alors son dix-septième!

El Hadj Abd el-Kader de Touggourt accepta-t-il ce risque? Toujours est-il que, l'année suivante, il communique au capitaine Boissonnet de Constantine une deuxième liste, plus complète cette fois, des signes présentement utilisés par les Hommes voilés!

A nouveau, Célestin Judas fait le scrupuleux décompte : comparant les signes de la stèle de Dougga, les caractères ramenés par les Anglais de Cyrénaïque, et ceux qu'envoie à Paris le capitaine de Constantine : mêmes signes sur la pierre, sur les roches du Fezzan et inscrits sur les flancs de leurs chameaux par les guerriers touaregs.

Nous sommes en 1857... Juste avant que les voyageurs anglais et français à Dougga ne découvrent le « crime barbare » du consul Reade contre la stèle bilingue et se désolent : mais à ce moment, c'est le sens même - et la musique, et l'oralité palpitante - de cet alphabet qui se ranime et réussit à ne plus être étouffé!

Ainsi, au cours des années 1860, se rétablit le tracé émouvant d'une civilisation si ancienne, sa mémoire ayant certes conservé la langue dans sa rudesse et son acre douceur, mais de leur exil dans les sables, les lettres reviennent à leur source, cherchent à être réécrites, et par tous!

Tandis que le secret se dévoile, femmes et hommes, depuis l'oasis de Siwa en Egypte jusqu'à l'Atlantique, et même au-delà jusqu'aux îles Canaries, combien sont-ils encore - combien sommes-nous encore - toutes et tous à chanter, à pleurer, à hululer, mais aussi à aimer, installés plutôt dans l'impossibilité d'aimer -, oui, combien sommes- nous, bien qu'héritiers du bey Ahmed, des Touaregs du siècle dernier et des édiles bilingues de Dougga, à nous sentir exilés de leur première écriture?

6. La stèle et les flammes

Dougga, ce jour de printemps de 138 avant J.-C. Les notables de la ville offrent donc un somptueux cénotaphe, pour commémorer le dixième anniversaire de la mort du grand Masinissa. Mort à quatre-vingt-dix ans, roi de toute la Numidie, après soixante ans de règne. Lui qui a permis aux Romains de vaincre tout à fait, dans l'ultime sursaut, Carthage.

Cela fait huit ans que la capitale séculaire d'Hannibal a disparu dans les flammes, après un siège de près de cinq années. L'étonnante, l'inlassable énergie, la résistance désespérée des Puniques! L'incroyable resserrement des Romains, leur Sénat ayant émis dès le début l'implacable décret : « *Delenda Carthago!* » Pour finir, ces journées d'avril 146.

Masinissa a regardé le siège commencer, a vu la capitale glorieuse peu à peu étouffer. Il est mort avant : il est mort de vieillesse, avant que Carthage ne meure de consomption. Dans les tortures et par le feu.

Masinissa est mort avant de voir disparaître son infatigable ennemie. Son fils Micipsa, présent en cette commémoration à Dougga, a été témoin de cette tragédie; son autre fils Gulussa, avec ses milliers de cavaliers intrépides, en a été acteur : du côté de Scipion; du côté des vainqueurs.

Quand commence le carnage, Scipion Emilien (qui a appelé à lui son maître de littérature grecque à Rome, l'écrivain Polybe, destiné ainsi à être, de cette chute, le scribe et le spectateur), Scipion donc, le petit-fils adoptif du grand Scipion, du rival d'Hannibal, décide de sauver quelque chose de la grandeur punique.

Certes, l'ancien trésor enlevé aux Syracusains a été rendu à ceux-ci; certes, cinquante mille survivants furent épargnés et partent esclaves; mais sauvegarder quoi de Carthage, sinon l'écriture, sinon les livres?

Tout flambe; tout part en poussière et en cendres : les sanctuaires, les palais, les statues magnifiques de Baal. Munificence et beauté d'une société de sept siècles s'évanouissent en quelques jours.

Scipion - son vieux maître dressé derrière lui - lève la main; intervient :

-Sauvez-les! Sauvez les livres!

Puis, avec un sourire de condescendance, il signifie que ce n'est pas pour les emmener à Rome! Non. Les Romains n'ont que faire de l'héritage punique. Au contraire. Us sèmeront le sel pour bien signifier que la terre elle-même devra être stérile.

-Sauvez les livres! répète quelqu'un qui a entendu Sci- pion préciser :

-Pas pour nous, pas pour que nous les emportions à Rome! Sauvez les livres et donnez-les à nos alliés!

-Nos alliés?

-Les rois berbères!

Ainsi, les livres puniques, à peine préservés des flammes qui mordent déjà les murs de la bibliothèque la plus importante, sont isolés : plusieurs coffres en métal clouté de cuivre les emportent.

L'ordre une fois donné par le général, la livraison sera faite quelques heures après : jusqu'à la tente du roi Micipsa. Qui ne s'étonne pas. Ne remercie pas. Il ordonnera qu'on emporte ce butin jusqu'à Cirta, la haute capitale. « Là, on verra bien », pense-t-il et c'est comme si la mémoire des orgueilleux ennemis de son père se mettait à flotter, intacte, au-dessus des flammes.

A ces livres justement songe aujourd'hui Micipsa debout, silhouette lourde et paisible de quinquagénaire, lui qu'on appelle respectueusement « le Vivant des Vivants ». Les notables de Dougga font cercle autour des stèles en double alphabet.

- Bilingues, nous avons voulu les inscriptions bilingues, précise le chef de l'équipe technique, un nommé Atban.

Chacun des assistants n'oublie pas que Masinissa autrefois a décrété le punique langue officielle dans son royaume, mais quel réconfort de se retrouver enfin entre soi, parlant la langue ancestrale que l'on creuse cette fois à égalité, sur la pierre!

« Que le grand Masinissa et que le Vivant des Vivants soient tous deux louangés pour les générations futures, n'est- ce pas grâce à leur combat, à leur vigilance que l'on doit de ne pas avoir été entraînés dans la ruine punique, ou dans la protection romaine qui va s'appesantir! » se disent les notables de Dougga, cité paisible où il fait encore bon vivre.

Micipsa s'approche des stèles. Il en vérifie chaque inscription. Il remercie les charpentiers, les graveurs, ainsi que le décorateur et le sculpteur : les statues des déesses ailées sont magnifiques.

-Ainsi, déclare-t-il sans la moindre solennité, comme s'il se parlait à lui seul, m'a-t-il été donné de voir, dans mon âge mûr, la destruction totale de la plus grande métropole de la terre!

Deux ou trois de la municipalité de Dougga entament des discours : le premier, avec une aisance ostentatoire, en punique (c'est évident, il a fait ses études à Carthage, il en est fier encore); le deuxième, d'allure plus râblée, intervient en berbère, avec comme un confort retrouvé du laisser-aller, de la chaleur d'être « entre soi ». Et c'est le troisième, le plus jeune mais à l'habit le plus voyant, qui termine par une hâtive conclusion... en latin, « la langue de l'avenir », a-t-il dû se dire.

Micipsa, qui a écouté patiemment, lève le bras; il commence par remercier les orateurs et leurs éloges successifs de Masinissa, son père.

-Je voudrais, devant vous, demander une faveur à mon jeune neveu! Il n'avait pas dix ans qu'il a vu, comme nous, notre ennemie s'évanouir comme dans un cauchemar. Or lui, il m'en souvient, est de ceux qui parlent le mieux la langue d'hier! Que ce soit lui qui lise pour nous tous, et dans les deux écritures, la stèle consacrée à mon père et celle qui porte les noms des habiles artisans! Cher neveu! insiste-t-il devant tous.

Et Jugurtha s'avance.

D'une voix bien distincte, qui résonne dans le silence respectueux établi, il commence par « la langue des Autres », dit-il, et son punique s'élève pour louanger le grand Masinissa, son ascendance et ses trois fils; de la même façon il épelle les noms de l'équipe d'Atban.

Il respire un instant, bref instant où, dans la chaleur avivée, une stridulation de cigale se fait entendre; il reprend la lecture, cette fois « dans la langue des Ancêtres », dit-il énergiquement.

L'assistance lui répond par des salves d'applaudissements. Le jeune prince berbère, dressé un instant devant l'élégant monument, ne sourit pas; peu après, il s'éloigne sous les oliviers.

« Partir! » songe Jugurtha qui n'a pas encore dix-huit ans.

Il épuise ses journées dans la chasse et les exercices de lutte avec ses condisciples. Il étudie, du moins quand il réside à Cirta, textes de droit et récits d'histoire en langue punique - la bibliothèque familiale enrichie, ô combien, de tant de livres récents, le butin de Carthage...

Jugurtha a lu le récit des précédentes guerres, entre Rome et Carthage; mais ce n'est ni par le fantôme d'Hasdrubal le Grand ni même par celui du glorieux Hannibal, triomphateur à Rome et dans maintes villes italiennes, qu'il est hanté, non. Il rêve davantage à l'ennemi irréductible de ces deux héros : le grand Scipion.

Car le jeune homme se souvient : il avait sept ans à peine, il restait figé à la porte du palais de Cirta, au-dessus des falaises, quand un Romain du nom de Scipion, un chef d'à peine trente ans - dont on dit qu'il fut adopté par « l'Africain » à Rome -, est descendu le premier, à la tête de sa troupe.

L'enfant Jugurtha, les yeux ardents, l'a dévisagé. A écouté le dialogue en latin. Micipsa s'est présenté; a salué comme il convenait l'hôte romain :

-Mon père, a-t-il dit, est mort il y a à peine deux heures! Nous vous aurions attendu pour l'inhumation. Les pleureuses entourent sa couche, ainsi que ses femmes!

Puis, selon l'usage, il a enveloppé le général d'une toge de laine immaculée pour lui faire franchir le premier seuil.

A l'entrée du vestibule, l'enfant s'est montré debout et torse nu, le port fier, les mains réunies et prêtes pour le geste d'offrande. Il a présenté la tasse de lait de chèvre, et trois dattes macérées dans le miel d'acacia.

Jugurtha a élevé haut les mains. Le général a baissé son visage tanné, alourdi du casque. Il a souri des yeux et de la bouche à la fois ; l'enfant-prince a dévidé lentement une formule d'hospitalité, en libyque; son oncle, Micipsa, scrupuleusement, a traduit :

-Il vous souhaite, dans notre langue, bienvenue : « Que le deuil, dit-il, s'adoucisse grâce à votre venue, ô ami! »

Avant de boire, Scipion Emilien a contemplé longuement le visage de l'enfant. Lui a demandé son nom.

-Yougourtha, a répondu, de sa voix tranchante, l'enfant.

7. L'écrivain déporté

La geste de Jugurtha ne sera pas écrite en langue berbère : les lettres de cet alphabet, traînant à terre, tels les quadriges et les déesses ailées du monument démantelé de Dougga, semblent

d'elles-mêmes avoir pris la fuite, avoir glissé dans les sables jusqu'au désert des Garamantes, pour se fixer sur les rochers immémoriaux.

Jugurtha et sa passion de la lutte ne seront pas inscrits, non plus, dans l'alphabet punique - Carthage n'est plus là, même si, cent ans plus tard, César tentera de la faire resurgir sur son aire stérilisée. Carthage n'est plus là, mais sa langue court toujours sur les lèvres des lettrés et des non-lettrés des cités déchues, pas encore romanisées. Justement, elle court; elle ne se fixe pas : la langue punique danse, et frémit, et s'entend, cinq ou six siècles encore. Libéré des soldats de Carthage, des prêtres de Carthage, des sacrifices d'enfants de Carthage, libéré et mouvant, le parler punique transmue, et transporte, de vive poésie, les esprits des Numides qui hier faisaient la guerre à Carthage. Ils comprennent désormais qu'ils lui faisaient aussi l'amour - avec violence, avec amertume et désir de viol.

Plus tard, ailleurs, au Ier siècle avant J.-C., pareil ferment et semblable impuissance à écrire les sursauts de résistance se manifesteront dans la Gaule luttant pour son indépendance : ici encore, il appartiendra au vainqueur, César, d'écrire Vercingétorix abattu... Plus tard.

Toutefois, en ce jour de printemps à Dougga où Jugurtha lit la double inscription à la demande de Micipsa, Polybe, « le plus grand esprit de ce temps », qui va être septuagénaire, écrit.

Écrit l'histoire de la destruction de Carthage - se lèvent devant lui les héros de la tragédie, au milieu du brasier qui, six jours et six nuits durant, puis les semaines qui suivirent, rougeoie encore, semble flamboyer jusqu'aux quatre coins de la Méditerranée d'alors : dans les rues de Byrsa, les maisons n'en finissent pas de s'écrouler, se mêlent cadavres et corps vivants des femmes, des enfants, des vieillards, et sur cette boue mêlée de cris, les chevaux des soldats romains et numides font éclater sous leurs pieds des cervelles humaines. Neuf cents désespérés s'enferment dans le temple d'Esculape; au milieu d'eux, sur le toit, la femme d'Hasdrubal, le chef punique mué en suppliant agenouillé aux pieds du général romain, l'épouse donc, ses enfants à chaque main, lui lance une improvisation lyrique de mépris, refuse pour elle et ses petits la vie sauve avant de se jeter avec eux dans le feu qui crépite... Une file d'esclaves sort peu à peu de la ville et des ruines, eux, les survivants, épargnés par Scipion Émilien soudain magnanime. Secoué de nostalgie métaphysique, celui- ci déclame les vers de *l'Iliade* sur la chute de Troie et la fin des empires.

Le vieux Polybe a assisté à la rêverie littéraire de son disciple Scipion qui, au cœur de sa victoire totale de mort, une fois que tout est joué, élégamment s'attriste.

Lui, le déporté du Péloponnèse pendant seize années, l'esprit plein désormais des flammes de Carthage, du délire des âmes fières foudroyées, des milliers de corps piétinés ainsi que des images de désespoir et de fuite, Polybe de
Mégalopolis s'apprête à écrire sur la destruction; à écrire à partir de la destruction.

Avant de retourner chez lui, en Grèce, il a demandé à aller voir l'océan Atlantique, pour observer le rivage des Maures - le Maroc actuel, jusqu'aux rivages de la Maurétanie : il a un désir violent de géographie, comme s'il était vraiment las de l'histoire, celle-ci trop lourde, trop sombre; plutôt le spectacle du monde physique, des paysages, des animaux (« quant à la quantité et à la force des éléphants, des lions et des panthères, à la beauté des autruches, écrit-il, il n'y a absolument rien de tout cela en Europe, mais l'Afrique est pleine de ces espèces »).

Polybe, revenu ensuite dans son pays, subit, l'automne de cette même année, le spectacle du sac de Corinthe, « perle de l'Afrique ». Il a tenté de gérer, en tant que négociateur, la défaite des siens. Malgré lui, il assiste une seconde fois à la déchéance irrémédiable de l'autonomie achéenne sous les bottes et la brutalité des soudards romains. Il voit la lumière de la Grèce d'un coup pourrir, il accepte et il écrit.

Or moi, l'humble narratrice d'aujourd'hui, je dis, tandis qu'à Dougga Jugurtha finit de lire dans la langue ancestrale, je dis que l'écriture de Polybe, nourrie à tant de chutes concomitantes - lui, le témoin du feu de Carthage, du bris des statues de Corinthe par milliers abattues ou emportées, lui qui, pour finir, aura bientôt à contempler l'incendie de Numance et les morts espagnols convulsés d'héroïsme grandiose - que cette écriture, inscrite dans une langue certes maternelle, mais épousée par les esprits cultivés de l'Occident d'alors, court sur les tablettes, polygame!

Comme si, rendant compte de la mort - celle des hommes, celle des cités séculaires, surtout celle de l'esprit de lumière qui éclairait dans la nuit -, Polybe, en traçant dans le troisième alphabet le compte rendu de sa vie - sa déportation politique, son observation du pouvoir à Rome, ses voyages ainsi que la vision de ces ruines immenses, à l'instant même où elles dégringolent-, Polybe, presque malgré lui, renversait l'envers de la cotte de mailles de toute résistance - celle que signifierait une langue de poésie.

Pour lui, en effet, l'écriture de l'histoire est écriture d'abord : il instille dans la réalité mortifère dont il s'obstine à saisir trace un obscur germe de vie... Lui qui devrait être fidèle aux siens, justifie, console et tente de se consoler : surtout, voici qu'il brouille les points de vue, que son écriture s'installe au centre même d'un étrange triangle de la destruction, dans une zone neutre qu'il découvre, qu'il n'attendait pas, qu'il ne recherchait pas.

Voici que, loin de Carthage mais aussi loin de Corinthe toute proche, il écrit non dans la fidélité, ni dans la collaboration : simplement ailleurs, ce qui a nourri son surprenant « réalisme ».

Polybe l'historien - qui n'eut pas, comme son devancier, l'ardent Thucydide, seulement à rendre compte de la fatale fracture de la guerre civile -, Polybe, l'écrivain déporté, de retour, au soir de sa vie, à sa terre natale, s'aperçoit qu'il n'a plus ni terre ni même de pays (celui-ci enchaîné et soumis), simplement une langue dont la beauté le réchauffe, qui lui sert à éclairer ses ennemis d'hier devenus ses alliés.

Il écrit; or sa langue, sa main, sa mémoire, et toutes ses forces juste avant qu'elles déclinent, concourent à cette transmission inopportune, cependant nécessaire... Est-ce pourquoi son œuvre comme la stèle de Dougga, après avoir alimenté, plusieurs siècles, l'appétit de savoir et la curiosité des successeurs, d'un coup, inopinément, par larges plaques, s'efface?

Car, du témoignage de Polybe sur Carthage, sur Corinthe, sur Numance, ne restent désormais que des débris épars, que des ombres d'ombres dans les miroirs tendus d'épigones d'une stature moindre, Appien, Diodore de Sicile, quelques autres.

Comme si cette poussée scripturaire sécrétait un risque, une accélération vers l'inévitable effacement!

Abalessa

Départs départs départs

En ces lieux de l'ancrage

Un vent tourne sur ses chaînes

A desceller les arbres

Malek AI.LOULA,

« *Rêveurs/Sépultures* »

Que je rêve enfin à la royale Tin Hinan, l'ancêtre des Touaregs nobles du Hoggar!... Son histoire fut racontée longtemps comme un songe auréolé de légendes, une silhouette aussi évanescente qu'une fumée, un fantôme ou un mythe, figure imaginaire qui soudain se

concrétisa grâce aux découvertes archéologiques d'une mission franco-américaine de 1925 : Tim Hinan exista. Sa dépouille émouvante (squelette de femme très proche du type pharaonique) fut tirée de la nécropole d'Abalessa et emportée jusqu'au musée d'Alger!

Que je rêve, oui, à la fugitive Tin Hinan, la princesse qui s'avança jusqu'au cœur du désert des déserts!

Elle serait née au Nord : dans le Tafilalet, au IV' siècle après J.-C., peu après le règne de Constantin. Pour quel motif la jeune fille, accompagnée de sa suivante Takamat et d'un groupe de servantes, décida-t-elle de fuir le nord du pays berbère? Pour quelle raison, politique ou privée, malgré sa jeunesse et alors qu'elle allait peut-être régner, décida-t-elle de tout abandonner, de s'enfoncer au-delà des oasis sahariennes? Fut-ce pour sa liberté menacée, la sienne ou celle de sa famille, de son groupe?

Les Touaregs, depuis, aiment à raconter son périple : Tin Hinan, montée sur une chamelle blanche, est accompagnée de la fidèle Takamat et d'une caravane en majorité féminine, jeunes filles noires et blanches mêlées : du pays d'origine, l'on emporte des dattes et du mil, des objets rares et précieux, certes les bijoux royaux, également vases et urnes nécessaires au culte païen qui était celui de la troupe.

La route jusqu'au Hoggar fut longue; aux dernières étapes, les vivres se mirent à manquer. La situation devint critique : mourir de faim dans le désert!

Takamat sur son méhari, ou Tin Hinan du haut de son palanquin - le récit ne tranche point entre les deux amies — aperçoit sur le sol de petits monticules formés par des fourmilières. Takamat, aidée des servantes, se met à ramasser, grain par grain, la récolte des fourmis laborieuses! Grâce à cette patience fructueuse, Tin Hinan peut continuer sa marche avec son cortège : le Hoggar enfin proche, s'ouvre devant elles une vallée verdoyante etfertile. Sauvées!

Elles se fixent là, à l'ouest de Tamanrasset : Abalessa était lieu de pèlerinage avant même qu'on y découvre le mausolée de la princesse.

Un jour de 1925, le Français Reygasse et l'Américain Prorok entrèrent dans la chambre de la princesse morte, dix- sept siècles après qu'on l'eut couchée au centre d'une vaste nécropole contenant onze autres sépultures... Tout autour, un chemin déambulatoire était aménagé pour les processions religieuses qui entouraient de ferveur les mortes!

Cet ensemble funéraire est, par ses dimensions, son ordonnancement complexe, l'épaisseur des murs et des pierres d'origine basaltique, la plus imposante des nécropoles préislamiques de la région.

Je rêve, décidément, à ce jour où Tin Hinan fut couchée à Abalessa : on l'étendit sur un lit en bois sculpté. Son corps mince, recouvert d'étoffes et de larges ornements de cuir, fut allongé sur le dos, orienté vers l'est, bras et jambes légèrement repliés.

Tin Hinan - les deux archéologues le vérifient en considérant son squelette - porte sept bracelets d'argent et sept d'or au poignet gauche, un seul d'argent au poignet droit; la cheville droite est cerclée d'un collier de perles d'antimoine. Des perles fines et précieuses recouvrent sa poitrine.

Près d'elle, dans des paniers, furent posés des dattes et des fruits - dont il ne reste que noyaux et graines. En face du corps couché, une statuette de femme stylisée (son propre portrait ?) n'a pas tout à fait disparu; ainsi que des poteries dont subsistent quelques fragments.

Demeure l'empreinte en or d'une monnaie à l'effigie de l'empereur Constantin; dans une salle voisine, une lampe romaine du iii siècle est conservée : malgré la distance des siècles, la datation chronologique peut ainsi s'établir.

Surtout, pour mon rêve tenace qui tente de rassembler les cendres du temps, de s'agripper aux traces autour des sépulcres par miracle conservés, surtout me troublent (même si je suis autant importunée par le transport de Tin Hinan jusqu'à Alger), me troublent les inscriptions tifinaghs ici retrouvées - d'une origine très ancienne ainsi que sur les murs des chambres avoisinantes (les chouchatts) *où chacune des amies de la princesse fut, à son tour, inhumée.*

Écriture libyque antérieure même à celle de Dougga, que ne comprenaient plus les Touaregs qui, à la suite des deux archéologues, entrèrent, respectueux, dans la tombe, puis détournèrent les yeux devant Tin Hinan couchée.

J'imagine donc la princesse du Hoggar qui, autrefois dans sa fuite, emporta l'alphabet archaïque, puis en confia les caractères à ses amies, juste avant de mourir.

Ainsi, plus de quatre siècles après la résistance et le dramatique échec de Yougourtha au Nord, quatre siècles également avant celui, grandiose, de la Kahina - la reine berbère qui résistera à la conquête arabe -, Tin Hinan des sables, presque effacée, nous laisse héritage - et cela, malgré ses os hélas aujourd'hui dérangés - : notre écriture la plus secrète, aussi ancienne que l'étrusque ou que celle des « runes » mais, contrairement à celles-ci, toute bruissante encore de sons et de souffles d'aujourd'hui, est bien legs de femme, au plus profond du désert.

Tin Hinan ensevelie dans le ventre de l'Afrique!

III Un silencieux désir

« La confession n'est rien,

la connaissance est tout. »

Hermann BROCH,

Hoffmannsthàl et son temps.

« Fugitive et ne le sachant pas »

Ils sont quatre, et lorsque de la fenêtre close sort le message suspendu au bout d'un roseau, ce n'est qu'au quatrième homme qu'il est destiné...

Les quatre sont captifs et ils ont sans doute piètre allure, sauf ce quatrième qui reçoit la missive en langue arabe, pour lui mystérieuse, et qu'accompagne une coquette somme d'or. Cette écriture en langue autochtone, que traduira un renégat mis dans le secret, vient d'une femme cachée de haute nais-sance, seule fille de son père riche, et fille aimée.

C'est l'histoire du Captif et de Zoraidé, du Don Qui-chotte : j'imagine, pourquoi pas, que cette entrée de l'Algérienne dans le premier grand roman de la modernité a réellement eu lieu à Alger, entre 15 75 et 1519, quelque part sous une fenêtre aveugle : signal d'alarme d'une Algéroise peut-être pas forcément la plus belle, ni la plus riche, ni la seule héritière de son père, non, mais sûrement une femme enfermée.

A force d'épier en cachette les infortunés du monde « des bains », ces bagnes qui furent prisons ouvertes, l'inconnue, de sa prison fermée et dorée, ose si audacieusement amorcer le dialogue.

Le dialogue avec l'autre : non point surtout parce qu'il est autre, mais, parce que, sachant déceler sous les oripeaux de la transitoire déchéance, véritables noblesse et dignité d'homme (dignité du héros de Lépante), elle, la voyeuse au regard de lynx et qui penche lentement dans le vertige du danger, elle se saisit du rôle fou : se poser en libératrice de qui s'aventure avec elle dans la transgression ultime. Initiatrice du premier complot, pressent-elle qu'elle se retrouvera, au terme du voyage, épouse de ce chrétien ou d'un autre peut- être, mais surtout

étrangère à la langue de Cervantes?... Certes, la fugitive reconnaîtra d'emblée les images de Marie- Mériem dans les églises alors que, en récompense de ce déplacement mouvementé de tout un groupe dont elle paraît le joyau, elle se verra, pour finir, réduite au rôle de sourde-muette éclatante de beauté, c'est vrai - mais alors, elle n'écrira plus.

Libérant l'esclave-héros des bagnes d'Alger, elle se libère elle-même du père qui lui a tout donné, sauf la liberté, lui qu'elle abandonnera sur le rivage d'Afrique et qui la maudira pour sa trahison. Elle troque un espace cerné {la maison la plus riche d'Alger où elle était reine) pour un ailleurs illimité mais incertain.

Son écriture, devenue illisible, s'avère par là même inutile et s'efface - ainsi, la première Algérienne qui écrit, c'est bien elle, Zoraidé qui rencontre, sinon Don Miguel, du moins le captif de Don Quichotte. Écriture de fugitive, écriture par essence éphémère. Et le Chevalier à la Triste Figure s'érige son premier témoin en Chrétienté, tandis que de la langue bruissante ou inscrite dorénavant autour d'elle, elle ne recevra qu'un regard sourd. Se clôture donc le dialogue initial, sinon l'éblouissement de la voyageuse.

Ainsi en est-il du premier échange : augurai entrecroisement des sexes - de langues, puis de regards, avant l'affaissement des corps - de part et d'autre de la Méditerranée. Transmutation ambiguë des rôles : femme libre et homme esclave, première image de couple dans ce glissement des mondes, pour, après maintes fluctuations dont une double et simultanée servitude, déboucher sur un autre équilibre : le couple de la Mauresque étrange étrangère — épouse chrétienne, c'est-à-dire ni libre, ni esclave - avec le soldat libéré des fers, mais point de la misère et des incertitudes...

Tout ce récit meuble se place d'emblée sous le signe d'une écriture arabe de femme, écriture qu'alourdit à plusieurs reprises une donation d'or. La scripteuse est celle qui paye, mais c'est aussi la voleuse, la traîtresse aux yeux du père et des siens, celle qui, dans le jardin de campagne du Sahel d'Alger, invente l'intrigue et l'anime, puis, au cœur de la nuit, défaille dans les bras de l'étranger, puis persévère dans sa volonté de fuite. Son voyage commencé dans une robe constellée de diamants, elle le finit en habit de pauvresse, le visage voilé comme chez elle, et elle s'avance chevauchant un âne : l'exotisme, ainsi, fait ressac.

L'histoire de Zoraidé, rapportée devant celle-ci muette par /'ex-captif aux hôtes d'une auberge de campagne où Don Quichotte et Sancho Pança sont de passage, est bien la métaphore des Algériennes qui écrivent aujourd'hui, parmi lesquelles je me compte.

La ville de ma famille, ex-Césarée, fut repeuplée de Morisques, par centaines, de ceux qui, contemporains de Cervantes, sont expulsés en masse, définitive et profonde saignée que

s'inflige l'Espagne au début du xvii siècle. Ils trouvèrent refuge dans les cités du Nord maghrébin, parmi lesquelles ma petite ville si ancienne, l'ex-capitale romanisée.

Ces familles ont donc fait le trajet inverse de Zoraidé, transportant leur foi mahométane pratiquée secrètement trois ou quatre générations durant, après 1492. Dans la cohue des exodes et les aventures de la mer, ils font figure à leur tour de transfuges...

Femmes de ma cité, de cette époque : ces réfugiées font refleurir, dans les modestes patios des maisons appauvries, jasmins et citronniers, tandis que leurs hommes, quand ils ne choisissent pas l'arboriculture sur les pentes montagneuses alentour, retournent sur la mer pour des expéditions de revanche et de rapine, en nouveaux corsaires...

Trois siècles après ces allers sans retour, juste avant les années vingt de notre siècle, ma mère naissait là, au milieu de ces familles qui arboraient encore, avec une vanité naïve, leurs clefs des maisons perdues à Cordoue et à Grenade. De quel legs se trouva-t-elle l'héritière et que me transmit-elle de cette mémoire déjà ensablée?... Quelques détails dans les broderies des costumes féminins, quelque accent déformant le dialecte local et gardé comme seul résidu, parler arabo- andalou maintenu le plus longtemps possible... Surtout la musique dite « andalouse » et que l'on nomme « classique », elle que de simples artisans - savetiers, barbiers ou tailleurs musulmans et juifs - pratiquaient avec conscience dans les veillées. La cantilène des musiciennes, dans les cercles féminins, maintenait en parallèle, et grâce à la langueur du rythme, les figures de rhétorique, la joliesse surannée, la douceur masquant la douleur de l'époque glorieuse qui, là- bas, fut brassage des races, des langues et des savoirs.

Ainsi reçus-je, au cours des étés de ma première enfance, au milieu des brodeuses, des chanteuses, odalisques jeunes ou vieillies de cette cité fermée sur elle-même, où seul le luth pouvait se plaindre haut, cette lueur vacillante qui traversa les siècles et perpétua la lumière de l'Andalousie des femmes, encore quelque peu nourricière.

Ma mère, dans le village de colonisation où, accompagnant mon père, instituteur de langue française, elle se retrouvait citadine isolée, ma mère tenait surtout, dans ce qui constituait son trousseau en caftans de velours, en bijoux anciens, en coffrets rares, à ses cahiers de musique : elle qui n'écrivait pas le français, qui apprit ensuite à le parler sans l'écrire, grâce à ses voisines françaises puis à ses enfants, elle ouvrait ces feuillets où, adolescente, elle avait noté la poésie des noubas *andalouses. Elle en savait par cœur les couplets, mais relire les vers inscrits en arabe la préservait, dans notre cercle, du statut d'analphabète qui aurait pu être le sien.*

Or cette écriture-là, combien sa destinée s'avéra significative pendant les années de la guerre d'Algérie!... Un été où notre appartement se trouva fermé {ma mère avait quitté son voile traditionnel pour rendre visite en France à son fils unique, emprisonné en Lorraine), un été donc de voyages de ma mère, les soldats français entrèrent perquisitionner : au milieu du saccage habituel en ce cas, ils lacérèrent les cahiers de musique andalouse, cette écriture mystérieuse pour eux, qu'ils interprétèrent comme le message de quelque connivence nationaliste...

Aux premiers jours de l'indépendance, ma mère me rapportait, les larmes aux yeux, la peine qu'elle ressentit pour cette écriture violentée. Son chagrin pouvait paraître incongru en ces temps où, autour de nous, maintes femmes pleuraient, qui un fils, qui un frère. Je sentis pourtant à mon tour mon cœur étreint à cause de la navigation de cette écriture venue de si loin, d'au-delà des siècles et des rivages, transmise de femmes à femmes, les unes en fuite, les autres enfermées.

—Tu savais ces textes par cœur! dis-je faiblement.

-Mais je les avais inscrits, soupira-t-elle. J'avais alors quinze ans; j'y tenais plus qu'à mes bijoux!

Ma mère, d'écriture arabe mais passée au français oral, se percevait sans doute comme ne pouvant plus écrire aussi sûrement la langue savante : elle qui ne se voilait plus ni le visage ni le corps, elle qui avait parcouru la France en tous sens pour visiter ses prisons, ma mère, porteuse de ce legs ancestral, en voyait soudain l'effacement et ce, dans une ineffable tristesse.

Terme d'une écriture de femme, comme si, son corps se mettant en mouvement et sans le voile des aïeules, sa main scripteuse perdait alors et l'ardeur, et la trace! Zoraidé donc de retour, mais en sens inverse; avec un récit nouveau du Captif qui aurait pu être celui du fils libéré des prisons françaises d'hier, qui devient celui de la fille s'emparant du statut de la mère...

« Fugitive et ne le sachant pas»; ou ne le sachant pas encore. Du moins jusqu'à cet instant précis où je relate ces allées et venues de femmes fuyantes du passé lointain ou récent... A l'instant où je prends conscience de ma condition permanente de fugitive - j'ajouterai même : d'enracinée dans la fuite —, justement parce que j'écris et pour que j'écrive.

Je n'inscris pas, hélas, les paroles des noubas *trop savantes pour moi. Je me les remémore : où que j'aille, une voix persistante, ou de baryton tendre ou de soprano aveugle, les chante dans ma tête, tandis que je déambule dans les rues de quelque cité d'Europe, ou d'ailleurs, alors que quelques pas dans la première rue d'Alger me font percevoir aussitôt chaque prison ouverte au ciel, ou fermée.*

J'écris dans l'ombre de ma mère revenue de ses voyages de temps de guerre, moi, poursuivant les miens dans cette paix obscure faite de sourde guerre intérieure, de divisions internes, de désordres et de houle de ma terre natale.

*J'écris pour me frayer mon chemin secret, et dans la langue des corsaires français qui, dans le récit du Captif, dépouillèrent Zoraidé de sa robe endiamantée, oui, c'est dans la langue dite * étrangère » que je deviens de plus en plus transfuge. Telle Zoraidé, la dépouillée. Ayant perdu comme elle ma richesse du départ, dans mon cas, celle de l'héritage maternel, et ayant gagné quoi, sinon la simple mobilité du corps dénudé, sinon la liberté.*

Fugitive donc, et ne le sachant pas. Car, de trop le savoir, je me tairais et l'encre de mon écriture, trop vite, sécherait.

Femme arable I

Le 18 décembre de cette année-là, j'ai tourné le premier plan de ma vie : un homme assis sur une chaise de paralytique regarde, arrêté sur le seuil d'une chambre, y dormir sa femme. Il ne peut entrer : deux marches qui surélèvent ce lieu font obstacle à sa chaise d'infirme. Chambre comme un antre, chaude, si proche et si lointaine à la fois : le lit est large, bas, entouré de multiples peaux de mouton blanches adoucissant la rudesse des murs hauts de la demeure paysanne. A la manière ancienne, la dormeuse a serré ses cheveux dans un foulard rouge. L'époux immobilisé regarde de loin. Il a un mouvement du torse; sa main s'appuie au chambranle, une seconde avant que finisse le plan.

Les trois plans suivants, la caméra prend la place de l'homme - le comédien a des yeux bleus, tristes. Elle tourne lentement, très lentement, autour du lit : musique en volutes graves qui se déroulent dans ma tête, plus tard dans la bande-son. Regard du paralytique : c'est la danse du désir impuissant.

La femme arabe apparaît endormie, image quasi traditionnelle au foulard rouge, image insaisissable. Premiers « plans » de mon travail : une certaine défaite de l'homme. J'ai dit :

« Moteur. » Une émotion m'a saisie. Comme si, avec moi, toutes les femmes de tous les harems avaient chuchoté : « moteur ». Connivence qui me stimule. D'elles seules dorénavant le regard m'importe. Posé sur ces images que j'organise et que ces présences invisibles derrière mon épaule aident à fermenter.

Ce regard, je le revendique mien. Je le perçois « nôtre ». Unique regard perçant les murs des siècles passés, s'échappant hors des maisons-tombeaux d'aujourd'hui et qui cherche à se poser, concentré. Redonnant lenteur et relief au rythme des choses.

Mon exaltation dure. « Moteur! » Ma voix, neutre. Autour, une équipe de dix-neuf personnes dont quatorze techniciens. Deux femmes en dehors de moi : la maquilleuse et la scripte. Julien, l'ami qui se veut, pour moi, photographe, prendra des photos de plateau à la prochaine pause. Dans le remue-ménage de ce démarrage, il fait nuit, il fait froid, je pourrais me sentir seule. Mais non. L'homme regarde sa femme, image lointaine, dormir et je le regarde la regarder.

Peuple des cloîtrées d'hier et d'aujourd'hui, une image- symbole est le véritable moteur de cette chasse aux images qui s'amorce. Corps femelle voilé entièrement d'un drap blanc, la face masquée entièrement, seul un trou laissé libre pour l'œil. Fantôme que l'interdit rend encore plus sexué, inversant l'apparence; ombre qui déambule sans que, des siècles durant, nous ayons hurlé notre ensevelissement, sans que nous ayons arraché le drap, et au besoin notre peau avec. Cette image - réalité de mon enfance, de celle de ma mère et de mes tantes, de mes cousines parfois du même âge que moi, ce scandale qu'enfant j'ai vécu norme-, voici qu'elle surgit au départ de cette quête : silhouette unique de femme, rassemblant dans les pans de son linge-linceul les quelque cinq cents millions de ségréguées du monde islamique, c'est elle soudain qui regarde, mais derrière la caméra, elle qui, par un trou libre dans une face masquée, dévore le monde.

Ce trou, son seul dard vers l'espace. L'œil, questionneur derrière et malgré tous les écrans, n'a plus été là, pour moi, simplement pour que la malheureuse cherche son chemin : juste un peu de lumière, une lueur pour se diriger et en avançant, échapper aux regards masculins.

« Car ils épient, ils observent, ils scrutent, ils espionnent! Tu vas, ainsi étouffée, au marché, à l'hôpital, au bureau, au lieu de travail. Tu te hâtes, tu tentes de te faire invisible. Tu sais qu'ils ont appris à deviner tes hanches ou tes épaules sous le drap, qu'ils jugent tes chevilles, qu'ils espèrent voir tes cheveux, ton cou, ta jambe, au cas où le vent soulève ton voile. Tu ne peux exister dehors : la rue est à eux, le monde est à eux. Tu as droit théorique d'égalité, mais " dedans confinée, cantonnée. Incarcérée. »

Ce regard artificiel qu'ils t'ont laissé, plus petit, cent, mille fois plus restreint que celui qu'Allah t'a donné à la naissance, cette fente étrange que les touristes photographient parce qu'ils trouvent pittoresque ce petit triangle noir à la place d'un œil, ce regard miniature devient ma caméra à moi, dorénavant. Nous toutes, du monde des femmes de l'ombre, renversant la démarche :nous enfin qui regardons, nous qui commençons.

1er mouvement : De la mère en voyageuse

Cela faisait trois mois et quelques jours qu'ils n'avaient pas reçu la moindre nouvelle de Salim : une carte postale de n'importe quelle petite ville de France - avec cette même écriture illisible parlant du temps, ou d'apparentes études; rien, même pas, comme cela était arrivé deux ou trois fois, un coup de téléphone tard le soir où une voix d'inconnu disait, en arabe : « Il va bien, il vous fait dire de ne pas vous inquiéter. » Rien, le silence, par le courrier ou par le téléphone.

La mère, tout en y pensant, n'osait en parler à son époux. Elle l'observait, chaque matin, très tôt, quand il descendait quelques minutes, qu'il remontait avec les deux quotidiens régionaux, les parcourait avec une vivacité anxieuse et, tout en le servant, elle finissait par demander posément : « Rien de nouveau? » Ils pensaient tous deux à leur fils en une même seconde. Le père répondait, après un silence et avec un calme forcé : « Rien! » Ce serait, naturellement, avec ses collègues qu'il parlerait des attentats de la veille, des opérations militaires, ou du bilan communiqué par la presse... Elle, elle descendrait tout à l'heure au marché qui se trouvait juste en sous-sol, sous la cité où ils habitaient, seuls avec deux autres ménages d'enseignants indigènes, parmi la centaine d'Européens; elle en profiterait pour rendre visite à son amie française, la pharmacienne, à côté du marché : juste le temps de lui dire bonjour, en souriant, entre deux clients - cela la rassurait, elle, la mère!

Trois mois et davantage donc, sans le moindre signe de Salim, envoyé de là-bas; de l'est de la France, avait supposé le père, qui s'en était ouvert, une seule fois, devant son épouse et son beau-frère venu en visite :

-Oui, nous disons aux voisins, enfin aux Européens quand ils demandent, par politesse : Notre fils? Il s'est inscrit en faculté, oui, à Paris! Or, nous savons bien qu'il n'est plus à Paris, qu'il ne va pas à ses cours, même s'il a besoin de ses papiers d'étudiant, pour le sursis militaire et pour circuler! Nous savons... Enfin, qu'est-ce que nous pouvons savoir de nos jours sur nos fils, sur nous-mêmes!

Il s'était arrêté; jamais il n'avait livré aussi longuement son inquiétude, mais le frère de sa femme était aussi son meilleur ami; il était incité à parler haut devant lui, à exposer ainsi ses peurs que d'ordinaire, surtout concernant son fils, il ne livrait même pas à lui-même, ni à son épouse...

La mère s'était levée, toute raide, avait quitté le salon, avait laissé les deux hommes seuls; elle était entrée dans la petite salle de bains, s'était lavé le visage à grandes éclaboussures d'eau froide, avait observé ses traits de femme venant juste d'avoir quarante ans. Elle eut, devant la glace, comme un hoquet qui lui contracta les joues : elle ne pleurerait pas, elle l'avait décidé. Réconforter son mari, avant elle-même! Quant à son angoisse informulable, elle la corrigeait d'ordinaire grâce à de longues palabres avec quelques vieilles - la femme de ménage qui venait, chaque lundi, pour la lessive, une ou deux autres, du marché, des vendeuses d'herbes ou d'œufs - toutes celles en somme qui lui disaient sa chance de mère d'avoir son fils (certes son fils unique, autant dire « la prunelle de ses yeux, la fierté de son avenir », etc.) loin, en France ou ailleurs, mais pas ici, livré aux aléas des représailles, des perquisitions, des interrogatoires, des... Après ces chuchotements des vendeuses ou ces murmures, chaque lundi, de la lavandière, la mère respirait profondément, se sentait presque chanceuse, se disait qu'un jour, en retournant à sa ville d'enfance, elle ferait comme autrefois sa vieille mère : aller au sanctuaire près de la mer, apporter des chandelles, des bougies, des œufs durs et des brioches pour les pauvres, remercier le saint mort, quémander les bénédictions - payantes, certes - des héritiers de celui-ci, elle le ferait sans en souffler mot à l'époux qui s'irriterait de ces rituels!

Sortant de la salle de bains, elle se calmait momentanément, elle se persuadait que sa chance, dans cette guerre interminable, serait d'être préservée comme mère : après tout, elle n'avait qu'un seul fils, c'était plutôt rare, ici, Dieu lui serait clément...

Trois mois et quelques jours sans nouvelles, la banalité des jours et du sort!

Elle saisit l'occasion de la fin du ramadan pour demander à aller, le lendemain - puisque, en outre, leur fille, la benjamine de treize ans, avait congé à son lycée - passer toute la journée dans leur ville, à Césarée...

A peine parvenues là mais après le déjeuner, elle, avec sa belle-sœur, prirent prétexte d'une visite à une tante très malade; elles visitèrent en effet celle-ci rapidement, puis, sur le retour (tel était leur projet de départ), elles trottinèrent, dans leurs voiles de soie et la voilette en organza brodé bien raidie sur l'arête du nez - seuls leurs deux grands yeux visibles - ainsi à moitié anonymes, elles entrèrent chez la voyante qui, depuis un récent pèlerinage à La Mecque, ne

vendait plus ses potions magiques, ne tirait plus les cartes, vivait d'aumônes et de ses économies, abîmée de plus en plus dans ses dévotions : Lia Rkia, son nom était connu de toutes les matrones de la cité.

Car le matin, dès que la mère était arrivée, elle s'était confiée à sa belle-sœur :

-Si ce silence de Sélim continuait, je ne pourrais pas vivre, ne rien montrer, paraître forte pour mon mari, pour la petite, pour... - et sa voix fléchit.

- Nous irons, toi et moi, chez Lia Rkia : ses visions sont souvent un réconfort!... Encore faut-il qu'elle accepte, depuis qu'elle est *hadja,* ce n'est pas sûr! Peut-être que pour notre famille...

Après deux messages qui lui furent envoyés par la fillette des voisins, la dame avait fait dire qu'elle les attendait toutes deux, à l'heure du café, et que ce serait « pour le seul remerciement de Dieu et de son Prophète! ». La belle- sœur avait expliqué que c'était la formule qu'elle employait pour annoncer à l'avance qu'elle n'accepterait pas d'argent, pour rester fidèle à son serment, que toutefois rien ne les empêchait de se munir à l'avance d'un cadeau rare, un parfum venu de Paris ou un carré de soie... Et voici donc qu'elles longeaient la murette qui isolait le vieux théâtre antique et ses ruines de la rue haute; elles arrivèrent à la petite maison retirée dans une encoignure sombre.

La mère tapa sur la « main de Fatma » en fer ciselé. Elles entrèrent, traversèrent un patio d'humbles proportions mais éclatant d'une lumière presque violette qui semblait ruisseler d'une fontaine céleste... Les yeux encore papillotants, la mère, le voile glissant sur sa chevelure, enleva prestement la voilette, se pencha sur la dame vénérable qui, assise sur un profond divan, les attendait. Après les embrassades et les compliments d'usage, la mère, tout près de sa belle-sœur, attendit, le cœur en émoi.

C'était la belle-sœur qui, de sa voix douce, comme rêveuse, parlait presque sereinement de Sélim : comme s'il avait été là, comme s'il allait, dans une minute, pénétrer dans cette pièce, incliner sa trop haute taille, sourire à demi, de son sourire en coin... La mère, tout en écoutant, s'absentait dans cette présence proche, pas tout à fait irréelle,

Un silence. La servante venait de faire entrer, sans que la mère y prêtât attention, un kanoun empli de braises; elle s'était éclipsée. Le silence s'étira, mais semblait translucide. La mère vit, dans la pénombre de la petite pièce fraîche, le masque de Lia Rkia, son foulard fauve à franges noires; sous les yeux à demi baissés et sous le long nez amaigri et aider, les lèvres fines, presque totalement effacées, murmuraient dans ce qui n'était plus tout à fait le silence : la vieille dévidait des bribes de sourates, éparses, effilochées. On entendait enfin le verbe coranique, comme s'il coulait des lèvres d'une demi-morte : la mère attendait, cette fois sans émotion. D'une main preste, la magicienne jeta dans le kanoun, sans qu'elle l'eût approché d'elle, une

poudre, ou des herbes, ou un sachet de quelque médecine. D'un coup, des fumées blanchâtres, puis presque vertes, s'élevèrent; l'odeur âcre fit tousser les deux visiteuses un moment. La vieille, impénétrable, attendit, puis, les fumées dissipées et les femmes calmées, elle interrogea d'une voix rogue :

- Il est né de quel mois, ton prince?

-Du mois de Rdjeb! Le 27, je crois! fit, après une hésitation, la mère.

De nouveau, la peur en elle, qui affole, et son vent en vous comme une tempête. Elle se recroquevilla, inclina la tête sur sa poitrine, chercha sa respiration suspendue; pensa enfin, elle aussi, à dévider le début d'une sourate, en l'occurrence la plus courante, la *fatiha.* Elle en répéta deux ou trois fois les premiers vers; reprit son calme. Elle surveillait les lèvres de la diseuse qui, les paupières baissées, se concentrait.

Le silence compact dans la pièce. La belle-sœur semblait invisible, ou morte : on n'entend même plus sa respiration, se disait la mère patiente maintenant, confiante. Sélim, se dit-elle, s'il savait, se moquerait d'elle, c'était sûr! Mais, s'il la voyait à présent, pleine de confiance, il lui sourirait d'indulgence! D'imaginer cela, cette forme de tendresse tacite qu'il avait toujours eue, depuis sa puberté, la réconforta.

La vieille toussa. Puis elle commença :

-Ne t'inquiète pas pour le jouvenceau! Sur lui, la protection de Sid el-Berkani (la mère lui fut reconnaissante de ne pas oublier l'ancêtre sanctifié là-haut, dans les montagnes proches).

Elle reprit, sur un ton plus doux, comme si la vision était déjà inscrite et qu'elle ne faisait que la dévider :

-Ne t'inquiète pas pour lui! Il aura un destin... plus grand que celui de son père! termina-t-elle emphatiquement.

La belle-sœur mit doucement la main sur le bras de sa compagne qui, sans se rendre compte, avait sursauté. La voix de Lia Rkia, après un soupir, presque un râle, déclara haut, sur un ton de victoire :

-Je le vois... Je le vois... (elle hésita, puis :)... je le vois s'avancer sur le chemin de Verdun!

Ce dernier nom, français, qu'elle prononça en roulant le *r,* créa une surprise : les deux visiteuses se regardèrent malgré la pénombre : elles connaissaient les vieux retraités, anciens combattants de l'autre guerre, et qu'on appelait, même en arabe, « ceux de Verdun » - toujours avec le *r* roulé. Que venait donc faire l'autre guerre, celle dont il ne subsistait que des vieillards, avec celle-là, « la nôtre », se dirent les deux femmes? Est-ce que la vieille Rkia ne versait pas, à son tour, et malgré ses potions magiques, et son récent pèlerinage, dans une inquiétante sénilité?

-Je te l'avouerai, remarqua la belle-sœur, sous le voile, sur le chemin du retour, j'ai pensé : « Elle divague, elle ne voit plus comme avant! » Or tu vois, elle a répété fermement : « Sélim est bien portant. » Où il est, peu importe!

- Elle m'a allégée un peu de l'inquiétude, reconnut la mère.

Elles rentrèrent à la maison familiale, retrouvèrent les autres; certes, elles n'évoquèrent le verdict de Lia Rkia qu'avec les femmes, jeunes ou vieilles. Certaines embrassèrent avec effusion la mère qui se dit que c'était aussi pour cela qu'elle était venue ce deuxième jour de l'Aïd, pour ce partage dans l'effervescence et dans une spontanéité quasi enfantine.

Accompagnée de sa fille, sa dernière, et du mari, elle retrouva le soir même leur appartement de la capitale.

Elle dormit calmement les nuits suivantes.

Dix jours plus tard, arriva une lettre du tribunal de Metz, en Lorraine : l'administration pénitentiaire informait le père que son fils de moins de vingt et un ans avait été arrêté, qu'il faisait l'objet d'une inculpation (« association de malfaiteurs », d'autres chefs d'accusation aussi pompeux, qui ne parurent pas à la mère aussi graves que lors de la première arrestation de Sélim, à dix-sept ans, au pays). Elle garda le silence, regarda gravement son mari, respira profondément en pensant avec vivacité (« L'essentiel, il est vivant, il est sauf! Peu importent toutes les prisons du monde ! Il en sortira !...); elle finit par demander doucement :

-Metz, en Lorraine, n'est-ce pas du côté de... Verdun?

- De Verdun? reprit le père, surpris.

-La voyante, celle de chez nous...

Elle bafouilla, puis, confuse, mais en même temps rassérénée, expliqua, ou plutôt avoua qu'à la dernière visite dans leur ville, elle avait rencontré Lia Rkia qui avait « vu » Sélim, « sur le chemin de Verdun », reprit-elle presque triomphalement, et c'est ainsi que la nouvelle de l'arrestation du fils ne suscita vraiment ni inquiétude, ni alarme - du moins chez la mère.

Peu après ils partirent tous deux au village, pour rendre visite à la vieille nourrice. Elle avait elle-même un de ses fils en prison dans le Sud - elle disait : « Au Sahara », et l'on comprenait à ses silences que les deux derniers, si elle déclarait, mais sans soupirer, plutôt orgueilleusement, qu'elle n'avait d'eux aucune nouvelle, c'était que, fort probablement, ils étaient « montés » à la montagne si proche, en somme au maquis.

La nourrice, approchant de soixante ans, était malade : faiblesse cardiaque et en même temps un diabète chronique. Elle apprit, au lit, dans la demi-obscurité de sa masure fraîche, que Sélim avait été arrêté en Lorraine; qu'il fallait désormais se tranquilliser pour lui (les prisons en

France étant moins dures que celles d'ici), plutôt s'armer de patience jusqu'à l'issue finale!... Elle écouta ces nouvelles sur sa couche de souffrances; elle aimait, disait-elle autrefois, Sélim autant que deux de ses fils réunis!

-Je me fais vieille, murmura-t-elle finalement. La prison, pourvu qu'il n'y reste pas des années! Pourvu que je puisse le voir un jour devant moi dressé... (elle s'arrêta, rêva, puis termina :)... et libre! Oh oui, Seigneur et doux Prophète, libre, le fils de mon cœur!

La mère l'écouta, ne montra pas son émotion, questionna sur la vie du village. Elle déposa les médicaments apportés, se chargea d'une autre liste et retrouva le mari pour rentrer à la capitale.

Le soir, tard, dans la cuisine, elle décida silencieusement, et pour elle-même (elle en parlerait ensuite à sa fille presque adolescente, avant de préparer le terrain pour obtenir l'autorisation maritale), oui, elle décida fermement, irrévocablement, que si son fils devait rester incarcéré des années, eh bien elle irait là-bas, « et même seule, si c'était nécessaire! », puisque le mari, qui venait de quitter l'enseignement, serait, aux vacances d'été, moins libre qu'auparavant. Elle répéta, cette fois, devant sa petite, le lendemain soir, et toujours dans la cuisine, en terminant la vaisselle :

-J'irai seule et sans voile - maintenant je sais -, seule, dans chacune des prisons où ils le mettront!

-Tu m'emmèneras avec toi! Intervint la fille à peine étonnée d'une telle résolution maternelle.

Ainsi, la nouvelle de l'emprisonnement de Sélim fit entrevoir à la mère comme le début d'une aventure...

Elle s'endormit tranquille, au retour du village. Elle en parla le lendemain, après le marché, avec sa seule amie, la pharmacienne. Elle acheta de l'aspirine, commença à étudier, avec hésitation, des modèles de lunettes de soleil (ce serait l'été qu'elle irait là-bas et de se voir brusquement descendre du bateau, prendre le train, sans voile donc, mais la face au moins barrée par des lunettes noires, cela lui semblait plus aisé!...). La Française abandonna ses derniers clients au préparateur et fit entrer la mère dans l'arrière-boutique. La nouvelle de l'arrestation du fils fut rapportée, commentée. « Ainsi, dit la mère, j'ai raison de ne pas trop m'inquiéter? » et elle observait l'expression du visage de la pharmacienne. Puis, sans attendre, elle débita la phrase toute préparée : « Mon fils, c'est un prisonnier politique! » Elle répéta les derniers mots, elle les essayait, épiait la moindre réaction chez son interlocutrice qui restait amicale, bien sûr, un « prisonnier politique » avait un statut noble, pas honteux; serait-ce la même réaction chez des Européens qui seraient moins bien disposés que son amie?...

Elle aurait voulu dire ses projets, juste pour être encouragée : est-ce que son époux, s'il ne pouvait s'absenter et partir pour la France au cours d'un congé, la laisserait seule voyager, en somme la déléguerait?... Elle n'en parla pas cette fois : dans trois ou quatre jours, à sa prochaine visite, il y aurait moins de clients. Elle aborderait alors le sujet. Elle expliquerait qu'elle se sentait forte. Elle chercherait réconfort.

Le soir, dans la cuisine, quand avec sa fille elles terminèrent de tout ranger, elle lui murmura avec un sourire complice, un peu en gamine :

- Cherche-nous une carte, pour la ville de Metz! Car j'ai eu une idée : nous irons en Alsace pour une cure de détente!... Est-ce que ce ne sera pas loin? Ton père nous laissera, je suis optimiste!...

Elle s'endormit en imaginant la façade haute de la prison de Metz : pas grise, pas noire, une haute bâtisse certes mais avec un air avenant, un peu comme un grand hôtel où son fils logeait, où elle se rendrait avec allant...

Lorsque la mi-juillet 1959 arriva, la mère et sa fille furent accompagnées au bateau par le père ému de les laisser entreprendre, seules, un si long voyage. Au cours de la traversée, en cabine de seconde classe, la mère veilla sur sa fille, la fille veilla sur sa mère, élégante et paraissant si jeune, « surtout, se dit l'adolescente, les passagers pieds- noirs ne pouvaient se douter que cette dame en tailleur fleuri d'été était seulement, quelques semaines auparavant, à Césarée, si élégante aussi mais autrement, en Mauresque andalouse trônant au premier rang des invitées assises en idoles autour des musiciennes, lors du septième jour de la naissance du dernier neveu!... Où jouons-nous un rôle, là- bas dans la famille, ou ici sur ce bateau; parmi ces passagers qui nous croient comme eux, des touristes?... ». Et la mère, qui restait allongée dans la cabine, sûre qu'elle était d'avoir le mal de mer, bien que la mer fût limpide et si calme, la mère avait recommandé à sa petite qui voulait monter sur le pont: «Attention! Ne parle pas à des inconnus et si jamais tu ne peux éviter, n'évoque pas la vraie raison de notre voyage, c'est-à-dire ton frère! Non pas que tu aies à en avoir honte, au contraire! Nous en sommes fières! Mais, on ne sait jamais, nous sommes deux femmes seules, et parmi " eux ", ils nous prendraient pour des *fellaghas,* comme ils disent! Rappelle-toi, nous allons nous soigner, une cure dans les Vosges, c'est d'ailleurs la vérité vraie! » Elle avait fait les recommandations en arabe; elle s'allongeait; sûr, elle ne pourrait dormir, elle aurait des nausées, elle ne s'assoupirait que dans le train qu'elles prendraient à Marseille, le lendemain. Sa fille acquiesçait, montait sur le pont, restait seule, des heures, à se gorger les yeux de la nuit faisant scintiller les vagues.

Elles arrivèrent le surlendemain à l'établissement médical, aux « Trois-Epis », silencieuses, soudées et si lasses. Leur séjour était prévu pour trois semaines. Elles attendirent, la première semaine, la lettre de Metz. Qui arriva.

Sélim, en leur écrivant (son écriture maculée, çà et là, des tampons de la censure de l'administration pénitentiaire), leur déconseillait de venir jusqu'à lui. Il se portait bien : il l'affirmait deux ou trois fois. Mais il expliquait que les conditions actuelles de détention étaient très dures, que les « frères » (c'était son terme, juste avant une rature de la censure), une quarantaine, disait-il après le mot barré, celui- ci, sa jeune sœur finit par le lire, ou le deviner « s'organisent! » - « Oui, j'en suis sûre, il a écrit qu'ils s'organisent! et eux, la direction, ils ont barré le mot! » - « C'est-à- dire? » demanda la mère, et sa fille, en hésitant, expliqua que sans doute ils devaient faire grève, les prisonniers, ils devaient demander des droits politiques, ou simplement un mieux-être, « je ne sais pas, moi, ce n'est pas qu'il ne veut pas nous voir, c'est que cela tombe mal! Que veux-tu, même en prison, ils sont en lutte! ».

Alors, la mère, dans leur chambre à deux, s'écroula sur le lit et pleura; sanglota; se laissa aller : devant le silence de sa petite, devant ses yeux grands ouverts. Elle se reprit, sécha son visage, s'excusa puis, peu après, se reprochant sa défaillance, proposa qu'elles fassent, ce deuxième dimanche, une excursion, « y compris jusqu'en Allemagne, si tu veux, et l'on enverra une carte postale à ton frère! ».

Le séjour se termina mélancolique; elles renoncèrent à passer par Paris pour les trois jours où elles devaient vivre dans une famille émigrée amie. Elles envoyèrent en plusieurs colis tout ce qu'elles avaient apporté pour Sélim, y compris ce que les cousines avaient tricoté pour lui... Quant à l'argent, aux pâtisseries et aux provisions du pays qu'elles devaient apporter « dans nos mains », gémit la mère doucement, tout cela fut expédié dès le lendemain de la lettre de Sélim, si décevante.

Une année s'écoula à Alger; le quotidien d'une guerre qui dévoilait ses crocs dans les campagnes, sur les montagnes incendiées au napalm, où les maquisards s'accrochaient dans des grottes, où les paysans étaient « regroupés » sous contrôle. Dans la capitale, la peur était brouillard diffus et gris, et ce serait longtemps ainsi jusqu'à plus tard, un peu plus tard, un décembre lyrique (jours de barricades sur lesquelles vola, parmi des enfants et des femmes qui tombaient sous les balles, le drapeau nouveau, et son rouge, et son vert...). Plus tard!

Auparavant, le père entretenait une correspondance régulière avec l'avocat de son fils; la mère semblait cette fois résignée. Ne parlait de Sélim qu'à Césarée, au milieu des femmes, ses amies, qui savaient qu'elle ne renoncerait pas, non certainement pas, à ses voyages vers le fils unique. Le fils « préservé » disait-elle, au lieu de dire « emprisonné », car, autour d'elle, les

mois passant, combien de jeunes gens, d'hommes faits partaient, disparaissaient, étaient enlevés! Jusqu'à son frère (son demi-frère de père), M'Hamed, son préféré à cause de sa douceur de cœur et de sa beauté : descendu un jour du car, entre Césarée et Hadjout, par un contrôle de l'armée française, emmené avec deux autres, des quadragénaires comme lui, dans la forêt voisine! On n'avait pas retrouvé leurs corps; l'avocat commis avait cherché trace dans toutes les prisons des environs! Six mois après, toujours rien! Régulièrement, la mère allait à Hadjout voir sa belle-sœur et ses quatre petits - c'était sûr, chacun des parents la considérait déjà comme une veuve avec orphelins : le plus dur, c'était aussi cela, qu'on ne puisse pleurer ouvertement M'Hamed, qu'il n'ait pas droit au rituel, même si le corps était absent! - « Non, protestait son mari, il faut espérer pour M'Hamed, il faut continuer les recherches! »

Ils revenaient de Hadjout, ou de Césarée : une lettre de Sélim les attendait avec des nouvelles apparemment banales. Il remerciait pour les colis; comme chaque fois il signalait qu'il partageait tout avec ses camarades. « Nous faisons caisse commune », écrivait-il, et c'était déjà bien, commentait la jeune sœur revenant du lycée et relisant à son tour le message, que leur censure habituelle préservât ces annotations!

La mère ne disait rien; ne disait plus rien - à part dans ses propos réguliers avec la pharmacienne qui montait quelquefois jusque-là, à l'heure du thé. La mère ne dit rien toute cette année : elle avait habité la patience et, enfin, l'été i960 arriva.

La mère repartit en juillet, pour le même lieu de cure; cette fois seule - sa fille, quatorze ans, avait été envoyée dans une colonie de vacances pour adolescentes dans les Pyrénées.

Dès que la voyageuse s'installa aux « Trois-Epis », elle fit dire à la direction qu'elle s'absenterait le samedi suivant; qu'elle reviendrait après le week-end et qu'elle irait à Metz. Elle prit le train, puis à la gare demanda le bus « pour la prison ». Elle parlait maintenant sans accent; ses cheveux châtain clair, sa toilette de la boutique la plus élégante d'Alger la faisaient prendre (quarante ans, elle en paraissait dix de moins, un peu raidie dans son air « chic ») pas tellement pour une Française, plutôt pour une bourgeoise d'Italie du Nord, ou pour une Espagnole qui serait francisée...

Elle arriva à la porte de la prison; sans prêter attention aux indications d'horaires affichées, elle sonna, attendit le cœur battant. Au concierge qui l'accueillit derrière son poste vitré, qui s'étonnait : « Et les horaires, et les jours de visite? », elle expliqua, prenant, malgré son allure de dame qu'on pouvait supposer être une institutrice, une épouse de notaire, de magistrat, une voix presque de fillette (elle s'appliquait tant dans cette langue) :

-Je viens de loin! Plus loin que Strasbourg! J'ai voyagé hier et toute la matinée! Je veux voir mon fils!

Elle dit le nom de Sélim.

-Vos papiers! finit par clamer d'un ton bourru le gardien.

Un peu désarçonné par le nom arabe, ayant reconnu là un des noms des « agitateurs »; il ne comprenait pas : cette dame avait si bon genre!

-Elle, la mère! Cette jeune femme presque blonde, et à l'air...

Il l'observa en silence, avec un début de rancune. Elle attendait, se forçant à atténuer sur son visage l'émoi de son attente : « Une fiancée, pensa vaguement l'homme soupçonneux, on ne dirait pas une mère, et de là-bas! »

Il finit par téléphoner. Par expliquer qu'il y avait une jeune dame qui aurait voyagé depuis la veille... Qu'elle se disait « la mère de Sélim », et il ajouta le nom de ce jeune meneur! L'année précédente s'était passée en lutte de ces détenus pour leur «statut politique»; qu'ils avaient fini par obtenir. Ils s'étaient même mis à organiser des cours d'arabe : « Des prétentieux, en plus! » grommela l'homme qui attendait les instructions, l'œil posé sur la visiteuse. La réponse lui parvint peu après :

-Vous passez là! dit-il à la mère. On veut vous voir d'abord. Je ne sais pas si vous le verrez, votre fils! Mais vous pouvez entrer...

Et devant la silhouette de la visiteuse, quand elle franchit la seconde porte, une hargne le prit; une colère.

On enleva à la mère tous ses paquets : « Que croyez- vous, on laisserait rentrer ainsi des friandises, des gâteaux " du pays " dites-vous, des dattes »! Mais ils étaient plus de soixante, là, et avec ces dix anciens de la plus importante « prise » en Lorraine (dont Sélim, « l'étudiant »), l'atmosphère collective était imprégnée de tension! Chacun sur ses gardes dorénavant! Jusqu'à quand? Ça, allez savoir... C'était ce Sélim qui se chargeait des cours d'alphabétisation. Bien sûr, bien sûr!

Jusque-là, tout en avançant dans les couloirs de pénombre, elle entendait ainsi les deux gardiens, devant, parler entre eux; elle savait que c'était pour elle, elle ne pouvait définir leur ton : de mise en garde, ou de rancune, peut-être pour la préparer au refus final! Elle écoutait, le cœur vide, pleine d'une seule appréhension : « Le voir, seulement le voir, Dieu, aide-moi, ne m'abandonne pas! Pas comme l'année dernière! » Et les deux guides continuaient, mais plus bas, leur chronique : un bourdonnement, peut-être pas tellement hostile, qui la précédait.

Une dernière porte s'ouvrit, et d'un coup la lumière, vive et éclatante : c'était le bureau du directeur. Les autres s'éclipsèrent, mais ce fut comme si une récrimination de tous, des gardes, des gardiens, du concierge, l'attendait derrière.

Un homme devant elle, dressé, l'examinait. Elle resta debout, les mains vides, balançant son sac de cuir suspendu à l'épaule. « On me redonnera mes paquets à la sortie », pensa-t-elle, ne sachant que faire de ses mains, et elle ne regardait toujours pas l'étranger; seulement son bureau, et cette lumière à laquelle, enfin, elle s'habitua.

-Asseyez-vous, madame! fit la voix très polie.

Elle s'assit, d'un coup, dans le fauteuil de cuir, face au large bureau; elle attendit, les mains posées sur ses genoux. « Mon fils, me laissera-t-il... », s'inquiéta-t-elle tandis qu'elle avait maintenant face à elle, installé à son tour, le directeur.

Il parla, le directeur... Elle n'écouta pas tout. Elle tentait de comprendre à ses traits, à son débit, à son ton : est-ce qu'il la laisserait voir Sélim? Est-ce qu'ils acceptent? Elle épia, comme dans un brouillard, la face de l'homme et elle pensa à eux tous, la foule des autres, des hommes autres, une armée... En face de tous ceux-ci (soudain, par la fenêtre ouverte, une rumeur montait, des éclats de voix, lançant des ordres brefs...), tâcher de rester digne, de répondre sans faute de français, qu'ils voient bien qu'elle peut être une mère comme les mères de « chez eux », que...

Le directeur répète une question :

-Vous venez de loin, de Strasbourg?

Elle fit un geste affirmatif de la tête. Il n'attendit pas, continua, pas vraiment hostile, se dit-elle en se mettant à espérer :

-Il est jeune, le plus jeune chez nous... Il est intelligent; et du caractère avec ça.

Un silence : elle se croit soudain dans une salle de classe, cet homme à lunettes qui l'observe discrètement pourrait être un collègue de son mari, un « directeur » certes, mais d'école.

Elle comprend alors la conclusion juste avant qu'il ne la dise :

-Vous le verrez!... Mais là, dans mon bureau, exceptionnellement. Peu de temps. Vous vous êtes dérangée!

C'est vrai qu'elle vient de si loin! Une brusque faiblesse la saisit. Elle tourne la tête, aimerait s'approcher de la fenêtre ouverte, n'ose bouger. Elle respire pour surmonter son début de défaillance. Des bruits à la porte. Trois silhouettes : les deux gardiens restent immobilisés : « lui » entre eux deux. Sélim. Maigre et long. Plus maigre que d'habitude. Et cet étrange béret posé comme une assiette sur la tête.

Il la regarde. Ne bronche pas. Tourne la tête vers le directeur. Ne dit rien. Attend, puis hésite, fait un pas vers elle.

Elle s'est relevée de la chaise. Des phrases se pressent, emmêlées, en elle; dans sa gorge. L'étouffent. Elle ne peut respirer. Des phrases en arabe.

-Je vous laisse tous les deux un quart d'heure, ou un peu plus! déclare très haut le directeur, puis, avec un geste emphatique, quoique emprunté, il s'adresse à Sélim :

- Embrassez votre mère!

Il va pour ajouter quelque chose; se ravise. Il est levé; il fait un signe vers les gardiens. Ils sortent tous les trois.

Enfin, d'un coup, les phrases retenues en elle, les mots arabes, les mots de tendresse sortent, fusent. Mêlés de sanglots réprimés et de petits rires.

Sélim dans ses bras. Il ne s'abandonne pas; il se prête - étonné toutefois (il y repensera plus tard, dans sa cellule) de cette exubérance de jeune fille. Il a soudain pensé cela, dans cette lumière crue du bureau directorial : « Si jeune, ma mère, ils ont dû le penser, eux! et même douter! » Plus tard, il se dira : « Quand elle s'habille ainsi, comme une Parisienne, avec comme des gestes empruntés, à cause de ces habits, de ces manches courtes, du col de pensionnaire, de toutes ces couleurs lilas et rose fuchsia... elle devient une jeune fille! »

Elle s'est calmée, la mère. S'est rassise. A retrouvé sérénité, malgré les lieux. Peut-être parce que, seule avec lui, elle a pu se livrer en mots arabes. Qui lui ont redonné, peu à peu, armure et convenance... Son air, son ton, jusqu'à ses gestes de citadine traditionnelle de là-bas (« ses gestes de la maison », se dit doucement Sélim), tout est revenu, malgré l'allure des vêtements français qui la fragilisent, qui certes l'embellissent, mais aussi l'exposent...

Elle lui pose des questions : sur ses repas, sur les moments qu'il passe dans la cour, sur les visites médicales. (« Comme tu n'as pas encore grandi, si tu fais encore plus grand, c'est parce que tu as donc maigri! ») Est-ce qu'il dort seul dans... elle dit « sa chambre ». Il sourit de biais.

-Non, répond-il. Nous sommes trois!

Elle demande de quelle région sont les autres. De Kabylie? « Pas de chez nous! » fait-elle.

Il rectifie :

-Tout le pays, là-bas, c'est " chez nous " !

« Bien sûr », elle dit, mais elle aurait été plus tranquille s'il s'était trouvé, lui, son fils si jeune, avec des hommes originaires, sinon de sa ville, au moins des environs, d'une ville voisine... Il est un peu agacé, un peu ironique. Elle s'en aperçoit; s'excuse, se tait, puis considère l'étrange couvre- chef, le béret trop grand, trop rond, à plat comme une gamelle.

-Tu ne peux pas l'enlever?

Elle rit : elle trouve qu'il a un air, non pas exactement de bandit, de voyou, non, mais enfin... de prisonnier. Elle répète « prisonnier » en arabe, puis avec un soupir : « Prison! »

Elle tend le bras, elle hésite, puis, décidée, elle lui enlève cette coiffe, ce... , lui passe les doigts dans les cheveux courts et crêpelés.

Sélim a cligné des yeux. Il s'est assis face à elle, mais seulement quand elle a porté son attention sur son béret de prisonnier. Il lui dit, à voix basse, en arabe :

-Ils ont laissé la porte ouverte!

Il a un ton de mise en garde. Si le directeur entre dans son dos, qu'il ne les trouve pas ainsi tous deux, confiants et se parlant en arabe. Il demande, très vite, des nouvelles du père, de ses sœurs.

Elle reprend à son tour, mais en français; il remarque son ton appliqué, combien elle a fait de progrès. « Son français est correct désormais, et presque sans accent! » Il pourrait le lui dire; il sait que cela lui ferait plaisir, à la jeune mère qui vient de loin. Il s'attendrit; mais il se tait. Il sourit des yeux. Il l'écoute.

Elle est lancée; elle ne s'arrête pas.

- Là-bas, aux « Trois-Epis », tu sais ce que j'ai dit au responsable : je prenais seulement un après-midi par semaine, pour aller à Strasbourg! Maintenant, il faut que j'aille voir mon fils, à Metz. Il me faut deux jours! Cette fois, et une autre! Alors, ajoute-t-elle plus bas, comme un secret, comme un incident anodin et drôle, j'ai ajouté, tout naturellement : « Mon fils est prisonnier! » Elle reprend plus haut, presque gaie : « Prisonnier politique! »

Le directeur s'est dressé à la porte. Sélim, d'un coup, se lève. Prestement, sa main a reposé le béret sur ses cheveux crêpelés.

La mère, qui a suspendu net son discours, a levé la tête vers son fils, sur cet air qu'il a repris, d'étranger, de jeune homme, avec, sent-elle, comme une enveloppe d'irrespectabilité, de gaucherie campagnarde et volontaire, lui, se dira-t-elle après, lui qui était si coquet, si élégant durant l'adolescence, peut-être qu'avec la « politique », ou pour se vieillir, il veut avoir l'air d'un « vrai Arabe », d'un de ses cousins à peine descendus de la *zaouia* montagnarde!...

Elle a, sur ses traits, un tic douloureux; elle ne s'en rend pas compte. Elle regarde le directeur qui approche.

Sélim dit tout bas, en arabe :

-Au revoir, mère!

Il ne s'est même pas incliné pour l'embrasser. Il ne l'embrassera pas devant le directeur, et les gardiens derrière.

Il considère le visage maternel, embrumé d'une tristesse fragile. Il prend l'air sévère : « Reprends ton calme! semble- t-il dire, devant eux! Eux! »

Elle comprend. Elle ne peut dire un mot. Elle ne sourit même pas. Le directeur, sur un ton qui se veut compréhensif :

-Il faut dire au revoir à votre fils, madame!... La prochaine fois, ce sera aux heures de parloir!

Sélim s'est tourné à demi. Sa mère s'est levée, tout contre lui : elle lui arrive au visage. Il ne la regarde pas. Simplement un geste des mains, un léger attouchement : contre ses épaules à elle. « Au revoir », reprend-il en arabe, en confidence.

D'un coup, il lui tourne le dos. Il va vers les gardiens. Il disparaît.

Elle, debout, les bras ballants. Le directeur s'est assis, l'observe comme au début : une attention presque d'ethnologue, « une Mauresque, cette jeune femme si bien habillée? » Il a pensé cette phrase, tout en la dévisageant.

Elle écoute soigneusement des explications sur les visites, le remercie, prend une feuille où sont marqués les horaires. Elle murmure « au revoir ».

Elle ferme la porte, suit dans les couloirs gris les deux gardiens qui ont resurgi, si proches. Le brouhaha autour d'elle : « Comme au hammam », songe-t-elle, et cette odeur de l'humidité, tenace, son fils plongé là, à demeure! Elle se durcit, continue de son même pas, passe devant le concierge qui lui retend ses premiers paquets. Elle va pour les refuser, puis les reprend : elle les postera, ils les ouvriront certes mais lui remettront au moins le linge; pour l'argent de poche, elle lui fera un mandat, c'est convenu : il l'aura, pour ses cigarettes...

Elle se retrouve dehors, fait quelques pas dans le soleil, sous la haute muraille; un peu plus loin, enfin, comme une fillette, elle laisse ses larmes silencieuses lentement couler.

Elle ne verra rien de la ville; elle retourne directement à la gare. Elle boit un café au lait, mange un cake à la buvette en attendant Je prochain train. Elle arrive à Strasbourg presque à la nuit. Et c'est dans la petite chambre d'hôtel, près de la gare, qu'alors elle se sent s'écrouler, qu'alors, allongée sur le lit étroit, elle entend à nouveau le brouhaha de la prison.

Ainsi, elle n'a vu son fils que quinze minutes, peut-être vingt, et cela, après un an et demi d'attente, dont plusieurs mois d'angoisse. Toute seule, recroquevillée dans le lit froid (elle a des crampes d'estomac car elle n'a pas dîné, elle n'a pas eu le courage d'entrer seule dans un restaurant, si tard), elle éteint - elle écoute la rumeur de la prison qui la suit, la rassure soudain, ne lui apporte-t-elle pas le moment de présence du « petit », elle pense soudain ce mot à propos de Sélim.

Elle a éteint, et, dans le noir, tout habillée, elle pleure : à petits coups, à sanglots étouffes, puis avec des hoquets qui la déchirent longtemps, à nouveau des flots de larmes douces... La peine ne s'arrête pas, coule, comme du sang qu'elle perd, ou du lait... Comme de la tristesse qui s'en va? Non, qui l'enveloppe, qui envahit la pénombre de la chambre anonyme, qui se mêle à la rumeur-souvenir de Metz...

Les hoquets, les sanglots qu'elle tente encore de réprimer. Ne pas se laisser aller! Si longtemps, si longtemps droite, et debout, et ferme!... Elle est seule pourtant, et couchée, et perdue dans une ville étrangère. Mais non.

« Le petit », reprend-elle. Alors il n'y a plus de Sélim, la rumeur de la prison de Metz a disparu, et le noir de la chambre d'hôtel, et ses allées et venues à elle (le car, le train, le bateau) dans cette France à eux, où les prisons sont pleines des camarades de son fils... Non, tout s'en va, s'effiloche, recule, mais elle pleure, les larmes coulent, les gémissements maintenant forment une même et longue plainte informe, et c'est un chagrin si long, mais sans cause, « mon petit! », répète-t-elle, avant de s'enfoncer dans un sommeil aux claies qui lentement s'élargissent, s'incurvent comme sur un écran de beige, de mauve, de nuances multiples, mêlées harmonieusement. Elle ne comprend pas, elle ne veut pas comprendre qu'elle revit seulement un autre chagrin du passé, qu'elle verse d'autres larmes qui ne s'étaient jamais écoulées. Elle le sait, elle va le savoir, mais non, elle plonge, amollie, lasse, livrée tout à fait à un sommeil, uni, cette fois, qui l'emporte jusqu'aux rives du lendemain.

Femme arable II

Lila dort, image du premier plan. Visage aux traits purs, un fichu rouge noué au-dessus du front à la manière traditionnelle... Auparavant, la comédienne, mon amie, accroupie sur le tapis, face au grand miroir de cuivre - que j'ai ramené intentionnellement de chez ma mère, qui a appartenu à ma grand-mère à Césarée - a lentement noué sur le front, pour cacher ses cheveux, le foulard.

Je l'ai prise en plan large, à la lumière de plusieurs bougies, sa robe kabyle à fleurs bleues ressortant dans la pénombre. J'ai surveillé, en arrière, son geste - celui de toutes les femmes de mon enfance des maisons trop pleines, parmi la marmaille, les criailleries, la vapeur du couscoussier, et les soupirs, mon Dieu, les soupirs... Leur geste des bras levés pour serrer au maximum le fichu sur le front. («Je serre ma tête, je serre mon malheur! » A quoi bon parler, serrer cette étoffe rouge c'est comme serrer les dents, au- delà de la patience.)

Lila maintenant dort dans le lit, sous le regard d'Ali, son mari qui, sur ses béquilles, va tenter de se lever hors de sa chaise de paralytique, va vouloir franchir les marches du seuil, va retomber en arrière sur son siège...

Le point de vue a changé. A l'autre bout de la chambre, la caméra, voyeuse à son tour, suit l'homme qui se dresse sur le seuil impossible. C'est un acteur de théâtre. Il mime l'effort musculaire, il se hisse, il pose la tête sur le rebord froid du chambranle, il... Je lui dis de retomber sur sa chaise. Et nous faisons plusieurs prises : la première chute, la deuxième...

Peu à peu, cette chute d'Ali, je la dirige très près du corps. Oui, il a à chercher avec la béquille le meilleur point d'appui en se levant... Oui, qu'il s'assure le meilleur équilibre avant de tenter la station debout. En effet, ce n'est pas avec ses traits qu'on exprime sa souffrance, mais avec l'épaule, le torse, le port de la tête, chaque fois d'une façon imperceptible. Le comédien qui joue Ali est patient, je veux avoir toute la patience du monde pour trouver avec lui le tracé des signes mangés d'ombre.

Un regard intérieur sur moi-même, avant ce dialogue de travail qui s'amorce. Je m'aperçois que je dirige avec silence et modestie; je suis heureuse de rencontrer un instinct réel chez le comédien, je dirige avec connivence.

Oui, je le constate un instant, et je suis heureuse, et royale, avec une tranquille puissance de me sentir dans ma quarantième année (l'âge où l'on vit chaque jour tous les âges, l'âge, croyaient les Romains, de la majorité politique, l'âge, s'imaginaient les Arabes, de la prophétie en verbe, et devenu en l'occurrence, pour moi, l'entrée dans la « réalisation » en images-sons), je « dirige » donc comme au lit je montrerais les gestes de l'amour à quelqu'un d'inexpérimenté, à qui je pardonnerais son inexpérience, heureuse de l'amener grâce à ma sûreté au royaume de la fluidité. Étrange ce travail, quelle paix!

Tous les techniciens sont sur le plateau. Le groupe électrogène qui alimente les projecteurs nous assourdit de son grondement continu. Un silence en moi. Je parais froide, neutre, à la limite aimable. En tout cas, les autres me considèrent comme une « intellectuelle ». Je sais qu'ils sont désorientés bien sûr, parce qu'une femme pour la première fois est le « patron ».

La distance entre eux et moi ne gît pas là néanmoins. Aucun ne se doute ici que, passé les mois de réflexion préparatoire sur ce travail, au moment de « tourner » - c'est-à-dire créer de l'espace neuf -, je travaille en femme, dans une recherche qui plonge dans mon rythme physique, qui ausculte mes sensations de plus en plus ténues. Qu'est- ce que « tourner » pour moi, sinon tenter de regarder à chaque fois du premier regard, d'écouter de la première écoute? « Tourner », c'est-à-dire fermer d'abord les yeux pour mieux écouter dans le noir et alors seulement les rouvrir pour la seconde papillotante de la naissance.

Deux ou trois ans avant ce travail, j'appris par la radio la mort de Pasolini alors que je m'apprêtais à une sieste de volupté un dimanche après-midi, au retour d'une randonnée dans le Sahel d'Alger, sur des routes bleu-gris de novembre. Pasolini mort, je fus aussitôt clouée dans ce lit.

Un coup de hache dans mon histoire individuelle (les derniers mois vécus, certes, dans un brouillard conjugal)... « Non! » me dis-je - ou si celui que j'ai tant aimé, qui m'avait tant aimée, avait eu un geste, un mot, un élan : « Oui, Pasolini est mort, et je vais t'aimer », s'il m'avait baisé les paupières en murmurant : « Oui, Pasolini est mort. » Seigneur, me répétai-je avec angoisse, même les couples ont des ombres fraternelles, ou alors à quoi bon, sinon nous voir transformés en deux faces d'une huître qui se ferme! Non, pas mon histoire individuelle! Jamais plus le rêve qui se vide de sa lumière.

Il peut paraître dérisoire qu'une femme arabe, et trop longtemps amoureuse, et aimée - hélas aimée dans la malédiction d'aimer - décide un jour - « non, je ne ferai plus l'amour ainsi, parce que je viens d'apprendre que Pasolini a été tué! Peu m'importe, ils peuvent ricaner, tu peux ricaner et me dire ; " Un cinéaste homosexuel italien a été assassiné, et c'est toi qui t'imagines recevoir un peu du coup... " J'ajoutai : " Car ils vont s'empresser de cracher sur son cadavre, ils l'ont tué et ils vont prétendre le salir. Le bel ordre moral qui, sous tous les cieux, s'étale!... " »

Ce fut ainsi. Dès ce moment je désirai, d'une façon ou d'une autre, casser la vitre derrière laquelle je m'étais trop longtemps lovée.

Pourquoi Pasolini? Ce fut ainsi, c'est tout... Moi, femme arabe, écrivant mal l'arabe classique, aimant et souffrant dans le dialecte de ma mère, sachant qu'il me faut retrouver le chant profond, étranglé dans la gorge des miens, le retrouver par l'image, par le murmure sous l'image, je me dis désormais : « Je commence (ou je finis) parce que, dans un lit d'avant l'amour, j'ai ressenti vingt-quatre heures après et une Méditerranée entre nous, la mort de Pasolini comme un ai, un cri ouvert. »

Je me souviens aussi comment, dix mois après ce jour, ma mère a pleuré à la mort d'un chanteur andalou populaire dans l'Algérois : Dahmane Ben Achour. C'était le vingt- septième jour du ramadan. A la nouvelle annoncée à la radio, quelques minutes avant la rupture du jeûne, elle a pleuré simplement, droite devant la table, et nous avons dîné dans le silence... J'ai su alors, parce que ma mère est de race, qu'un artiste ne meurt pas, pas le jour de sa mort. Après peut-être, après la boue et la violence des autres... Ma mère pleurait tandis que les autres rompaient le jeûne. Et moi, j'avais envie de conserver les larmes de ma mère soudain rajeunie, ou de creuser le chant... comment, par quelle chorégraphie irréelle : images de corps

de femmes flottant en travers des patios, dans l'air entre les marbres frémissant des inflexions de la voix du baryton qui venait de mourir!

Décidément, je m'avance vers l'image-son, yeux fermés, tâtonnant dans le noir, recherchant l'écho perdu des thrènes qui ont fait verser des larmes d'amour, là-bas chez moi. Je quête ce rythme dans ma tête... Seulement après, tenter de voir par le regard intérieur, voir l'essence, les structures, l'envol sous la matière...

2e mouvement : De la grand-mère en jeune épousée

De la grand-mère en jeune épousée : elle est donnée en mariage, à quatorze ans, par son père - quarante ans, celui- ci, guère plus - à un vieillard, l'homme le plus riche de la ville, et elle devient sa quatrième épouse... Elle, une fillette? Pas du tout, elle est nubile depuis quatre ans et pour descendre en ville - (elle a vécu là-haut, dans le hameau de montagne, près du sanctuaire le plus ancien de la région, le saint Ahmed ou Abdallah le plus enraciné dans l'histoire locale, dont son père est le descendant, et partant le *mokkadem,* celui dont on respecte la *baraka* religieuse et qui la gère tout naturellement, nobliau de la région, orgueilleux, têtu et calculateur), elle est toute fière de porter le voile des citadines d'alors : celui qui engloutit les épaules, le buste, les hanches, le corps portant déjà dessous un large pantalon bouffant, effaçant le dessin des jambes, qu'on appelle le « séroual de sortie ». Laine sur laine, plis amples tombant lentement et dans une si longue préparation, juste avant de franchir les seuils; laine sur laine, et cela même en période d'été : la soie et la moire remplaceront la laine rêche et opaque seulement vingt ou trente ans après, à la fin de la Première Guerre mondiale!...

La fillette donc, Fatima en adolescente selon la norme, nous sommes en 1896 - et cela fait à peine plus de cinquante ans que la petite ville (Césarée puisque autrefois « ville de César », plusieurs fois détruite et plusieurs fois ressuscitée) est devenue française, avec une communauté de colons provençaux, et une minorité de pêcheurs maltais, installés à part et commençant à peine à s'ancrer là... Le père Ferhani a du bien, des métayers sur les collines avoisinantes, mais une maison assez ordinaire dans le cœur ancien du quartier arabe, à l'abri de l'ancienne enceinte. Il n'y habite pas, sauf quand il descend, le jour du marché, et qu'il reste passer une seule nuit en ville; il souffre de ne pas avoir demeure digne de son rang en ville, et que les citadins, tant de nouveaux parvenus en ces temps de la soumission, ne se doutent même pas que, là-haut - c'est-à- dire dans tout le Dahra jusqu'à Miliana au sud et Ténès à l'ouest, tous les gens de savoir, naturellement pas les vagabonds et les affamés qui errent de

plus en plus sur les routes, hélas - tous le reconnaissent comme fils de son père, et du père de son père et ainsi jusqu'au saint du XIIIe siècle Ahmed ou Abdallah! Aussi lui baisent-ils la main, aussi payent-ils redevance quand ils viennent au berceau de la famille, à la *zaouia.* Quant à Fadma, même jeune, elle a hérité un peu de la fierté paternelle, en moins ostentatoire, avec une timidité mêlée à du quant-à-soi.

Or Ferhani donne sa deuxième fille, âgée tout juste de quatorze ans, à un vieillard de...

-Soixante-dix ans? demandé-je.

-Oh non, répond ma tante. On disait qu'il était centenaire!

-Non, je rétorque, cela ne se peut! Et d'ailleurs, se serait-il remarié?

La tante insiste :

-Les petits-fils de ce Soliman avaient déjà de la barbe!... Il venait, raconte-t-on, de perdre sa troisième femme, qu'il avait épousée toute jeune, une vierge de famille humble, de quinze ou seize ans, tandis que lui avait déjà plus de soixante-cinq ans, j'en suis sûre!... Déjà, à ces troisièmes noces, ses premiers fils avaient boudé, surtout son premier qui, dans une autre cité, Koléa je crois, était un homme de loi réputé : et Soliman, cette fois, avait eu la prudence de faire sa demande non à une famille de notables, non, à des gens modestes, qui avaient dû se sentir tout de même honorés!...

« Eh bien, cette épouse lui avait donné quatre ou cinq enfants encore, dont trois vivants alors. Elle mourut brusquement, à la suite de nouvelles couches : un enfant prématuré qui, aspirant l'air, ce bienfait de Dieu, gémit une première, une deuxième fois, puis se tut définitivement. Elle, la malheureuse, elle a souffert une journée entière : malgré le savoir de la vieille accoucheuse, elle se vida pratiquement de tout son sang.

« L'enterrement à peine terminé, il paraît que le vieux Soliman est entré dans sa chambre - la plus belle, celle du premier, ouverte à l'ouest - et il a pleuré à grands sanglots... Ses brus, ou tout au moins la seconde, celle qui osait parler devant lui, quelquefois lui tenir tête et que, pour cela, il préférait, s'est dressée devant lui et l'a morigéné :

« - Appuie-toi sur la mansuétude de Dieu, sur sa patience! Ne désespère pas et ne pleure pas ainsi sur les malheureux orphelins!... Ils ont des frères et des sœurs, qui sont des hommes, qui sont des femmes! Ils peuvent compter sur eux!... Moi, je te le promets, j'allaiterai, si tu veux, la dernière! Je lui serai une mère!...

« Elle avait un cœur large, cette Halima. Elle a cru ainsi le consoler. Or lui, avec son franc-parler qui s'accentuait avec l'âge, tu sais ce qu'il lui a rétorqué?

« - Je ne pleure pas sur les orphelins, non! Ils sont petits, ils ne connaissent rien de la vie! Mais moi, moi, vais-je finir ma vie tout seul?

« En somme, tu vois, dix ans après qu'on l'avait jugé trop vieux pour épouser une vierge, il se plaignait : il craignait le froid de son lit! Il voulait une femme...

Ma tante soupire, se lève pour servir le thé, reprend, après un silence songeur, tête baissée dans ce passé qui l'absorbe entièrement :

-Certes, on pouvait imaginer qu'ainsi avancé en âge (quatre-vingts ans ou cent ans, où est, dis-moi, la différence?), il chercherait, au moins, une dame veuve et ne pouvant plus enfanter, seulement pour le froid de sa couche chaque soir, et aussi, comme on dit chez nous, « pour qu'elle le porte», lui et ses vieux os!... Cela aurait pu paraître normal, les hommes ne sont-ils pas, après tout, et surtout quand ils avancent en âge, de grands enfants égoïstes! (Soudain, elle se reprit avec vivacité...) Excepté, qu'Allah me pardonne, notre Prophète, si doux à notre cœur. Lui et les quatre Imams bien-guidés, surtout Sid Ali, son cousin, son gendre, et... (son murmure de piété se perdit dans une longue liste, que ses larmes rendirent incompréhensible).

« Soliman, reprit-elle en se calmant, je pense surtout à ses fils, une dizaine à eux seuls, et ses filles, au moins cinq ou six, dont deux, la veuve et la répudiée revenues dans la maison de leur père! Non seulement le vieux ne mourait pas - et il ne faut pas oublier qu'il était dur en affaires, soucieux de ses intérêts, avec ses héritiers encore plus qu'avec des étrangers -, mais il se mariait pour la quatrième fois, avec ta grand-mère si jeune!

- Explique-moi, Lalla, comment le père de l'adolescente, ce Ferhani, ce mokkadem, dis-tu, de quarante ans, décide de donner ainsi sa fille si jeune à un homme qui pouvait être plus vieux que son propre père à lui!

-C'est vrai, soupire-t-elle, si le vieux Soliman n'avait pas eu tant de fils, on pouvait penser que le père Ferhani avait calculé qu'en cas de veuvage précoce de sa fille, il serait gagnant, lui... Mais, dans ce cas, il savait bien qu'il gagnerait si peu!... Et d'ailleurs, Fatima, veuve effectivement après trois ans de présence dans la grande maison, n'eut qu'une fille, pas un fils!

La tante hésite depuis un certain moment; elle s'arrête, reprend souffle, et avec un débit plus serein, elle se lance :

-Il faut dire, pourquoi te le cacher - c'est, après tout, mon grand-père maternel, même si je ne l'ai pas connu! - que ce père Ferhani était réputé pour être âpre au gain.

Mon esprit s'évada : je ne réussissais nullement à imaginer cet aïeul, sortant pour moi du noir : dans mon enfance, n'avait compté, à travers le père de ma mère, donc le troisième mari de la grand-mère, que la généalogie de ce dernier, que le père du père de la mère, en arrière, que les pères des pères précédents, comme si une seule branche avait été glorieuse, valorisante, héroïque, peut-être simplement parce que seule à avoir été transcrite dans l'écriture!... Or, voici que le père de la grand-mère surgissait, figure impromptue, dans le discours de la tante.

-Le père Ferhani, en donnant ainsi sa fille, demandait, et obtenait, du vieux Soliman la fille de ce dernier, la plus chérie, Amna, fille de la seconde épouse, une beauté certes de vingt ans, mais surtout, par sa mère - celle-ci, fille unique d'un caïd -, une fille déjà très riche. On la surnommait « la Dorée » : or, elle se trouvait tout récemment veuve, veuve et sans enfants! Voilà donc la vérité : le vieux Soliman acceptait de donner la belle Amna à Ferhani - déjà marié, avec plusieurs enfants, mais qui, cette fois, en somme, convolait pour le plaisir et la considération : il devenait le gendre du riche Soliman, en même temps qu'il sacrifiait sa fillette et qu'il se retrouvait également beau- père du vieillard!... Je ne sais comment ils eurent l'idée de ce marché, si ce fut vraiment Ferhani l'initiateur, simplement en ayant entendu les femmes raconter si longuement comment le vieillard pleurait sur lui-même, et non sur ses derniers enfants orphelins de leur mère! Sans doute que Ferhani lorgnait déjà la beauté et la richesse, pour sûr, d'Amna : en tout cas, le troc eut lieu entre les deux hommes, quasi secrètement d'abord, mais les commères de la ville, peu avant les fiançailles de ta grand-mère, en parlaient en détail sur les terrasses et au fond des cours!... Nul ne s'en indigna toutefois, on laissa la fillette de quatorze ans être- emportée pour la nuit de noces entre les bras de l'homme (la tante hésita, puis ajouta crûment :) entre les bras glacés du presque-cadavre!...

Elle semblait souffrir soudain, des décennies et des décennies plus tard, à la place de la vierge Fatima entamant sa nuit de noces : je ne sais pourquoi, devant la tante mémorialiste, je me sentis fascinée - mais aussi écorchée - par cette femme de plus de soixante ans qui, évoquant sa mère morte depuis quinze ans, et remontant dans la vie de celle- ci près de trois quarts de siècle en arrière, devenait non une fille émue ou amère, seulement une femme faisant face à une autre femme et tentant, à sa place, de revivre les orties, les épreuves de cette première destinée!

Je tente, une fois seule, près du balcon où la tante soigne si bien ses jasmins graciles mais efflorescents, je tente d'imaginer l'entrée de Fatima, jeune mariée, dans la maison à Césarée, que je connais si bien : la plus somptueuse des demeures arabes de la cité.

En 1896, quand le cortège nuptial arrive (calèches et procession à pied, la mariée engloutie entièrement sous le burnous paternel, chevauchant la mule de cérémonie et la file des femmes, des enfants portant candélabres, un groupe de musiciens noirs les devançant et rythmant de leurs cymbales les complaintes puis la marche de la foule le long des ruelles si étroites avoisinant le théâtre romain dont les ruines alors sont à peine déblayées!), Fatima, descendue de la monture, est transportée jusqu'au premier vestibule, puis de là, à petits pas, conduite au premier étage, dans la bousculade qui encombre l'escalier de marbre et de mosaïques, et ce - jusqu'à la chambre d'honneur de Soliman... C'est un jour ou plutôt une nuit d'été du siècle

dernier; or, j'entends, moi, battre le cœur de la fille du mokkadem : elle ne voit rien, des femmes et des enfants de la demeure où elle va vivre, elle sait qu'elle va trôner (on ferme les battants, en bois de cèdre précieux, de la porte, on lui donne à boire une coupe de citronnade, on l'asperge de parfums de La Mecque, une vieille entonne une litanie suraiguë). Oui, elle va habiter en maîtresse, en infante, dans la demeure la plus riche de Césarée...

Demain, ou seulement après les sept jours du protocole interminable, elle pourra regarder : les rampes avec colonnes et arceaux sertis de cuivre, tout autour des galeries du premier étage surmontant le patio du bas et sa vasque, et son sol carrelé en bleu turquoise et vert d'eau. Elle descendra : elle contemplera, dans le reflet du bassin, le ciel renversé de la ville. Elle montera jusqu'aux terrasses, au crépuscule ou au début d'une nuit de pleine lune, pour de là, avec les jeunes filles de la famille, épier les terrasses voisines, s'essayer au jeu féminin des messages mimés par les seuls doigts mobiles, ou les avant-bras nus, gestuelle dont on lui parlait déjà dans sa zaouia de la montagne et qui est, paraît-il, le propre des citadines, langage qui aurait été ramené, selon certaines, d'Andalousie, si bien que la fille du boulanger, Aouicha la simple d'esprit, la muette, comprenait aisément ce langage, participait, avec de soudains éclats de rire, à la conversation nocturne qui voguait dans le ciel, entre les toits, parmi les femmes ainsi libérées...

Oui, sous son voile de mariée, les mains et les pieds rougis violemment de henné, le visage fardé selon les normes avec paillettes collées entre les sourcils et des triangles scintillant sur le haut des pommettes, oui, Fatima, yeux baissés, va attendre, dans un moment, l'entrée du « prince »! Fatima imagine tout le cœur, tout le corps de la demeure, une sorte de petit palais où, maîtresse des lieux, dès le lendemain, elle devrait régner... Elle sait que c'est Soliman, son époux, qui, il y a si longtemps, a veillé à la construction entière, a fait venir le marbre d'Italie, les faïences du Maroc, et peut-être même de Hollande; il a logé longtemps les meilleurs artisans du pays; a inauguré ensuite cette maison lors de ses deuxièmes noces, puis y a fêté ses troisièmes... La petite Fatima se sent brusquement petite, isolée : sa mère n'est pas venue, est restée là-haut à pleurer, mais ses tantes, fières, rudes, avec leurs foulards fauves de rurales, sont là, considérant le cuivre et le marbre, tout ce luxe, d'un air froid, ne voulant pas paraître impressionnées. Les youyous de la foule des femmes accélèrent, par spasmes, leurs vibrations excitées.

Il va entrer, le prince? Il va soulever le rideau, le marié?... Elle se met, bien que la vieille gardienne soit accroupie sur le seuil, l'œil sur elle (ou tout au moins, sur la voilette de soie qui masque à demi le visage de l'idole), elle se met à espérer, comme tant de fillettes jeunes épousées, l'intervention inespérée du « voleur de mariée », c'est lui qui va entrer, l'adonis, il va

se glisser, invisible à toutes, il va, lui, soulever la voilette de gaze, lui frôler les lèvres, lui tendre les doigts, la faire lever, et tous les deux, soudain, deux fantômes qui flotteront, sortiront jusqu'au vestibule, trouveront aisément l'accès de l'escalier vers la terrasse; éliront refuge là : seuls devant toute la ville, et son port, et la mer au loin, dans ses reflets de miroitement d'onyx.

Fatima rêve, immobile, quand le rideau est soulevé. La voix de la vieille gardienne module un vœu de convention :

- Le bonheur soit sur toi, ô Soliman!

Et, sa main recevant la généreuse obole, elle se glisse dehors, laissant retomber le rideau derrière lequel, doucement, se ferment les deux battants de cèdre. Fatima sent son cœur s'arrêter, son corps d'un coup froidir. Elle garde les paupières baissées, lorsque l'homme — son maître - soulève, des doigts, la voilette, approche son visage gris des yeux de la jeune mariée... Sa main tâtonne, frôle les pommettes, les yeux de Fatima qui, lentement enfin, regarde.

Soliman, humble, la voix émue, murmure :

-Un don de Dieu, ma fille!... de Dieu!

Puis, selon la coutume, il va, au coin de la longue pièce, commencer sa prière : tout tremblant, supplier Dieu que lui soit donnée la puissance - il répète le terme, à la fin de son invocation - de pouvoir «jouir des présents de Dieu »!

Je me demande, sous le jasmin du balcon de ma tante, et pas tout à fait un siècle après, si le septuagénaire put, dès cette première nuit, déflorer la pucelle : sur cela s'interrogeaient le lendemain, sans nul doute, les femmes, petites et vieilles, de la parentèle, et les héritiers dans l'attente : les fils, les fils des fils, les gendres, les beaux- frères... Soliman, le matin, entra le premier dans son hammam privé : « Pour ablutions », dit-il, le port de la tête bien droit, le regard fier.

Y a-t-il eu, sur la conclusion de ces noces, un mystère : est-ce que le vieillard fut « en puissance », dès la première nuit ou seulement après plusieurs nuits d'efforts? Les femmes ne pouvaient, comme dans les cas ordinaires, deviner, en épiant la mariée, si son visage rayonnait de secret contentement, d'une acceptation passive ou sereine, ou d'une amertume mal dominée... La quatrième épouse semblait si jeune et, fallait-il le constater, si réservée, alors que les brus et les filles connaissaient, de cette fille du mokkadem du saint Ahmed ou Abdallah, l'enfance campagnarde, libre sans doute, et choyée, et rieuse... Elle se tenait, le lendemain de ses noces, droite, mystérieuse, ni amère ni épanouie : elle ne se fermait pas non plus, elle ne posait pas, elle ne déguisait rien... Affrontait-elle déjà, devant tant de matrones, et les héritières, et les épouses des héritiers, les futurs jours de rivalités sourdes, de complicités espionnes? Non. Elle restait la fille du mokkadem, elle qui, là-haut, dans son hameau, était habituée

tranquillement aux hommages des paysannes, des paysans, grâce à la baraka dont elle se trouvait, elle aussi, dépositaire.

Se considérait-elle presque comme fille, ou comme petite fille du vieux Soliman qui, s'imaginaient les commères, devait, la nuit entière, lui caresser le corps nu, les seins en fleur, le visage offert? Elle ne disait rien. Elle n'avouait rien. Elle semblait ne rien regretter, non plus.

Et même après que, à la séance du lendemain matin, an hammam, elle n'accepta de ne se laver qu'en compagnie de sa jeune tante et de sa sœur cadette, elle n'écouta pas ensuite les murmures tandis que le drap nuptial, maculé d'une longue traînée pourpre, passait de main en main entre les dames les plus vieilles, assises sur les matelas profonds de la salle de réception, faisant face à la chambre du maître de maison.

Toujours installée chez ma tante, la seule des sœurs de ma mère encore vivante et assez âgée, pieuse et douce, je me sens choyée dans ces jours de transition de ma vie qu'elle devine, dont elle s'inquiète - (« ainsi, toi aussi, pareille à ta grand-mère, - mais elle, ce sera plus tard, pour le plus jeune, le troisième - tu quittes l'homme, tu fuis, tu lui abandonnes maison ouverte? Est-ce la loi, maintiens-tu au moins ton droit?... Hélas, où se trouve notre droit, les analphabètes et les instruites, toutes, nous, les femmes, aujourd'hui comme hier? » : elle a chuchoté cela ce soir où nous veillons dans la pénombre, tandis que remontent jusqu'au balcon ouvert les rumeurs de la rue populeuse).

Pourquoi, ai-je songé tout en rêvant encore à la grand- mère, la mémoire féminine, en cercles concentriques, revient inlassablement aux pères, laisse dans l'ombre (et naturellement dans le silence du non-écrit) les véritables drames, les défaillances, la chute d'une femme? Comme si cela était trop, sapait la racine même de la force et l'espoir, de l'avenir! Trop...

Ainsi, pour le père Ferhani! Lui qui mariait sa fille de quatorze ans, mais qui, peu de temps après, convolait dans la hâte : il avait contraint sa première femme à être présente à cette noce; à assurer les repas, le bon accueil des invitées, l'ordonnancement nécessaire de la fête... Il l'obligea surtout (cruauté trouble et étrange de l'époux), à contempler la mariée, certes plus jeune, plus belle quoique déjà veuve, surtout plus chanceuse parce que « la Dorée », elle qui trôna dans la chambre de la coépouse - et qui, sous les bougies, a attendu l'époux, sur le point d'entrer dans son burnous blanc de cérémonie, lui qui penche l'épaule à la porte, et sourit de bonheur sous les youyous — elle, la première épouse donc, les mains dans le beurre, le visage rougi au- dessus du bouillon chaud du couscous, dans les vapeurs de cuisine, mais regardant de sa place à elle, voyant l'époux répéter son entrée dans la chambre, quinze ans après ses noces à elle.

Quinze ans avaient suffi pour qu'elle changeât de rôle, qu'elle n'attendît plus le cœur battant en idole, qu'elle devienne la servante, la cuisinière aux fourneaux; oui, le même soir, le même sourire de l'homme, sa même entrée comme aujourd'hui, et soudain — soudain un long cri, suivi d'un silence de toutes (trop tard, le marié a déjà fermé la porte sur son hyménée). Et elle, la première, elle s'abat de tout son long, pratiquement sur le seuil de l'office... Les parentes se précipitent, lui arrosent d'eau fraîche le visage, les paumes, la font asseoir, poupée molle, lui disent des versets, font circuler les aiguières et l'eau de fleur d'oranger. On l'emporta tout de même, huit jours après, morte : « Le ventre gonflé », me relate aujourd'hui la tante. « De quel mal? » je m'émeus, et j'ajoute :

- Qu'a dit le médecin?

-Y avait-il un médecin alors pour les femmes? Non... Jamais, à cette époque, même pour accoucher, nous ne serions entrées dans un hôpital de la France!... Les femmes qui m'ont raconté (pas ta grand-mère, non, elle s'est toujours tue sur ces noces, mais plutôt sa jeune sœur, ma tante, que tu as connue, la mère du « grand résistant »), les femmes donc ont pensé que c'était la jalousie noire et impuissante qui lui « avait tourné le sang ».

Ainsi, à peine remarié, le père Ferhani se trouva veuf. Il faut reconnaître que « la Dorée », la nouvelle épousée, se révéla femme au cœur large : elle redescendit en ville, s'installa dans une des maisons de son héritage maternel. Elle y recevait régulièrement son époux, quand il descendait, habillé de blanc, encore plus richement qu'auparavant, comme un caïd ou un *bachagha.* Elle, par la suite, resta stérile, mais elle s'occupa en marâtre généreuse des enfants de son mari.

- Il mourut honoré de tous et de toutes? ironisai-je à propos de ce Ferhani qui, tout de même, soulignais-je, était responsable de la mort de sa femme!

-Oh! s'étonna la tante, à cette époque, les hommes étaient naturellement durs! Souvent sans même s'en rendre compte... Et d'autres, certes, je pense à Moh' le demi-frère de ta mère, et M'hamed le second demi-frère; d'autres gardent un cœur blanc, et même quelquefois ils aiment toute leur vie une seule femme!... Ferhani mourut dans le sanctuaire, je me souviens de la nouvelle de sa mort brusque, j'étais une fillette. Quant au tombeau du saint, qu'en reste- t-il, rien, que des ruines, survenues pendant la guerre de libération!... Les «gens haut placés» d'aujourd'hui, tu sais bien qu'ils ironisent sur nos « marabouts »... Parce qu'ils sont, eux, sans lignée... (Elle marmonna, mécontente, haussa les épaules, puis se tut.)

Je restitue à présent cette mémoire lorsque, durant huit jours, après la rupture définitive de mon premier mariage, je m'abîmai dans les méandres de ma généalogie : celle de ma mère, celle de l'aïeule que j'avais connue si terrible...

J'ai désiré évoquer cette dernière lorsque mourut, juste avant 1900, le vieux Soliman : comment se déroula le jour du départ de la veuve de dix-sept ans, hors de cette maison qui me sera, plus tard, si familière?

Toute la parentèle, si nombreuse, est là, après le troisième jour des funérailles. Les femmes sont revenues du cimetière agreste, celui qui domine la ville et qui avoisine les thermes romains de l'ouest... Si bien que les morts des générations récentes empêchent la continuation des fouilles que tant d'hommes de science, venus de la capitale, trouvent pourtant nécessaires!

Les fils de Soliman, ses filles, ses petits-fils se plient à l'usage courant : garder la maison (qui, pour beaucoup, en ces temps de la dépossession, paraît le seul dernier petit palais arabe) dans l'indivision et privilégier l'aîné, avec, parmi les cadets, le plus actif, ou tout au moins le moins indolent (bizarrement, certains des fils de Soliman se révéleront, contrairement au père fondateur, des hommes de rêve et de plaisir, familiers des veillées en musique, parmi des pêcheurs dans des criques isolées); laisser donc « les plus capables » gérer l'exploitation des fermes et des vergers des environs.

La hiérarchie des héritiers se manifesta par une nouvelle répartition de l'intérieur domestique : l'étage noble (puisque y logeait le père), avec ses quatre longues et profondes chambres, chacune avec office et cabinet « à la turque » séparés, et des galeries couvertes aux mosaïques lumineuses, aux rampes à colonnades torsadées en bois de cèdre et de pin d'Alep-, ce premier étage donc réservé aux fils du premier lit, du moins ceux qui restaient dans la ville, les chambres du rez-de-chaussée, plus nombreuses, mais plus ombreuses, ouvrant largement sur le patio, avec son bassin et le jet d'eau dont la musique perlait menue, doucereuse, ce niveau-là fut réservé par moitié aux filles (la répudiée et plusieurs des petits-enfants, des adolescentes) ainsi qu'à deux des derniers fils, restés vieux garçons... (j'imagine ceux- ci, dès leur puberté, vaguement écœurés, ou simplement mal à l'aise, devant la « vitalité », en mariages et en descendance, de leur père trop présent!).

Cette nouvelle répartition de l'espace avait dû être facilitée lorsque Fatima, la jeune veuve, avait fait savoir par l'une des vieilles (de ces parentes pauvres qui s'installent là deux ou trois mois à la suite, avant de trouver refuge ailleurs, dans une autre des « grandes maisons » de la ville) ou directement à l'aînée des brus sa décision :

-Je ne resterai pas parmi vous! Vous êtes ma famille, certes. Mais j'ai fait appeler mon père : pour moi et pour ma petite fille!

La bru avait rétorqué :

-Cette maison est ta maison, ô Lalla (car même si la jeune veuve n'avait pas vingt ans, elle restait toutefois la seule veuve du vieux Soliman, avec une part d'héritage conséquente).

Fatima regarda longuement Halima, Halima toujours la plus éloquente dans les circonstances de ces jours étroits :

-Je te remercie, ô Halima. Cette maison sera un havre pour ma fille Khadidja; elle y aura son bien là, parmi vous, parmi ses frères et ses sœurs. Ils sont nombreux, grâce à Dieu!... S'il te plaît, dis à ton époux que j'ai fait mander mon père. Car demain, je veux aller chez lui.

Halima baisa avec émotion la main et les joues de la veuve : elle avait eu l'occasion de vérifier le caractère et la maturité de Fatima (« dix-sept ans seulement! se dit Halima. Plaise que les fils du mort, ceux qui ont déjà quarante ans, aient la lucidité de l'adolescente! »).

Le père Ferhani, embelli par ses deux toges, celle de laine de Tlemcen et celle de drap de Fez, arriva le soir même. Il était porteur, à regret, du message de son épouse, qu'il admirait ou qu'il aimait, je ne sais; peut-être aussi qu'il craignait : Amna « la Dorée » faisait dire à ses demi-frères qu'elle ne participerait pas aux discussions sur l'héritage, qu'ils le fassent savoir au cadi-juge. Allah lui avait assuré, grâce aux biens seulement de sa mère - que son père, il est vrai, avait fait heureusement fructifier -, une vie aisée et paisible. Elle s'en contentait. Elle n'avait pas de descendance. Son époux, grâce à Dieu, était noble, et « aimé de Dieu ». Aussi, sa maison et « les vergers du caïd » (les plus beaux oliviers sur les pentes, ainsi qu'une orangeraie à l'oued el-Mellah) lui étaient suffisants : pour son aisance et pour les aumônes qu'elle multiplierait dorénavant. Elle s'occuperait de la dernière de ses sœurs, Khadidja, deux ans à peine, la fille de Fatima et, heureux hasard, petite- fille de son époux qu'elle respectait tant... Que Fatima vienne chez elle et qu'elle s'installe : elle y serait dans le calme et la sérénité!

Fatima donc fait ses bagages : ses trois malles en osier, tapissées de satin rose, plusieurs autres de bois peint selon l'art algérois, ses robes et surtout ses bijoux, ceux de la noce et ceux que Soliman aima lui acheter presque mois après mois, car il était devenu, vers la fin, de plus en plus prodigue avec sa jeune épouse.

Fatima prend sa fillette dans ses bras, bien qu'elle soit voilée aussi lourdement qu'il y a trois ans, quand elle arriva pour la nuit de noces.

Ces trois ans, elle est sortie régulièrement une fois par semaine, de la grande maison : la veille du vendredi, pour aller chez son père et sa marâtre. Elle avait dit, dès le début, à Soliman

- Mon père a pris l'habitude, chaque matin du vendredi, que ce soit moi qui lui apporte la tasse de cuivre pour les ablutions, ensuite les serviettes, que ce soit moi qui lui déplie le tapis ancien de Fez : cela pour la prière de l'aube, car, pour la seconde, il la fait en public, non comme autrefois son père qui descendait de la zaouia juste pour prier à la grande mosquée si vénérable, celle « aux cent colonnes » et au marbre vert - hélas, ce lieu sacré a été transformé

par les Français en un vulgaire hôpital! - mais il va à son tour dans la plus ancienne mosquée restante, la mieux fréquentée.

Soliman, dans la chambre - c'était environ le dixième jour après la noce et, déjà, Fatima savait manifester ses désirs - avait écouté le vœu de son épouse-enfant : « Oh, je n'aimerais pas manquer, chaque aube du vendredi, à mon père, le mokkadem! »

Soliman, à l'étonnement de tous, avait accepté, arguant de l'ascendance religieuse (donc bénie) de Fatima : qui, chaque jeudi soir, allait passer la nuit chez son père, dans la maison d'Amna; se dressait au chevet de son père, à l'aurore, avant même que la moindre voix du plus lointain muezzin ne s'entende.

Cette fois donc, accompagnée de sa fille, elle retourna chez son père. Y resta jusqu'au lendemain, le vendredi. Veilla à la prière de Ferhani... Puis elle s'entendit dire, sept jours et sept nuits après, aussi bien à celui-ci qu'à sa femme, assise à ses côtés, rayonnante :

-Excusez-moi, tous les deux! Dieu m'est témoin que je voudrais vivre toute ma vie auprès de vous! Et vous êtes des véritables gardiens pour ma fille! Mais...

Et elle s'arrêta, intimidée.

-Que veux-tu donc, fille? s'exclama, d'un ton bourru, le père Ferhani, son œil interrogateur posé sur sa femme également surprise.

-Les montagnes me manquent, et à la zaouia, je suis bien! Je désire retourner là-haut et, sans doute, y vivre! soupira-t-elle.

Fatima, sa fille dans ses bras, quitta la ville en calèche, peu après.

Femme arable III

Un mois avant le début de ce tournage, après deux jours de repérages, je suis descendue de voiture avec le régisseur vers cette ferme. Des cabanes, des maisons en dur mais enfouies derrière de multiples haies de roseaux. Il faisait beau ce jour-là.

J'ai contourné la maison principale. Par-derrière, une large plate-forme descendait à la mer, au-delà d'une haie de figuiers de Barbarie. Là, parmi les cailloux et les rochers rouges, un panorama sur la montagne du Chenoua s'offrait : vue ample, la montagne isolée avançant en gigantesque vaisseau au-dessus de la profonde baie. Noblesse des lignes, majesté, avec une sorte de modestie variée des couleurs et, sur la gauche, des collines mourant vers la plaine intérieure... Le Chenoua : écran presque de théâtre devant les montagnes de ma famille où, depuis déjà quatre mois, je circule.

Cette esplanade, je l'ai voulue comme un balcon sur la nature offerte, quotidienne et sereine, au couple de la fiction du film. Heureusement que le village touristique, tache blanche nouvelle depuis une décennie, ne se distingue pas d'ici.

Derrière moi, là-haut, au milieu des paysans, m'attendent le chauffeur et le régisseur. Quatre heures de l'après-midi : seule ici, j'ai rendez-vous avec l'espace. Celui de mon enfance, et de quoi d'autre... peut-être de cette fiction à créer. Quatre heures de l'après-midi : je ne pense même pas à Camus et à son Étranger.

Seule, je marche en travers de cette plate-forme. Je ne peux cacher mon excitation que par ce pas de marche sportive, cette soudaine grande foulée (je suis heureuse d'être longue de jambes pour cette marche vive à la seconde où tout bout en moi).

Ce jour de novembre, où l'air est doux, où la fin d'automne prend les nuances vives presque du printemps, je suis heureuse. Je ne le dissimule pas. Mais je ne le montre pas. Pas encore. Pas encore je ne fuse, en danses, en enjambées, en désir violent de me dissoudre, de m'envoler et de disparaître. Ah, ces mois de chasteté violente (aussi violentes que furent mes années d'amour sensuel)!

Ainsi, tout a commencé. Non la première période en catimini, en murmures infinis dans des conversations avec des vieilles de ma tribu, en interrogations faussement banales, en propos de la langue d'enfance.

Tout a vraiment commencé ce premier jour de la ferme, tout, c'est-à-dire l'existence non plus théorique de ce film, mais sa présence, tandis que je trouvais mon espace quo-tidien. Cette liberté, mine de rien.

Cet espace, au vrai, me ressemble. Ainsi, me dis-je, commencer une fiction de film, lorsque l'espace qui lui convient est trouvé vraiment. En faire le tour. Comme autrefois l'enceinte de la ville au milieu de laquelle une heure après, un jour après, l'on va construire.

Ce jour donc de novembre, ma ville à moi - c'est-à-dire la maison où vivront mes trois personnages, Lila, Ali et leur fille Aïcha - est fondée.

Je suis remontée jusqu'à la haie de figuiers qui ceinture la maison principale. Le régisseur, Hamid, très alerte, est en pourparlers avec les habitants, pêcheurs ou paysans de la coopérative voisine, au cas où j'envisagerais une location de décor naturel. Je les laisse. Je dis que la vue est belle.

Je me dirige vers une porte à l'arrière. Silhouettes de femmes qui nous dévisagent entre deux haies de roseaux. Salutations. Elles m'invitent à entrer. Mon second coup de foudre alors, aussi secret, peu expansif.

Trois femmes dans des chambres sans électricité. Un nourrisson criait par intermittence. Moi tâtonnant avant de m'habituer.

La mère, quarante ans probablement, en paraît cinquante ou davantage. Sévère, un visage harmonieux, une haute stature; un abord souriant, mais avec une pointe de réserve; une

attention sur le qui-vive au bord du regard. Deux autres femmes, une jeune fille - seize ans, aux joues pleines, du nom de Saïda, qui sera ensuite la « Djamila » du film, voisine amicale du couple -, et l'autre, celle dont la beauté frapperait tout visiteur.

Je n'ai jamais su son nom. Je dirai : « l'inconnue de la ferme », ou « la Madone ». Vingt ans, guère plus : un visage d'une harmonie troublante, d'un éclat si pur, en même temps comme terni d'ombre... Un sourire à demi, ne percevant pas pour lui-même sa propre tristesse. La Madone : elle a toujours tenu par la suite un bébé dans ses bras, un bébé maladif. Comment dépeindre sa première apparition, qui rayonna chacun des quarante jours passés à la ferme : quarante fois moi entrant et sortant par une porte latérale, entre les chambres louées pour le film et le reste de la demeure, porte condamnée sauf pour moi : je retrouvais la silhouette élancée, droite, seules les épaules un peu en dedans comme si la menace de la tuberculose planait sur elle. Elle, la Madone.

Quelquefois le sein dehors, son bébé geignant, lui que je n'ai pas regardé, dont je sentais, dont j'entendais la maladie; elle, un sourire adressé à moi et offert. Quarante fois je contemplai l'éblouissante pureté de son visage, son regard limpide, ses joues rosies encore de jeunesse, et ce creux des épaules...

Je m'attarde sur la Madone. Peut-être parce que, quelques jours avant le début du tournage, je sus avec certitude qu'elle ne figurerait pas dans le film... J'étais tombée par hasard sur une famille acceptant, par intérêt économique autant que par réelle ouverture (fait assez rare dans le nouveau monde rural), de collaborer avec l'image et la machinerie que nous amenions... Par la suite, je me deman-dai dans quelle mesure l'influence de la mère prédomina, elle qui devina, par confiance en elle et en son autorité sur les siens, qu'elle tirerait de nous quelque profit, et point de dommage moral... La mère, je le crois également, s'était fait un jugement d'instinct sur moi, sur le rôle nouveau que je représentais pour eux, sur la menace que j'étais à même d'endiguer...

Je sus donc très vite que la Madone n'existerait que pour moi, en dehors du « champ », qu'on ne pourrait acheter son image... Comme si, dès le départ, elle retenait double-ment son intégrité, comme si sa beauté qui concentrait le secret familial devait nous rester inaccessible... Ceci sans refus violent, sans même l'interdit islamique qu'on aurait imaginé agressif. « Non », ce fut un « non » calme, que dut m'opposer la mère, avec comme seule raison paraissant évidente : « Non, parce que son mari - mon fils - travaille à la capitale et est absent d'ici. »

Je n'insistai pas. Je sus immédiatement que cela resterait « non ». Alors qu'en ce temps d'excitation froide que fut le prétournage, je savais que j'obtiendrais tout (« tout » pour ma chasse d'images) - persuadée que l'insistance, la sym-pathie et la solidarité, l'appel à l'intérêt raisonnable, « tous les moyens », me semblaient honorables - finalement mon assurance ne gisait que dans cet élan pour concrétiser le film, tout le travail ingrat ou exaltant consistait à mettre la matière documentaire en forme. Plus exactement, à retrouver sa forme originelle et à refaire ainsi la mienne.

Je reviens à la Madone de l'ombre, à son bébé allaité mais malade... Elle qui, la première, avec ce sourire timide offert à moi, aurait pu dire : « Je représente ici toutes les femmes que tes machines ne cerneront pas. Je suis la frange de l'interdit et je t'aime. »

Elle me fit du café à chaque fois que j'entrais, aux moments de tension, pour me sentir ailleurs. Elle fut Tail-leurs - par là même tout mon passé au féminin. A présent, je comprends : à partir du moment où me fut refusé de saisir son image, à cause même de la proximité autant de sa beauté que de la pénombre dans laquelle elle vivait constamment, sa présence fut un prolongement, arrière-plan rendant ceux du film incertains. Elle évoquait la durée pour toujours en arrière...

Et je rétablis la couture avec les femmes de mon enfance. En parallèle à la Madone, l'épouse de mon oncle maternel, morte en couches à vingt ans et que j'avais à peine dû connaître - or, à cause d'une photographie pâlie (elle assise, le visage allongé, le corps évanescent, dans l'énorme fauteuil d'un salon syrien dont le luxe nacré m'intimidait des années après), elle avait pris, dans mes songes d'enfant, une pré-sence poétique, obsédante. Morte, me disait-on, je m'atten-dais à la retrouver en arrière d'un décor et, d'un coup, la réalité s'effilocherait en ombres.

Ainsi la Madone représenta pour moi la grâce, au cours de ce travail, de le remettre sournoisement en question. « Moi l'insaisissable, l'invisible, tes images mouvantes révé-leraient, si je décidais de surgir, leur nature de limbes exsangues. »

« Si je décidais... » J'allais et je venais de l'ombre à la réalité, du plateau aux coulisses, de la lumière des projec-teurs à la bougie de la Madone. En moi l'évidence qui, par lancées, se cristallisait, c'étaient les autres : frères, mari, voisins, résumés tous par la mère toute-puissante, qui main-tenait la barrière entre les deux espaces. « Si je décidais... »

La Madone pouvait déposer tout à coup sûr une peau de mouton, ou à ses pieds, son bébé malade : un pas, un seul pas alors, je lui ouvrirais la porte, elle n'aurait devant les techniciens rien à faire, un geste esquissé des doigts peut-être pour refermer le col de sa robe, quelques pas seulement.

Brusquement, la nécessité du travail d'images-sons se dissoudrait, inutilité de la fiction puisque, ô miracle, toute femme pourrait soudain sur cette terre aller et venir.

« N'existe plus enfin le regard espion », clame mon per-sonnage de Lila. Lila, sous les projecteurs, tendrait les mains vers la Madone, Lila reculerait progressivement vers les arrières, s'éteindraient les projecteurs, les regards s'ouvri-raient, béants, d'eux enfin sourdrait la lumière réelle tandis que la Madone glisserait, souriante. « Si je décidais... »

3e mouvement : De la mère en fillette

Vingt ans après, Fatima, fille du mokkadem du saint Ahmed ou Abdallah, redescend en ville, cette fois défini-tivement.

Au cours de ces deux décennies, s'est tissé son destin d'épouse de trois maris successifs (le troisième, mon grand- père, dont, en cette année 1920, elle se sépare d'autorité, en demandant

au cadi, selon le droit musulman, autonomie pour gérer, seule, ses biens); également son sort de mère, car elle revient à Césarée (dans un premier temps, accueillie chez sa marâtre Amna, veuve depuis une dizaine d'années, et amie immuable), accompagnée de presque tous ses enfants : sauf Khadidja, la première, qui a été mariée, dès seize ans, dans un hameau voisin. Celle-ci attend, ces temps- ci, d'accoucher - un fils qui vivra cette fois, ô clémence d'Allah, pas comme les trois premiers, tous des garçons en effet, mais à chaque fois expirant après quelques jours!

Fatima, que, à partir de maintenant, tous appellent Lia Fatima (et moi, comme tous les cousins, « mamané », esquissant dans ce vocable la tendresse que son air sévère nous empêche de lui manifester), Lia Fatima donc est entourée, dans ce premier déménagement, de son fils unique - dix ans à peine, il est vrai, mais d'une beauté rare, lui qui sera désormais, selon elle, « son seul avenir » - et de ses trois filles, deux adolescentes et la benjamine, âgée de deux ans, la seule enfant du mari dont elle se sépare. Cette fillette qui tourne le dos à la montagne (et partant à la langue berbère) est ma mère.

De la mère en fillette?... Elle ne me parla jamais de ce jour de la tendre enfance où elle entra dans la première maison de Césarée. S'en souvient-elle seulement? Elle ne le veut pas sans doute, pourquoi rappeler le tranchant de la rupture : avoir quitté le domaine campagnard, aux multiples pièces basses, peintes à la chaux violacée chaque printemps, aux deux cours avec la rangée de figuiers et, au centre, deux chênes zen si majestueux; tout autour, s'éparpillaient les enfants. Rupture avec les rires, avec le vaste horizon... Sans transition, les voici installés en ville, dans une demeure haute, aux murs imposants; en bas une chambre vaste et triste où l'on s'entasse tous.

La mère est en palabres. Elle reçoit, dans un premier temps, conseils : d'un vieux clerc allié à la famille. Elle vend peu après tous ses bijoux pour acquérir une maison ancienne, un peu plus haut non loin de l'enceinte, toujours en quartier arabe. Lia Fatima sera ainsi presque voisine d'Amna, dans les parages de la demeure d'autrefois, celle de Soliman. Les filles de celui-ci d'ailleurs, vieillies et, pour certaines, déjà grand-mères, lui rendent visite, la félicitent pour son installation : elle, l'exemple de la décision, de l'intelligence féminines. Elles l'appellent « tante » ou « amri », c'est-à-dire « tante paternelle ». Par respect.

Lia Fatima, enfin chez elle, entourée de son fils — qui va à l'école française - et de ses trois filles, commence sa nouvelle vie. Elle n'a pas quarante ans.

La petite Bahia, âgée d'un peu plus de deux ans, presque trois maintenant, fait le tour des nouveaux lieux : quatre chambres profondes, le patio avec un seul arbre, un oranger (aux « oranges amères » si recherchées pour les confitures) qui étend son feuillage bas et touffu. En arrière, au fond, la margelle d'un puits; tout contre, un escalier d'où l'on accède à une terrasse large et basse, d'où l'on a vue sur les pentes montagneuses du sud de la ville.

Bahia, solitaire, s'accroupit au fond, tout près de la margelle. Quand on l'appelle, elle fuit; elle monte l'escalier, s'installe sur la terrasse, avec son chat, dans un coin caché où elle a étendu une natte : elle s'allonge, elle contemple la montagne, elle perçoit la rumeur des maisons voisines, l'odeur du café qu'on grille, ou du paprika qui cuit, les voix éparpillées des commères

qui crient, qui rient. Une voix d'inconnue, le soir, juste avant la prière du couchant, chante, seule et nue, et toujours la même complainte...

Allongée sur le dos, Bahia s'emplit les yeux du bleu du ciel et rêve : elle se voudrait loin de la ville (en bas, dans la salle de réception, les dames n'en finissent pas de venir féliciter Lia Fatima); elle se voit chez son père à la zaouia des Beni Menacer.

C'est le père de Bahia que Lia Fatima a quitté. Il vient un après-midi par semaine. Il frappe à la porte d'entrée - une heure après la prière publique du vendredi. Le repas l'attend; il entre. Il s'enferme ensuite avec son épouse dans la chambre de celle-ci.

Hassan, le fils de Lia Fatima, quand il revient de l'école, apprenant que « l'autre », celui qui n'est pas son père, tente de ramener à la raison (à la soumission?) Lia Fatima, le fils monte à la terrasse, retrouve là la petite Bahia et, pour calmer son mécontentement, il ironise :

- Pourquoi tu ne partirais pas, toi, avec ton père?... C'est bien ton père, n'est-ce pas?

-C'est mon père! répond l'enfant.

-Vas-y! Quand il sortira, va lui dire qu'il t'emmène!

Elle le voudrait, Bahia. Elle voudrait bien prendre la main du père, quand il va traverser le patio, qu'il va l'appeler joyeusement, de sa voix claire, si chantante, qu'il va la soulever dans les airs en riant longuement; elle voudrait rester avec lui... Elle éclate en sanglots; elle pleure en silence, comment défier pourtant le grand frère?

Apparaît une jeune fille de quinze ans : longue chevelure châtain clair et des yeux à la couleur miel, un peu étirés. Elle a surpris la conversation enfantine; elle rabroue Hassan :

-Pourquoi es-tu jaloux d'elle? Et comment fera-t-elle sans nous?

Bahia se réfugie dans les jupes de sa sœur préférée, Chérifa. Elle pleure plus fort, cette fois pour le plaisir d'être consolée, de se repaître de la douceur de Chérifa, de sa voix chaleureuse, de ses caresses quasi maternelles.

Le frère hausse les épaules : il a tout compris et il le signifie :

-Tu crois que je ne le sais pas!... Mma (la mère) nous a descendus tous, pour pouvoir garder son bien. Son bien, c'est celui de mon père à moi. Et c'est celui-là, dit-il avec un geste de colère vers la chambre du couple, qui, jusqu'à maintenant, en profitait!

-Tu n'as pas encore dix ans et tu t'occupes déjà des affaires des grands! ironise Chérifa qui a fini de consoler la fillette. Que sera l'autorité de mon frère sur moi, sur mes sœurs, et sur ma mère, quand Monsieur mon frère (« Sidi Khouya », dit-elle en arabe) sera un homme fait!

Et moqueuse, légère, Chérifa éclate de rire.

Encore maintenant, trois quarts de siècle après, je ne sais pas, moi, Isma, la narratrice, moi, la descendante - par la dernière des filles -, si Lia Fatima (« mamané ») a aimé ses deux maris

successifs ensuite, ou l'un plutôt que l'autre, ou l'un plus que l'autre... Je suis bien certes la seule à m'interroger ainsi sur des morts!

« Les deux maris de la montagne », suis-je tentée d'abré-ger. Cette montagne est le Dahra -la montagne, étymo- logiquement, du « dos », ou « celle qui tourne le dos » à la ville de César : malgré les apparences, c'est dans ces ravines, tout contre ces rocs et ces pentes érodées, au fond des oueds à demi desséchés que, dans ce début de siècle que d'aucuns ont appelé « nuit coloniale », s'accrochent, et vivent, et résistent des bougres, à demi insoumis, qui se sentent encore « aristocrates » alors que ne leur restent plus que des biens en poussière, mais subsiste en eux, source noire, la mémoire des combats anciens (contre les Turcs autrefois, contre les Français hier).

Est-ce pour cet oxygène, de fierté ravinée et au goût acre de liberté, que Fatima, veuve à dix-sept ans, est remontée de la ville? A élevé, quelques années seule, sa fillette Khadidja? N'est redescendue à Césarée qu'une fois l'an, pour la grande fête d'Abraham, montrer sa première à la foule des demi-frères, des demi-sœurs?

Fatima, lorsque Khadidja a six ans, accepte, sur les conseils de son père le mokkadem, d'épouser un prétendant honorable de la région : Si Larbi, l'un des descendants d'un autre saint, à cinquante lieues d'ici, sur le versant donnant vers Miliana, et dont la réputation religieuse est plus grande que celle de Ahmed ou Abdallah.

Si Larbi n'est pas jeune, ce n'est toutefois pas un vieillard. Il est « dans sa belle maturité » : du moins, c'est ainsi que Ferhani s'adresse à Fatima, par l'intercession de son épouse, Amna « la Dorée ». Celle-ci est montée quelques jours, au printemps, jusqu'à la zaouia. Elle a vu Fatima, à vingt- quatre ans, se conduire en maîtresse de maison sur toute la petite communauté : les serviteurs, les familles « clientes », les métayers... Fatima, la première levée, à quatre heures, dans la nuit, et s'occupant d'abord des bêtes - réveillant les petits bergers et les fillettes de ferme. N'arrêtant pas ensuite : épanouie, souriante et ferme, se reposant à peine à l'heure de la sieste pour recevoir, ensuite, les habituelles visiteuses; elles lui rapporteront la menue chronique, qui s'insinue le long des vallons, des collines, des tout petits hameaux. Elle écoutera par contre, un peu distraite, les nouvelles que lui rapporte Amna de la ville : la famille de Soliman qui s'éparpille, les mariages, les deuils, les nouveaux enrichis...

Amna parle des Berkani, la famille prestigieuse dont fait partie le prétendant. Elle ne raconte pas qu'elle comprend bien la stratégie de Ferhani : il mettait en jeu jusque-là toute une stratégie contre les héritiers des deux saints Berkani (le père et le fils, enterrés dans deux mausolées côte à côte), personnages de haute foi venus seulement deux siècles auparavant - les uns disaient, inévitablement, de Seguiat el-Hamra, aux confins de la Mauritanie, berceau de presque toutes les généalogies sacrées, et d'autres préféraient privi-légier l'exil andalou, par les étapes habituelles, Tétouan, puis Fez, et Tlemcen, puis les montagnes avoisinant Médéa, au moment où Alger était bourgade modeste, petit repaire de corsaires pris entre les tenailles espagnoles du Penon, pour finir, au début du xvnr siècle, cette zaouia des Beni Menacer que viendra piller de fond en comble, dont il incendiera les oliviers et tous les vergers, le si « glorieux » général de Saint-Arnaud...

Ainsi jaugée à travers les calculs et les ruminations du mokkadem Ferhani, l'Algérie, en ce début de siècle, semble encore s'entre-combattre, de saint mort rivalisant contre saint mort, de koubba, c'est-à-dire de tombeau et de sanc-tuaire, contre autre koubba, autre sanctuaire - comme ailleurs, en d'autres lieux, de clocher contre clocher... Une Algérie fantôme où les vivants, croyant vivre pour eux- mêmes, continuent, malgré eux, à régler les comptes des morts pas tout à fait morts, persistant, eux, à s'entre- dévorer...

Amna, dans ses conversations avec la jeune Fatima, la convainc d'épouser Si Larbi, descendant du saint Berkani, ce saint considéré comme « moderniste » depuis qu'un de ses petits-fils (en fait, un arrière-petit-neveu) avait choisi d'emblée le camp de l'émir Abd el-Kader contre les protégés des Français. Aïssa el-Berkani, l'un des cinq khalifats de l'émir, perdit, de ce fait, la presque totalité du patrimoine familial, mais augmenta considérablement son prestige. Si Larbi, deuxième mari donc de Fatima, après une vie agitée, passée, une bonne partie, en exil à l'Ouest, semble avoir été un époux aimé, peut-être aimant... En tout cas sage et d'esprit posé. Longtemps après sa mort, c'était lui que Lia Fatima, au cours de sa vieillesse austère, s'oubliait à évoquer, quelquefois à citer...

Elle eut de lui Chérifa d'abord, la toute belle, puis Malika, de deux ans sa cadette (la tante qui, en ces jours de halte, m'accueille et me chérit, sans doute parce qu'elle a toujours souffert d'avoir eu seulement des garçons, et pas une seule fille à elle); enfin lui arriva le fils bien-aimé. Peu après, Si Larbi, qui s'occupa tendrement de l'aînée Khadidja, conseilla Fatima pour le mariage de celle-ci. Puis il tomba malade : une année durant, Fatima le soigna.

De chaque colline, du moindre sanctuaire le plus humble et cela jusqu'au Sahel autour de la capitale, vinrent en consultation des marchands de vieille médecine, des ven-deuses de potions et d'herbes rares : mais nul roumi, pas même un savant docteur, le malade l'aurait refusé; Fatima, qui savait qu'aucun chrétien ne franchirait le seuil de la zaouia des Beni Menacer le regrettait. Elle se retrouva, une seconde fois, veuve : et cette fois, j'imagine, elle pleura.

Quand elle épousa, deux ans après, le cousin germain de Malek el-Berkani (elle a trente ans, ou un peu plus; il a quasiment le même âge qu'elle, certains dirent qu'il était plus jeune, de deux ou trois ans sans doute), elle surprit son entourage : on s'attendait qu'elle versât dans une piété définitive et consolatrice. Non.

Fut-ce celui-ci, le mariage d'amour? Personne ne le saura- La version amère et cynique du fils de « l'autre » semble parfois prendre le dessus : oui, les biens de Fatima étaient surtout ceux de Si Larbi, donc de son fils et des deux filles adolescentes... Voici que le cousin, ayant convolé dans la même demeure, se lançait dans maintes nouveautés : une modernisation de l'arboriculture, des achats de matériel agricole jamais vu là-haut... Jusque-là, aucun fermier « indi-gène» ne s'aventurait à imiter les colons européens de la plaine!

Aux temps de morte-saison, le jeune époux, si actif auparavant, se dissipait : aimait les orchestres ambulants de musiciens qu'il entretenait alors, n'apparaissait qu'à l'aube, après des veillées au loin, dans la fréquentation, disait-on, des danseuses... Cela fut rapporté maintes fois à Fatima, restant, avec ses enfants, tout près du sanctuaire. Regrettait-elle le temps où, seule,

dans la zaouia paternelle, elle savait aussi bien que cet homme tout dynamiser, ou plutôt l'ombre des danseuses, dans ses soirées solitaires, habita-t-elle ses insomnies?... Elle hésitait.

Malek, ensuite, s'assagissait; s'adonnait totalement à la surveillance des moissons : ne l'appelait-on pas, dans toute la région, le chatter, c'est-à-dire l'actif, l'infatigable?...

La fillette qu'elle eut de lui, Bahia, avait deux ans, l'âge de son aînée quand, une première fois veuve, elle avait choisi de remonter dans ces montagnes « du dos »! Elle grommela ce mot : dahra, lieu des révoltes anciennes, et elle pensa : « Lieu de l'amertume des femmes » (comme si, soudain, l'image de sa mère, morte si dramatiquement, remontait en selle!). Elle opta, finalement, pour la séparation de biens que lui permettait la loi islamique.

- Protéger l'avenir de mon fils! déclara-t-elle le jour où, en calèche, avec presque tous ses enfants, elle redescendit définitivement à Césarée.

Deux ou trois ans après, tandis qu'elle s'habitue à peine à sa nouvelle maison, elle apprend que son époux, Malek, qui s'était mis à espacer ses visites hebdomadaires (puisque Lia Fatima n'envisageait plus de revivre là-haut, arguant, cette fois, des études en français de son fils!), est passé à l'acte : Lia Fatima ne veut pas revenir; en outre, elle ne le laisse pas gérer le domaine. Eh bien, il se remariera. Il lui envoie la lettre de répudiation... Est-ce à partir de ce jour noir qu'elle va inaugurer ses séances théâtrales de transes?... Non, je ne crois pas.

Les malheurs continuent - pourtant, elle vient d'acquérir une autre maison, proche du quartier européen, juste derrière l'église bâtie comme un temple antique; cette bâtisse est plus grande, ses vastes pièces ont, au premier, fenêtres et balcons sur la rue, mais aussi elles donnent sur des galeries mauresques ouvertes vers la mer et le port. Ainsi, un style mélangé et moderne (elle se voit déjà mariant, dans dix ans, son fils là!) : elle n'y habite pas encore. Elle laisse l'un des appartements du rez-de-chaussée loué à l'ancien rabbin de la ville, à sa famille qu'elle connaît. Elle logera au premier et, dans les chambres du bas, restées libres, elle recevra ses métayers... Elle pense à son déménagement, à l'automne.

Or les malheurs continuent ou, sans doute, le « mauvais œil » : dans la ville, ce fut, cette année 1924, l'épidémie du typhus - elle apparut dans les environs d'abord, mais nul n'y prit garde puis, très vite, elle gagna le quartier arabe.

Juste avant l'été, Lia Fatima s'aperçut que presque tous ses enfants étaient contaminés. Seule Malika, restée vaillante, soigna Chérifa, alitée la première, puis Bahia, la petite, qui, sous l'effet de la trop forte fièvre, délira dangereusement.

Quand ce fut le tour de Hassan, torturé de vomissements sans fin, Lia Fatima se découragea. Elle se retrouvait seule : son père était mort depuis dix ans, sa sœur cadette était mariée depuis longtemps dans une ville lointaine et Amna quasiment paralysée désormais par les rhumatismes de la vieillesse.

Aidée de Malika - treize ans à peine, mais dure à l'ouvrage, silencieuse et active -, Lia Fatima para à tout; décida qu'elle irait, elle, jusqu'à demander un médecin - oui, le médecin français, pourquoi pas : elle fut la première « dame » arabe de la ville à l'oser. Le pradcien, un

quin-quagénaire bourru, capable de dire quelques mots dans le dialecte de la région, arriva jusqu'à la demeure; fit tinter sèchement « la main de Fatma » à la lourde porte; traversa le patio, entra dans la première chambre où gisait le fils, presque inconscient depuis trois jours. Il l'ausculta, rédigea une ordonnance, puis demanda à voir les filles malades; s'attarda davantage sur Chérifa qui lui souriait, mélanco-lique (à cet instant seulement, sa mère se rendit compte combien l'adolescente avait maigri : elle ne se plaignait jamais, elle était une malade passive, douce, ses yeux étroits vous regardant de loin, de si loin, et toujours ce sourire!...). Bahia, la petite, sembla aussi préoccuper le Français. Il donna d'autorité des lotions qu'il avait dans son lourd cartable; il rédigea une seconde ordonnance et dit qu'il reviendrait le surlendemain.

Tandis qu'il se lavait les mains et les poignets - Malika lui versant l'eau de l'aiguière, près de la margelle-, il remarqua que, des terrasses voisines, il était l'objet de la curiosité de voisines anonymes. Il ne sourit même pas : les enfants de Fatima le préoccupaient, Lia Fatima le comprit et lui en fut reconnaissante : ainsi, un Français pouvait lui être un allié. Elle le remercia avec des bénédictions sincères, demanda comment « le payer »; il répondit brièvement en arabe : « Après » et il sortit.

Ce fut une petite révolution dans la ville : les anciennes familles prirent acte que Lia Fatima, pourtant descendante, à la fois par son père et par ses deux derniers maris, de ceux qui avaient résisté autrefois à l'occupant, n'avait pas hésité, elle, à soigner ses enfants « chez la France ».

Hassan, d'ailleurs, guérit le premier et ce fut, pour sa mère, comme si un premier étau se desserrait. Bahia restait dolente; à peine si elle parlait : en fait, elle ne quittait pas le chevet de Chérifa son adorée, dans les bras de laquelle elle avait aimé si souvent s'endormir -, Chérifa qui ne guérissait pas.

Lamentations des femmes... La fillette, accroupie devant la tête de la jeune morte.

La fillette au regard sec, devant la foule des femmes en blanc, toutes assises en cercle autour de Chérifa, engloutie sous le linceul, son visage seul restant visible, pâle, un masque. La fillette qui le contemple, qui ne parle pas; qui ne parlera pas, ni le lendemain, ni huit jours après.

Les parentes s'émeuvent; l'une vient pour tenter de tirer Bahia, de la faire asseoir sur ses genoux : « Une enfant de six ans, ainsi trônant à la tête d'une morte!... » - « Craignez le mauvais œil! » ajoutera une autre, et la troisième : « En fait, Chérifa, que Dieu lui soit miséricordieux, était comme une mère pour sa plus jeune sœur! Comme si elle pressentait, la pauvre, qu'elle n'allait pas enfanter, qu'elle partirait avant! » - « Être orpheline de sa sœur, c'est le plus terrible! » gémit une autre, une inconnue, une récente mariée venue de la capitale, à la beauté un peu sauvage, que ses belles- sœurs craignaient, que, pour cela, elles respectaient.

-La perte de la sœur, terrible? s'exclama une vieille, l'œil inquisiteur. C'est la mère, la mère quand on la perd, qui vous laisse blessure ouverte!

- Moi, reprit l'étrangère (on l'appela ainsi parce qu'elle n'avait pas l'accent de Césarée, dans son dialecte), je suis sûre que c'est la sœur! - puis, sans se lever, elle déclama sur un ton plus haut, et dans une langue savante :

Ô mon autre moi-même, mon ombre, ma semblable, Tu t'en es allée, tu m'as désertée, moi l'arable, Le soc de ta douleur m'a retournée, de larmes m'a fertilisée. »

A ces derniers mots qui, en arabe ancien, rimaient, une femme soudain cria : elle se dressa, grande et maigre, elle déchira son foulard d'une main, de l'autre, les doigts ouverts, elle se lacéra lentement la joue gauche.

La poétesse, accroupie, s'était tue; Bahia se leva, bouche béante, yeux élargis devant la face ensanglantée de la pleu-reuse. Une autre s'appliqua à tirer vers elle, doucement, la fillette. Celle qui cria une fois, qui s'essuyait à présent nonchalamment la joue, eut comme un spasme étrange, le torse secoué comme d'une sorte de rire, puis elle s'écria, à l'étonnement de toutes : la langue étrange - que la plupart des citadines ne comprenaient pas, ou qu'elles avaient oubliée, prenant, au fur et à mesure de l'improvisation, moue gênée, mêlée de condescendance-, la langue berbère se déroula assez vite, comme piaffant, tandis qu'une femme murmurait à l'autre : « C'est la cousine de la morte, descendue de la zaouia, elle improvise souvent ainsi, dans " leur " langue de montagne! »

La cousine donc martela, la joue maintenant séchée, avec seulement des traces roses de griffures :

« Seg gwasmi yebda useggwas

Wer nezhi yiggwas! »

Et elle cria les deux derniers vers, sur un ton plus déchiré :

« Meqqwer Ihebs iy inyan

Ans'ara el ferreg felli! »

Et Malika, la sœur de la morte, qui ne pleura pas, immobile jusque-là, debout près du seuil, intervint de sa voix métallique :

-O bénie sois-tu, fille de mon oncle, venue de si loin, partager notre peine!

Puis, s'adressant à celles qui avaient paru regretter le parler « montagnard », elle continua :

-Pour celles qui ne comprennent pas la langue des ancêtres, voici ce qu'a dit la fille de mon oncle; voici ce qu'elle a chanté pour ma sœur, l'inoubliée.

Avant de continuer, elle avança d'un pas au milieu de la foule des voiles blancs, elle vérifia que sa mère, Lia Fatima, n'était pas là, elle qui, depuis le matin, reposait inconsciente, rendue comme folle après une longue séance de transes et de désespoir lyrique. Enfin Malika traduisit pour les citadines qui ne voulaient comprendre que le dialecte de la ville :

« Depuis le premier jour de l'année

Nous n'avons eu un seul jour de fête!

Vaste est la prison qui m'écrase

D'où me viendras-tu, délivrance? »

A ces mots, la petite Bahia, qui s'était levée, s'assit d'elle- même lentement, reprenant sa place auprès de la tête de la morte. Bien décidée à rester là, tant que les porteurs de la planche ne s'annonçaient pas...

Bahia, immobilisée. Et même si quelque parente lui aspergeait le front, ou les mains, d'eau de Cologne, elle semblait bénir une absente. Bahia muette, le visage sec, se répétait en elle, tout au fond d'elle, la complainte berbère de la cousine à la joue lacérée...

« Vaste est la prison », * Meqqwer lhebs » : deux ou trois mots tantôt en arabe et tantôt en berbère chantaient en elle, lentement, avec des cahots, une sorte de marche rude, qui tanguait, mais qui calmait aussi - ce qui fit qu'elle regarda, sereine, la face soudain enveloppée de Chérifa, sous le linceul engloutie, et qu'on emportait.

Les jours suivants, puis les semaines, puis les mois et les saisons se succédant, Bahia ne parla pas. Ne sourit pas. Ne chanta pas.

Elle vécut ainsi, calme et froide, mais écorchée, ou sereine, comment savoir, jusqu'à sa septième année.

A l'anniversaire de la mort de Chérifa, ou peu après, Lia Fatima accepta de laisser sa dernière entre les mains d'une magicienne des environs, qui, lui dit-on, savait comment libérer un vivant, une vivante, de la possession d'un aimé, d'une aimée des morts perpétuant le rapt « malgré la volonté de Dieu »...

Malaisément, elle laissa sa fillette accompagner une vieille voisine, la conseillère : « Ce sera près de la plage, dans une crique isolée où habite la femme ermite!... Tu verras, elle réussira, avec la volonté et la protection des saints de ta lignée, d'Ahmed ou Abdallah et des deux Berkani, père et fils!... »

Bahia revint, le soir, silencieuse. Le lendemain matin, un vendredi, le dernier avant le mois du jeûne, juste après la prière de sa mère et de sa grande sœur, Bahia parla doucement, comme si elle avait toujours été là, sans mélan-colie : quelques mots sur la fraîcheur de l'air et sur l'éclat de la lumière.

Lia Fatima distribua des aumônes chaque matin de la semaine qui suivit.

Douze ans après, Bahia a dix-neuf ans. Elle m'a eue à dix-huit.

A dix-neuf ans, juste treize mois après ma naissance (car elle m'a allaitée seulement le premier mois; elle n'a plus eu de lait ensuite; amaigrie, malade s'est-elle sentie. Lan-gueur et tristesse se sont atténuées quand arrive, quelques semaines après, cette bienheureuse grossesse qui la revigore, qui la rend épanouie), elle a enfin son fils. Son premier.

Si beau. Un gros bébé qui l'a fait souffrir à l'accouche-ment. Mais si heureuse après, était-elle, des compliments des visiteuses : « Blanc, gros, et si blond, blond... »

-Il a les yeux bleus, tu as de la chance, un vrai seigneur il sera! Un marié!...

-Les yeux de son père, il est de la lignée paternelle!

-Les Berbères de la montagne, glissait une autre, dou-cereuse.

Mais Lia Fatima - la mère de ma mère - rétorquait, calme :

-C'est vrai! De notre côté, les hommes ont des yeux noirs, de longs cils!... Tous de beaux bruns, chez nous, soupira-t-elle en pensant, avec nostalgie, à son fils que la France gardait comme soldat, si loin, au Sahara!

Les propos intarissables des visiteuses formaient, tout près, une rumeur chaude et confuse. Bahia dans son lit d'accouchée de trois jours; elle se lèvera avant le septième jour, pour la fête — cette chance d'avoir eu son fils justement dans sa ville, et dans la belle maison de sa mère; elle bénéficiera du protocole. Les invitées vont venir nombreuses; l'orchestre de musiciennes sera là. Lia Fatima s'occupe de tout, comme pour le mariage passé de sa dernière (le plus beau des mariages dans la ville, celui dont toutes parleront longtemps, celui où la mariée, après avoir revêtu le caftan traditionnel, a été si fière de porter, elle, la première dans la ville, la robe blanche des mariées européennes : c'était le souhait du marié, l'ami du frère, à peine sorti de l'école normale d'instituteurs...).

Pour lors, Bahia se rassure. Le déroulement du septième jour l'emplira de sérénité; d'un bonheur à la douceur nouvelle, émolliente.

Pour la fille, l'année précédente, tout s'était fait au contraire dans la hâte et loin, à ce premier poste d'ensei-gnement assigné au mari, dans ces montagnes au nord de Bou Saada. Comme si elle avait eu sa première en exil! Ce dernier jour de classe, l'arrivée du bébé huit jours trop tôt alors qu'ils avaient pensé tous deux qu'ils allaient partir le lendemain (les valises, entrouvertes, dans les coins, atten-daient seulement d'être fermées). Les vacances d'été commençaient, sa mère, là-bas, lui avait préparé sa chambre, le lit, les draps, et les provisions pour la fête avec la venue des visiteuses!... Et voilà que cette naissance survenait en pleine montagne, qu'il avait fallu s'en remettre à l'accou-cheuse, une paysanne si vieille, certes expérimentée, au bon visage jovial et apaisant, mais tout de même, elle ne parlait même pas arabe, sauf pour les mots d'invocation de Dieu, et pour le rappel de la patience : quelques expressions coraniques parsemant son discours qui avait paru à la parturiente idiome étranger, tandis qu'elle tentait de sur-monter ses douleurs.

La vieille avait voulu préparer la corde à suspendre au plafond, pour que l'accouchée s'y accroche et aide elle- même en tirant de ses bras levés au-dessus de sa tête... Bahia avait refusé : elle savait cela mœurs de paysanne. Non. Dans sa cité, on se contentait de faire incliner le lit... L'eau bouillante était préparée, la future mère souffrait en dévidant les versets coraniques... En dernier ressort, on appellerait le médecin français. Lia Fatima était résolue : celui-ci viendrait, même à minuit, il connaissait la famille... Et Bahia, jusque-là, avait été

tranquillisée dans l'attente de ce premier accouchement. Or, face à la vieille paysanne accourue du douar proche, ma mère dut souffrir, en silence d'abord, puis avec des râles de plus en plus rythmés - jusqu'à ce que je surgisse à la lumière du jour.

La vieille partit d'un grand rire. Coupa le cordon. Me renversa prestement la tête en bas. Attendit mon premier cri. Puis elle dévida une longue phrase que ma mère, alanguie, entendit sans la comprendre.

Plus tard, quand Lia Fatima, accourant quatre ou cinq jours après (par le car jusqu'à Bou Saada, puis jusqu'au bord de la route carrossable, alors elle demanda une jument, une mule, n'importe, et devant les paysans surpris elle chevaucha fièrement la monture), impatiente de voir sa benjamine saine et sauve, même livrée aux mœurs d'autre-fois, quand la grand-mère donc se trouva face à l'accou-cheuse (elle lui apportait de la ville un coupon de tissu pour son séroual, des parfums de La Mecque et un chapelet tout aussi béni), les deux femmes se perdirent aussitôt dans une conversation pour toute la soirée.

Ma mère, allongée sur sa couche, encore qu'après le troisième jour elle pouvait se lever, faire quelques pas puis se rallonger, ma mère les entendit rire; elle pensa : « Si longtemps, je n'ai entendu rire ma mère, femme sévère!... Elles ont l'air de s'entendre! »

A la fin, l'accoucheuse partit en répandant un flot de bénédictions. Lia Fatima dit à sa fille :

-Sais-tu comment elle a salué l'arrivée de ta première, quand le bébé a poussé son premier cri?

-Je l'ai entendue faire tout un discours, dit ma mère, mais je n'ai rien compris.

-Heureusement que son berbère et le mien, celui de mon enfance, sont assez proches : nous nous sommes parlé comme deux cousines!

Elle partit à nouveau d'un long rire, mais doux, à peine perceptible, qui lui secoua tout le torse tandis que Bahia, étonnée encore, la regardait; elle finit, après avoir respiré, par reprendre :

-L'accoucheuse a dit, tandis que tes douleurs, enfin, cessaient : « Salut à toi, fille de la montagne. Tu es née dans la hâte, tu apparais assoiffée de la lumière du jour :

tu seras une voyageuse, une nomade partie de cette mon-tagne, pour aller jusqu'où, plus loin encore! » Bahia, la jeune mère, ne dit mot.

-Tant de discours pour une fille! soupira-t-elle.

-Tu auras un garçon, la prochaine fois! rétorqua la grand-mère.

En effet, le second accouchement se passa comme Bahia l'avait espéré. Elle ne s'attendait pas forcément à cette beauté rayonnante chez un nouveau-né.

Certes, les yeux bleus, c'était l'ascendance paternelle - alors que sa fille avait les yeux noisette, elle l'avait remarqué mais n'en avait rien dit à quiconque, c'était la couleur miel de Chérifa, la sœur qu'enfant elle avait perdue; qu'elle n'avait jamais pleurée.

A dix-neuf ans et quelques mois, Bahia goûta la joie d'entrer dans le royaume des mères : les visiteuses affluèrent chez Lia Fatima; un mois durant, comme pour rattraper le fait que la première née, la fille née « montagnarde », disait- on, n'avait pas eu droit aux honneurs habituels.

-Un prince! Tu as reçu en don un prince, toi la princesse de ta mère! s'exclamait la voisine la plus proche, celle qu'on jugeait la plus éloquente, pour les bonheurs et pour les deuils.

Deux mois après, Bahia avait emporté le bébé si beau dans ses bras. Avec son époux, elle enveloppée du voile de soie, elle avait pris le car jusqu'au village du Sahel où venait d'être nommé, comme « instituteur de classe indi-gène », mon père.

Moi au cours de ce premier voyage?... Eh bien moi, je n'en sais rien. Ma mère n'en garde aucun souvenir. Le plus vraisemblable est que le père avait dû porter, dans ses bras, la fillette.

-A moins que tu n'aies marché à onze mois. Que donc tu aies trottiné avec nous, jusqu'à l'arrêt du car.

Elle se souvient, la mère, avec quel soin, elle protégeait, dans ses bras, le bébé : lui cacher le visage, le préserver de la poussière!

-Et aussi du mauvais œil! avait recommandé la grand- mère.

Nous sommes entrés ainsi, à quatre, dans l'appartement français où j'ai vécu jusqu'à dix ans, sauf les étés et les vacances d'hiver et de printemps : nous rejoignions alors par car, plus tard en voiture particulière, la ville ancienne, qui nous paraissait, à ma mère et à moi, havre, cocon : et ma mémoire enchantée d'enfant en a fait un lieu de fêtes perpétuelles où semblaient se prélasser des femmes douces et alanguies.

Vivant dans l'appartement, nous nous sentions « parmi les Français ».

—Enfin, les Français de France! expliquait ma mère à ses amies, lors de nos retours là-bas. Les familles d'insti-tuteurs viennent tous de France. Ils nous disent bonjour; j'apprends même quelques mots avec les voisines... (« toute une aventure!» pensaient les amies, curieuses)..., mais les autres, les Européens, ceux du village, c'est comme ici : ils ont leur monde et nous avons le nôtre!

Ainsi, dans l'immeuble pour familles d'instituteurs, nous touchions aux franges d'un autre domaine, tout à fait étrange pour les gens de Césarée : « les Français de France ». Autant dire que, dans le village, nous frôlions quasiment une autre planète, ma mère et moi.

-J'ai deux langues, dit doucement la mère orpheline de vingt ans.

« Orpheline », c'est-à-dire ayant perdu son premier fils.

«J'ai deux langues! » J'entends ce gémissement plus tard, bien des années plus tard, lorsque, vingt ans après, la mère traverse la France. A Strasbourg, dans l'hôtel où elle dort, où elle a pleuré tout en s'endormant, elle s'est réveillée en

pleine nuit. N'allume pas. Ouvre les yeux et regarde. Se j souvient? Regarde, ainsi éloignée du fils emprisonné qu'elle n'a vu qu'une seule heure, loin de l'Algérie quittée dans] une audace inconsciente, regarde ses jours du passé lointain, j

Le bébé dans l'appartement : quand elle a franchi le seuil, son premier garçon dans ses bras, sous ses multiples voiles. Et elle parle; elle me parle :

-Six mois il avait... Au village, quelque temps avant le début des vacances et que l'on parte à Césarée, ma belle- mère qui vivait avec nous, elle plutôt timide, et même taciturne, elle qui savait si bien le bercer, le soir avant qu'il s'assoupisse et le matin, très tôt pour nous laisser dormir, elle s'est penchée sur le berceau.

«J'entends encore le habillement du bébé, qui a fusé, i longtemps, une roucoulade d'oiseau, puis un pépiement. Elle s'est esclaffée, la grand-mère; je ne l'avais jamais vue ainsi, si excitée :

« - Tu entends, ma fille?... Il vient de parler en berbère! « Et, devant mon doute, elle insista : «- Je t'assure!... Certes, des mots l'un après l'autre, presque déchiquetés. Sans un sens continu... mais c'était du berbère!

«J'ai haussé les épaules. Je suis sortie de la chambre. J'en ai le remords à présent, pas parce qu'il n'est plus là, lui, le bébé de six mois (comment aurait-il parlé berbère, aucun de ces vocables ne fut prononcé chez nous... Quant à la nourrice du village, elle est venue chez nous à la naissance de mon deuxième fils!). J'ai du remords à cause d'elle, ma belle-mère; parce qu'elle est morte à présent et qu'à part cette scène, je ne crois pas que je lui aie manqué en quelque point... Elle était douce. Elle a dû avoir ce jour- là de la peine, à cause de ma vivacité.

« Nous sommes donc partis en vacances à Césarée. Au milieu de cet été de forte canicule, il est tombé malade, mon petit; une nuit de vendredi... Le lendemain, avant la fin de la matinée, il était mort. Il avait perdu, en quelques heures, toute son eau... Le médecin français a grommelé : " Vous auriez dû me réveiller dans la nuit! "... Mort et enterré le même jour, mon petit! La langue, avec lui, s'est étouffée, c'est sûr. Il est entré bouche ouverte dans la terre; les mains, doigts écartés, et les yeux... Ses yeux, je me réveille encore la nuit et je les regarde, je fixe leur bleu!

La mère n'a pas voulu aller sur sa tombe. Même pas le troisième jour. Elle ne retournera au cimetière que pour les funérailles de Lia Fatima, sa mère, morte huit jours après l'indépendance!

Sélim, le fils vivant, vient à peine de sortir des prisons françaises, même si, dans un premier temps, il doit faire un séjour en sanatorium - ses poumons fragilisés dans sa dernière prison, à Rouen, où il demeura trop longtemps au cachot (le seul souvenir que je partage avec ma mère, de ses voyages multiples vers les prisons françaises : jour de 1961 où, toutes trois, ma mère, ma jeune sœur et moi, nous nous présentâmes à la prison et que le directeur, nous recevant dans son bureau, le regard froid posé sur cette dame encadrée de ses deux jeunes filles, nous notifia que Sélim resterait « au cachot », après sa tentative d'évasion avortée).

Non, même l'été 1962, quand nous allons toutes nous recueillir - « le jour des femmes », toujours le troisième - sur la tombe de l'aïeule, et de là admirer le panorama de la ville entière étalée en quadrilatère au-dessus de son port antique à demi submergé, de son phare si

reconnaissable, même alors la mère ne va pas vers la place de l'enfant mort : parce qu'elle ne veut pas le croire enterré - enterré depuis 1938 : il aurait vingt-quatre ans, quinze mois de plus que Sélim.

Pourquoi revenir sur cette croûte stérile et noirâtre d'un deuil autrefois refusé : sans doute parce que, au préalable, elle a enterré, avant et avec le bébé de six mois emporté trop rapidement, comme dans un rapt cruel, elle a enterré surtout la langue, celle qui aurait pu être, pour ce premier fils, une couronne de fleurs d'oranger!

A moins que cet oubli, que ce refus, que ce reniement ne soit intervenu une première fois longtemps auparavant lorsque, à six ans, elle est restée sans voix à la disparition de Chérifa la toute-belle, que, dans cet autisme si long, dans cette paralysie de la bouche, de la gorge, des cordes vocales et jusqu'au battement même des poumons aspirant, exhalant, la langue donc, celle du père qui a préféré rester à la zaouia, là-haut, celle des métayers qui viendront rendre compte à Lia Fatima, femme de commandement, cette langue dont fillette elle a voulu se détourner, d'un coup s'est évaporée : en elle, autour d'elle.

Et l'enfant mort est resté pour toujours, en sa mémoire- tombe, l'enfant endormi.

Femme arable IV

Deuxième jour de tournage... Je n'ai parlé jusque-là que du lieu, la ferme, et de sa reine absente pour les dix-neuf de l'équipe : la Madone.

Ce même jour, nous procédons au dernier des zooms : il encercle la femme qui maintenant manifeste un sommeil agité. Se pose le problème, en arrière-plan, du lit d'enfant : la tête de la fillette endormie apparaît là. Or Ferial, l'enfant prévue pour le rôle, n'arrivera que le lendemain de la capitale.

J'entre chez les paysans dont les enfants demeurent excités en ce début de tournage. La première des maisons, nous dit-on, est celle de la « veuve » : je pénètre chez elle, je choisis rapidement une tête d'enfant brune, du même âge que Ferial, j'explique qu'elle n'aura qu'à dormir, peut-être deux heures ou trois, dans un lit d'enfant tout prêt. On ne verra à l'image qu'une touffe de cheveux noirs. Je prends par la main la petite Aichoucha, je l'entraîne sur le plateau. Le travail presse, les techniciens s'affairent, il est dix heures, nous travaillerons jusqu'à minuit; dehors, la boue et le froid, là, sous l'éclat des projecteurs, un décor de douceur mi-fruste mi-recherché, une intimité féminine d'enfance.

Je ne quitte pas la main de la gamine, je lui parle doucement malgré tous les bruits. Près du petit lit (un lit ramené de chez ma mère, dans lequel ont dormi ses trois enfants), j'enlève à Aichoucha ses chaussures, que la veuve avait tenu à lui mettre à la hâte; hélas, ses pieds sont restés pleins de boue, tant pis! Nous n'avons pas le temps de les lui laver (alors que peut-être ce serait cela justement la vraie poésie, la bergère aux pieds de boue qu'on laverait sous les projecteurs).

Je soulève Aichoucha, la pose dans le lit aux draps blancs qui seront maculés; oublions le détail, j'ai un attendrisse-ment pour les yeux de l'enfant, je la caresse, lui murmure de dormir réellement, nous n'avons besoin que de ses boucles noires sur l'oreiller. Le plan commence.

Aichoucha, bergère de huit ans, l'autre beauté incontes-table de ces lieux. J'ai rencontré deux reines ici : la Madone absente, et la petite bergère, celle-ci, première figurante. Elle devint par la suite de plus en plus présente, mais en silhouette courant derrière ses moutons.

Je reviens, cette nuit, à mon entrée abrupte dans la cabane. Neuf heures du soir : ni quinquet ni bougie; quel-qu'un amène une lampe. J'entrevois de la mère un visage encore jeune, aux yeux immenses, et une nuée d'enfants accrochés aux plis de son pantalon bouffant. Aichoucha que j'emmène a les mêmes yeux que sa mère : larges, un peu arrondis, ne cessant de vous fixer si lentement...

Le lendemain matin, j'ai tenu à retourner, à me faire offrir un café, à m'asseoir au milieu de la petite famille, à prendre mon temps avec eux.

La veuve a trente-deux ou trente-trois ans, peut-être moins, elle ne connaît pas son âge avec précision; l'usure, la fatigue la font paraître déjà vieillie, mais son front, son regard sont ceux de l'adolescence. Malgré le soleil matinal dehors, la cabane plonge dans la pénombre; le mobilier reste rudimentaire : un coffret berbère, quelques poteries, un kanoun au charbon, quelques peaux de mouton et cependant deux chaises à l'occidentale, efflanquées, trop hautes. Assise sur l'une d'elles, objet des regards d'enfants éparpillés sur la natte, je bois du café, je proteste qu'on se soit mis à faire du pain exprès pour moi; j'écoute surtout. Peu après, le pain chaud dans les mains, Aichoucha comme une chatte à mes pieds, j'écoute le récit de la mère.

Elle revit le jour de la mort du mari : il s'occupait de l'entretien des machines de la coopérative. Elle raconte la cause de l'accident : un camion, semble-t-il, aux freins qui ont lâché; elle décrit comment la nouvelle lui parvint, lancée à travers champs. Elle donne les détails, les pleurs, la famille, les voisins; après tout cela, s'impose un seul mot-réconfort : « l'assurance ».

Ce mot clef - elle le prononce à la française - reste son espoir et son désespoir : or les formalités traînent depuis maintenant presque trois ans. Les cinq enfants grandissent; l'aîné, un garçon de quatorze ans, est le seul à aller à l'école mais le malheur l'a transformé en chef de famille : on l'utilise comme apprenti de façon intermittente, son salaire journalier et à demi tarif vient grossir la maigre subvention que la coopérative verse, dans l'attente du remboursement de l'assurance.

J'apprends avec surprise qu'aucun des autres enfants n'est scolarisé : la ferme et ces cabanes voisines se situent à la limite de deux communes. Nous, pour notre travail, nous avons eu affaire à l'assemblée communale de Tipasa : le président est actif, les problèmes scolaires sont abordés avec dynamisme dans des hameaux reculés de montagne mais dépendant géographiquement de cette commune. Les enfants, jusqu'aux filles de quatorze ans (la vraie révolution dans cette société rurale), bénéficient du ramassage scolaire gra-tuit.

Or, ces maisons situées à deux kilomètres de cette commune se trouvent dans la sphère où aucun des services collectifs n'est assuré. Conséquence très concrète : cette veuve aux ressources dérisoires ne peut payer deux dinars par jour et par enfant pour le car qui les

mènerait à l'école. Ailleurs, je le constaterai, le sacrifice des frais de transport est consenti pour les garçons; pour les filles, seules quelques familles, pas forcément chez les paysans les plus aisés, s'y résolvent.

Ainsi, Aichoucha ne va pas à l'école. « A quoi servons- nous ici? » me dis-je soudain, ce matin. Allons-nous seu-lement nous installer, le temps d'impressionner les mètres de pellicule nécessaires?

Je m'entends expliquer les tarifs modestes de figuration prévus dans notre devis; utiliser donc le garçon « chef de famille » comme aide, le temps de notre présence. Je reprends du café, je ne dis plus rien. Suis-je vraiment venue, la veille, comme une voleuse d'ombre, pour cette enfant aux yeux de poupée et aux pieds de boue?

J'apprends par hasard, deux jours après, que l'équipe technique s'est cotisée pour amasser un écot d'attente à la veuve et celle-ci a tenu à leur faire un couscous servi à la pause-déjeuner. Je n'ai appris les détails de ces politesses réciproques que par hasard : quelqu'un avait tant insisté pour que je goûte de ce couscous, « de bon augure », disait-il.

Ambiguïté, yeux fermés de mon trouble... Je perçois, à travers l'initiative de l'équipe, aussi bien un altruisme habi-tuel à ce début de tournage (comme si nous étions soucieux de nous placer sous de bons auspices) que la façon indirecte des techniciens pour, en quelque sorte, me remercier : c'est par mon dialogue qu'ils ont appris le drame : ils commencent vaguement à excuser mon rythme de travail, dont l'appa-rente improvisation les surprenait.

Ambiguïté, ai-je dit. Ce serait cela la vraie histoire : le noir dans le logis modeste; moi entrant de nuit pour emmener la fillette aux pieds noircis et aux mains rougies de henné, la mère écrasée mais ne disant rien, le lendemain, le dialogue banal... Puis, derrière la haie, les techniciens, dix-neuf dont dix-sept hommes concernés par cette histoire feraient eux-mêmes leur propre scénario, dans l'attente si lassante de l'assurance.

Cela me gêne soudain : tant d'intentions, d'une générosité collective évidente, ne doivent-elles aboutir qu'à l'assistance sociale?

Alors que nous venons, dix-neuf personnes et moi, avec une caméra, c'est-à-dire un regard, c'est-à-dire « le » Regard. Alors qu'il faut saisir la ride première, le chuchotement au moment où, comme l'Ogresse des légendes, je viens emme-ner la fillette, la beauté aux yeux innocents. Alors que la caméra doit saisir le regard de la veuve quand, au matin, elle évoque l'accident, l'époux qui n'est plus protection, le fils-enfant qui ne peut être que provisoire rempart. La caméra doit enregistrer le silence de mes prunelles : quand on n'a rien à dire devant le malheur, on a peine à ne pas se fermer les yeux soi-même devant l'autre dont le malheur aveugle.

Or la caméra ne prend rien. Les dix-neuf personnes qui devraient savoir qu'elles sont les dix-neuf facettes de l'œil- espion se sentent plutôt douées d'un bon cœur. Elles ont, comme tout le monde, bonne conscience lorsque la veuve, avec des bénédictions, offre ce « couscous du soleil ».

Je ne me sens pas bonne conscience.

Aichoucha devenait, les deux mois suivants, une amie de rêve souriante. Je me surprenais à la contempler souvent, partagée qu'elle était à venir nous voir travailler, puis à courir aussitôt précipitamment derrière l'une de ses bêtes qui s'était éloignée, allant et venant donc sans lâcher sa tâche de gardienne, nous observant par la suite sans véritable curiosité, plutôt avec une affectueuse indulgence.

Sa protection sur nous me paraissait quelque peu voleteuse. Me possédait quelquefois l'envie d'être auprès d'elle une de ses brebis, le désir de sentir qu'il revenait à elle, la bergère, de me garder, moi dont l'enthousiasme partait à la dérive, vers tant d'autres fleuves... Aichoucha la bergère analphabète de huit ans, un scandale de l'Algérie d'au-jourd'hui, et ce, à soixante-dix kilomètres d'Alger. Aichoucha en fait l'étrangère véritable à ces lieux où je crois voir l'avenir imperceptiblement pointer...

4e mouvement : De la narratrice dans la nuit française

En quelle année de la guerre mondiale situer cette nuit que je veux évoquer - non pour commencer mes souvenirs de la toute première enfance, non -, cette nuit qui opéra en moi, âgée de trois ans, un imperceptible glissement?... Comme si d'appartenir irrévocablement à la communauté familiale, dans un pays colonisé, et donc dichotomisé, cette appartenance-là allait connaître, en ma conscience de fillette tout à fait arabe, une sorte d'alarme. Dont je ne perçois l'onde souterraine que des décennies plus tard.

Situons les faits d'abord, dans cette guerre mondiale qui semble, dans mon souvenir, à ses débuts. Bombardements de l'aviation allemande sur l'Afrique du Nord. N'importe quel manuel sur cette période me livrerait, c'est sûr, la date précise : quel mois de 1940, ou de 1941, ou même plus tard... Mais je ne m'appuierai que sur cette mémoire enfan-tine car la scène que je veux évoquer - revivre, passer sous les projecteurs affaiblis ou aveuglants de ma récente curiosité réveillée ex abrupto -, cette scène a pour décor la chambre parentale, dans cet appartement modeste de l'immeuble pour enseignants dans ce village du Sahel algérois.

Dans cette chambre à coucher, j'avais aussi mon lit - un lit profond et étroit en fer forgé, que j'utiliserais, plus tard, pour la chambre de l'héroïne de mon film - et j'ai dormi là au moins jusqu'à la naissance de mon frère, le second, celui qui n'est pas mort, mon cadet de trois ans et trois mois; après quoi, j'ai rejoint la couche de ma grand- mère paternelle et de m'être, à partir de là, assoupie chaque soir dans ses bras, de m'être laissé réchauffer les pieds dans ses mains, d'avoir été ainsi enveloppée, quelques années, par cette chaleur maternelle fut, je le sais, comme une seconde naissance pour moi.

La nuit étrange, ou plutôt le réveil quasi fantastique de cette nuit que je tente de ressusciter, précède donc cette seconde période.

Il y avait la guerre, les bombardements; j'avais forcément moins de trois ans et trois mois : cette grand-mère douce, humble, à la tendresse murmurante dans la pénombre nocturne, devient pour moi une sorte de statue immobile (un dieu lare au féminin), postée en deçà de ce souvenir qui, le premier, fait ressac.

Les bombardements accompagnent nombre de nuits tumultueuses de cette période qui a immédiatement pré-cédé : probablement une dizaine de nuits sur environ trois mois... Non loin de l'immeuble d'enseignants - au centre du village, entre l'église si repérable et le kiosque à musique de la place publique-, immeuble où nous étions la seule famille « indigène » à côté de cinq ou six ménages d'insti-tuteurs français, avaient été creusées des tranchées. Vers ces abris, je nous vois nous diriger tous, une colonne d'une vingtaine de personnes, dans l'obscurité de la nuit, à peine trouée de la lueur de quelques chandelles...

Ces quelques expéditions ont laissé en moi un sillage de gaieté : pas seulement lorsqu'il fallait se précipiter tout près, car ces tranchées avaient été aménagées dans un jardin proche, mais surtout quand, tous assis plus ou moins en cercle, nous attendions, enfin protégés, le retour au calme du dehors. Quelques enfants, comme moi, éparpillés; nous devions être excités par le protocole tout à fait incongru qui, entre les adultes, devant nous, s'installait pernicieuse-ment. Nous attendions quoi, sinon que le danger passe... Notre village se trouvait au pied des montagnes du Tell algérois, principale visée de ces avions ennemis pour je ne sais quelle installation stratégique. Mon père, ainsi que deux ou trois autres instituteurs, le rappelait dans ces attentes, sans doute pour rassurer les dames : en sortant de là, il était peu probable que nous trouvions nos maisons par terre, le village dévasté, et des morts parmi la population qui ne s'abritait pas comme nous...

J'ai gardé, en une sorte de bruit en creux, le déroulé de ces argumentations, qui meublaient l'attente... Pourtant, dans cet abri, me reste comme un déplacement subtil, sournois, des rapports entre adultes : ainsi, je ne me souviens absolument pas si ma mère (âgée alors de vingt et un ou vingt-deux ans environ), qui, à l'époque, se voilait à la manière citadine, nous accompagnait comme une Euro-péenne ou comme une Mauresque. Je n'ai pas retenu ce détail; il me suffirait, à l'heure où j'écris, de le lui demander - elle réparerait, ou corrigerait, cet oubli... Je ne le fais pas car je tente de retrouver en quoi je sentais un changement, une désorientation de cette minisociété.

Ces parents, assis côte à côte par couples, faisaient cercle, la plupart la tête en l'air vers le plafond, quand un gron-dement sourd était martelé, quand une sirène lointaine mugissait irrégulièrement...

Pelotonnée contre mon père, je regardais la scène comme une sorte de théâtre suspendu : ainsi la présence de ma grand-mère (elle, certainement dans ses voiles, tout emmi-touflée), silencieuse à son habitude, celle de ma mère si jeune. D'elle, me parvient nettement la voix précaution-neuse, elle s'adresse à l'une des épouses françaises, elle échange des remarques et c'est comme si j'entendais, pour la première fois, des mots français, hésitants, prudents, lancés l'un après l'autre un peu à l'aventure - comme si la peur qui habitait les autres, dans cette houle générale, n'était en rien comparable à celle que devait connaître ma mère qui, par la force des circonstances, tenait conversation dans une langue pas encore familière, et cela pour tenir « son rang ».

Les avions allemands bombardaient sur la montagne proche un point stratégique de l'armée française, ma mère en profitait pour faire ses premiers pas dans la langue des Autres : son tremblement de voix, le ton un peu appliqué de sa phrase, comment cela ne serait-il pas passé

inaperçu lorsqu'une dame française - de celles qui restaient à la maison, ordinairement-, ou telle autre - une maîtresse, cette fois - poussaient des « oh » et des « ah » à chaque sifflement de l'extérieur, à chaque éclatement d'obus dont l'écho se répercutait jusqu'à nous...

Il y avait ce charivari; au milieu, comme une ride invisible, au cœur d'un silence souterrain, il y avait l'émoi de ma mère, qui avait osé se glisser, par effraction, dans le discours des autres — eux, les voisins, les autres mères de famille, mais aussi le monde de l'école, et le domaine habituel de son mari.

Je percevais cela, non pas cette disproportion des exci-tations, mais ce décalage, ainsi que le rose de la timidité sur la joue de ma mère avant que, remontant à la surface, nous vérifiions qu'en effet le village était stable, les maisons intactes, le monde habituel sain et sauf...

Quelques heures plus tard, blottie dans mon petit lit, j'entends, dans le salon à côté, la voix de ma mère hésitante : elle demande à mon père si, dans les quelques phrases qu'elle a échangées tout haut avec Mme Carbonel, elle n'a pas fait de fautes trop graves... Son interrogation, je la réentends avec son léger tremblé : bribes du dialogue conju-gal - ils ont laissé la porte entrouverte et me croient endormie. M'enrobent leurs voix mêlées dans ce dialecte arabe chuintant, particulier à notre cité autrefois repeuplée d'Andalous... Dans cette langue-là, ma mère reprend ses habits de cérémonie, je dirais presque sa hauteur, son élégance; qu'elle ait pu faire montre de gaucherie, simple-ment parce qu'elle s'était hasardée dans « leur » langue, me paraissait alors un danger difficilement supportable. Mon cœur battait fort. J'éprouvais une peur rétrospective : ma mère, si racée, aurait donc pu paraître autrement devant les autres femmes?

Elle, en posant ses questions, et parce que, retrouvant à la fois la chaleur de son foyer et celle de son parler, elle reprenait assurance - comme si elle avait en effet eu peur, mais inutilement-, elle semblait maintenant plutôt céder à une pulsion de coquetterie à l'égard de son jeune époux.

Naturellement, je n'ai rien gardé de la réponse paternelle; peut-être ne l'ai-je pas vraiment entendue. Simplement, ce bref désarroi en moi au sujet des mots de ma mère : « eux », tous ces autres qui se trouvaient auparavant dans la tranchée, sous l'unique lumière d'un éclairage de fortune, avaient-ils risqué d'avoir, de cette dernière, auréolée à mes yeux de toutes ses grâces (sa finesse, son léger orgueil, son aisance) une tout autre image?

Eux, les étrangers, et pas seulement les adultes - hommes, femmes, enfants indifféremment, pour lors nos voisins d'ha-bitation et qui, plus ils nous frôlaient dans les allées et venues du quotidien, davantage me semblaient alors des êtres d'une autre rive, flottant dans un éther qui n'était pas le nôtre... Etrangers dont je commençais à balbutier la langue, à peine moins gauchement que ma mère idéalisée, étrangers tout à fait à l'aïeule résolument muette (qui, six mois par an et par amour du fils, supportait dans un silence quasi entier cette cohabitation avec les « autres », qui lui était pénible). Étranges me paraissaient-ils : vraiment tout à fait, est-ce sûr?

L'étranger, en ce temps de servitude collective, faudrait- il rappeler qu'il ne se présentait pas seulement comme différent; non, il restait sinon « l'ennemi », et toujours le roumi chrétien (les juifs indigènes étaient, à nos yeux, exclus de cette catégorie, surtout lorsqu'ils avaient conservé,

les femmes, les personnes âgées, « notre » langue, la leur certes aussi, qu'ils « cassaient » parfois d'un accent qui leur était propre). L'étranger était perçu, était reçu, sauf en de très rares exceptions, comme le « non-ami », l'impossible familier avec lequel seules les circonstances imposaient de frayer. Un silence compact quoique invisible, une neutralité blanche comme une condamnation l'entourait, nous séparait... J'étais évidemment trop jeune pour analyser ou comprendre cet impossible passage : toujours est-il que ces instituteurs, leurs épouses, leurs enfants, même pour la plupart considérés par nous comme « Français de France », m'apparaissaient comme êtres irréels - ils n'entraient que rarement chez nous; nous ne franchissions pas leurs seuils; nous nous contentions de saluts courtois dans l'escalier ou la cour. Quand mon père faisait une allusion à son travail de la journée à ma mère, rapportait tel dialogue avec un confrère, celui-ci intervenait tel un figurant d'un ailleurs. Or cette nuit-là...

Je m'approche fort malaisément de ce souvenir premier, cette nuit de mes trois ans, dans la chambre des parents : est-ce un nœud que je vais dénouer seulement maintenant, est-ce une zébrure, une fêlure, une coupure définitive que j'ai tenté aussitôt d'effacer, cette nuit donc où ces « Français de France » ne m'ont pas paru, comme c'est étrange, tout à fait étrangers?

Nuits de la première enfance. Le lit en métal forgé de couleur ocre est placé juste derrière la porte : profond il me semble, si profond que je m'y enfonce et je garde le vague souvenir que, en me réveillant le matin, j'aime parfois m'y mettre debout : ma tête, alors, seule dépassant.

Je dors seule dans la chambre, au début; de la porte laissée entrouverte, j'entends des bruits de voix : mon père doit corriger ses copies, c'est ma mère qui converse à voix basse avec ma grand-mère paternelle. L'appartement est plutôt exigu.

Je m'endors lentement, rassurée par les bribes des voix adultes. Face à moi, la fenêtre donne sur la place du village et son kiosque à musique. Les vitres sont tapissées de papier journal; c'est la guerre. Moi, allongée, je fixe ce papier journal; fut-ce à cette époque-là que je commençai à être fascinée par la même photographie, un militaire français moustachu, assez élégant, qui me fixait longuement dans le triangle de lumière découpé par la porte ouverte : un certain général Weygand, mais je ne le sus que plus tard.

Je m'endormais donc lentement, le regard du général posé sur moi. Quand je me réveillerais, juste avant l'aube, mon premier regard serait pour le lit parental : sans doute, ma mère, déjà levée, sortait à peine de la pièce... Le dimanche, il me semble, je demandais à sauter d'un bond vers ce lit si large; à me retrouver près du père, ou entre le couple, au creux de leur complicité... Rires et bavardages : les éclats de ces matinées de paresse se sont affaiblis irré-médiablement (non, ils me sont revenus, vivaces, trente ans après, lorsque ma fillette à moi recherchera cette même place, les matins d'alanguissement, entre père et mère!).

Me reste, de cette enfance, un réveil inattendu.

C'était donc la guerre; souvent, dans ce village, la sirène trouait nos soirées ou nos nuits. Lorsqu'elle hurlait, j'en-tendais, me semblait-il, jusque dans ma chair son vrillement infini : l'immeuble des instituteurs se trouvait face à la mairie d'où partait le signal d'alarme. Aussi, mon premier mouvement était de courir à la fenêtre de la chambre à coucher, d'où je tentais de fixer la façade de la mairie. Mais il faisait déjà nuit. Il fallait tout fermer, veiller à ce qu'aucun filet de

lumière n'apparaisse. Ma mère, ma grand-mère allaient d'une fenêtre à l'autre, d'une pièce à l'autre... Je préférais quelquefois m'enfoncer dans mon lit comme volup-tueusement, avec l'impression d'être la seule abritée (l'alarme, les avions, c'était là-bas sur la montagne, et nous ne pou-vions même pas contempler le spectacle), mais aussi de goûter l'inquiétude si excitante, si délicieusement excitante.

Ce fut dans un deuxième temps que nous nous mîmes à sortir et à rejoindre en groupes effarés les tranchées hâtivement construites dans des jardins alentour...

Pour l'instant, je suis encore dans mes premières nuits noires. Moi, ne bougeant pas de mon lit; moi regardée par le général Weygand de la vitre et du papier journal... Endormie comme tant d'autres fois, je me réveillai un matin, peu avant l'aube; tout lentement, autour de moi et en moi, tangua.

Sans doute y avait-il eu, durant cette nuit, agitation confuse que j'avais à peine perçue, mais qui ne m'avait pas réveillée. Sans doute, mon sommeil, cette fois, ne fut pas aussi limpide, plutôt heurté, avec des cahots : voix déchirées au loin, et pourtant me recouvrant dangereusement; d'un coup une lumière blanche au-dessus de ma tête, de mes yeux fermés, puis éteinte brusquement; dans le noir, quelques chuchotements, des autres peut-être, avais-je plutôt rêvé une voix nouvelle, une intonation douce d'étrangère et - mais je ne dus reconstituer ce sommeil inhabituel que longtemps après - un bruit « français », comme si la chambre parentale avait glissé horizontalement, s'était entrouverte vers la place du village et que là, moi dormant toujours dans mon lit d'enfant, moi, les yeux volontairement fermés et mes parents debout, dressés autour de moi, nous nous retrouvions exposés aux quatre vents, devant tous, devant « les autres ». La France alors, c'était pour moi simplement le dehors.

Enfin j'ouvris les yeux et, dans la demi-aube où pourtant rien n'avait bougé dans la chambre, il me parut aussitôt indéniable, à cause des bruits étranges de la nuit mais aussi d'une certaine immobilité autour des lits, il me fut évident que je me réveillais ailleurs, dans une chambre apparemment la même, mais tout à fait autre.

Le jour clair, d'un gris-bleu luisant, aux lueurs trans-parentes, éclairait l'imposante armoire d'acajou, aux longues glaces à rebord biseauté, elle qui s'exhibait face à nous, impénétrable. Tic-tac régulier de l'horloge là-bas, de l'autre côté.

Où étais-je? Je ne bougeais pas. Mon cœur battait. Où se cachaient mes parents? Je ne me dressais pas sur mon séant. Je ne regardais pas à côté de moi. Et toujours cette impression absurde de me retrouver là et ailleurs : le bruit, le bruit de respiration était autre; un silence différent habitait le grand lit. Je questionnais avidement ce creux dans la couche, quels souffles imperceptibles les draps recouvraient... Mon père, ma mère, où étaient-ils? J'avais entendu leurs voix dans l'agitation, ou le rêve, de ma nuit embrumée. Mon cœur battait la chamade.

Ils ne dormaient pas près de moi, je le vérifiai peu après : la fenêtre s'éclaira. Une main de femme, pas celle de ma mère, une main blanche et grasse, sortit des draps, alluma l'abat-jour, une autre voix que celle de ma mère chuchota.

Chuchota quoi? Une interrogation. Je ne dus pas la comprendre. Mais je reconnus la langue française : je me réveillais bien chez des étrangers!

J'ouvre les yeux, dans la lumière de la lampe et dans celle, grise, de l'aube. Je regarde : dans le lit parental, dort notre plus proche voisine, une institutrice veuve ou divorcée, je ne sais... Surtout, à ses côtés, est étendu - dans « notre » lit, je le pensais comme s'il s'agissait d'une effraction défi-nitive, nocturne et irréparable - le fils de l'institutrice, un garçon de dix à douze ans, Maurice, je retrouve à cet instant ce prénom intact.

Ils étaient donc allongés à la place de mes parents, « eux », la mère française et son fils, nos voisins... Il y avait eu, cette nuit, la sirène et les bombardements allemands sur les hauteurs proches. La voisine, seule dans cette panique, s'était affolée : elle était venue frapper à notre porte. Mes parents, pour la rassurer, lui avaient offert l'hospitalité, lui avaient, tout naturellement, cédé leur chambre. Ils s'étaient contentés, eux, de matelas par terre, dans la salle à manger : une hospitalité arabe ordinaire... Elle était, la pauvre, dame seule.

Là, tout près de moi, alors que je restais immobilisée dans mon lit, était allongé un couple nouveau : la mère et son fils... Le garçon dormait : je n'avais aperçu que ses cheveux, soyeux et châtain clair. L'institutrice s'était assise dans le lit : en chemise de nuit, la poitrine opulente, les tresses blondes défaites sur ses épaules rondes, et dans son visage joufflu un sourire presque de fillette, doux, à demi étonné, m'était destiné : elle me regardait, comme s'excu- sant, puis jetait un regard attendri sur son fils encore endormi.

- Maurice... commença-t-elle, puis elle se retourna encore vers moi, car, sans doute, je la fixais intensément, comme si je lui demandais des comptes pour cette intrusion.

Je ne me levai pas de mon lit. Je ne fixai plus la voisine. Je sentais tout près de moi ce garçon qui, ces années-là, devait me paraître une sorte de héros proche et lointain : c'était pour moi le comble du bouleversement - « lui », chez moi, dans le plus secret du « chez-moi », du « chez-nous », et il continuait à dormir comme si de rien n'était!

Cette nuit où le tumulte n'avait pu me réveiller tout à fait, cette nuit devenait celle d'une transmutation : la mère et son garçon, eux, les « Français », nos voisins de palier certes, mais aussi les représentants les plus proches de « l'autre monde » pour moi, eux, ce couple surgi du noir et s'exposant à moi, allongés là, à la place de mes parents!

Substitution : je dus croire, quelques longues minutes, que celle-ci était irrévocable, que mes parents s'étaient dissous dans les coulisses d'un décor, que ce duo de gisants, la mère et le fils, prenait leur place... Est-ce que soudain je n'allais pas devenir autre? Est-ce que, dans le lent glis-sement de cette nuit surprenante, je n'allais pas rester ainsi : à la fois dans la chambre de mes parents (peut-être même avaient-ils choisi, eux, d'autres rôles, chez les autres, dans un autre appartement français?) et me retrouvant dans le camp d'en face?

Non, je ne bougerais pas du lit, mon seul havre. Je restai, figée, yeux ouverts. Tant d'années après, je retrouve les minutes ineffaçables de ce réveil, je tente de me réhabiter : quel était mon sentiment, d'où venait mon trouble?

L'effroi qu'on aurait pu attendre d'une fillette de trois ans s'imaginant, un instant, avoir perdu ses parents, cet effroi, je ne le reconnais pas... L'excitation d'un monde inconnu, d'une mère nouvelle (la voisine me paraissait certes plus âgée, plus « matrone » que ma mère qui alors dépassait à peine vingt ans), non, je ne la retrouve pas non plus; encore que la proximité de ce garçon de douze ans, qui me semblait, dans le jardin où je jouais avec lui quelquefois l'après-midi, un jeune homme, cette familiarité inattendue, je peux en analyser aisément l'ambiguïté et son plaisir acéré.

Or je restais là : ni effrayée ni spécialement excitée par l'aventure. Je revis ce réveil. J'aurais pu, quelques secondes, m'imaginer fillette arabe (moi, mon lit, tout à côté ma grand-mère muette et douce) et pourtant affublée brus-quement de parents français : cette dame veuve (ou divor-cée) aux tresses défaites et qui se réveillait nonchalamment à côté de moi.

Je ne souris pas. Je ne fis pas le geste de me lever. Enfin ma mère apparaissait à la porte. La voisine se levait, s'ex-cusait sincèrement de ses peurs nocturnes.

Je fermais les yeux. Je ne voulais voir personne. Je me sentais à la frontière, mais laquelle? Un moment, j'allais avoir une mère française, un « frère » et pas « un frère »; son fils, allongé tout près, dans ce lit si large où j'avais l'habitude de bondir, pour me lover entre mon père et ma mère. Je fermai les yeux. Je dus rêver, j'en suis sûre, que j'allais à nouveau bondir dans ce grand lit, retrouver mes habitudes des dimanches, me presser contre « la dame », entre elle et son fils, contre Maurice, entre mère et fils, eux mes parents, parlant français, respirant français... Cet ins-tant, je le vécus, âgée de trois ans.

Cela précéda mon entrée à l'école peut-être d'une année, ou de plus. Ce réveil autre. Le seul réveil de ma première enfance, qui me demeure soudain le plus vivace, mais oblique, dans une mobilité cherchant son fragile équilibre.

A quoi ressemblaient mes jeux alors? Dans la cour de l'immeuble, banalement, ma voix chante, inlassable, des comptines tandis qu'avec d'autres fillettes, je lance la balle contre un haut mur blanchi. Puis nous rivalisons à la marelle, à la balançoire... Je refusais de m'éloigner dans le village; mon père m'avait délimité mon aire de circulation : la cour et le jardin devant, jamais la rue.

Dans le jardin de cette maison, je me revois heureuse, avec dans le cœur une sorte d'émoi indicible... Quelques arbres, des citronniers et un néflier, au milieu d'herbes sauvages; un coin où quelqu'un devait faire pousser des salades... Nous y accédions par un portail branlant dont le grincement nous faisait rire.

C'est seulement dans ce jardin que je me vois jouer avec Maurice; le garçon de douze ans qui se réveilla un matin dans ma chambre, près de moi.

« Jouer » avec ce garçon : les voix de notre dialogue se sont évaporées. Des scènes qui me remontent, il n'y a que ces deux corps d'enfant accrochés au citronnier le plus élevé — Maurice, vigoureux, réussit à se jucher à la plus haute branche. Il m'appelle de la main. D'un geste, il me propose de grimper jusqu'à son niveau.

Moi, je reste accrochée à la branche du bas... Bizarrement, je refuse; je reste à ma place. Je crains le contact. Comme si parvenir à la même branche, m'accroupir à ses côtés, me paraissait confusément le péché suprême. Mon cœur bat. Une culpabilité à l'angoisse picotante m'habite : dans une seconde, mon père, j'en suis sûre, va apparaître, se dresser devant le portail du jardinet, dont j'entends déjà le grin-cement. Ma mère, à la fenêtre de la cuisine, devait me contempler du haut de son poste de guet : elle assisterait impuissante à la scène où mon père surprendrait quoi, moi en faute sans nul doute. Je restais immobilisée à ma branche. Maurice m'invitait encore; je revois son visage moqueur. Ne se doutant de rien, n'imaginant pas que mon refus farouche pouvait être autre chose qu'un simple manque d'audace du corps : il insistait, puis je le vois sauter d'un coup dans l'herbe au sol, chantonner, refaire le tour de l'arbre, regrimper à la plus haute branche... Sans doute regrettait-il que je n'entre pas dans cette rivalité sportive!

Le plus étrange n'est pas tant mon refus, et sa nature de réticence alourdie, comme si déjà j'étais nubile. Le plus incompréhensible dans ma mémoire est que je revois cette scène de l'arbre, dépouillée de mots et de toute parole de ma part. Accompagnée d'aucun bruit : nul rire, nulle excla-mation, pas la moindre repartie... Ainsi je ne parlais pas encore français; ainsi ce garçon me paraissait beau - sa vigueur, son visage souriant, ses beaux cheveux châtains et raides lui tombant sur le front, son air de fils unique enveloppé, dans les moindres détails de sa personne, par la sollicitude maternelle.

Dans cette aura où Maurice évoluait, tout proche de moi, et pourtant presque irréel à force d'être derrière une frontière, appartenant « au monde des autres », c'est sans nul doute ce gel des voix qui donne à l'image du garçon sa netteté, sa présence immuable.

Je ne parlais donc pas français encore. Et le regard que je levais sur le sommet de l'arbre, sur le visage du garçon aux cheveux châtains, au sourire moqueur, était celui d'un silencieux désir informe, démuni à l'extrême car n'ayant aucune langue, même pas la plus fruste, pour s'y couler.

Maurice n'était ni le proche ni l'étranger : il était d'abord celui dont mes yeux, à travers les branches de l'arbre, s'emplissaient, alors que, soudain tarie, ma voix se vidait : de ses rires, de ses cris, de ses mots.

Dans ce silence-là de l'enfance, l'image de la tentation puérile, du premier jardin, du premier interdit, se dessine. Apparaît intense, mais paralysante.

Cette scène suit presque immédiatement, me semble-t-il, mon réveil de la « nuit française ».

Je n'allais pas encore à l'école. Tous ces souvenirs se situent avant ma quatrième année, avant cet automne où mon père décide de me conduire à l'école maternelle.

École de filles et école de garçons n'étaient séparées que par un grillage, au milieu de la grande cour centrale. De l'immeuble où nous habitions jusqu'à cette école commu-nale, il n'y avait qu'une centaine de mètres; je les ai parcourus, du moins les deux premières années, main dans la main du père, lui le seul maître arabe en langue française, le seul aussi à porter si fièrement son fez turc, de feutre rouge grenat, bien droit au-dessus de son regard clair.

Il avait une classe « indigène » : à cette époque, du moins chez les garçons, la ségrégation scolaire était justifiée par le fait, dans ce village de colonisation, que les petits Arabes, ne parlant pas français dans leurs familles, avaient besoin d'un enseignement « renforcé ». Aux élèves indigènes, ins-tituteur indigène. Mais aussi, il était fréquent que ces enfants, fils d'ouvriers agricoles pour la plupart, dussent suivre en deux années le programme annuel des autres : mon père se battait contre cette discrimination. Il avait, dans une même classe, plusieurs niveaux d'enseignement et, pour tenter de réparer cette injustice dans le cursus, devenait un maître dur jusqu'à l'intransigeance avec ses élèves.

Je restitue cette réputation d'extrême sévérité de mon père instituteur, depuis que, retrouvant à présent la première photographie de groupe où j'apparais (moi, seule fillette prise dans la classe de mon père, assise au milieu d'une bonne quarantaine de garçons de différents âges, mais tous indigènes), me revient, grâce à cette image, ce premier temps de l'école : j'attendais dans la classe de mon père assise au dernier rang, tandis qu'il terminait son cours.

Or, observatrice, silencieuse dans cette classe de garçons, je me rappelle le respect collectif, peut-être même la crainte, dans l'attention concentrée de ces enfants écoutant la leçon de l'instituteur debout, qui, la baguette à la main, évolue de son bureau à l'estrade, fait répéter plusieurs fois une phrase, un vocable, interpelle un récalcitrant, inflige des devoirs supplémentaires.

Sa voix autoritaire, intransigeante mais patiente, s'élève. Monte et descend. Il est grand. Il porte une blouse noire qu'il enlèvera à la fin. Il ne sort pas une minute de son rôle - mais est-ce un rôle? Une volonté ardente l'emplit : pousser en avant ces enfants, ces intelligences... Il semble intraitable. Quarante paires d'yeux de garçonnets d'âges divers le disent.

Même assise au fond, je participe, moi aussi, à cette sorte d'effroi devant le maître; le maître, dans tous les sens de la domination. J'ai peur moi aussi, bien que je sois « la fille du maître » : je ne dois pas bouger. Je ne dois pas troubler cet office.

Je ne les vois, ces garçons, que de dos. Quelquefois l'un d'entre eux, convoqué par le maître, se lève, ânonne ce qui est écrit au tableau : le maître le reprend, il est sans pitié, surtout pour la prononciation, pour l'élocution : il inflige une punition... Une angoisse m'étreint : comme si j'étais l'enfant, là-bas, à la diction déficiente, mais je me crois aussi invisible.

De temps à autre, le maître marche, va et vient dans les rangées. Parvenu à ma hauteur, il ne me dit rien : il ne me jette pas le moindre regard de complicité. Je dois avoir un livre devant moi, ou plutôt une ardoise. Mais je suis tellement fascinée par le cours paternel que je me transforme en une sorte d'ombre voyeuse, passionnée mais impuissante.

Ils sont tous de dos : je ne me souviens d'aucun en particulier. Naturellement je ne leur ai jamais parlé, ni avant ni après. Pas le moindre mot : ce sont des garçons. Malgré mon âge si précoce, je dois ressentir l'interdit.

Quand la classe est terminée, que la sonnerie stridente de la sirène marque la fin de l'heure d'étude (car nous sommes en étude, et si je m'attarde là, c'est que je suis trop jeune pour rentrer

seule : j'attends le père pour rentrer avec lui au logis), tous les garçons doivent me jeter un regard.

Je dois correspondre pour eux à l'image privilégiée de « la fille du maître ». Eux dont les sœurs ne vont pas, évidemment, à l'école française.

Mon père, sur l'estrade, efface le tableau, enlève sa blouse noire empoussiérée de craie. Il range méticuleusement ses affaires; il met dans son cartable les cahiers des élèves.

Je m'approche de lui. Il est redevenu le père. Dans la poussière crayeuse, devant les fenêtres ouvertes - déjà les femmes de ménage entrent pour laver le parterre, essuyer les tables -, le père et la fillette retrouvent un doux et amical dialogue.

Main dans la main du père, je traverse le centre du village. Je rentre avec l'instituteur arabe. Homme de haute taille, son beau visage aux yeux verts coiffé du fez turc, il m'accompagne à la maison. Fillette de quatre ans, puis de cinq.

Ne me reste rien de la séance du photographe des écoles; du moins pour la première photographie où j'apparais, justement, dans cette classe de garçons.

Je la regarde aujourd'hui, si longtemps après. Mon père a moins de trente ans et je le constate : malgré son air figé, car, dans son rôle, ou sa mission, d'instituteur indigène du village, il pose dignement, il me paraît un bel homme. Aujourd'hui seulement, je dévisage ces garçons de face, un à un.

On m'a placée au centre, au premier rang : fillette au front bombé, aux cheveux noirs coupés court, au regard sans doute résolu, mais que je ne sais définir. Sur l'ardoise que porte un garçon assis dans ma rangée, est inscrite la date de l'année scolaire, à la craie : 1940.

Mon regard présent questionne chacun des garçons, de sept à dix ans... Ce sont des yaouleds, fils d'ouvriers, de dépossédés, dans ce village du Sahel où se trouvent les fermes les plus riches de l'Algérie coloniale... Quelques-uns des élèves ont toutefois une allure moins populaire : le fils de l'épicier (qui ira ensuite au collège, qui sera étudiant), celui du coiffeur et, parmi ces faces au regard sérieux, presque soucieux, deux des garçons sont les fils du caïd. Du notable le plus important du village - ce caïd habillé à la traditionnelle, chef arabe à l'ancienne (avec manteau de soie et burnous de laine, avec coiffe bédouine imposante), lui qui me paraissait toujours un vieillard parce que, l'ap-prochant parmi ses filles, chez lui, je m'effrayais de sa main qui tremblait.

Oui, je dévisage les élèves de la classe de mon père. Que sont-ils devenus quinze ou vingt ans plus tard, c'est-à-dire pendant la guerre d'indépendance?

Pour le plus grand nombre, ils ont dû rejoindre les montagnes qui, à l'époque de cette photo, les regardaient, semblaient les attendre. Plus de la moitié d'entre eux y sont morts : dans les fossés, sous les rafales ou dans des corps à corps... Une minorité - trois ou quatre sans doute - sont revenus en survivants, en triomphateurs peut-être. L'un a dû être élu, plus tard, maire du village - celui-ci désormais gros bourg agricole. Un autre bénéficie sans doute d'une position

régionale importante : député, ou allié, par mariage ou par des affaires, à des officiers importants de la ville proche... Tel autre doit être agent de police.

La photographie jaunie est entre mes doigts : comment reconnaître ces garçons anonymes, les ai-je autrefois rêvés? Quelle réalité, dans cette classe de mon père, ai-je approchée?

L'étrange est que j'aie vraiment tout oublié de la séance de photo. Le photographe? Il y a eu, chaque année, un photographe nous faisant poser, vers la fin de l'année, dans nos classes respectives. Cette toute première fois, je me trouvais donc chez mon père.

Reconstituer l'instant de la pose : mon père a fait asseoir, dehors, devant la porte, tous ses élèves : les petits d'âge ou de taille moindres devant, assis sur deux rangs, les plus grands derrière debout. Il a même dû vérifier leur état vestimentaire : pour qu'ils ne paraissent pas trop hâves. Il s'est ensuite placé sur le côté : tous sont prêts avant le déclic.

Et moi? Je devais attendre, docile et silencieuse, un peu plus loin, sur le côté. C'était la première fois : personne ne m'avait expliqué le protocole de la photo de classe. Sou-dain... Soudain quelle impulsion a entraîné mon père? Il m'a regardée, il m'a vue seule, dans l'attente, intimidée à mon habitude. Que lui a-t-il pris? Une brusque tendresse? Un sentiment d'injustice vague de me voir seule, écartée de ces enfants, comme exclue? Il a oublié une seconde que j'étais une fille, donc pour ses élèves garçons quelqu'un à part... Il est venu me chercher, il m'a prise par la main; il a fait reculer les garçons du premier rang et il m'a fait asseoir au centre, face au photographe... Il a repris, sur le côté, sa place de maître vigilant. Et moi alors, comme trônant, reine inattendue parmi ces futurs guerriers! Trônant et ne le sachant pas.

Tout va bien maintenant, juste avant le déclic, pour le maître : il redresse sa haute taille, il attend près de ceux qu'il instruit. Il pose pour les autres - tout le village, y compris la petite société coloniale qu'il nargue par sa fierté et ses revendications égalitaires. Il pose, fier à la fois de ses quarante garçons qu'il éduque, et pas seulement dans leur apprentissage du français, et fier aussi de son enfant aînée — c'est une fille et puis après, il l'a placée ainsi au milieu.

Elle se tient là, la fillette, le torse légèrement penché en avant, le visage tendu, le regard d'une gravité sans doute au-dessus de son âge - quatre ans, autant dire bientôt quarante. Elle perçoit, mais si confusément, qu'elle détonne : ailleurs, cela ne doit pas se faire, de placer une fillette toute seule parmi ces quarante garçons, en outre plus âgés. Elle ne sait pas qu'eux sont intimidés par elle; elle les perçoit comme une seule présence, respectueuse mais méfiante, sinon hostile. La fillette regarde le photographe. Son père, sur le côté, attend comme les autres le déclic.

Ce fut la première photographie que l'on a prise de moi. Un jour de classe au début de la guerre mondiale, dans un village du Sahel algérien.

Femme arable V

Aichoucha, littéralement « petite vie », est donc entrée dans la maison où l'on tourne de nuit; une des deux pièces encombrées de techniciens, de projecteurs, d'accessoires du décor. Dans

un premier temps, je confie l'enfant à quel-qu'un; je l'oublie; je plonge dans le monde de l'artificiel.

Une heure après, au moment du dernier zoom qui enserre en une courbe Lila en train de dormir, je me souviens du lit d'enfant en arrière-plan. Aichoucha?... Elle n'a presque pas bougé. Là, dans la lumière vive, elle me fixe dans les yeux et son visage, d'une grâce de poupée éphémère, je le reçois en même temps que son silence.

Elle a tout contemplé pendant cette heure : notre agi-tation, les gens diversement concernés, probablement elle a écouté les propos futiles de certains, sur la boue dehors, sur le prix payé au bar du village pour telle consommation... Elle a observé ma répétition avec l'acteur jouant le mari immobilisé sur sa chaise de paralytique, elle m'a regardée, ne comprenant pas ce que, femme, je faisais là.

Je l'ai reprise par la main. Je l'ai extraite avec décision de tout, des autres. Seule avec elle dans une chambre mal éclairée, je lui chuchote en détail des explications brèves :

-Tu vas être photographiée en dormant! A toi, je ne demande que de dormir... On ne verra que tes cheveux... D'accord?... Demain, tu connaîtras une autre fillette que nous attendons; elle vient d'Alger... C'est pour elle que ce sera difficile...

Elle me sourit, de confiance. Je commence à la déshabil-ler... Je me sens avoir mes gestes doux et caressants d'au-trefois, pour ma fille à moi à laquelle je me suis consacrée entièrement toute une année... une année de maternité comblée.

Je déshabille Aichoucha en remontant ainsi dans le temps. C'est cela cette histoire d'images-sons, un effort de navi-gation à rebours, sans trop de secousses, dans le flot de ma mémoire et dans celle de quelques autres femmes.

La fillette sourit en rentrant dans le monde des projec-teurs. Elle me retient la main. Les jours suivants, ce sera de son travail quotidien de bergère que nous garderons un reflet, en arrière. Mais ce soir, pour la première fois, elle enlève ses souliers devant le lit d'enfant. Moi, tout bas, je la gronde d'avoir laissé ses pieds pleins de boue dans les souliers. Je refuse néanmoins de les faire laver, tout est prêt...

Soulevant la fillette, je la mets entre les draps blancs, je la borde, je lui chuchote un ou deux mots doux. Une heure durant, elle pourra tenter de dormir et il est vrai qu'à minuit, lorsqu'on décidera d'arrêter, on la réveillera juste avant d'éteindre les projecteurs.

Ainsi s'est-elle insinuée parmi nous, les yeux dans le noir et dans l'éblouissement... Telle fut aussi ma manière d'abor-der l'image-son : les yeux fermés, pour saisir d'abord le rythme, le bruit des gouffres qu'on croit noyés, remonter ensuite à la surface et enfin, regard lavé, tout percevoir dans une lumière d'aurore.

Quatre jours après, précédée la veille par Aichoucha comme par une suivante de théâtre, Ferial — la fille d'une collègue de l'université - entra fougueusement sur le pla-teau. Une enfant prodigue, une enfant de studio super-sophistiquée, avec l'aisance, le naturel, la vitalité,

l'intelli-gence d'instinct... Elle, vraiment la « vedette » dans cet univers de fiction qui, ces premiers jours, tentait de s'assumer cahin-caha, « vedette » miraculeuse aux yeux des habitants de la ferme. Pour eux, Ferial devenait l'enfant-roi.

Elle croyait avec force au « cinématographe », manifestant une fierté si suave qu'à cause de cela même, l'artificiel de la fiction, magnifié ainsi par l'éclat du rêve enfantin, ne pouvait se réduire aux mesures étriquées d'un sous-déve-loppement a priori inévitable.

Ainsi, me dis-je avec tranquillité, à cette entrée de l'enfant dans le décor de la chambre, ainsi le trio s'équilibre : Lila — mon amie - dégage une poésie vraie, le comédien mari a un instinct sûr, voici enfin l'exubérance radieuse féerique de leur enfant-, Aicha, elle, reste néanmoins la vraie vie, talon de l'avenir dans le présent gelé du couple ainsi exposé devant nous.

La mère joua une première scène au lit avec l'enfant. Le directeur de la photographie, surnommé à cause de sa prestance le « John Wayne de Belcourt », grand et bon, mais impatient, père lui-même de cinq enfants, mais impa-tient, le directeur de la photo donc, ses lumières prêtes depuis un long moment, me demande en grommelant :

-Quel âge a cette enfant?

-Cinq ans, Cheikh!

-Quand nous finirons ce plan, elle en aura sûrement douze!

-Il faut patienter, Cheikh!

Je suis ravie. Ferial est la première non seulement à jouer les vedettes, mais à pratiquer du « féminisme » à sa manière.

-Ton film, c'est sur les femmes? me demande-t-elle.

-Bien sûr, je dis... Toi, tu as ta mère, enfin ta fausse mère; vous êtes au lit, vous jouez entre vous... à n'importe quoi!

Elle est d'accord; mais pas pour se déshabiller devant les autres. Je l'accompagne ailleurs, dans la chambre de la Madone qui lui sourit en silence.

-C'est ton amie?

-C'est mon amie.

Elle apparaît dans une chemise de nuit de fête... D'accord, elle est d'accord pour faire des cabrioles, pour jouer sur le lit avec Lila, pour écouter des histoires, d'accord : j'observe la fausse mère, puis la vraie qui regarde un peu inquiète de pas très loin.

-Sortez! décide Ferial en s'adressant aux techniciens (je le sens, elle serait sur le point d'ajouter « ce sont des hommes », comme si, d'un coup, nous avions toutes replongé dans une enfance traditionnelle de patios de marbre et de jets d'eau...). Dis-leur de sortir tous!

Je suis ravie du premier ordre lancé tout sec, dans ce tournage.

-Sortez! dis-je, en simulant la résignation.

Ils sortent.

-Même moi? demande Cheikh qui cette fois a dû prendre un vague air à la Valentino.

Ferial, coquette :

-D'accord, toi, tu restes...

Les cabrioles une fois commencées, quelques-uns des techniciens pourront revenir en catimini sur le plateau. L'enfant-roi joue, rit, invente son présent malgré les pro-jecteurs et malgré maintenant les témoins. Lila, avec des caresses, commence à être l'élément de stabilité de cette exubérance. Ferial rit.

La caméra, vorace, prend.

-Ferial, rapproche-toi de ta mère!

J'ai risqué de détruire le charme.

-Pas ma mère, hurle Ferial coléreuse, ma fausse mère. Ma mère, elle est près de toi!

Et moi que le jeu rend patiente, je dis « oui », bien sûr

« ta fausse mère », le jeu dans le bonheur pourquoi pas, la vie réelle est aussi l'illusion, celle de l'enfance libérée...

Ferial se dépense, Ferial saute, Ferial bouge. La caméra, la pauvre, ses techniciens à la traîne, a du mal à suivre tant de vie dépensée.

C'est comme une danse. Lila, en bonne partenaire, reprend ce qui va tomber, endigue le rythme fusé. Les rires s'élancent en gerbes. Ferial commande, elle sait qu'elle commande, peu lui importe soudain que tous les techniciens soient là agglutinés comme au spectacle, elle se sait la vedette, elle peut faire n'importe quoi, elle fait n'importe quoi, qui reste grâce et pure gaieté, et la vie, la libre vie poursuit sa ligne. Mais la caméra ne suit plus...

-On prend!... On prend encore!...

Qu'on prenne désormais la fatigue de Ferial, qu'on la laisse paresser sur le lit large : elle s'aperçoit qu'elle a sommeil, elle préférerait sa vraie mère à ses côtés, j'use de prières avec elle, de ruses aussi. «On va t'oublier... - J'ai sommeil, boude-t-elle. - Mais ce lit? - Non, je veux mon lit»; je parlemente, je me découvre des trésors de diplo-matie : « Non, pas ton lit d'Alger; tout à l'heure, tu dormiras avec moi dans ma chambre d'hôtel, nous en étions convenues, n'est-ce pas? », elle est d'accord : « Maintenant, repose-toi, on ne s'occupe plus de toi. » J'obtiens enfin ce que je cherchais confusément : l'indolence alanguie des gestes, la fillette couchée sur le dos et la jambe gracile qui se plie, qui se relève, la caméra prend les dernières images de la nuit : la

sensualité enfantine, l'abord frôlé du royaume secret, qu'on laissera dans l'ombre pour la jeune mère de la fiction.

5 e mouvement : De la narratrice en adolescente

La danse dans le patio : j'avais treize ans et quelques mois, pas encore quatorze... Pourquoi resurgit en moi cette noce de la cousine germaine, la troisième? Peut-être à cause d'une robe d'été : je me souviens nettement du tissu noir avec un semis de fleurs pourpres; j'avais osé demander, chez la couturière, un modèle qui dénudait entièrement le dos, en même temps que les bras et les épaules.

-En somme, quasiment une robe de plage, avait remarqué la dame qui me laissait, en souriant, insister sur l'ampleur exceptionnelle de la jupe.

J'avais eu l'étonnement joyeux de voir ma mère accepter, à condition que la couturière y ajoutât un boléro à petites manches qui me couvrirait au-dehors.

-Pour la noce, entre femmes, disait-elle, pourquoi ne serait-elle pas en décolleté?

Cela me paraissait tout de même une surprenante audace que permettait soudain la tolérance maternelle : « puisque entre femmes »!

Fut-ce d'avoir porté cette robe - ma vraie première - dont le souvenir persiste en moi, trace de vive coquetterie d'adolescente, qui me donna le courage d'accepter l'invite? A l'acmé de la fête, au cœur de la maison des filles de Soliman, pleine à craquer d'une foule d'invitées, devant l'orchestre des musiciennes de la ville, oui, d'accepter de me dresser : le dos et les bras nus devant toutes, quelques minutes après, de m'oublier pour chevaucher le rythme et découvrir le plaisir neuf du corps, malgré le public et ses yeux, dans cette demeure la plus ancienne où autrefois la grand-mère pénétra en jeune épousée (tandis que mon attention s'exacerbe dans les renversements et les torsions de mes hanches, de mes épaules, dans la liberté mouvante de mes bras-lianes), oui, de dédaigner les parentes, spec-tatrices se muant en un seul être multiple, vorace, bour-donnant...

La mère a souri devant les compliments qu'a suscités la robe noire qui dénude la jeune fille. Mais quoi, le corps est là tournoyant, irrépressible, le corps vibre tout entier devant les femmes sur le qui-vive — tant pis si deux ou trois garçons, peut-être même un jeune homme, se sont dissi-mulés dans quelque pièce fermée et, derrière des volets entrebâillés, se transforment en voyeurs...

Je danse. Quelques dames mûres, autour, dansent aussi. Elles interprètent, malgré elles, peu à peu leur peine et leur besoin de sortir, de se précipiter au plus loin, au soleil dardant, et moi... moi qui évolue les yeux fermés (le vertige commence), quelle image proposer à ces séquestrées, celles accroupies qui déjà sont prêtes à me renier.

« Elle sort, elle lit, elle va ainsi dans les villes, nue, son père, étrange, lui permet... Elle marche ainsi chez les autres là-bas, dans le monde ennemi, enfin le monde libre mais loin, si loin! Elle navigue là-bas, pauvres ses parents quand ils verront quelle n'en reviendra jamais!... A quoi bon

la caravelle qui s'en va loin dans les océans pour quelles richesses qu'elle ne rapportera pas, à quoi bon la caravane qui, au-delà des déserts, se trompe sur le chemin du retour pour se perdre dans les sables! Oh, inconscients, les parents de la jouvencelle!

« Celle-ci, les traits durcis de timidité et d'ardeur, danse; mais trop vivement, trop nerveusement, comment dire allégrement! Elle n'a pas encore compris : elle ne comprendra jamais car elle ne sera jamais de nos maisons, de nos prisons, elle sera épargnée de la claustration et, par là, de notre chaleur, de notre compagnie! Elle ne saura jamais que si le luth et la voix suraiguë de la pleureuse aveugle nous font lever et presque entrer en transes, c'est pour le deuil, le deuil masqué.

« Elle danse, elle, pour nous, c'est vrai; devant nous, en effet, mais quoi, elle dit sa joie de vivre; comme c'est étrange, d'où vient-elle, d'où sort-elle, vraiment, elle, l'étrangère! »

-Pourtant, s'exclame l'une des matrones, la plus opu-lente, au verbe haut, moi, si son père la remettait... enfin, la faisait « voiler », c'est-à-dire réentrer dans le noir et la protection de nos demeures, sans hésiter, je la demanderais en mariage pour mon premier fils! Je la lui décrirais comme elle est là, maintenant, avec sa taille, son port et ses yeux si ardents! C'est sûr! Je la demanderais, et mon fils, je le sais, en serait heureux!

Quelqu'une rapporta le propos - en nommant la dame - à la mère de la jouvencelle. Qui fit la moue. Celle-là qui aurait désiré se présenter en éventuelle belle-mère (à condi-tion, il est vrai, que le père ramenât sa fille à une stricte orthodoxie musulmane...), eh bien, la mère de la narratrice ne la trouva pas d'un rang suffisant pour « eux » — elle, sa mère, sa lignée paternelle avec le saint dans les montagnes, si présent pour tous et toutes, comment s'imaginer s'allier avec cette bourgeoise « au verbe haut »? Justement trop haut!

-D'ailleurs, ironisa une amie de la mère (témoignant, il est vrai, d'un conformisme engoncé), cette femme de quarante ans qui, devant une fille de treize ans, désire la décrire, elle-même, à son fils. Est-ce convenable?

-Elle le ferait elle-même? s'exclama, naïvement étonnée, la mère.

Comme si l'on ne savait pas qu'il y avait aussi une pudeur de toute mère, surtout jeune, face à son aîné, à tous ses fils dès qu'ils rejoignent le monde de leur père!

-Ce ne sont point nos coutumes! répondit l'autre.

La mère aurait eu tendance à penser que ce trait-là était plutôt sympathique : penser au contentement de son fils, désirer pour lui et avant lui une belle fille « aux yeux ardents »!

Soudain, elle eut un doute. La voisine amie, plus au courant des usages, devait être interrogée :

-Ma fille, mon aînée, tu lui trouves les yeux comment?

La voisine loua selon les termes et les métaphores habi-tuels les traits, le regard, la chevelure de la jouvencelle.

Sur quoi, la mère arrêta le dialogue :

-De toute façon, le père laissera sa fille aller jusqu'au bout de ses études! Dis à cette dame qu'elle cherche ailleurs, pour une bru!

Une fois revenue au village, la mère se vanta de la possibilité qu'elle aurait eue de fiancer si jeune sa première; elle en parla dans la seule famille qu'elle recevait et chez qui elle allait : celle du caïd.

Celui-ci était veuf; l'aînée de ses trois filles, divorcée, ne voulait plus se remarier, pour veiller sur ses sœurs et ses deux frères si jeunes. La dernière des orphelines venait de quitter l'école primaire et attendait, cloîtrée, à la maison, un futur prétendant selon les normes.

L'aînée du caïd se trouvait la seule amie de la mère. Au retour de sa ville, Bahia décrivait en détail devant son auditoire de semi-rurales, et avec une discrète satisfaction, la noce de sa nièce. Ces causeries féminines, surtout quand elles se déroulaient dans la maison du caïd, donnant sur un verger profond, à la sortie du village, se terminaient par des séances musicales : l'une des femmes ramenait une derbouka, une fillette un tambourin, et le répertoire un peu fruste, quelque peu nasillard, de la Mitidja, se faisait entendre sous les arbres, près d'une haie d'amandiers- hôtesses et visiteuses assises sur des tapis posés à même l'herbe, les enfants tout autour, au fond quelques bêtes :des chevrettes, un coq et un paon, les chats si maigres et jusqu'au chien-loup assez terrible, dont avait peur la mère, elle, la citadine..

A l'heure du crépuscule, mon père venait nous chercher dans une Citroën achetée en association avec le boulanger kabyle qui s'en servait, lui, toute la semaine mais consentait, en dehors de son travail, à servir de chauffeur à mon père inapte à la conduite.

Le boulanger avait fermé boutique. Accompagné de mon père, impassible, il arrivait. La voiture stationnait. L'un des garçonnets nous avertissait. Nous montions derrière, ma mère engloutie sous ses voiles, moi à treize ans raidie d'être ainsi exposée, ma sœur toute petite.

Mon père signifiait alors à son chauffeur associé (ou peut- être était-ce depuis longtemps convenu entre eux) qu'il fallait faire, en voiture, tout un détour : à cette heure « de l'apéritif » (ces mots de mon père me paraissaient autrefois mystérieux, je n'en demandais jamais le sens), tous les hommes « pieds-noirs » encombraient les deux grands cafés du centre, tandis que, sur les bancs, juste en face, de l'autre côté, les villageois autochtones, Kabyles et Arabes, s'agglu-tinaient dans la confrontation muette et la hargne.

On ne pouvait donc conduire - même ainsi, deux hommes sur le devant - une épouse qui concentrerait aussitôt tous les regards : comme si ma mère, une dame certes voilée de soie et l'organza brodé sur le nez masquant presque toute sa face, ne devait pas, du fait de son honorabilité même, être ainsi offerte à un tel public.

Double public exclusivement masculin : Européens ras-semblés sur les terrasses pour leur apéritif et ouvriers sai-sonniers soudés dans leur hostilité à contempler les loisirs des autres. Il était impensable, pour mon père, de laisser défiler, même rapidement, « une dame » de là-bas! Ces témoins éventuels seraient incapables de distinguer les dif-férences de nature : cette

figurante masquée, rendue mys-térieuse à cause même de ses voiles si sophistiqués, à la mode de Césarée, devait être imaginée a priori fort belle alors même qu'ils ne la voyaient pas! Pourquoi leur faire cet honneur, même sur les cinq minutes que prendrait la Citroën pour contourner la placette et parvenir devant notre immeuble?

Après tout, le colon le plus riche de la plaine, un maître tout-puissant - avec ses fermes, ses centaines d'hectares de vignoble, son armée d'ouvriers-, lui qui faisait élire le maire, qui imposait les élus locaux, qu'on saluait très bas les rares fois où il daignait se montrer, le maître occulte cachait son épouse et ses filles; leur épargnait les traversées du village, comme l'aurait fait un sultan jaloux.

Certes, il ne s'agissait ni de mâle jalousie ni d'interdit, seulement de dédain. La châtelaine, ou « la reine », disaient les joueurs de boules européens, ainsi que les joueurs de dominos indigènes, demeurait invisible, sauf...

- Sauf le 15 août, rappelait assez bas le boulanger au volant, tandis qu'il nous faisait faire un large détour par le sud puis par l'extrême est pour revenir par la ruelle, peu fréquentée à cette heure, longeant l'église et débouchant enfin devant notre logis.

Durant les détours de ce retour, j'entendais mon père grommeler, comme s'il engageait le duel avec le colon tout- puissant (chez qui venaient de Belgique, des pays nordiques et de plus loin encore tant de visiteurs pour admirer la haute technicité de ses fermes, ses semailles en hélicoptère, le cépage mécanisé de ses vignes - mais jamais, il est vrai, ils ne s'aventuraient tout au fond, dans des recoins ignorés où des masures délabrées étaient réservées à ses serfs). « Car il les traite comme des serfs! » commentait, rageur, mon père à côté du boulanger : je me dis maintenant que c'était pour moi qu'il se laissait ainsi aller à sa diatribe habituelle contre le potentat local...

Comme s'il me prenait, tout au début de mon adoles-cence, à témoin : ta mère, ma femme, a un statut à part, au moins à l'égal de « leur » châtelaine et si tous ces hommes - les « Autres » et les nôtres - ne méritent pas de la voir passer, c'est à juste titre... Et moi (c'est le discours paternel que je réinvente a posteriori), moi aussi, à l'instar de « leur » maître, je n'expose pas ma femme - le cœur de moi-même; certes elle est tout enveloppée de ses voiles raidis et imma-culés, et selon nos coutumes elle demeure silencieuse au- dehors, les yeux baissés au-dessus de la voilette! Or je ne suis que le maître de classe. Le seul maître de classe indigène pour garçons indigènes. Bien raide moi aussi et la tête hardie sous le fez. Avec mon admiration de jeune homme pour Ataturk, car, bien sûr, nous n'aurions pas été colonisés, c'est-à-dire chez nous sans être chez nous, eh bien, ta mère aurait pu, comme les dames turques de l'ex-aristocratie, enlever le voile islamique, porter la jupe parisienne, peut- être même — puisque décidément je ne saurai jamais conduire un véhicule - elle saurait, elle, conduire la Citroën avec un allant de sportive. Et elle mériterait, dans ce cas, une photographie!

En Turquie, mais aussi à Damas et en Égypte, au Caire et à Alexandrie, les dames, premières musulmanes éman-cipées, auraient eu ici leurs émules (mon père pensait alors à tant de ses amis, médecins, instituteurs, avocats qui, comme lui, avaient rêvé, dix ou quinze ans trop tôt, de « dévoiler » leurs épouses, de voyager avec elles!).

Or nous vivions en pays colonisé. Sétif, Tébessa, Guelma, villes d'orages - les milliers de morts puis d'emprisonnés du 8 mai 1945, c'était deux ou trois ans auparavant... L'Algérie en lutte, grâce à Dieu, avait d'autres urgences : peut-être même était-ce une chance que, dans ces petites villes anciennes, les familles fussent ainsi recroquevillées, et les citadines, tremblantes mais préservées, dans la chaleur des gynécées.

Nous rentrions dans l'appartement.

A cette époque, ma grand-mère paternelle, qui avait habité avec nous, était morte : restait d'elle comme une ombre nostalgique qui flottait dans les chambres... A cette époque, ma sœur, la benjamine, âgée environ de six ans, amorçait le début d'une longue maladie qui l'affaiblit plus d'une année. Je me souviens de l'été suivant que nous passâmes dans une cité de montagne verdoyante, pour que le bon air accélérât sa convalescence.

Avant l'âge de treize ans, ou plutôt de dix, lors de mon départ à la ville si proche (« ville des roses », disait André Gide cinquante ans avant mon arrivée là, en cloîtrée, interne du collège, mais lui-même, cinquante ans après le peintre Fromentin, le premier qui inscrivit cette cité arabe dans un récit français), quel fut l'exact passage de mon enfance à ma préadolescence?... Je me vois encore à demi plongée dans les brumes de l'âge tendre tandis que s'annonce pour moi l'inconnu, l'ambigu amené par les parages de la nubilité, griffés, en terre d'Islam, d'une ardeur qui ne sait se dire.

Quand, au cours de quelles premières scènes, vécues dans la passivité d'une innocence aveugle, suis-je à demi « sortie » du cocon familial, de la protection chaude que m'assurait la tendresse des femmes en groupe (tendresse non dépourvue d'âcreté)? « Sortie » : ce terme, appliqué aux femmes, aux filles « sortantes », est dans le dialecte maternel chargé de menaces, alors qu'au masculin pluriel, les kharidjines sont eux aussi les « sortants », certes les dissidents, porteurs d'une liberté religieuse qui s'avère source parfois de guerre, mais amorce d'une aventure collective novatrice... La « sortante » au féminin singulier n'annonce que le danger pur, rabaissé quelquefois en scandale gratuit. Quand donc suis-je sortie des limbes?

Les filles du caïd étaient trois; cette triade est fichée au cœur de mes souvenirs villageois.

Avec la dernière de ces sœurs, me dépassant d'un an ou deux, je partage régulièrement des jeux. Notre complicité, chaque jeudi ou dimanche, au fond de leur jardin bruissant, se renforce par des disputes fréquentes avec ses frères, en particulier l'un d'entre eux, d'une dizaine d'années - il grimpait aux arbres, prenait au piège des oiseaux dont il nous apportait, avec un sourire cruel, les corps frémissants et blessés. « Je vais les égorger selon le rite dès maintenant, et vous les préparer à manger : déplumés, grillés, vous verrez, vous vous lécherez les doigts! » Ses yeux rieurs restaient fixés sur moi, lui dont la cruauté tranquille m'in-quiétait... Je me figeais; sa sœur n'arrêtait pas de le houspiller.

En amont de ces agaceries et de nos cris de fillettes révoltées par celui que nous traitions de « voyou », remonte en moi un malaise ineffacé.

Avais-je alors six ans, en avais-je sept? J'avais quitté, il me semble, le cours préparatoire. La dernière des filles du caïd s'était mise, à ma suite, à fréquenter l'école française. Durant les

visites que je lui rendais, ses sœurs s'étaient lancées dans une curiosité étrange à mon égard : elles m'em-prisonnaient dans un coin, me relevaient ma jupe ou ma robe pour examiner... ma combinaison! Une pièce de lingerie qu'elles n'avaient jamais vue : ma mère, si coquette elle-même, tenait à m'acheter des habits de fillette européenne auprès d'une jeune Espagnole qui, avec sa camionnette, sillonnait les villages de la plaine pour vendre linge et parures diverses aux dames cloîtrées, ou simplement isolées.

Les filles du caïd, habillées à la traditionnelle, n'osaient s'ouvrir à ma mère de leur curiosité compulsive. A peine me retrouvais-je livrée à elles et dans leur maison que, dans une contrainte hâtive, tout excitées, elles taraient sur moi le satin de la combinaison, éventuellement sa broderie. Je me débattais. Je sentais bien que leur avidité de savoir, à travers ce linge féminin, se portait sur toute la société des Françaises : elles auraient voulu, à travers moi, à cause de la fréquentation scolaire qui me déguisait en fillette française, caresser, palper le corps entier de ces dames lointaines qui leur paraissaient arrogantes, mais si précieuses : « savoir », s'exclamaient-elles, alors qu'elles m'encerclaient et qu'elles ne me voyaient pas, moi, « savoir ce qu'elles portent, comment elles s'attifent, en dessous!... » Cet « en dessous » ardent qu'elles exhalaient me donnait un haut-le-cœur.

Je me libérais. Je tirais à moi leur dernière sœur. Nous fuyions à deux, au fond du verger. J'avais les larmes aux yeux de ces attouchements qui me violentaient. Mon amie s'étonnait de la vivacité de ma réaction : je finis par renoncer à venir la retrouver, seule.

J'en dis la raison à ma mère; je dus même pleurer - de là, me semble-t-il, m'est resté ce recul instinctif, cette appréhension rétive devant le moindre contact physique des cérémonies sociales les plus ordinaires (sauf dans l'amour, au contraire justement dans l'amour, mais au bout de quel méandreux chemin)... Par la suite, en effet, âgée de vingt ans ou de trente, je découvris comment les usages occiden-taux, basés sur la mixité des sexes, vécue dans une apparente neutralité, instauraient des baisers sur la joue échangés avec profusion et ne signifiant plus rien, sinon une familiarité facile, souvent immédiate; de même, ces gestes d'abandon en public, d'un ami vers son amie ou l'inverse, et que le regard d'autrui faisait mine d'effacer. Plus tard, j'aborderai ce langage des corps, leur exposition, parfois leur exhibition, avec des yeux de primitive. Je me retrouverai forcée si souvent de détourner la tête, moi qui, par réaction, me découvrais prude et qui n'étais en fait qu'« orientale », c'est-à-dire avec un regard à vif, désireuse avant tout de boire le monde tel que, vraiment, il se révélerait : secret, illuminé de la beauté des commencements.

Je reviens à mon dialogue avec ma mère :

-Je n'irai plus seule chez elles! Même pour jouer... Je ne veux pas qu'elles me touchent! (Je criais.) Je ne veux pas que l'on me touche!

Ma mère en tira une conséquence inattendue : elle décida, puisqu'elle présidait encore à mon habillement chaque matin, de m'enlever les amulettes (deux carrés et un triangle de soie, un don de ma grand-mère paternelle, désormais dis-parue). Je portais celles-ci sous la robe ou le pull-over : je me souviens du fil tressé à l'ancienne, plus précieux pour moi qu'un simple collier caché : certaines de mes heures de classe, alors que mon attention était tournée vers le tableau

et vers la maîtresse assise à côté, me reviennent en vivace impression, justement parce que j'avais l'habitude de tâter, sur ma poitrine, ces carrés ou triangles d'écriture magique (« Ces amulettes, elles te protégeront de l'envie des autres! » m'avait répété ma grand-mère s'imaginant le monde français de l'école hostile). Le soir, j'arborais fièrement sur ma chemise de nuit ces ornements enfin en évidence.

Ces bijoux de nuit me rattachaient-ils encore à ma grand- mère si douce, qui me fut seconde mère? Sans doute, comme elle l'avait dit à maintes reprises, étais-je convaincue que ces parures de soie, avec leurs couleurs mates, gris, bleu foncé et noir, me « protégeaient »... Je m'endormais pré-servée, comme si l'aïeule demeurait près de moi. Et durant le jour, sans que mes condisciples le sachent, j'étais, malgré elles, sous une protection seconde : un œil invisible et ancien qui, de loin, me couvait...

Or, ma mère décidait - un matin ou un soir, je ne sais, je me souviens seulement de la chambre, moi, déshabillée, peut-être en chemise de nuit ou en train de me préparer à l'école -, oui, elle décidait de m'en dépouiller : elle dut argumenter, expliquer : elle argua d'une visite médicale annoncée pour les prochains jours. Comment apparaîtrais- je, que dirais-je, en affichant devant les autres filles, des étrangères, ces carrés et triangle magiques?

-C'est tout de même l'écriture du Coran! avais-je dû protester.

Mais l'ai-je trouvé alors, l'argument de légitimation? Je ne sais : j'avais dû parler des croix en or qu'elles portaient, « elles », et pas cachées comme moi! Il était évident, pour ma mère, que le ridicule dans lequel je pouvais tomber s'avérerait plus grave que le port, pas tellement orthodoxe, se disait-elle, de ces écritures saintes. On me traiterait en païenne, moi l'indigène parmi les Françaises, moi la musulmane!

Je dus me soumettre : je fus dépouillée, autant dire dénudée. Et ce fut ma mère qui, prise d'un accès rationaliste, me déposséda de cette première écriture.

A cette même époque pourtant, j'allais, au sortir de l'école communale, aux cours coraniques. Ma mère aimait ponctuer par une fête, avec la nourrice et la famille du caïd, les stations de mon apprentissage du Livre sacré - trois sourates, puis dix autres, puis vingt encore : ma planche que le cheikh ornait de multiples calligraphies était montrée ostensiblement à toutes. Si belle, si élégante, cette planche, s'exclamaient les invitées, qu'elle annonçait pour plus tard, prétendaient-elles, « ma robe de mariée » !

Ma mère, avec enthousiasme, apportait des pâtisseries, récitait avec moi des versets : cela finissait, en compagnie des filles du caïd, cette fois dans notre logis, par des improvisations musicales!

Je n'ai pleuré qu'une mort, celle de ma grand-mère paternelle, la silencieuse; je l'ai pleurée en criant, en hurlant, tout en courant dans la rue la plus ancienne de Césarée - celle qui descend de la maison modeste où mon père a été enfant et où sa sœur mariée a vécu dans la maladie; j'arrive, sanglotante, à la demeure riche et à demi européenne (avec fenêtres et balcons au premier) de la famille maternelle. J'arrive chez « eux », je pense ce mot avec un peu de hargne, car je ne suis, en cet instant, que la fille de celle qui me tenait dans le froid et la nuit, qui

m'embrassait en silence, qui n'osait parler devant les voisines françaises du village. Je suis d'abord la fille de cette tendresse muette, elle, l'aïeule que je percevais (pourquoi en souffrais-je?) humble : humble et modeste...

Je crie, je pleure — avec la volonté d'une revendication d'infini pour ces pleurs - et mon deuil, qui galope en même temps que ma course dans l'espace, s'exacerbe puis se déchire, tel le drap immense de ma révolte. Il finit par s'évaporer puisque les femmes, toutes coiffées de blanc et accroupies sur les tapis - les voisines sont venues pour les condoléances —, me reçoivent enfin sur leurs genoux.

Deux, trois ans plus tard, en même temps que je perds mes amulettes, je vois ma mère, rieuse comme une enfant, bavarder en complice avec celle que nous appelions « la nourrice » - qui travaillait chez nous, depuis la naissance du deuxième fils, comme gouvernante et que, dans le village, jusque dans les masures les plus pauvres, tous appelaient du titre pompeux de « femme du général ». Son mari, très vieux et qui ne quittait plus son lit, avait dû être, dans l'armée ou peut-être dans la marine, une sorte de factotum, un gardien du matériel... Quelqu'un avait dû l'appeler « gardien général » et c'était ce vocable qui, sous forme de plaisanterie amusée d'abord, lui avait été accolé. Des décennies après, il portait ce surnom avec naturel; devant la nourrice, entendant son surnom, certains deman-daient parfois : « Son mari était-il sergent? Sergent général? » On n'en savait plus rien : elle, « femme du général » donc, était une villageoise noiraude dans la cinquantaine, au visage respirant la bonté joviale (malgré l'énorme verrue qui lui enlaidissait le haut d'une joue : sur les instances de ma mère, elle osa la faire enlever, après une anesthésie locale, par les soins de notre médecin de famille...).

Je vois ma mère, assise un jeudi après-midi, se remettant de la fatigue de la séance hebdomadaire du bain turc; la nourrice, femme du général, a préparé des beignets comme je les aime. Le chaud à la maison, après le froid de la chambre froide du hammam où l'on avait eu droit aux grenades entrouvertes, aux oranges et clémentines déjà éplu-chées. A la maison, l'accueil attentionné de la nourrice...

Je me souviens de ce jeudi-là. Et ma mère, complice avec la nourrice, me demandant soudain :

-Hier, tu étais dans notre chambre, assise par terre, au pied de notre lit : tu lisais ce livre de bibliothèque que tu venais d'apporter. Moi, de la cuisine, je t'ai entendue ensuite pleurer... Tu sanglotais, mais doucement, un peu comme si tu chantais! Je suis venue voir en catimini, pour comprendre (et elle s'adressait en fait à la villageoise)! Explique-moi, ô ma fille, je crois qu'il y a un mystère : moi, je lis en arabe mes paroles de chansons anciennes, je les chante et les pleure quelquefois dans mon cœur... Mais je chante!

« Toi, je te regardais fascinée, de loin : tes petites mains tournant une page après l'autre, tu t'étais arrêtée un moment de pleurer; soudain, après un moment, ta voix - ou presque comme la voix d'une autre en toi - s'est mise à gémir; gémir? non, à sangloter, mais doucement, une sorte de complainte!... (Elle se retournait à nouveau vers la nourrice qui souriait, dubitative.) Tu comprends, ce n'était pas parce qu'elle chantait tout en pleurant, non : elle ne s'arrêtait pas de lire, et en pleurant ainsi, elle donnait l'impression d'éprouver du plaisir : étrange, n'est-ce pas?

Un peu plus tard, elle avoua, troublée

-Tu m'as fait regretter de ne pas savoir lire le français!...

Si j'apprends maintenant à le parler, c'est bien : mais c'est lire ainsi que j'aimerais! On n'est jamais seule alors, je crois...

La nourrice écouta, puis, placide, rétorqua, l'œil posé sur l'une (la mère), sur l'autre (sa fillette) :

-Voyons, que dites-vous là, Lia Bahia! L'être humain n'est jamais seul : il est, n'est-ce pas, toujours sous le regard de Dieu!

-Certes, murmura mélancoliquement ma mère, l'atten-tion tournée vers moi et comme déçue par la remarque de la villageoise. Peut-être aussi par son inentamable tran-quillité.

Scènes éparses d'une enfance dont je sortis à dix ans, pour devenir pensionnaire au collège de la ville voisine.

L'année de mes treize ans, bientôt de mes quatorze, comme me semble bien loin le jour où, à sept ans, je lisais dans de doux sanglots le premier roman ramené de la bibliothèque, Hector Malot et son Sans famille!

Mon adolescence au pensionnat s'inaugura sous le signe d'une vive amitié avec une demi-Italienne, pensionnaire comme moi et qui retrouvait, chaque samedi, son village de la côte.

Ensemble nous découvrions, à la bibliothèque de l'in-ternat, la correspondance d'Alain-Fournier et de Jacques Rivière : des adolescents de khâgne parisienne d'avant la Première Guerre mondiale. Cette amitié livresque et pas-sionnée, datant d'un demi-siècle avant nous, nous devint vestibule (ce ne fut sans doute pas par hasard que notre amitié tacite se forgea dans le miroir de ce dialogue de deux jeunes gens du passé) pour toutes nos lectures qui suivirent : un royaume s'ouvrait, un espace amplifié...

Les dix mois de l'année scolaire qui se déroula, nous avons lu, dans une émulation quotidienne, dialoguant durant les récréations, presque en secret, sur les romans de Gide et sur le théâtre, pièce après pièce, de Claudel. Je sautai ensuite aux courts romans acérés et limpides de Giraudoux, surtout parce que mon professeur de français, cette année- là, avait vu, à Paris, les représentations de ses pièces... Conversations passionnées avec l'amie, le soir, mais aussi divergences : elle se moquait de mon plaisir à trouver, dans l'absolu des héroïnes claudéliennes, comme un reflet de quoi... de ma culture maternelle, de ma tendance alors à la religiosité? Notre alliance se fortifia ensuite dans la découverte éblouie de la poésie, après Rimbaud et Apol-linaire, de Michaux. Et je me mis soudain à rechercher pour l'amie « pied-noir » les traductions de poèmes arabes et iraniens anciens.

Je rappelle hâtivement ce partage des premières nourri-tures littéraires : parce que me reste présent le jour de mes quatorze ans.

J'étais revenue de l'internat. Nul n'avait pensé à faire de ce premier jour des vacances d'été (nous attendions sans doute d'aller incessamment à Césarée, à la demeure fami-liale) une fête d'anniversaire pour moi. Mon jeune frère avait un jour (ou est-ce plus tard?) ironisé :

- Fêter un anniversaire? Est-ce que d'être voisins des Français veut dire que nous allons emprunter leurs mœurs?

Pourquoi finalement ce jour de mes quatorze ans se lève- t-il, inoublié? Parce que je décidai de le marquer, seule, par une entreprise nouvelle : commencer mon journal - peut-être ai-je pensé : « Comme Alain-Fournier, comme Jacques Rivière! »

« Voici mon projet de vie... au moins jusqu'à trente ans. » « Après, me dis-je, suspendant ma main qui inscrit, je serai vieille! » Après trente ans, je ne savais comment l'on devait vivre, si même l'on pouvait avoir des projets...

Mais d'ici trente ans? Je me voyais à la moitié de ma vie - celle du moins, croyais-je, qui méritait d'être vécue : dans l'aventure de mes lectures, je ne prenais nullement en compte l'espace restreint du logis où j'évoluais. Pareillement, ne me frappait pas encore l'iniquité de la claustration des femmes de ma famille. Seulement leur poésie, leur chaleur non dénuée parfois de mélancolie; seulement aussi la fierté de ma mère, une aristocrate, à mes yeux, dans son voile raidi de soie - telle Zoraidé, bien sûr, du Don Quichotte qu'il me semble n'avoir pas lu encore.

Ainsi, moi si isolée dans l'entre-deux de ce village de colonisation, je ne me croyais pas seule. « Quel serait mon projet de vie? » me demandais-je emphatiquement. J'écrivis, et je me souviens à présent de ces lignes d'un journal d'ailleurs très tôt interrompu et retrouvé par hasard dans un fatras ancien. J'ai relu ces lignes avec une indulgence amusée, et la scène disons « de la première écriture » se leva, intacte :

«Je désire, écrivais-je, et je m'engage à obéir à la règle de vie qu'aujourd'hui, à quatorze ans, je me choisis. »

Derrière moi, se manifestaient autant les poètes devenus ces derniers mois mes amis, que sans doute l'acre orgueil de Lia Fatima, celui de sa fille Bahia exilée pour l'instant dans ce village, derrière moi, en amont de ces mots d'un juvénile serment, se manifestaient à leur manière les saints familiaux des siècles passés, eux dont je n'avais fréquenté les sanctuaires que quelques rares fois dans la première enfance : les Berkani père et fils, enterrés côte à côte, et Ahmed ou Abdallah que j'avais ignorés si longtemps... Derrière moi, mais pourquoi m'obstiné-je à chercher « derrière » mon premier engagement, les fantômes qui, sitôt invoqués, s'émiettent en poussière, ou pourrissent là-bas, dans des tombes négligées? Pourquoi « derrière », pourquoi pas devant, vers la mort lointaine, vers l'envol de l'ultime départ?

J'écris. Tout à côté, mon père, dans le petit salon, parle longuement avec un voisin, un employé « indigène » comme lui, et venu récemment de notre ville, Césarée : mon père parle à ce jeune homme de la nécessité de scolariser « nos filles, toutes nos filles, dans ces villages comme dans les villes anciennes où les traditions les ankylosent ».

J'ai écrit au début de ce journal qui n'eut pas de suite, hormis les notes de nombreuses lectures d'alors :

«Je m'engage et comme je voudrais rester fidèle à cette règle de vie, parce que je la trouve la plus pure :

« à ne jamais souhaiter le bonheur, mais la joie!

« à ne jamais rechercher le salut, mais la grâce! »

L'année suivante je plongeai, mais cette fois seule, dans les écrits mystiques, autant ceux de l'Islam, que ceux de mes lectures scolaires : dans le sillage des héros de Claudel, je m'approchai de Pascal, puis de François d'Assise... Pour finir, grâce au grec ancien maîtrisé, je me retrouvai en Grèce, comme « chez moi », enfin !

Ces émois m'occupèrent dans le temps du pensionnat mais aussi dans les harems familiaux de Césarée, l'été suivant, puis encore toute une année... Je n'en gardai progressivement que l'ivresse pour la poésie, une exaltation du sentiment, maintenue secrète, qui, peu après et trop vite, me fit tomber dans l'absolu d'un premier amour. Qui dura dix-sept ans...

« Pas le bonheur, mais la joie », écrivais-je dans la pré-paration — et la présomption — de la jeunesse.

Plus de vingt ans après, tandis qu'à l'approche de la quarantaine je romps mes premiers liens conjugaux, je n'ai conservé, de cette loi tracée précocement, que la joie simple, dense certes mais lente aussi, joie de l'espace à chaque fois qu'il s'ouvre, une joie inentamée.

Encore aujourd'hui je ne recherche, loin du « salut » et à défaut de « grâce », que le goût des passages — même s'ils sont parfois trop étroits, mais qu'ils permettent au moins à la quête de mon regard de me devancer.

Femme arable VI

Cinquième jour de tournage. Le soleil est revenu, avec une lumière fragile. Je ne suis pas sûre que le directeur de la photo sente son papillotement, comme une irisation interrogative... Qu'on ait le désir, à certains bleus brouillés, à des amorces de gris dans les bleus, au vert mat des feuilles de figuiers de Barbarie faisant ressortir des chevauchements de soudaines nuances, qu'on ait le désir de se couvrir les épaules, en même temps de se sentir flotter, de fermer à demi les paupières dans ce rayonnement d'hiver.

Début janvier de mon pays, sur ses bords méditerranéens. Sensation de la lumière sur mon corps; sensation purement féminine, comme si, me croire, en hiver, sortie de l'hiver, c'était comme surgir à chaque fois du noir du harem... Je me résous à penser que ces techniciens, parce que hommes, imposant leur corps à l'espace, n'ont même pas idée qu'on peut s'y frayer doucement, comme par effraction.

Je flâne parmi eux; j'ai précisé un cadrage de paysage; je vais verser dans la tristesse. J'aurais voulu dire que l'espace, ce matin plus que jamais, n'est pas vide, qu'il s'y passe quelque chose de rare, qu'on pourrait tenter de vrai-ment regarder, avec densité. La nature, ce matin, apparaît jeune; les enfants bergers, habitués maintenant à nous, courent au loin ou parmi nous en liberté - fraîcheur biblique de ces images.

Quand ferons-nous du cinéma avec des aveugles que fouaillerait l'ardent désir de vraiment regarder? Prétendre donner à voir dans cet arrêt premier, cette pause sinon esthétique, au moins païenne! Leçon d'espace; puis leçon de couleurs.

Au départ, il s'agirait de savoir obtenir du silence. Donner envie d'entrer dans l'espace comme le font des mimes, mains en avant, corps flottant lentement, et résistant imper-ceptiblement. Oui, décidément, je me le répète, quand fera- t-on du cinéma avec des aveugles ou des hommes ayant été aveuglés? Puis je souris, puis je retrouve espoir : pour le siècle prochain, pour la décennie suivante. Lorsque, de tous les harems, de multiples femmes, aux yeux ayant été trop à l'étroit, à l'ombre des murs, s'envoleront dans l'azur, désireront se fondre dans la lumière reconquise.

Ainsi sentir l'éclat des aurores, le poids aveuglant des midis, le blanc des trop longs après-midi, sentir la gratuité de la liberté. Celle-ci n'est pas forcément un chemin, elle est un éther dans lequel on s'enfonce, on dort debout, on danse immobile ou à demi incliné, ou à peine penché, on se fond avec des retenues de jouissance. Lumière palpant tout le corps...

Rien de cette réalité non pas rêvée, perçue avec intensité : je n'obtiendrai rien, aucune trace. Faut-il s'en attrister défi-nitivement?

Plein soleil pendant que nous travaillons en extérieurs; à l'image cette lumière doit « mûrir » au fur et à mesure que le regard d'Ali mûrit sur Lila, que le regard de Lila mûrit sur les lieux et les visages qu'autour d'elle elle découvre.

J'en viens à cette chaîne des regards. Peu à peu j'ai compris leur présence incessante. Au début, le texte de fiction écrit avait établi l'immobilité du mari sur sa chaise.

Lila existe par rapport au regard du mari, regard dévorateur d'autant plus qu'il demeure loin. D'où le premier plan tourné le premier jour : non sur la femme arabe, mais sur l'image de la femme pour l'homme arabe. Une peinture, à la limite, de l'homme coupé.

Mais ce premier rapport n'aurait fait que développer un trajet d'aliénation de la femme : ombre, serait-elle une fois de plus devenue, prétexte à anecdotes, une fois de plus comme dans presque tout le cinéma masculin, arabe ou pas.

Longtemps après je retrouve la vraie étincelle de ma recherche : une année avant le film, tant et tant de fois allongée dans mon lit et réfléchissant seule (dans l'étroit de ce passage, je ne parlais, je veux dire, je ne parlais vraiment à personne, je ne me confiais à personne, je n'écrivais en outre ni pour moi ni pour quiconque...), je me suis souvent répété, justifiant un désir sauvage de silence et de fermeture, cette litanie, toujours la même :

« Je parle, je parle, je parle, je ne veux pas que l'on me voie... »

Je me répétais trois fois « je parle », moi qui ne parlais pas; je me délivrais dans l'orgueil du « je ne veux pas » comme dans un refus total d'une contrainte. Avec cette antienne, s'imposait toujours la même image : ma tête de dos sur un mur blanc...

Sentir son front sur la fraîcheur d'un mur, dodeliner de la tête contre la pierre car celle-ci vous réveille et vous met en garde contre un possible abandon, contre un risque de débordement du fleuve de larmes en vous... Pourtant, même si vous êtes seule dans la chambre, même si vous êtes sûre d'être seule, dans le cas où quelqu'un entrerait par surprise, vous êtes rassurée, rien, il ne verrait de vous rien, absolument rien, que lui apprendrait une tête de dos contre un mur, votre corps ne bouge même pas, à peine si vos mains étalées contre la pierre frémissent. A peine. Rassurez-vous, personne ne vous voit. Le film peut commencer, la caméra peut y aller : qu'elle fixe son œil énorme, son œil vénal. Je mur-mure :

« Je parle, je parle, je parle, je ne veux pas que l'on me voie... je ne veux pas que tu me voies... en vrai! »

De ces frémissements, de ce refus, elle n'aura que des cheveux bruns à peine se balançant contre un mur de chaux salie.

Ancré dans ces jours de ma vie, ce fut le début du film pour le personnage de Lila: plans 20,21,22, etc.; la scène est dite « de la chambre » tournée.

Il y a comme un nœud obscur dans ce film, dans la mesure où il devient, peu à peu, un regard révulsé sur vous-même; sourd la souffrance, féconde sans doute, exaltée certainement, suggérée à peine plus qu'une écorchure.

Regards des autres sur le couple : Lila regardée par Ali immobilisé, elle-même tentant peu à peu de se libérer de ce regard qui, bien sûr, l'engluait et elle ne se libère qu'en se mettant à regarder les autres... Histoire de cet appren-tissage du regard de Lila sur les autres, sur le dehors.

Au cours de ces mois de tâtonnements, à la suite de mon personnage, j'apprenais que le regard sur le dehors est en même temps retour à la mémoire, à soi-même enfant, aux murmures d'avant, à l'œil intérieur, immobile sur l'histoire jusque-là cachée, un regard nimbé de sons vagues, de mots inaudibles et de musiques mélangées... Ce regard réflexif sur le passé pouvait susciter une dynamique pour une quête sur le présent, sur un avenir à la porte.

Apprendre à voir, je l'ai découvert, c'est se ressouvenir certes, c'est fermer les yeux pour réécouter les chuchotements d'avant, la tendresse murmurante d'avant, c'est rechercher les ombres qu'on croit mortes... Puis, dans la lumière délavée, ouvrir les yeux, interroger ardemment du regard, poser celui- ci, transparent et discret, devant l'inconnu c'est-à-dire les autres, que l'on voit enfin bouger pour de bon, vivre, souffrir, ou simplement être, être le plus quotidiennement; oui, être.

Je me rappelle des moments de la fiction filmée. En séquence 2, Lila a raccompagné le médecin à sa voiture. Avant de mettre le moteur en marche il lui a dit :

- Ali guérira vite. Mais toi, après cette longue absence, es-tu vraiment revenue?

Elle répond distraite, surprise :

-Je suis là... Bien sûr, je suis là!

La voiture s'éloigne. Lila, tête baissée, rentre. Peut-être se demande-t-elle : pourquoi cette question?

Nous avions tourné d'abord son retour, en fin de journée, dans la maison : une première fois. Elle, de dos, arrivant à la façade, apercevant sa fille dans des jeux avec les enfants voisins, la regardant sans l'appeler puis pénétrant dans la première chambre, dans la seconde... Mon seul problème était l'éclairage des salles : les lueurs d'intérieur (un gong de cuivre au mur, une porte face à la première porte et, dans la même perspective, une fenêtre aux barreaux derrière laquelle la mer...).

J'allais demander ces rapports multiples de pénombre, de clair-obscur, l'éclat du gong, la trouée hachée de la baie, la barre marine presque imperceptible... toutes ces nuances, nous à cinq mètres environ de la façade, à l'endroit où le médecin avait parlé avant que sa voiture ne s'éloigne.

Je me mis à tourner autour de la maison comme un des multiples chiens de douar que nous avions constamment entre les jambes. Cette maison je l'avais choisie pour ses murs qui, par-derrière, paraissaient courtauds, pour sa masse aux piliers solides, à la couleur terreuse dans un étirement de l'espace, et pour ses femmes à l'intérieur, dans le noir.

Par-derrière, m'approchant de la fenêtre aux barreaux noirs qui faisait face au four à pain, je décidai. C'était de là qu'il fallait regarder Lila entrer : la saisir au loin et de face, avec la même perspective des deux portes; en arrière la route et les champs. Lila s'approche peu à peu, nous la voyons quitter la lumière, atteindre la première pénombre, puis la seconde... A l'avant-plan, derrière les barreaux, somnole Ali dans sa chaise.

La caméra n'est plus de dos : elle ne fusille point. Elle attend celle qui, si éloignée, va s'approcher. Alors je m'in-terroge sur la nécessité de ce plan : qui regarde, me dis-je, qui est la caméra?... Devant moi, une fillette de douze ans, Zohra, celle qui tout à l'heure jouait avec Aicha et nous regardait, debout contre la haie. Elle n'avait fait jusque-là qu'une ou deux fois de la figuration, en général quand Aichoucha se trouvait avoir soudain trop de brebis à gar-der... J'appelai Zohra :

- Tu vois, tu te mets à la fenêtre, tu regardes Lila entrer dans la maison... tu veux?

Elle voulait.

Je l'avais appelée de loin. Quand elle s'approcha, je remarquai une fois de plus la grâce de sa démarche (elle était instinctivement une danseuse, j'en fus de plus en plus certaine par la suite). En venant vers moi, elle avait laissé sa main traîner sur la pierre du mur.

Longtemps après, je m'attarde avec un bonheur d'accou-chée sur ce plan qui commence par une fillette au bord d'une haie; elle a vu de loin Lila, on ne le sait qu'après. Elle se met à courir furtivement, à demi courbée, derrière la façade : elle s'approche de la fenêtre, la main traînant sur la pierre fruste; féline, elle se colle aux barreaux, elle ne bouge pas... Derrière elle, nous voyons Lila arriver à la première porte, entrer dans la première chambre, enlever sa cape et la jeter sur le lit, apparaître au second seuil, et là s'arrêter.

En contrechamp et en gros plan, le visage de Zohra aux yeux dévorateurs, ce gros plan vu probablement du point de vue d'Ali sur sa chaise. Puis, en plan d'ensemble et d'intérieur, Lila arrêtée un instant sur le seuil de cette seconde chambre, s'avance vers la fenêtre, se demande si Ali dort mais aperçoit l'enfant qui l'épie et qui, intimidée, s'éloignerait; Lila, du doigt, ferme le volet de la fenêtre, s'approche du siège d'Ali qui, très lentement, recule sa chaise de paralytique d'un ou deux mètres. Dort-il?

Le nouveau n'est plus le mutisme du couple, mais la solidarité soudain établie entre la fillette et la femme : curiosité de Zohra devant le retour rêveur de Lila entrant dans la pénombre, s'arrêtant, allant s'approcher d'Ali. Lila sourit à l'enfant, celle-ci intimidée veut s'éloigner. Le lien entre elles deux, c'est ce volet en bois usé à rabattre.

Mais Zohra qui a épié, si elle s'éloigne, ne fuit pas. Oui, j'en suis sûre, elle ne s'effarouche pas devant Lila : elle la reconnaît. Elles se reconnaissent, un instant imperceptible.

Il y avait eu jusqu'à maintenant le regard de Lila sur les autres... Pendant tout ce temps où Lila cherche, se cherche en contemplant les autres, elle est aussi regardée. Regardée comme élément d'un couple, ce couple étrange pour tant de témoins naïfs qui ont eu certes l'occasion de voir les gens de la ville, mais pas dans la durée, comme à présent. Cette image, en outre, d'un couple où la femme bouge tant les fascine : d'où le regard passionné de la fillette. Regard de Zohra questionnant le présent, avant celui de Lila. Je généralisais : regards de tous les enfants sur vous, vous le couple qui prétendez constituer les « per-sonnages principaux » de la fiction. De quel droit?

Un film, une histoire, cela devrait en définitive être cela : une lente giration de personnages en « personnages princi-paux » ; pendant tout ce temps, de multiples pressions, d'abord hors cadre, puis peu à peu dans le champ, devraient contester les rôles a priori dévolus aux « héros »... De quel droit?

Chacun est regardé dans sa solitude, dans son orgueilleuse solitude. La caméra se met en question pour faire sentir cela : le procès constant de la réalité contre la fiction, de la réalité de plus en plus présente contre la fiction.

Dans ce film, une femme seule, se promenant seule, pose un regard fertile sur les autres femmes. Pendant tout ce temps, nous, c'est-à-dire les autres du film, d'autres, vous, nous, la regardons en tentant de lui faire sentir qu'elle est nous-mêmes... qu'il y a notre curiosité de voyeurs, mais très vite bien plus, que nous sommes concernés.

Est-elle bien réelle? N'est-elle pas plutôt simplement notre rêve transporté?... Ce doute, le regard de Zohra la paysanne, la fillette qui aurait dû être danseuse et qui reste pour l'instant analphabète, qui se meut avec une grâce royale dans un espace que, dans un ou deux ans, en la cloîtrant, on va lui limiter, cela, Zohra, par son rôle témoin, nous le rend concret : son appel muet à Lila : « Non, ne sois pas un rêve, conquiers, au moins toi, cette liberté de mouvement, de question, de regards que nous allons ensuite toutes t'envier, moi la première! Trace devant nous un chemin; je te regarde, je te soutiens, je ferme la fenêtre, apparemment je te laisse dans ton histoire individuelle, en fait tu vis pour nous toutes : en te regardant, en ne te quittant pas, nous toutes, sur le chemin, dans les sentiers, au bord des fossés, dans les cours et derrière une porte

entrebâillée, nous te manifestons notre solidarité. Grâce à toi, nous ne sommes pas condamnées! »

Ainsi, la fiction, à l'intérieur du documentaire, conserve un symbole d'espérance.

6e mouvement : Du désir et de son désert

Celle qui console

J'ai vu si souvent dans mon enfance la terrible grand- mère livrée à ses fureurs et à ses danses magiques dont elle ressortait froide, maîtresse d'elle-même ensuite, comme de toute sa maison.

Je l'ai vue aussi au village, lorsque nous y habitions non loin de l'école, et qu'elle passait, l'hiver, chez nous pour aller à la capitale suivre ses multiples procès (litiges de terres, de partages, de succession) : elle venait consulter son gendre, le seul homme en qui elle avait confiance. Je l'entendais marmonner chaque soir, face à mon père qui tentait de tempérer le déroulé de ses récriminations : je finissais par m'endormir tout à côté de ce bourdonnement. Aïeule virile et à l'énergie amère, auprès de laquelle je quémandai, plus tard, quoi exactement, un « autre chose », peut-être aussi une autre voix!

Mais non. Quand elle arrivait au village, ou lorsque je revenais, chaque été, à sa ville et à sa demeure, moi, alors âgée de dix ans ou un peu plus, sans voile, trop tôt grandie, je devenais pour elle, à vrai dire encombrante : il lui arrivait, la vieille, de m'examiner les traits du visage de près, elle murmurait sur un ton âcre, pourquoi, à propos de quoi, en tout cas avec un étonnement méfiant et comme en soudaine ennemie : « Ces yeux, ah, ces yeux! » puis elle détournait de moi son regard, elle protestait cette fois en direction de ma mère :

- Eh bien quoi, vous en ferez un garçon peut-être?

Elle ne me parlait plus, elle s'adressait à sa fille qui souriait à demi - et la fillette que j étais encore notait une ambiguïté chez sa mère, quasiment une gêne, car celle-ci hésitait, comment à la fois, du même mouvement, éviter d'affronter sa propre mère tout en défendant sa fille?

Moi, je haussais les épaules, faussement indifférente puis, sans voile, sans châle, et même quelquefois les bras nus, je m'en allais chez ma tante paternelle : ah, traverser seulement deux ruelles de la ville ancienne, pour retrouver auprès de cette tante aux yeux verts, au visage aigu, à la haute taille et à la maigreur à la fois fruste et racée, tout l'amour du monde! Elle m'enlaçait, elle m'accueillait avec d'inlassables effusions.

Surtout, elle m'interpellait à tout propos : « O fille de mon frère! » commençait-elle. Ce ton était chargé d'une telle tendresse que sa voix me poursuit encore aujourd'hui, comme si, de la langue maternelle, la vibration secrète avait besoin, pour m'atteindre, de passer par l'amour d'une sœur... Ai-je dit « langue maternelle », alors que je devrais évoquer cet écho sororal, ou son chavirement!

Celle qui guide

La passion blanche que j'ai ressuscitée d'abord par des mots dardant l'oubli me fut, je le comprends enfin, seconde naissance. Celle-ci - est-ce souvent le cas, du moins pour les femmes atteignant enfin leur maturité - fut inaugurée sous le signe de quelques solidarités féminines. Sur quoi, ma mère se présente d'abord à moi : semblant clôturer, par une seule scène, le déménagement de ma vie.

Je m'étais donc réfugiée chez cette tante - cette fois, une demi-sœur de ma mère -, elle dont le jasmin, sur le balcon, accompagnait mes rêveries de ces jours de transition et de torpeur. Je dormais face au balcon, au ciel, à la rumeur des immeubles populaires d'en face. Ma parente me servait en silence, parlait peu, priait à côté de ma couche; dans les veillées seulement, elle évoquait, par de menues anec-dotes, ses voisines dont nous parvenaient quelques criailleries. Dans la pénombre du soir, sur la pente de mon ensommeillement, me revenait en mémoire la tendresse passée de ma tante de Césarée, si bruyante, celle-là, mais à laquelle pourtant la réserve de la parente actuelle me ramenait.

Ma mère vint me chercher, un matin. Elle arriva seule, en auto, jusqu'à moi : elle avait appris à conduire dès le début de l'indépendance et aimait s'instaurer mon chauffeur. Elle me crut prostrée, déjeuna avec nous : je la regardais pleine d'allant et je compris qu'elle s'apprêtait au combat, mais lequel? Je quittai la tante pour suivre ma conductrice. Une fois dehors, après qu'elle eut démarré et tandis qu'elle rejoignait lentement le centre-ville, elle interrogea, avec vivacité :

-Que feras-tu maintenant de ta vie, de tes enfants, de...

Je me tus un moment; puis je me forçai à exprimer ce

que je ressentais : que mon divorce était une répudiation de ma part. Elle eut un sursaut de surprise au terme arabe de « répudiation » que j'utilisai!

-Irrévocable, ajoutai-je puisque énoncée par trois fois! Je le sais : c'est moi qui ai fait le serment!

Elle continuait de conduire. Comment transformer, me dis-je, ma décision droite comme de l'acier en discours pour les autres? Nous roulâmes longtemps en silence.

-Je ne sais rien, fis-je péniblement, sinon que je ne retournerai pas en arrière! A aucun prix! Il m'enlèverait les enfants que je ne céderais pas! Les enfants grandissent.

Ma mère, au volant, rétorqua fermement :

-Que désires-tu faire... pour défendre ton droit?

Elle répéta ces mots « ton droit ». Puis elle s'érigea en conseillère : elle proposait de m'emmener sur-le-champ à un avocat, un proche de la famille ou un autre; je lui parlerais en tête à tête. Elle, elle resterait au-dehors. Elle ajouta :

-Il y a des lois dans ce pays! Défends-toi!

Sans me regarder, tout en me guidant chez l'amie avocate qui s'imposa à nous, ma mère n'en finissait pas, en fait, de s'étonner : ainsi son aînée qu'elle croyait bardée de toutes les armures, voici qu'elle la découvrait paralysée dans sa difficulté à dire, dans une pudeur toute traditionnelle qui craignait l'éblouissement solaire sur l'intime, et elle préférait se débattre, se délier mais dans la pénombre, donc dans la confusion.

Nous arrivâmes. Elle choisit de m'attendre tout près, chez l'une de ses cousines, alourdie à près de la quarantaine par une nouvelle grossesse.

-Elle fait des enfants en même temps que sa bru, et dans le même appartement! commenta-t-elle sur un ton amer.

Elle me guidait, la mère. Elle me dirigeait, et au-dehors, dans la jungle de la ville, dans le maquis des nouvelles lois, sans se douter que, cette fois, c'était l'énergie de sa propre mère disparue qui m'avait fait avancer, quasiment yeux bandés.

Quelques jours après, je me présentai chez le cadi, pour la scène appelée « tentative de conciliation ». Je me vois assise face au bureau du magistrat; l'époux, entré peu après moi, est assis à côté. Je le devine; je ne le regarde pas.

L'homme de loi débite un long discours en un arabe dit littéraire dont ne me parviennent que la raideur et les circonlocutions creuses, tandis que les yeux de l'homme, derrière des verres cerclés de noir, me fouaillent, inquisiteurs, méfiants. Je m'absente : il fait si beau, derrière la fenêtre!

Ils parlèrent ensuite entre hommes, l'époux et le cadi : je percevais vaguement la mise en place d'une toile d'arai-gnée un peu bourdonnante. A la question finale que le juge me posa, qu'il répéta, je me suis contentée de dire « Lia! », « non! », avec l'idée saugrenue, et pour tout dire inoppor-tune, que c'était le début de la chahadda - formule, prétendent-ils, de la soumission. Or moi, je ne dirais qu'un mot, dans leur langue savante : non, non, Ila!

Je me souviens aussi que m'apparut, enfin, avec évidence mon innocence de femme: «Je n'ajouterai rien», décidai- je, j'effaçai de ma vue cette face de la justice et mon cœur s'envola d'un coup loin, au-delà de la fenêtre, tel un vol d'hirondelles. Sur mon visage, j'ai tenté de contenir le sourire qui allait affleurer : le cadi scruta ou devina ce début de lueur qui détendit mes traits.

J'ai raconté ensuite à l'avocate restée à la porte comment j'avais gardé silence et pourquoi : ce fut cette ombre de sourire, m'expliqua-t-elle ensuite, qui justifia, chez le magis-trat, le verdict de la séparation décrétée « à mes torts » également. Moi, lorsque je sortis de la mahakma, ce midi, je ne vis dehors que le soleil. La seconde d'après, je sentis même sa chaleur, sa vibration exploser presque contre moi, en pleine poitrine.

Ma mère m'accompagna le lendemain à l'aéroport : à Paris, ma jeune sœur venait d'accoucher.

A la clinique parisienne, lorsque j'entrai dans la chambre, j'aperçus d'abord le bébé : nu, debout, avec une tête aux cheveux bouclés. L'infirmière, avec un grand rire, langeait cette chair rougie :

ma nièce avait moins de deux jours. Je n'ai osé ni la toucher alors, ni la caresser... La semaine suivante, je dormais chez ma sœur alanguie. Tout oublier; surtout ne parler de rien avec celle-ci du bouleversement de ma vie. L'avocate, dont la sœur, Djamila, était très proche de ma sœur, m'avait interrogée :

-As-tu parlé à ta sœur de... de la nuit du drame?

-Oui, fis-je. Je lui ai parlé sur un ton ironique : ma face n'était plus tuméfiée, mes mains sortaient de leurs pansements, mais comment expliquer, au téléphone et de si loin? M'a saisie une ironie froide contre ma stupidité. Ne pouvant rester des heures au téléphone, j'ai abrégé : j'ai cherché quels romans nous avions lus ensemble, ou l'une après l'autre, à la maison... J'ai fini par expliquer: «Tu sais, je me suis mise, sans m'en rendre compte, à jouer la princesse de Clèves avec l'époux! Eh bien, tous ont cru, et lui le premier, que j'avais choisi le rôle de la Mégère apprivoisée! Une simple erreur de répertoire! » Puis j'ai ri.

J'avais ri, pour la première fois après ces jours où il m'avait fallu tant attendre pour retrouver mon corps à peu près intact, et mon visage où, grâce à Dieu, les yeux voyaient encore!

-J'ai ri, ai-je répété à l'avocate qui se risqua à préciser :

-Ta sœur a écouté; sais-tu quelle a été sa réaction ensuite?

-Non, dis-je, il y a eu un long silence à l'autre bout... J'ai fini par couper, je ne voulais pas que la communication lui soit trop onéreuse!

-J'ai su la suite par Djamila qui la voyait à Paris : ta sœur s'est mise à pleurer. A pleurer en silence. Elle n'avait plus la force de te parler. Elle a pleuré, a-t-elle dit à Djamila, pour sa peur d'avant, et pour le soulagement aussi!

J'ai gardé le silence devant l'avocate. Elle, ma nouvelle amie; elle dont la sœur semblait si proche de ma jeune sœur. Celle-ci, heureuse à Paris, jeune mariée depuis deux ans et maintenant avec un magnifique bébé. Ce fut alors, je crois, que je décidai d'aller passer huit jours auprès d'elle. Pour me rassurer de son bonheur.

Sororité, serait-ce cet œil caché, mais plat et infiniment ouvert qui attend sous le flux muet de l'amitié?

Sororité n'est pas porosité, ni à plus forte raison morosité mutuelle, non. Seulement une friabilité de l'émotion amor-cée, son vacillement dédoublé.

Les mains, les gestes, le sourire tardent à dire. État de semblance qui, en dépit de la parenté parfois, ou malgré l'enfance commune, se découvre peu à peu, se dévoile brusquement : un soleil d'après la pluie.

Ces jours à Paris me furent parenthèse bienfaisante : me trouver toujours dehors. Légère et soulagée d'être libre; heureuse surtout d'avoir conservé mes yeux. Marcher dans la foule, et regarder avidement jusqu'à m'oublier. Exaltation émerveillée de me savoir passante anonyme,

passante étran-gère! A force de regarder dans la nouveauté, la multiplicité, la répétition des paysages, des visages, ne devenir que regard!

Je rentrai chez moi. Je décidai de proposer enfin un projet « semi-documentaire », nourri de mes recherches sonores, de mes enquêtes.

Dans la bâtisse où j'avais travaillé auparavant, durant quelques mois, je me présentai au responsable de la pro-duction, avec un dossier de vingt pages à défendre.

-Quel titre donnez-vous à ce synopsis? interrogea le producteur, sur un ton neutre.

—Femme arable, répondis-je.

Celle qui s'en va

Alger, de nouveau port d'attache. Aller ailleurs, et tou-jours revenir! Me remonte, au cours d'un retour ultérieur, le visage d'une voisine, une jeune femme installée, comme moi, sur les franges de l'éphémère dans cette ville à l'oblique, cette capitale toujours sur le bord d'un vertige.

Pourquoi soudain m'attarder à cette voisine, ma seule amie d'autrefois - autrefois, dans mon autre vie, c'est-à- dire avant la brèche introduite par cette passion en cours d'effacement, lorsque j'étais solitaire, mais aussi si peu per-méable aux autres... Engloutie dans ma jeunesse, c'est-à- dire dans une absence, ou une distraction, immobile : ma dépense de moi-même semblait réservée à l'air, aux nuages, aux visages inconnus flottant devant moi! Comme si je n'avais nulle racine, comme si je ne me posais pas à terre, sauf la nuit, toutefois, et dans la volupté renouvelée de l'amour...

Surgit pourtant cette amie. Hania, c'est-à-dire la paisible, ou la pacifiée : or elle cherchait sa paix comme elle pouvait. Son visage, rond avec des yeux brillants et larges, un nez épais et court, des pommettes hautes, une chevelure de jais qui lui battait les reins, ou qu'elle ordonnait en deux tresses souples dont elle jouait de la main; son regard toujours questionneur... Elle ne pouvait oublier son oasis près de Biskra où, comme en une autre époque André Gide en proie aux tentations, Hania retournait régulièrement, se croyant, seulement là-bas, vraiment elle-même.

Elle habitait dans une HLM surpeuplée où je venais régulièrement pour elle. Elle m'interrogea sur ma vie, sur mon travail par la suite : photographier des paysannes des montagnes de mon enfance, pour quel usage? demandait- elle avec exigence. Je tentais de dire combien j'aimais, dans mes retours « chez moi », regarder les gens, comme pour la première fois. Les gens? disait-elle avec un regard dévo-rant. « Les gens dehors! répondais-je. Vieux, enfants, fillettes et jeunes filles au-dehors et hors de cette ville avec ses rumeurs! » Elle m'écouta.

J'avais dû expliquer qu'excepté mes étudiants et, ces mois derniers, quelques techniciens, dans mon effort de quête, je ne voyais personne. Mes parents. Les enfants. Cinq ou six amis, hommes ou femmes. Pas plus. Je me croyais une vie pleine.

-Et tous les autres?

Elle fit un geste de dérision, son bras en l'air et avec une légère moue.

Je ne comprenais pas. Elle refit son geste, un peu comme une femme-clown, tellement expressive soudain.

-Les gens de « là-haut »? traduisis-je.

-Ceux qui commandent, fit-elle, ceux qui ont la soit a!

J'ai souri. Je me rappelai la formule ancienne de quelques siècles : je la dis en arabe, sa musique sonnant comme un acier :

-Dhiab fi thiab ! comme a dit el Maghraoui ! (Je repris pour moi, amère : « Des loups dans des vêtements d'homme! »)

Elle rit longuement. Sur quoi, elle devint d'emblée mon amie. Aussi me raconta-t-elle, en un seul flot, sa vie. Je n'en retiens à présent qu'un détail : qui me sauta au visage.

Elle accouchait régulièrement, une fois tous les deux ans; quelquefois moins. Toutes ces grossesses l'épuisaient; non, elle ne se ferait pas mettre un stérilet, « un fil d'acier dans mon ventre, oh non! ». Et pour la pilule, elle ne savait compter son cycle. Alors, à nouveau, elle rit, suspendit soudain ce rire aigu, me regarda, enfin se livra :

-A peine les nausées commencent-elles, au deuxième mois, guère plus, je demande à l'époux (elle dit en fait : « je demande à Lui! ») de retourner là-bas, au douar de chez moi. Il refuse; sa mère refuse aussi car, moi partie, elle doit s'occuper des enfants - quatre, bientôt cinq main-tenant! Au quatrième mois, ou un peu plus tard, alors sans que je le veuille, je perds ma voix! Oh, je suis normale, je travaille, j'affronte la tâche. Simplement, mon ventre une fois lourd, ma voix s'en va... Moi, je le sais, elle s'en va là-bas, à l'oasis, avant moi! Les enfants pleurent, de ne plus m'entendre; quelquefois l'un refuse de manger, un autre tombe malade. C'est ma belle-mère enfin qui plaide pour moi : « Qu'elle reparte à l'oasis, le temps d'accoucher! »

Et chaque fois, c'est ainsi : je quitte cette ville, je vais chez les miens; je parle à peine là-bas, mais ma voix revient comme un filet, un tout petit filet. Surtout, j'accouche parmi mes sœurs, ma mère et ma tante à mon chevet. « Le septième jour, après avoir enfin présenté le petit au jour et lui avoir donné un prénom, nous dansons toute la nuit, sous les palmiers, près de l'oued! Je revis! Et le bébé est alors si beau, plein de vigueur. Je reviens confiante. Je chante chaque matin... (Elle se tait.) Mais, à peine ai-je sevré mon enfant âgé de six mois ou de huit, je me sens légère : malheureusement, un peu plus tard, les nausées reviennent; me voici à nouveau enceinte!

Elle se tut. Elle ne rit plus. Elle soupira.

-La prochaine fois, ce que je me souhaite, murmura- t-elle avec dureté, une bonne fausse couche, ou sinon rester là-bas, ne plus revenir vers Lui!

Elle fit en effet une fausse couche, l'année suivante. Trois jours après on l'emporta, morte. Trente ans et déjà cinq enfants, tous en bas âge!

On l'enterra à son village, près de l'oued. C'est son visage qui en moi réaffleure; c'est son rire inépuisable que je réentends dans cette HLM où je retrouve la belle-mère qui raconte. Je n'étais pas dans la ville quand les porteurs de la planche l'emmenèrent, sous le drap, son visage face au ciel. Sa voix, j'en suis sûre, la devança dans l'oasis.

Nubilité

Faudrait-il le dire, ô mère (pourquoi je te parle soudain comme si c'était moi, l'enfant mort, l'enfant jamais pleuré, l'enfant enterré sans que je sache retrouver sa trace?), oui, faudrait-il te rappeler, ô mère, que lorsque j'étais âgée de douze à seize ans, autour de moi, inquiète, tu as attendu mon sang, le sang de mes menstrues?

En vain. J'ai eu une adolescence, une nubilité blanches. Comme on dirait une mort blanche. Quand plus tard, bien après mon mariage, le gynécologue expliqua que, héritage de cette terre, très tôt le bacille de Koch atteint secrètement des fillettes en bas âge, n'apprenant que très tard, quel-quefois trop tard, que la tuberculose génitale en fera des épouses stériles, j'appris le verdict joyeusement : je serais donc merveilleusement stérile, disponible pour des enfants de cœur, doublement de cœur, et jamais de sang!

Ainsi ai-je été allégée par cette nubilité qui me permettait de me concevoir aussi longtemps androgyne. Une grâce. Celle que j'évoquais, ignorante et l'esprit embrumée de lectures mystiques (pêle-mêle Claudel et Jalal al-Din Rumi) le jour de mes quatorze ans. Tandis que fièrement, trop fièrement, j'inscrivais noir sur blanc mon projet de vie. «Jusqu'à trente ans! »

Or j'ai rêvé ma vie, ivre d'espace et de mouvement; j'ai dansé ma petite vie d'odalisque sortie définitivement du cadre, au moins jusqu'à l'âge de quarante ans... Et depuis? Entre ombre et soleil, entre ma liberté vulnérable et l'entravement des femmes de « chez moi », sur la frontière et le tranchant d'une terre amère et vorace, je zigzague. Je m'essaie à vivre, c'est-à-dire à regarder, un œil grand ouvert vers le ciel, quelquefois vers les autres, l'autre œil tourné en moi, de plus en plus en arrière, jusqu'à retrouver les processions funèbres d'hier, d'avant-hier...

Maternité

Entretiens multiples, réunions successives, dossiers à rem-plir par dizaines, questionnaires qu'épelle l'assistante sociale, que relit la responsable des services de l'enfance, que range la visiteuse des familles, routes dames au regard doux mais aux gestes hâtifs, à la voix inquisitrice, à l'attention cour-toise, elles qui doivent être des mères prolifiques hors de ces bureaux. Ces trois derniers mois, Isma heurte les hautes parois de la patience. Après qu'ils eurent pris, elle et l'époux, dans un même élan, la décision d'adopter un enfant, la soumission aux contraintes administratives leur a été épreuve. C'est fini! Ce matin est celui du choix.

Ils vont se rendre, tous deux, à la pouponnière où les bébés sont recueillis, qu'ils soient âgés de quelques jours ou qu'ils aient déjà six mois, leur a-t-on précisé.

Choisir un bébé comme on choisit une poupée, un bibelot, un réfrigérateur, un chien dans un chenil, un chat, non pas un chat, un chat on vous le donne - boule de fourrure au creux d'une main -, quelquefois le chat entre de lui-même par la porte du jardin, s'arrête sur le seuil, se frotte

une seconde contre le chambranle, considère longue-ment la pénombre du home et le voilà à demeure.

Peut-être que pour un enfant qui trottine, qui s'égare dans la rue, qui traîne dans un terrain de jeu, qui paraît désemparé à l'entrée d'un marché, peut-être qu'alors c'est pareil : l'enfant pose son regard sur vous et il ne le reprend pas. La décision, en vous comme une fleur sur un lac intérieur, s'ouvre : s'approcher à son tour, le regarder, le garder... Ah, un tel choix (qui choisit qui?) se vivrait comme un rapt obscur, en plein soleil.

Ainsi rêve Isma, tout en se préparant à cette rencontre prévue à la crèche. Adopter un enfant, c'est s'approcher d'un moment de lente séduction, ou d'un coup de foudre. Elle s'installe dans cet imaginaire : rôder, entrer dans une maison amie, en sortir, dans quel lieu ouvert à tous vents interviendrait le face-à-face?

Trois ou quatre années après cette longue guerre, dans chaque ville du pays, quelquefois dans un bourg de plaine, a été aménagée une demeure où vivent des dizaines d'or-phelins; des garçons de dix ans, de plus quelquefois. L'été précédent, Isma a visité ces maisons d'enfants l'une après l'autre, dans sa région. Une fois, elle s'oublia un après- midi entier à jouer avec des jumeaux de six ou sept ans. Elle souffrit en les quittant, s'obligea à ne plus revenir les voir, ils avaient un oncle paternel, un paysan d'une région frontalière qui allait les reprendre... L'époux prit alors la seconde décision : accueillir un bébé de moins d'un an, « les véritables abandonnés », dit-il. Isma ne protesta pas, n'alla plus dans ces villages. Les pluies d'automne inondèrent la ville; le vent et ses bourrasques glacées précédèrent l'hiver ensoleillé, mais frileux, mais violet. Isma se tut des jours entiers.

La réponse positive de l'administration leur parvient : ils vont avoir un enfant.

L'heure de la visite approche. Isma sort de la maison. Elle s'est habillée comme un jour ordinaire. Elle retrouve son mari une heure après, juste devant la crèche installée dans un beau quartier. Un bâtiment clair de deux étages, entre des jardins. Ils échangent un sourire incertain.

-Entrons! décide-t-elle.

Il lui prend le coude, ses doigts serrés sur la laine de la veste de la jeune femme.

Une hôtesse les salue. Réception courtoise; quelques phrases doucement banales, une brise de mots murmurés pour ouater leur début d'angoisse. La directrice de la crèche leur est présentée : elle leur explique comment se dérouleront les formalités, c'est son mot « les formalités ».

Ils stationnent dans un couloir glacé, aux baies ouvertes sur des bosquets en fleurs. Dehors la douceur printanière nimbe l'horizon strié de rose, de mauve.

La directrice désigne la porte fermée. Son accent vif perce le silence ayant comme glissé du dehors :

-C'est la salle où dorment nos enfants! Vous passez au milieu d'eux et vous les regardez! Il y a un numéro à chaque lit. Si vous remarquez plus particulièrement un bébé...

Sa voix, en suspens. Isma garde la tête tournée vers la porte.

-Allez-y donc! intervient la première dame. C'est tou-jours à la femme de commencer! Votre mari fera comme vous!

L'époux lâche le coude d'Isma auquel il est resté agrippé.

-On y va! chuchote-t-elle.

« Et si c'était un jeu? » pense-t-elle, dans un accès de timidité qui la mord, tandis qu'elle pousse la porte.

Une salle claire, profonde, où les attend d'abord une odeur d'hôpital. Une odeur indéfinie, pas celle de médi-caments, plutôt le relent d'une attente forcée. Et le silence. Quelques puéricultrices en blouse blanche, toutes d'une surprenante jeunesse. Elles circulent d'un lit à l'autre, d'un pas imperceptible, elles semblent à peine travailler. On n'entend même pas le crissement des plis de leur blouse, quand parfois elles se frôlent. Il y a aussi les petits lits en toile, profonds, dissimulant leur contenu; ces deux rangées enserrent comme un secret évanescent...

Parvenue dans la haie centrale, Isma perçoit pourtant un chuchotis, puis des sons plaintifs, un peu plus loin une sorte de gargouillis, des amorces de mélopée, de concilia-bules d'aveugles, ou de sourds, en ce lieu immense, et hanté malgré le jour éclatant. Immobilisée, la visiteuse considère la longue distance à franchir, là, devant elle, entre ces lits de toile occupés mais fermés sur eux-mêmes.

« Pour choisir, se dit-elle, il faut donc les regarder! Eux! »

Trente, quarante enfants âgés de huit jours à quelques mois se trouvent dans cette salle. On lui dira plus tard que c'est l'effectif habituel des enfants abandonnés et recueillis dans une seule wilaya les dernières semaines.

Pour l'instant, et là immobile, Isma a la vue brouillée. Les sons, les pleurs, les ronronnements, tel un mini-orchestre abrité dans ces lits comme dans de multiples fosses de théâtre, lui parviennent avec une intensité affinée. Elle avance. Elle ne perçoit plus rien, sinon que la salle lui paraît populeuse et transparente à la fois, un lac d'absence si loin de la ville. Oubliant son mari derrière elle, elle marche précautionneusement.

Soudain l'une des puéricultrices l'arrête du bras, l'accoste, la salue en souriant. Elle dit quelques mots; Isma ne comprend pas, se rend compte enfin que c'est une voisine de son immeuble. Avec volubilité, celle-ci évoque l'une de leurs rencontres, et même un dialogue chez leur boulanger commun. C'est une femme ronde au visage gonflé, avec des cheveux roux tirés et les yeux humides. Une douceur molle est répandue sur sa personne, une sorte de fraîcheur hygiénique. Elle se baisse devant un lit, prend un enfant dans ses bras, peut-être même celui qui ronronnait comme un chaton. Elle le tend à Isma.

-Celui-là, c'est mon préféré! ajoute-t-elle, péremptoire.

Contractée, Isma évite de regarder l'enfant qu'on lui présente. Elle se sent honteuse, contrainte. Le bébé se met à geindre, par spasmes de plus en plus aigus. La puéricul-trice, avec la même brusquerie, se retourne, le remet dans son berceau. Pour cela, elle a ployé le torse avec une langueur inattendue, comme une danseuse en répétition. Isma lui sourit faiblement, se détourne.

Elle reprend sa marche. Elle se retrouve au milieu de la longue pièce, elle n'a heurté jusque-là aucune face d'enfant, nul visage de l'attente. Elle se découvre soulagée; cherche- t-elle à éviter quelque rupture, une étrange culpabilité?

Plus personne devant Isma, sinon les lits blancs, creusés, les taches roses des draps vaguement aperçus se succédant sur deux rangées. Les puéricultrices semblent avoir disparu. Isma ne se tourne même pas pour vérifier si l'époux la suit encore.

Le silence de nouveau. Les présences invisibles, peloton-nées, pressantes, au fond de chaque lit. Elle est décidée à marcher : une sorte de fin de parcours d'un examen qu'elle s'astreint à passer. Si c'étaient eux, les êtres immobiles, sans parole, si c'étaient eux qui décidaient dans une aphasie impérieuse ou fantasque?

Oui, elle en est sûre : le choix magique et nécessaire va s'imposer à partir de ces lits, à partir de ces creux multipliés qui la guettent. Ils dorment ou ils veillent, eux, mais certainement ils attendent. Ils l'attendent.

Isma parvient presque au bout de l'allée. En face, une porte-fenêtre devant laquelle un long rideau en organza bleu-gris frémit, ses longs plis coulés vers le bas, dans un mouvement oblique ondoyant. Elle s'arrête; sans savoir pourquoi, elle tourne la tête : le dernier lit.

« Elle » est couchée là : Isma ne voit que les yeux noirs, larges, presque ronds, et leur regard de femme paisible, plein en même temps, si plein, pense-t-elle, qu'il recouvre la profondeur du lit au point de déborder. Un regard en crue. Et son eau noire pourtant claire, grave, comme si elle allait submerger l'espace autour. La fillette - « un bébé de trois mois toujours souriant », dit une puéricultrice revenue derrière Isma -, la fillette contemple la visiteuse du matin.

Quinze ans après, je commente l'instant pour elle :

- Tu m'attendais! Je n'ai vu que tes yeux! Je n'ai vu que toi! Ton père, comme moi, en sortant de cette salle, ne me parla que de toi! Les jours suivants, en attendant que je t'emporte définitivement chez nous, nous rencontrions tes yeux partout! Il y avait alors une publicité de lait en poudre, avec un bébé sur l'affiche. Les mêmes yeux!

L'adolescente s'esclaffe.

Née une seconde fois dans cette salle inondée de soleil que traversa un couple inconnu peu de temps auparavant, la femme marchant la première, l'homme la suivant.

-Ma mère la première, mon père... reprend la jeune fille.

Toutes ces années se sont écoulées comme une sieste d'été paresseuse, mais la traversée de cette salle pour choisir, cette durée-là, cette épreuve, comme elle a été longue à surmonter! Longer le scabreux et veiller intensément à ne point en être altérée!

Livrée dorénavant à l'inquiétude tapie qui commence, silencieuse, je garde pour moi le poids de ce mystère.

Sur le seuil ensoleillé, une jeune fille - ma fille - va sortir.

La jeune fille

Ma fille, à vingt ans, vit à Alger. Inscrite à l'université, elle attend d'avoir une chambre en cité d'étudiantes.

Premiers jours d'octobre 1988. La voici soudain seule dans l'appartement déserté d'un ami. Dans la ville, des jeunes, des enfants, manifestent, défilent, détruisent. La police bat retraite. L'armée dans la ville. Les chars, la nuit. L'insurrection. Le sang dans les rues...

« Ma fille, seule... » Je prends le premier avion du len-demain à l'aube; à l'arrivée, le chauffeur du dernier taxi disponible à l'aéroport consent à me conduire.

Retrouver ma fille; nous restons cernées mais à deux, dans cet appartement des hauteurs; par ses larges baies vitrées, nous contemplons, figées, chaque nuit Alger désert et sous couvre-feu.

Deux ou trois semaines après, la jeune fille reprend ses études. Trois ans s'écoulent. Peu avant cet anniversaire d'octobre si lourd, elle téléphone :

-On vient de me proposer un poste d'enseignement à...

Et elle me donne le nom de la ville : celle de son père,

celle où les femmes secrètement désignent tout époux réel ou virtuel de ce vocable d'ennemi! Comment ma fille pourra-t-elle être un jour amoureuse, parmi des « ennemis »?

J'ai un sursaut.

-Tu refuses, conseillé-je, et tu prends le prochain avion, je t'en prie. Reviens!

Quand elle arrive, elle décide de poursuivre son cursus en province, à Rouen. Je lui dis, souriante, que je ne connaissais là, pour l'instant, qu'un seul lieu : la prison.

-Nous y découvrirons donc la Seine, et la cathédrale, et la maison de Corneille, et...

Je plaisantais. A dire vrai, je venais de comprendre que je maintenais, par l'intermédiaire de ma seule fille, la tra-dition à peine esquissée jusque-là chez l'aïeule (descendue définitivement de la zaouia pour la ville), chez la mère (tournant le dos spontanément à l'ancien, ouverte instinc-tivement au nouveau) : je faisais de ma fille, prête alors à s'ancrer dans la terre de son père, une fugitive nouvelle.

Passeuses désormais, elle et moi : de quel message furtif, de quel silencieux désir?

-Désir de liberté, diriez-vous tout naturellement.

-Oh non, répondrais-je. La liberté est un mot bien trop vaste! Soyons plus modestes, et désireuses seulement d'une respiration à l'air libre.

Femme arable VII

En cette dernière partie du tournage en extérieur, je me retrouve en compagnie de l'opérateur avec sa caméra, dans cette grue élevée à vingt mètres au-dessus d'un champ : nous tentons un long plan panoramique sur l'aqueduc romain qui, en dehors de Césarée, en délimite encore l'an-cienne aire.

La plate-forme de la grue où nous nous plaçons, où l'opérateur tente de travailler, n'est pas suffisamment stable. En ce début de matinée de ce mois de juin, la lumière est nuancée, éclatante au loin...

- Finirons-nous par réussir ce plan?

La caméra bouge : l'opérateur grommelle. Soudain à mes pieds, tout en bas, près du camion qui dirige nos évolutions, dans le ciel, j'aperçois de là-haut, mais presque exactement sous nos pieds, une stèle.

Nous finissons par redescendre. L'opérateur veut s'ex-pliquer avec le mécanicien de la grue... Je m'approche de l'arbre, un chêne : presque sous son ombre, je me penche sur la stèle. Je lis l'inscription en arabe. La stèle a été inaugurée quelques années auparavant : elle marque le cen-tenaire de la dernière insurrection, dans ces montagnes, au siècle dernier, en 1871. En l'honneur, dit l'inscription, de Malek el-Berkani.

Je rêve; je souris. Ne pas dire à l'équipe que je suis simplement, par ma mère et le père de ma mère (est-ce la généalogie la plus féconde, celle qui entrecroise la filière maternelle et celle d'un des pères?), la descendante directe de ce combattant, qui, il est vrai, n'a pu tenir, à la tête de ses trois cents cavaliers, que deux ou trois semaines, guère plus, tandis que les montagnes de Kabylie s'embra-saient sur des mois!

J'étais donc là ce matin, sur la grue, dans les airs, au- dessus exactement du corps de l'ancêtre et je n'étais soucieuse que de l'horizon, que de l'aqueduc romain : viser ce dernier par un plan panoramique qui ouvrirait ensuite sur « le chant de la ville ».

L'ancêtre à mes pieds, tandis que je quêtais une image dans le ciel, l'ancêtre a dû être dérangé par ma présence incongrue, surtout par un oubli de son repos, de son lieu d'enfouissement... Une infidélité de ma part, non, une légèreté irrévérencieuse; y voir au contraire un retour au plus vrai, justement entre ciel et terre, en état pratiquement de lévitation - après tout. Cela avait été mon choix, l'été précédent, d'aller à la quête de la mémoire orale des dames de la montagne (y compris la dévote, l'arrière-tante, celle qui jeûne toute l'année enveloppée dans ses voiles de gaze mauve...). Elles m'avaient appris comment, au cours des derniers jours de l'insurrection ultime, l'ancêtre avait recom-mandé qu'on protégeât le captif chrétien, qu'on le traitât en hôte,

pour finir qu'on le libérât tandis que lui, le chef, partait pour la dernière chevauchée et mourait dans la dernière bataille...

Cette geste, enterrée dans ces collines et qui n'a eu droit à aucune relation écrite - puisque les nouveaux « docteurs » vont aux archives, donc aux relations, aux inventaires, aux cartes et croquis du séquestre final, en somme sur les traces des greffiers et des notaires-; pendant ce temps, les filles des petites-filles des aïeules, dans les hameaux où subsiste un savoir balbutiant, quelquefois auréolé de légendes, mais aussi une volonté de mémoire tenace, concentrée comme le vert des feuilles du figuier, comme ses épines étoilées, ces parleuses transmettent à mi-voix par lambeaux, leurs récits souterrains...

-Faut-il refaire le plan, et remonter à nouveau? me demande le chef-opérateur. Un quart d'heure de travail, que nous permet encore la lumière. Une dernière tentative! insiste-t-il sans avoir remarqué la stèle, au bord de la grande route.

Nous remontons, lui et moi, sur la grue. Nous nous élevons, mon regard et celui de la caméra à nouveau tournés vers la pierre fauve et millénaire de l'aqueduc, au loin.

Cette fois, je ne peux oublier l'ancêtre qui dort à mes pieds, près de l'arbre. Je suis sûre qu'il me regarde ironi-quement, ou tendrement, allez savoir... Je pense aussi au captif chrétien de 1871 libéré, juste avant la fin de l'in-cendie, avant le retour triomphant des soldats français d'alors... Parti, sans doute, loin de Césarée.

Je voudrais bien ouvrir les six minutes prévues sur ma ville (qu'accompagnera la composition à la flûte d'Edgar Varèse, Density 33), par ces pierres qui ont vingt siècles... Le plan se fera-t-il? Je le sens soudain impossible, je me le ferai confirmer, un mois plus tard, sur table de montage.

- Le cadre a encore bougé! s'est exclamé l'opérateur, insatisfait.

Puis il est descendu à mes côtés.

Je ne lui ai pas rétorqué que l'ancêtre mort a peut-être bougé, lui aussi, dans sa tombe d'un siècle : se serait-il décidément offusqué que moi, son arrière-petite-fille, en jean et casquette sur la tête, le visage hâlé par le soleil de ces jours de travail en extérieur, je ne me sois pas inclinée au préalable devant lui, une bribe de prière aux lèvres, que j'aie préféré - par simple inadvertance, il est vrai - là-haut m'envoler à la quête d'une image de pierres encore plus vénérables que lui?

7e mouvement : Ombres de la séparation

La belle-mère

Fut-ce lorsque je revenais, inquiète, pour rester auprès de ma fille au cœur d'Alger insurgé? Non, je me rappelle un autre retour, dans un pays encore paisible, paix opaque et illusoire en effet : en cet été 1988, juste avant l'automne du réveil de la tragédie...

Je me vois à l'aéroport d'Alger. Un ami, parent par alliance, était venu me chercher, pour rejoindre, sur une plage lointaine, une famille qui m'était chère. Celui qui m'accueillait me

déroulait tout le programme prévu pour une, deux semaines de vacances : l'été s'annonçait brûlant et le village du bord de mer, si éloigné, aurait sa plage déserte; un royaume pour nous seuls!

- Viens avec moi, me proposa-t-il. Je voudrais saluer un cousin, malgré cette cohue!

Il me prit par la main, pour tenter de ne pas nous perdre dans la bousculade. Une foule en effet inaccoutumée; très vite, je compris : des pèlerins des deux sexes, mais surtout du troisième âge, s'agglutinaient.

-Le prochain avion, c'est pour Djedda! Et entièrement pour le « petit pèlerinage »!

J'eus le désir de signifier à l'ami : «Je ne te suis pas! Je t'attends à la cafétéria. » Mais un haut-parleur s'était mis

à hurler, la foule encore plus dense - beaucoup de femmes en tchador blanc, le visage rosi d'excitation un peu rentrée ou ouvertement joyeuse, groupées ensemble comme un couvent en escapade - submergea, en quelques minutes, l'endroit où nous nous trouvions.

Je lâchai la main de mon guide qui se vit propulsé plus loin. Je ne bougeai plus. C'est alors que, au centre du groupe où je me retrouvais bloquée, d'abord désemparée, puis résignée, je la vis «elle». A deux mètres de moi; bizarrement, malgré le tumulte précédent, un vide insolite s'élargit entre nous. Entre la femme (j'allais dire « ma mère » alors qu'il ne s'agissait naturellement pas de ma mère) et moi. Je me figeai.

Elle, un peu plus que la soixantaine, la même silhouette haute, mais alourdie, plus massive... C'était ma belle-mère, ou plutôt puisque mon divorce datait de deux ou trois ans, c'était mon ex-belle-mère (récemment remariée, j'avais une seconde belle-mère, cette fois, dans la principale ville de l'Ouest). J'allais vraiment dire « ma mère », tant je l'avais aimée, tant je l'aimais encore malgré cet éloignement. Dans cet espace à tout vent de l'aéroport, je découvrais combien la rupture conjugale m'écorchait d'un manque précis, de la perte d'elle seule, elle, la mère du premier époux.

C'était elle, et pourtant ce n'était pas tout à fait-elle. Sa silhouette stationnait devant moi, à deux mètres. Vêtue d'une djellaba marocaine beige clair; portant un tchador en mousseline blanche, soyeuse, dont les plis encadraient le visage. Le visage était resté le même, joufflu et austère à la fois (très tôt, autrefois, grâce à cette belle-mère à l'âme si belle, j'avais vérifié cette sorte de loi : la vraie bonté est austère, presque fermée à l'œil, quelquefois même rébar-bative, et rarement, comme on s'y attendrait, d'apparence rayonnante - car ce qui rayonne le plus souvent, c'est le plaisir de donner, non pas le plus rare, le total oubli de soi dans le don).

Ainsi m'apparaissait cette femme : pas du tout le cœur sur la main au premier abord; réservée surtout, et le visage plutôt sévère. Elle, dont j'avais expérimenté la richesse de cœur ainsi que la rigueur morale, alliées à la modestie. Celle de l'humble croyante. Ma belle-mère ou la pureté en Islam.

Me voici face à elle, après quatre ou cinq ans d'absence, de silence. Mon cœur bat, comme devant un amour disparu et réapparu. Avant de me dire : « Que faire? La saluer, ne pas la saluer? »

En même temps un malaise me paralysait : « Elle, et pas elle! » - je me répétais - troublée, prête à faire un pas. Puisqu'elle me faisait face : oublier les convenances, ne pas tenir compte du poids du récent passé, oublier son fils : simplement l'embrasser, elle, lui parler, s'enquérir de sa santé (elle avait vieilli), écouter sa chère voix lente et qui serait questionneuse, finir par lui dire qu'elle me manquait, ainsi que l'« autrefois » avec elle (les week-ends, les bavar-dages du vendredi soir, les séances au hammam). Bref, lui sauter au cou, au risque de m'attendrir, quand, sur le point d'avancer, je reçus le choc : la dame sexagénaire que je découvrais aimer encore comme une mère, la dame, face à moi, ne me voyait pas : elle était aveugle.

Je n'ai plus bougé. Dévisageant la dame si chère à mon cœur, elle si fraternelle, ou plutôt ombre maternelle de mon passé. Fut-ce alors que je renonçai à m'approcher davantage, à me faire connaître? Instinctivement, sans doute lâchement, j'avais reculé.

Certes, j'aurais dû simplement lui embrasser la paume de la main (comme dans mon enfance, je le faisais chaque matin, par respect, à ma grand-mère) et murmurer : « Je te souhaite bon pèlerinage! Et prie pour moi, là-bas! » Je me serais nommée si, même à ma voix, elle ne m'avait point reconnue.

Non, cette convention n'était pas mienne. Ou alors, fallait-il prendre le temps (et le courage) de parler précau-tionneusement. Elle était aveugle, et elle partait prier pour son salut, pour le salut des siens!

Abruptement, je crois, l'ombre de son fils fit barrière.

Aujourd'hui encore, je ne comprends pas pourquoi. Véri-fiant seulement la récurrence étrange : si je quitte un homme, c'est de l'absence de sa mère, ou quelquefois de ses sœurs, que je me guéris mal.

Sidi

Au cours de ce même séjour, pour la dernière fois je me rendis à Césarée - un oncle, une tante et des cousines à saluer. En quittant la ville ancienne, non loin, dans un hameau de campagne, avec mon père, je rendis visite à Sidi.

Sidi, l'époux de ma plus vieille tante maternelle, le seul homme que j'aie ainsi appelé « mon Seigneur ». C'était un fermier, de l'espèce la plus authentique. Un homme de forte corpulence, de parole rare et de pudeur. Nous le respections tous; enfants, nous le craignions mais nous lui trouvions, à cause de sa réserve, de sa hauteur tranquille, de sa familiarité avec ses chevaux et ses chiens, un mystère qui nous rassurait. Plus tard, j'appris comment, au cours d'une jeunesse d'obéissance et de révolte difficilement rava-lée, il dut subir un oncle maternel, le seul soutien de sa mère trop tôt répudiée, et qui lui servit de père, puis très vite d'oppresseur. L'oncle, riche, polygame et stérile, sem-blait en vouloir à son neveu de rester, même si le vieillard ne cessa de convoler, son seul héritier...

Sidi hérita, ne changea rien à sa vie austère dans le petit village proche de Césarée où je venais passer une partie des vacances d'été. Ses fils avaient étudié, ses filles s'étaient mariées : il avait élevé sa famille en peinant seul et sans jamais compter sur l'onde avare.

Mon souvenir de campagne, le plus reculé de petite enfance, est lié à la présence de Sidi dans la calèche où, très tôt dans la demi-aube frileuse, j'étais conduite avec mes cousines vers l'une des fermes qui nous serait royaume pour nos jeux et nos escapades. J'entends encore, tout près de moi, sa voix qui, par courtes monosyllabes rythmées, guidait et dialoguait avec la jument. Je lui suis reconnais-sante de cette sensation si vivace d'avancer, comme en naviguant au-dessus de la route, dans la brume, le froid et la nature illimitée : « mon Seigneur »!

Trente ans, quarante ans après cet acre souvenir (la jument et la route devant, la voix du rassurant cocher tout près de moi), voici qu'il va mourir...

La dernière fois que je vis cet oncle, il venait de faire repeindre de chaux toute la maison : la façade, les multiples chambres, les deux vastes cours et le pigeonnier, même si ce dernier était désormais vide. Mon père qui m'accom-pagnait lui fit la remarque :

-Sid Ahmed, ta maison est bien belle!

-Propre seulement, ô Tahar! Propre et nette! Ainsi, tout sera prêt, lorsque les gens viendront pour mon heure.

Nous nous tûmes. Mon père dut protester. Moi, je le fixais, émue. Depuis la mort de son fils aîné, à cinquante ans d'un cancer, Sidi, à soixante-quinze ans, faisait soudain dix ans de plus. Se levait tôt. S'occupait des bêtes. Se montrait au hameau. Revenait pour sa prière. Allait et venait, stoïque.

« Pour mon heure », avait-il dit. Je ne le revis plus. Un mois après, les hommes du village entrèrent dans la maison si propre. Vinrent le laver, lire les litanies, l'emporter.

J'ai su son dernier jour. Par son épouse, ma tante qui, depuis vingt ans, était notre grand-mère plutôt, pour tous et toutes.

-Il se réveilla à cinq heures du matin, comme chaque jour! Je l'entendis vaguement, dans ma torpeur de l'aurore. J'entendis faiblement sa prière, sa voix plus faible.

Soudain, elle se tut un moment, laissa quelques larmes couler de ses yeux qui ne voyaient quasiment plus, puis de sa même voix, continua :

-Il se dressa près de ma tête. « Lève-toi, me dit-il, ô Khadidja! »

« Je me suis à demi assise, attentive. " L'heure est venue, me dit-il. Je la sens! "

« Et, presque sur place, près de ma couche, il rejoignit sa natte de prière. Il fit un autre agenouillement. J'ai entendu le début d'un verset... puis, plus rien! Je me suis levée, j'ai tâtonné. Je l'ai trouvé accroupi; je l'ai touché; je l'ai appelé. Dieu est grand! Dieu... dis-je. Il était mort.

Elle eut un spasme, un seul, dans la voix.

-Votre Sidi, votre Seigneur est mort! Dans sa prière de l'aube!

Pourquoi est-ce que je tiens à rapporter le dernier soupir de Sidi? Pourquoi raconter cette mort si simple? Pour simplement ouvrir aux autres, aux « morts qui tirent la terre à eux, comme une couverture », ces temps présents.

Pour rappeler que mon oncle Sidi est mort comme tant d'autres, hommes et femmes de cette époque de mutisme, de patience, de maintenance. Ils ont regardé la première oppression, celle de la première moitié du siècle; ils ont vu ensuite arriver celle des leurs, des « frères » : ils avaient subi la première, avec la distance que leur assurait leur foi. Ils ont contemplé la seconde avec du dédain et un grand retrait; un silence rêche et un étonnement mal dissimulé... Le monde des « roumis » ne les avait pas étonnés; il leur était totalement autre dans son iniquité comme dans son étrangeté; par exception, presque par miracle, ils y avaient reconnu des proches - quelquefois un seul, homme ou femme, dont tacitement ils appréciaient la valeur et ils pouvaient alors grommeler entre eux : « Ce chrétien, un musulman en somme sans le savoir! »

Or, l'âge venant, au milieu des mutations, et de l'enflure du théâtre public d'après l'indépendance, ils s'isolèrent sou-vent dans leur propre entourage; ils assistèrent soudain à d'autres discordes, à de nouvelles haines dont ils ne compre-naient pas la nature... Ainsi, ce n'étaient plus les étrangers installés là en maîtres, dorénavant partis, qui se révélaient étrangers! Ainsi, parmi leur descendance, ceux qu'ils savaient de leur sang, et donc s'étaient-ils imaginés, avec leurs mêmes aspirations, c'étaient ceux-là des étrangers, des espèces hybrides en grand nombre mais là aussi, parmi ceux-ci, ils retrouvaient, quoique rarement, quelque innocent, quelque innocente.

Le cuivre est de mode aujourd'hui à la place de l'or!

Le coq règne dans les deux au royaume de l'épervier

Lorsque l'aigle est prisonnier dans les poulaillers et le fumier

Quand le chien se prend pour un roi des forêts!

Déjà, au siècle dernier, les bardes, dans les marchés, masquaient leur désespoir et ils concluaient : « Tout est si bouleversé que le scandale devient naturel! » Ils ont donc maintenu leur quant-à-soi, leur morale austère et leur retrait ombrageux. Et tel Sidi interrompant sa prière pour annoncer lui-même son heure, ils sont morts. D'une mort épurée, blanche. Sans le sang ni le meurtre. Ils s'en sont allés.

Ce sont eux que je veux écrire - pas les victimes, pas les meurtris! Car derrière chacun de ceux-ci, il y a dix meurtriers et je vois, oh oui, j'entrevois des cascades de sang derrière un seul homme, une seule femme aujourd'hui assassinés.

Je ne peux pas.

Je ne veux pas.

Je veux fuir.

Je veux m'effacer. Effacer mon écriture. Me bander les yeux, me bâillonner la bouche. Ou alors que le sang des autres, des nôtres, m'engloutisse toute nue! Me dilue. Me fige, statue vermillon, l'une des statues de Césarée pour plus tard, bien plus tard, être fracassée et tomber en ruine...

Appellerai-je à nouveau la narratrice Isma? « Isma » : « le nom ». Dans le cours si mêlé de cette évocation, par supers-tition ou par crainte des augures païens, je voudrais tant, à partir de son exaltation d'autrefois, après les émois qui la secouèrent, bourrasque attardée à l'approche de la qua-rantaine, je voudrais tant la conduire aux parages du lac de sérénité! Celle-ci qu'on appelle en arabe la sakina : non pas la soudaine transparence de l'être qui, dit-on, précède de peu l'arrivée de la mort, non! Mais la sérénité des passages qui semblent ne devoir jamais finir : dans leur défilé, la « sakina-sètècÀté » vous emplit le cœur et lame, vous arme de liquidité, vous rassasie alors qu'autour de vous, tout penche, et chavire, et transmute. Or vous avez décidé d'avancer, yeux baissés, de suivre votre chemin sur le sol mystérieusement tracé.

La sakina de qui sait ne pas perdre la route, de l'aveugle qui voit le mieux dans la nuit...

Mais le reste, le vivant et le mort, le masculin (c'est-à- dire l'orgueil irrédentiste) et le féminin (la lucidité qui durcit ou rend folle) de ce que je crois l'âme de cette terre, le reste donc s'est drapé dans des voiles de poussière, dans des mots français masquant la voix informe - gargouillis, sons berbères et barbares reniés, mélodies et plaintes ara-bisées et modulées - oui, la voix polyforme de ma généa-logie. Comme je m'en dépêtre mal!

Jugurtha

Juin 93, quelques jours dé paix projetés à Copenhague, m'y promener derrière l'ombre de Kierkegaard, celui du moins de mes rêves de jeunesse... Une nouvelle m'atteint comme un couperet : le jour même, à Alger, un autre de mes amis est soudain le meurtri - non plus cette fois par balles, non pas la poitrine lacérée au couteau, non, l'ami — le plus droit, le discret, le pieux - est « sacrifié » selon un étrange rituel : vidé lentement de son sang tandis que le cernent au plus près, près de son lit, trois meurtriers.

Et la jeune fille tout à côté dans la chambre, entend le râle du père; elle trouve la force de se saisir de sa trousse de médecin; se précipite, enlace, tout chaud encore, le corps ouvert, le corps vivant mais vidé, du père : le cri agonisant habite alors pour toujours la demeure, en cette aube de juin 93.

Habite ma chambre d'hôtel, moi, la voyageuse, l'épar-gnée. Je ne peux pas, je ne veux pas pleurer mes proches ensanglantés là-bas; je tente, pour cet ami au moins, de revivre sa dernière respiration. Approcher, une fraction de seconde au besoin, la durée même de son martyre : au creux de l'ombre rougie...

Sur quoi, l'image de Jugurtha ressuscita en moi, les jours suivants, et du plus loin. Non pas comme la convoquent si souvent tant de beaux émois nationalistes!

Telle la voyante du théâtre romain, dans Césarée, elle qui, si éloignée, a eu la vision claire de mon jeune frère sur le chemin de Verdun, moi qui ne suis apte qu'à lever les fantômes familiaux, à les inviter pour une célébration égoïste, égotiste, moi qui sais quelquefois mieux vivre mes

amours quand je les crois effacées - qu'elles m'ont seulement désertée pour me laisser allégée, parce que mouvante, parce que courante, - ce n'est pas l'ami éventré de juin 93 (ô M'hamed, avec ce doux prénom si cher à ma tribu, le même que celui de mon oncle maternel assassiné juste avant 62, et dont la tendresse de cœur nous resta proverbiale!) non, ce ne sont pas les morts tout proches que je fais approcher de moi. Sans doute, hélas, parce que leur sang n'a pas séché!

Je vois, oui, je vois grâce à Dougga, à la stèle pillée qu'on ne peut redéchiffrer qu'en allant chez ses ravisseurs de Londres, je vois, grâce à cette commémoration de ce jour d'hier - d'hier c'est-à-dire de l'année 138 avant Jésus-Christ -, je vois un jeune homme de dix-sept ans qui, légèrement en retrait, observe la cérémonie : les notables qui, l'un après l'autre, lisent ou ânonnent leurs discours, l'un en punique, l'autre en libyque (c'est sans doute le plus fruste, le plus fier) et le troisième, par diplomatie déjà, en latin.

Devant eux et leur suite, Micipsa écoute, taciturne et grave; il s'absorbe dans l'évocation de son père, le grand Masinissa dont on honore, dix ans exactement après sa mort, la mémoire « impérissable » comme le répète chacun des discours. Puis Micipsa inaugure la stèle et le mausolée somptueux.

Seul, l'éphèbe de dix-sept ans - c'est donc lui que je vois, lui, Jugurtha au soleil, à la lisière d'une première ligne de chênes zen, je le vois en spectateur méditatif qui recule discrètement pour s'en aller... Sur quel chemin? Celui de Cirta, bien sûr, mais ensuite celui de Césarée, ma ville, pour de là passer en Espagne où il répondra à l'invite de Scipion, le généralissime... Combattre à Numance dans l'armée romaine, la première du monde alors, leur montrer comment un Barbare, un Berbère peut conjuguer bravoure, intelligence avec, comment dire, un retrait farouche de l'être, un silence, une irréductibilité. Déjà. Ni se prêter, ni se donner, seulement pour l'instant, s'allier... et regarder!

Je le vois donc, cet éphèbe, tourner le dos à la stèle et à sa double écriture. Mais je le vois aussitôt après, vingt ans plus tard; que devient-il, une fois déroulée la toile serrée de ses calculs, de sa stratégie, de ses ambitions aussi, de ses fureurs parfois, quand il dirige le combat acharné et qu'à son terme, à la suite de la trahison pressentie mais non évitée, non éventée, où s'écroulera-t-il? Où tombera-t-il et de très haut, lui, tout de même, le plus ancien meurtri?

Je le vois à nouveau, cette fois « sur le chemin de Rome », enchaîné et livré. « Rome, ville à vendre! » clamait-il aupa-ravant. Il est vaincu. Il est dressé. Il est le premier Lumumba de l'Afrique.

S'est-il rappelé son insulte, ou son ironie lorsqu'il pénètre dans la « ville à vendre » où il va périr, au cours d'un trépas étiré à l'extrême? Mort sèche : mourir de faim, au cachot, à Rome.

Ai-je dit que je le vois? Non, je l'entends surtout. Car il ironise, il émet, les boyaux serrés et desséchés, un dernier râle d'une ardeur toute gratuite : « Vaste est la prison », murmure-t-il dans l'avant-dernier souffle, pendant que le souvenir de la mélopée berbère le berce pour finir, l'em-porte : « ...délivrance! »

Je l'entends, bien sûr parce que la langue est là, inef-façable : «Meqqwer Ihebs! » Meqqwer, meqqwer -, le mot qui désigne l'ampleur, la vastitude de la « meurtritude » arrive jusqu'à moi et m'atteint, et me frappe, malgré la distance du temps.

«Lhebs? », dit Jugurtha. Non; il s'épuise des jours et des jours dans ce trou, tel l'ogre attrapé par ruse dans les contes de ses montagnes là-bas, autour de Cirta. « Tas- raft! », murmure-t-il puisque, à son tour, il est pris au piège. « Tasraft », c'est-à-dire la trappe, le cachot, vraiment ce trou en plein cœur de Rome où, desséché, il va mourir, il meurt.

Immuable c'est lui, le mot qui traverse, d'un coup d'aile, vingt et un siècles pour m'apporter, tout près, le dernier souffle de vie de Jugurtha.

Rien de lui, ni sur lui, ne sera écrit. Les femmes certes parleront; impalpable, un siècle après, la légende sera évo-quée, mais jamais fixée! Rien de la main du héros lui- même ne parviendra jusqu'à nous; pas même en lettres libyques. Salluste en effet, puis César écriront sur le vaincu inoubliable : en latin, bien sûr. Ce sont « eux », dans leur alphabet à eux, qui croiront pérenniser le triomphe romain, mais ils fixeront surtout la gloire de Jugurtha.

Il est mort dans un trou, à Rome. Étroite la prison, et de nulle part la délivrance! Ainsi, sur la terre de soleil, de Dougga à Cirta, en passant par Césarée et jusqu'à Volubilis, s'étale sa mort de silence effrité. Malgré cela, ou à cause de cela, son spectre grandira.

Oh, je vois (ou j'entends, je ne sais), je vois les morts les plus anciens — y compris mon frère puîné dont je n'ai jamais eu souvenance, sauf par la voix tremblée du père relatant le chagrin de la mère orpheline -, je les vois, les morts de très loin, non parce que je prétends à l'héritage de la magicienne Lia Rkia (je n'ai ni brasero autour de mes jupes, et je n'irai en nul pèlerinage, non), simplement parce que, ces deux ou trois dernières saisons, en mon pays, tous les morts, indistinctement, reviennent.

Leur désir nous hante, nous les femmes. Chacune de nous trop longtemps entravée dans son corps, ou comme moi, trop souvent sans voix - au fur et à mesure que ma main court sur les tablettes, la voix patiemment m'est arrachée, ou plutôt, et je le comprends à peine, on m'écharne du son de mon cœur!

Les morts nous reviennent et ils désirent quoi, dans ce soudain désert?

L'éplorée

Une jeune femme de mon pays était amenée régulière-ment à Paris par son mari qui la faisait soigner d'un cancer avancé. Malgré l'affection et les précautions de l'époux, la malade comprit, au dernier voyage, que les médecins la condamnaient.

Elle ne pleura pas. Elle rentra chez elle, dans sa ville du littoral. Elle prit le téléphone pour parier à sa sœur qui résidait dans une cité de l'intérieur. Elle s'adressa à elle dans la langue maternelle.

-Fille de ma mère, sois maudite si tu n'accèdes pas maintenant à ma prière!

-Que veux-tu? demanda l'autre qui savait l'état où se trouvait sa sœur.

-Écoute, c'est fini, je n'irai plus, pour ces soins, à l'étranger! Ce jour même, je me couche et je ne me relèverai plus!

-Ne dis pas cela, au moins pour tes petits! Ne dis pas cela, au moins pour la confiance en la clémence de Dieu!

-Je te fais une prière. Accède à ma demande, avant même que je te la dise!

-C'est oui, ma sœur chérie! (Et celle-ci pleurait en me rapportant plus tard le dialogue.)

-Écoute, je veux, tu entends, je veux que tu me pleures, que tu pleures ma mort maintenant, et que je t'entende!

La sœur ne sut quoi dire. Et l'autre, la malade, d'insister :

-Tu ne dis rien, mais tu peux chanter! Écoute, je sais que je vais mourir. Je me coucherai tout à l'heure et jamais je ne me relèverai. Je t'en prie, fille de ma mère, pleure- moi, pleure ma mort et que je t'entende, moi vivante!

La sœur agrippa sa main au récepteur et, le temps de dix stances, peut-être de vingt, elle déroula la lente, la déchirante mélopée des pleureuses de son village, elle célébra la vie trop courte de la jeune femme, son mariage, elle, la première fille du veuf qui dispersa trop tôt ses filles puisque leur mère avait disparu, elle rappela les malheurs de l'épousée et des enfants qu'à son tour elle laisserait mineurs, elle cria enfin pour finir, elle hulula d'un trait dans l'appareil, jusqu'au moment où celle qui, à l'autre bout, entendait, put conclure :

- Que tu sois bénie, ô fille de ma mère! Maintenant, ne viens me voir que pour mes funérailles!

Elle se coucha le soir même. Quelques jours après, elle mourut à l'aube et la sœur, du bourg éloigné où elle vivait, put apparaître, le lendemain, sur le seuil.

Lamento

A force d'écrire sur les morts de ma terre en flammes, le siècle dernier, j'ai cru que le sang des hommes aujourd'hui (le sang de l'Histoire et l'étouffement des femmes) remontait pour maculer mon écriture, et me condamner au silence.

Le sang dans mon écriture? Pas encore, mais la voix? La voix me quitte chaque nuit tandis que je réveille les asphyxies douceâtres de tantes, de cousines entrevues par moi, fillette qui ne comprenait pas, qui les contemplait, yeux élargis, pour plus tard les réimaginer et finir par comprendre.

Ma mère, à six ans, tournait le dos à sa sœur morte. L'annihilait. Ne l'écrivait pas. Comment l'écrire?

J'ai revécu ce deuil de ma mère, exilée de son enfance, alors que je le suis, moi, de l'écriture la plus ancienne.

Comme si j'étais à la fois Chérifa morte à dix-huit ans, Chérifa la fiancée heureuse et dans l'attente, Chérifa à la beauté fracassée, mise à bas au cours de l'épidémie de typhus dans Césarée - à la fois donc la morte trop longtemps morte parce que jamais dite ni écrite - en même temps, je redeviens ma mère stupéfaite, fillette éperdue, recevant le coup du sort en vieillarde impotente ou en adulte cherchant en vain sa révolte, oui, la fillette de six ans qui resta bouche ouverte et yeux secs (on ne lui montra pas le corps de la jeune morte, seulement la forme mince sous le drap blanc sur lequel se jette, de tout son long, la mère de l'ensevelie), et la fillette ne se lasse pas des transes de sa mère, de la danse frénétique et des lacérations des pommettes de sa mère, oui, je suis cette fillette figurante qui erra, aphone, combien avez-vous dit de temps, six mois, non, davantage, presque toute une année, jusqu'à septembre lorsque le métayer principal apporte à la fois les amandes émondées et les jarres d'huile d'olive, juste avant que le second métayer ne ramène la récolte de lentilles et de pois chiches.

Chérifa la morte est revenue. Sur la terre Algérie, si longtemps après, les morts reviennent. Les femmes, les oubliées, parce que sans écriture, forment de la procession funèbre, les nouvelles Bacchantes.

Les morts reviennent sur la terre Algérie. Est-ce là le désir le plus profond des hommes, des femmes? Et la mort serait-elle seulement « masculine », comme je le pressentais : vieillardes et vieillards, filles-fleurs et cadavres mâles, tous ne formant qu'un amas asexué, sans tendresse, confondu d'effroi ou de résignation dans un atroce anonyme?

Je l'avais déjà pensé autrefois, en considérant le corps sous le linceul de ma grand-mère, habité encore par un si tenace ressentiment, malgré les lamentations et la poésie funèbre des versets... J'ai cru, en vérité, que toute mort, en Islam, se vivait masculine; parce que nos femmes les plus altières meurent finalement en hommes pour ne s'in-cliner que devant la grandeur et la magnanimité d'Allah.

Et ce rêve récurrent qui hante mes nuits! Au fond de ma bouche ouverte, une pâte molle et visqueuse, une glaire stagne, coule peu à peu et je m'enfonce dans le malaise irrémédiablement.

Il me faut arracher cette pâte de mon palais, elle m'étouffe; je tente de vomir, je vomis quoi, sinon une puanteur blanchâtre, enracinée au plus profond de mon gosier. Ces dernières nuits, l'encombrement pharyngien a été pis : il m'a fallu couper au couteau une sorte de muscle inutile qui m'écorche, crachat enserré à mes cordes vocales.

Ma bouche demeure béante; mes doigts tenaces s'activent entre mes dents, un spasme me tord l'abdomen, rancœur ou embarras irrépressible. Je ne ressens pas l'horreur de cet état : j'ai pris la lame, je tâche de trancher tout au fond, lentement, soigneusement, cette glu suspendue sous ma glotte. Le sang étalé sur mes doigts, ce sang qui ne m'emplit pas la bouche, semble soudain léger, neutre, un liquide prêt non à s'écouler, plutôt à s'évaporer au-dedans de mon corps.

J'exerce cet effort d'amputation avec précision : je ne me demande pas si je souffre, si je me blesse, surtout si je vais demeurer sans voix.

Chaque nuit, l'effort musculaire de cet enfantement par la bouche, de cette mise au silence me lancine. Je vomis quoi, peut-être un long cri ancestral. Ma bouche ouverte expulse indéfiniment la souffrance des autres, des ensevelies avant moi, moi qui croyais apparaître à peine au premier rai de la première lumière.

Je ne crie pas, je suis le cri. Tout ce chemin ouvert cerne la débâcle de la fête guerrière d'hier, de l'horreur indicible d'aujourd'hui. Hier encore, lorsque ma joie au soleil fusait, au-dessus de ma tête aussitôt des épées s'entrecroisaient, poussières d'étoiles filantes dans la nuit immémoriale...

Je ne crie pas, je suis le cri tendu dans un vol vibrant et aveugle; la procession blanche des aïeules-fantômes derrière moi devient armée qui me propulse, se lèvent les mots de la langue perdue qui vacille, tandis que les mâles au-devant gesticulent dans le champ de la mort, ou de ses masques.

Le sang de l'écriture

« Tu dis que la souffrance ne sert à rien. Mais si.

Elle sert à faire crier. Pour avertir de l'insensé.

Pour avertir du désordre.

Pour avertir de la fracture

du monde. »

Jeanne Hyvrard,

La Meurtritude.

« On dit qu'après une longue attente, la pierre

qui repose sous la terre se transmue en rubis.

Oui, je le crois - mais c'est avec le sang de son cœur. »

Hafiz.

Yasmina

Yasmina dans le fossé... Alors même que je termine ce parcours (pleurer si souvent des amis assassinés, ces précé-dents jours : sangloter chaque matin, persister à marcher, à danser le soir, cœur durci : jours mauves, sanguinolents et zébrés de l'exil...); une jeune fille - condisciple de ma fille, il y a peu - est abattue.

Huit jours auparavant, elle se trouvait chez des proches, là : derrière la porte, sa voix vibre encore, décidée : « Je ne peux vivre hors d'Algérie, non! Décidément, je rentre! » Elle est rentrée. A embrassé à Paris sa mère d'origine française, ainsi que son frère. Elle, elle a refusé l'exil, à vingt-huit ans.

Yasmina, jeune professeur, mais aussi correctrice d'un journal indépendant.

Elle accompagnait, ce jour de fin juin 1994, une visiteuse étrangère - une Polonaise. Celle-ci se résigne à écourter son voyage, puisqu'elles ne pouvaient, à deux, vagabonder dans les rues et les chemins, se baigner paisiblement sur la plage si proche : « Le danger est partout, invisible mais partout! » leur dit un voisin, alarmé de les voir si jeunes, si pleines de vie. Il ajouta, sans doute le regretta-t-il ensuite : « Désor-mais, sur cette terre, le danger a une odeur! »

Yasmina conduisait son amie, en voiture, jusqu'à l'aéro-port. A mi-chemin, elle s'arrête à une pompe à essence et c'est le contrôle de police. En fait, ce sont de faux policiers : ils emmènent la jeune étrangère pour « vérification au poste ».

Yasmina ne lâche pas prise : elle suit les prétendus policiers qui prennent soudain, en rase campagne, une route de traverse. Yasmina - qui dut humer alors « l'odeur du danger »

-ne renonce pas : elle se sent responsable de son amie. Elle n'hésite pas : harceler les ravisseurs, klaxonner sans cesse, ne pas perdre la trace, au nom du devoir sacré de l'hospitalité.

Les hommes d'armes - ils sont quatre - s'arrêtent. Yasmina les affronte. Ils la cernent. Ils la fouillent, se saisissent sur ce, de sa carte de presse : une femme jour-naliste, décident-ils, c'est une bien meilleure prise qu'une simple étrangère!

Ils libèrent la jeune Polonaise; en échange, s'emparent de leur nouvelle proie. La condamnent à mort dans une parodie d'ultime mise en scène, derrière un bosquet. Chassent l'amie sauvée.

La jeune Polonaise, lui parlerai-je jamais? Libérée, elle quitta l'Algérie le jour même et sans voix : elle fuit, elle fuira, je le sens, aux quatre coins du monde. Elle témoignera auparavant, en quelques mots brefs, avant de disparaître - elle pour qui une seconde femme, spontanément, a donné sa vie

-que, jusqu'à la fin, jusqu'à sa dernière seconde de souffle, Yasmina nargua, insulta, défia ses meurtriers : sa voix de colère, de fierté impuissante, fut interrompue seulement par son râle, sous le couteau! Cette voix de Yasmina - « Fleur de Jasmin » -, je l'entendrai aux quatre coins du monde...

Yasmina dont le corps mutilé fut retrouvé dans le fossé, le lendemain.

Yasmina qui portait, chaque jour de sa dernière année, le kalam à la main.

« Je ne peux vivre hors d'Algérie, non! » avait-elle décidé.

Algérie-sang.

Le sang de l'écriture - Final -

Aujourd'hui, au terme d'une année de morts obscures, de morts souillées, dans la ténèbre de luttes fratricides.

Comment te nommer désormais, Algérie!

Fortuitement, je ne me trouve pas au centre de la scène où, comme le voyait Kateb Yacine il y a déjà quarante ans :

« Les hommes fusillés tirent la terre à eux

comme une couverture

Et bientôt les vivants n'auront plus où dormir! »

Au centre, que faire sinon être happée par le monstre Algérie - et ne l'appelez plus femme, peut-être goule, ou vorace centauresse surgie de quels abysses, non, même pas « femme sauvage ».

Aspirée par le monstre, qu'aurais-je fait d'autre sinon plonger ma face dans le sang, m'en barbouiller, m'en ébouillanter, dans des transes d'hallucinée - séances de Sidi Mcid que la mère du poète racontait en ces temps d'insouciance, avant que Mai 45 survenant (et le sang de Guelma, de Tébessa, de Sétif) n'en ait fait une démente...

Au centre de la scène, surtout ne pas pleurer, ni impro-viser de la poésie funèbre, ni se désarticuler dans la stridence — danses au ravin du Nador, mais aussi au sanctuaire de mon enfance à Sidi-Brahim, face à la mer, à sa plage caillouteuse réservée aux dévotes, aux fillettes, aux mendiantes...

Car les morts qu'on croit enterrer aujourd'hui désormais s'envolent. Eux, les allègres, les allégés : leurs rêves pétillent alors que la pioche du fossoyeur travaille, que le deuil est filmé projetant aux quatre coins la douleur réanimée, pour un retour de la procession des linceuls!

Les morts qu'on croit absents se muent en témoins qui, à travers nous, désirent écrire!

Ecrire comment?

Non en quelle langue, ni en quel alphabet - celui, double, de Dougga ou celui des pierres de Césarée, celui de mes amulettes d'enfant ou celui de mes poètes français et allemands familiers?

Ni avec litanies pieuses, ni avec chants patriotiques, ni même dans l'encerclement des vibratos du tzarlrit!

Écrire, les morts d'aujourd'hui désirent écrire : or, avec le sang, comment écrire?

Sur quelle planche coranique, avec quel roseau qui renâcle à nager dans la couleur vermeille?

Les morts, eux seuls, désirent écrire, et dans l'urgence comme on a coutume de dire!

Comment inscrire traces avec un sang qui coule, ou qui vient juste de couler?

Avec son odeur, peut-être

Avec son vomi ou sa glaire, aisément

Avec la peur qui lui fait halo

Écrire certes même un roman

de la fuite

de la honte

Mais avec le sang même : avec son flux, sa pâte, son jet, sa croûte pas tout à fait séchée?

Oui, comment te nommer, Algérie

Et si je tombe, un jour prochain, à reculons dans la fondrière,

Abandonnez-moi, renversée, mais yeux ouverts

Ne me couchez ni en terre, ni au fond d'un puits sec

plutôt dans l'eau

ou dans les feuilles du vent

Que je persiste à contempler le ciel de nuit

à humer les frissons de l'herbe

à sourire dans la zébrure de chaque rire

à vivre, à danser pieds devant

à pourrir doucement!

Le sang, pour moi, reste blanc cendre

Il est silence

Il est repentance

Le sang ne sèche pas, simplement il s'éteint.

Je ne te nomme pas mère, Algérie amère

que j'écris

que je crie, oui, avec ce « e » de l'œil

L'œil qui, dans la langue de nos femmes, est fontaine

Ton œil en moi, je te fuis, je t'oublie, ô aïeule d'autrefois!

Et pourtant,

« Fugitive et ne le sachant pas », me suis-je nommée dans ton sillage

Fugitive et le sachant, désormais

La trace de toute migration est envol

rapt sans ravisseur

ligne d'horizon inépuisable

S'efface en moi chaque point de départ

Disparaît l'origine

même recommencée.

Fugitive et le sachant au milieu de la course

Écrire pour cerner la poursuite inlassable

Le cercle ouvert à chaque pas se referme

La mort devant, antilope cernée

L'Algérie chasseresse, en moi, est avalée.

été 88 - Alger

été 91 - Thonon-les-Bains

mars 94-juillet 94 - Paris.

TABLE DES MATIÈRES

La chanson berbère de l'exergue est tirée de Chants berbères de Kabylie de Jean Amrouche (1939). Elle a été souvent chantée et enregistrée, en langue berbère, par Taos Amrouche.

Le silence de l'écriture 11

Première partie

L'EFFACEMENT DANS LE CŒUR

1. La sieste 19

2. Le visage 25

3. L'espace, le noir 38

4. La danse 49

5. L'absence 66

6. Avant, après 86

7. L'adieu 109

Deuxième partie

L'EFFACEMENT SUR LA PIERRE

1. L'esclave à Tunis 121

2. Le comte transfuge 129

3. Le lord archéologue 133

4. La destruction 140

5. Le secret 144

6. La stèle et les flammes 151

7. L'écrivain déporté 156

Abalessa 161

Troisième partie

UN SILENCIEUX DÉSIR

« Fugitive et ne le sachant pas » 167

Femme arable I 173

1er mouvement: De la mère en voyageuse 176

Femme arable II 198

2e mouvement : De la grand-mère en jeune épousée 203

Femme arable III 219

3e mouvement: De la mère en fillette 225

Femme arable IV 247

4e mouvement: De la narratrice dans la nuit française 253

Femme arable V 272

5e mouvement : De la narratrice en adolescente 277

Femme arable VI 295

6e mouvement : Du désir et de son désert 303

Femme arable VII 321

7e mouvement: Ombres de la séparation 324

Quatrième partie

LE SANG DE L'ÉCRITURE

Yasmina 343

Le sang de l'écriture - Final - 345

Composition réalisée par INTERLIGNE

Achevé d'imprimer en février 2010, en France sur Presse Offset par

Maury-Imprimeur - 45330 Malesherbes

N" d'imprimeur : 153449

Dépôt légal 1" publication : janvier 2002

Édition 04- lévrier 2010

Librairie Générale Française -31, rue de Fleuras - 75278 Paris Cedex 06

31/5222/0